



MECA NAZ.
Enrico Emanuele III

XXII

B

28

NAPOLI

7.





CAUSES
CELEBRES
ET
INTERESSANTES,
AVEC
LES JUGEMENS
QUI LES ONT DECIDÉES,
RECUEILLIES
Par Mr. GAYOT DE PITAVAL,
Avocat au Parlement de Paris.
TOME SIXIEME.



A LA HAYE,
Chez JEAN NEAULME,
M. DCC. XLVI.




AMERICAN ...




CAUSES CELEBRES

ET

INTERESSANTES;
AVEC LES JUGEMENS
QUI LES ONT DECIDEES.



*Histoire du Procès entre le Sieur SAURIN
du l'Académie des Sciences, & le Sieur
ROUSSEAU de l'Académie des Belles-
Lettres.*



RIEN n'anime tant la Curiosité,
qu'un Différend élevé entre deux
personnes distinguées par les ta-
lens de l'esprit: le plaisir de ce
spectacle est excité par les ef-
forts qu'ils font pour déployer la force de
leur génie. Ils s'élevent alors l'un contre l'au-
tre,

Tome VI. A

2 HISTOIRE DU PROCÈS
tre, & tâchent ordinairement de se surmon-
ter, & nous révelent tous les secrets de leur
art. Dans le combat, que je vais raconter,
leur objet n'est pas de l'emporter par leurs ta-
lens, c'est de s'attribuer l'un à l'autre des Vers
diffamatoires, éclos du cerveau de l'un d'eux.
C'est une Affaire criminelle où ils s'accusent
mutuellement de trahison, de violement
des loix de la société civile.

Le combat de leur éloquence paroît ici
fort inégal : la bonne cause donne un si
grand avantage à l'innocent, que le coupa-
ble, malgré la vivacité de son imagination &
la beauté de son génie, paroît du premier
choc humilié & confondu.

Ma coutume est de prendre le tissu de
mon Histoire dans les Mémoires des deux
Parties. Je me vois obligé de la puiser dans
le Mémoire du Sieur Saurin. Premièrement,
parce qu'il appuye ce qu'il avance du témoi-
gnage de gens irréprochables. Secondement,
le Sieur Rousseau n'a pas desavoué la plupart
de ces faits. Troisièmement, l'Arrêt y a mis
le sceau de la vérité. Cependant, je me suis
abstenu, dans le récit, de ces Réflexions vives
& fortes du Sieur Saurin, qui sont naturelles
dans la bouche d'une personne offensée,
mais qui ne sont point dans le caractère d'un
Historien.

Le Sieur Rousseau, en 1702., donna au
Public la Comédie du *Capricieux* : il fré-
quentoit alors le Caffé de la veuve Laurent ;
il y étoit lié avec le Sieur Saurin, & tous
ceux qui y venoient.

La Comédie du Sieur Rousseau fut sifflée

in petto. Il prétend dans la Préface de sa Pièce, que les sentimens furent partagesz, & il dit, par je ne sai quelle subtilité, que ceux qui l'ont excessivement blâmée, lui ont fait autant d'honneur que ceux qui l'ont approuvée; c'est le langage de l'amour-propre d'un Auteur. Ses amis du Caffé ne furent pas du nombre des approbateurs, au Sieur Saurin près, qui a allegué qu'il fut un de ceux qui en porta le jugement le plus avantageux, & qu'il fut un de ses zélez partisans. Le Sieur Rousseau fut piqué de n'avoir pu plaire à tout le monde, il songea à se venger de la critique de ses amis.

Quelque tems après, dans la nouveauté de l'Opera d'Hésione, il vint au Caffé, il dit au Sieur Houdart de la Motte*, croyant n'être entendu d'aucun autre, le Couplet contre les Sieurs Colasse, Campra, Berin, & Pecourt. Il pria le Sieur de la Motte de le répandre, & de l'attribuer à l'Abbé Pic, contre qui le Sieur Rousseau avoit déjà fait une Satyre sous le Titre de *la Picade*. Le Sieur de la Motte lui déclara, que tout ce qu'il pouvoit faire étoit de ne le pas nommer lui-même: & récitant le Couplet après que le Sieur Rousseau fut sorti, le Sieur de Maunoir, qui étoit présent, dit: *Nous ne vous en demandons point l'Auteur, Rousseau vous l'a dit trop haut, & il m'a mis du jecret sans le vouloir*. Ce Couplet étoit sur un air de l'Opera d'Hésione: c'est le premier de cent Couplets que le Sieur Rousseau a faits depuis sur cet air.

Si l'on demande comment il se peut faire qu'un Poète n'ait pas la force de supprimer

* Celebre
Académicien.

2 HISTOIRE DU PROCÈS

une Satyre qu'il a faite, & comment il peut se résoudre pour un bon-mot à perdre vingt amis; c'est la force de la tendresse paternelle pour son Ouvrage qui le tyrannise.

Le Sieur Rousseau prévint par des embrasemens le Sieur Pecourt dans le Cul de-sac de l'Opera, & il lui tint ce discours: „ Il paroît dans le monde une Chançon contre
 „ vous, que des gens malins m'attribuent;
 „ mais, je vous ai trop d'obligation, & vous
 „ avez trop de raison de me compter entre
 „ vos amis: vous ne me croirez jamais, ni assez ingrat, ni assez fou, pour vous avoir
 „ joué un pareil tour. „ Voilà les efforts d'un Auteur satyrique, qui voudroit conserver un ami qu'il a immolé.

Peu de jours après l'Avanture de ce Couplet, on en jetta cinq ou six autres sous les tables du Caffé. Ils n'attaquoient que le ridicule: tout le monde en rit, hors les intéressés, qui furent tous persuadés que le Sieur Rousseau en étoit l'Auteur. Ils rapportoient, pour le persuader aux autres, des circonstances dont les Couplets parloient: circonstances singulieres, qu'ils alleguoient n'avoir dites qu'à lui.

Le Sieur Rousseau vint au Caffé le lendemain: à sa présence les murmures s'élevèrent; il n'entendoit autour de lui que menaces & qu'injures. Il tira le Sieur de la Motte à part, le plus loin qu'il put de cette importune conversation, & il lui récita à propos de rien des Vers qu'il ne faisoit que bégayer, distrait sans doute par le ressentiment qu'il voyoit peint sur le visage des personnes déchi-

chirées par les Couplets. Le Sieur de la Motte a assuré, que pendant que le Sieur Rousseau lui recitoit ces Vers, la main de ce Poëte soupçonné trembloit dans la sienne, & que tout son corps étoit dans un mouvement convulsif. Ces symptomes de frayeur ne sont pas des preuves convaincantes; l'innocence soupçonnée tremble comme le crime; & le Sieur Saurin dit qu'il ne veut pas faire valoir ces indices plus qu'ils ne valent.

On jetta bientôt dans le Caffé de nouveaux Couplets plus aigres que les premiers, où plusieurs autres personnes furent offensées. Le Sieur Saurin a dit que le Sieur Rousseau lui avoit avoué plusieurs de ces Couplets.

Le trouble croissoit, le Sieur Rousseau ne venoit plus au Caffé. Il y vint pourtant extraordinairement un matin: il étoit déjà tard, & il n'y trouva plus que le Sieur Saurin, le Sieur de la Motte, & le Sieur de Malafaire. Il se plaignit de l'opinion injurieuse qu'on avoit de lui. Le Sieur Saurin lui dit alors avec un reste d'amitié, comme il le prétend, qu'il ne devoit pas trouver si étrange qu'il tombât quelque soupçon sur lui; que l'Auteur des Couplets marquoit beaucoup d'esprit, & beaucoup de malice; qu'on ne le soupçonnoit que par le talent, & que sur le mauvais cœur on s'arrêtoit. Il lâcha quelque injure contre ceux qui le soupçonnoient par le premier endroit. Le Sieur Saurin lui avoua, qu'il étoit lui-même un de ceux-là: le Sieur Rousseau s'aigrit contre lui; alors, on les apaisa. Mais, la Dame Laurent pria le Sieur Rousseau de ne revenir plus à son Caffé. Voilà ce qui a

fait soupçonner ce Poëte d'être l'Auteur d'un infame Couplet contre la Dame Laurent.

Le Sieur Saurin dit, que c'est-là l'époque du redoublement de la haine du Sieur Rousseau contre lui : ce fut la dernière conversation qu'ils eurent ensemble.

Depuis la défense de la Dame Laurent, le Sieur Rousseau ne vint plus au Café, & l'on ne jeta plus de Couplets sous les tables ; mais, on en adressa à la Dame Laurent par la poste de Versailles, où le Sieur Rousseau étoit employé.

Ce fut à peu près dans ce tems-là, qu'il prit le parti de s'aller justifier chez les personnes les plus offensées, ainsi qu'il l'avoit déjà entrepris auprès du Sieur Pecourt.

Il alla dans la même matinée chez les Sieurs de Villiers, Grimarest, & Boindin : il pleura chez le Sieur de Villiers ; il y protesta de son innocence, & ce pathétique affoiblit un peu les soupçons du Sieur de Villiers. Il ne trouva chez le Sieur Grimarest que la Dame sa femme ; il n'en sortit que plus piqué du froid accueil qu'elle lui fit : les femmes sont ordinairement encore plus sensibles aux injures, & plus vindicatives, que les hommes. Chez le Sieur Boindin les protestations du Sieur Rousseau n'eurent pas plus d'effet. Le Sieur Boindin lui dit, que, soupçonné avec autant de fondement qu'il l'étoit, il n'y avoit d'autre justification pour lui, que de découvrir l'Auteur des Vers ; & quitta le Sieur Rousseau avec cette réponse.

Tout cela s'étoit fait à midi, & sur les deux
ou

ou trois heures on jeta sous la porte de la Pension où logeoit le Sieur de la Motte un paquet cacheté, où il se trouva douze Couplets contre ceux qui devoient s'assembler le soir chez le Sieur de Villiers.

Le Sieur de la Motte apporta les nouveaux Couplets à la Compagnie: l'Auteur la menaçoit d'un redoublement de rage sur les nouveaux outrages qu'on lui faisoit, & il se déclaroit enfin le persecuteur infatigable de ceux qu'il offensoit. *C'est Rousseau, j'en tiens la démonstration*, s'écria le Sieur Otroft, à un des vers des Couplets: *ce qu'il dit est vrai, mais je ne l'ai jamais confié qu'à lui: & d'ailleurs il m'a assuré il n'y a pas deux mois, qu'il ne mourroit point, qu'il n'eut fait les deux Ouvrages, l'un contre la Cour, & l'autre contre le Caffé, auxquels il donnoit des titres que la modestie ne me permet pas de redire.* Ainsi, de jour en jour les soupçons paroïssent une évidence parfaite.

Enfin, les Couplets toujours jettez dans le Caffé, tant que le Sieur Rousseau y vint; adressez par la Poste; ou jettez sous les portes, dès qu'il cessa d'y venir; parvinrent jusqu'au nombre de soixante & treize: ils furent la plupart déposés chez le Commissaire. L'Auteur alors suspendit son travail, & on suspendit les mesures qu'on vouloit prendre contre lui.

Le Sieur de la Motte donna ses Odes au Public: il parut aussi-tôt cette Epigramme de Rousseau contre lui.

Le vieux Ronfart ayant pris ses besicles,
 Pour faire fête au Parnasse assemblé,
 Lisoit tout haut ces Odes par articles;
 Dont le Public vient d'être régalé.
 Ouais! qu'est ceci! dit tout d'un coup Horace,
 En s'adressant au Maître du Parnasse;
 Ces Odes-là sentent bien le Quinault.
 Lors Apollon, bâillant la bouche chose,
 Messieurs, dit-il, je n'y vois qu'un défaut,
 C'est que l'Auteur les devoit faire en Prose.

Le Sieur Rousseau osa encore finir une
 Ode, qu'il adressoit à M. le Duc de Bretagne,
 par cette Critique du Sieur de la Motte.

Si pourtant quelque Esprit timide,
 Du Pinde ignorant les détours,
 Opposoit les règles d'Euclide
 Aux desordres de mes discours;
 Qu'il sçache que sur le Parnasse
 Le Dieu, dont autrefois Horace
 Apprit à chanter les Héros,
 Prefere les fougues lyriques
 A tous les froids Panegyriques
 Du Pindare des Jeux Floraux *.

Le Sieur
 de la Motte
 avoit
 remporté
 plusieurs
 Prix des
 Jeux Flo-
 raux.

Mais, s'étant ensuite raccommo-
 dé avec lui,
 il changea de la sorte les derniers vers:

Qu'il sçache qu'autrefois Virgile
 Fit même aux Muses de Sicile
 Approuver de pareils transports,
 Et qu'enfin cet heureux délire
 Des plus grands Maitres de la Lire
 Immortalise les accords.

Le Sieur de la Motte, piqué d'avoir un en-
 nemi si obstiné, fit, pour se venger, l'Ode
 suivante, qu'il adressa au Sieur Rousseau.

LE.

LE MERITE PERSONEL.

O D E

A. M. ROUSSEAU.

ON ne se choisit point son pere :
Par un reproche populaire
Le Sage n'est point abbattu.
Oui, quoi que le vulgaire en pense,
Rousseau, la plus vile naissance
Donne du lustre à la vertu.



N'envions que l'humble sagesse :
Seule elle fait notre noblesse ;
Le vice, notre indignité.
Par-là se distinguent les hommes.
Eh que fait, à ce que nous sommes,
Ce que nos peres ont été ?



Que j'aime à voir le sage Horace,
Satisfait, content de sa race,
Quoique du rang des affranchis !
Mais, je ne vois, qu'avec colere,
Ce fils tremblant au nom d'un pere,
Qui n'a de tache que ce fils.



Le sang s'altère, & se répare.
 Ainsi Castor, né de Tindare,
 Prit place entre les Immortels.
 Ainsi le hideux Polyphème,
 Fils indigne du Dieu qui l'aime,
 N'a pu partager ses autels.



Connois-tu ce flatteur perfide ;
 Cette ame jalouse, ou perfide
 La calomnie au ris malin ;
 Ce cœur, dont la timide audace
 En secret sur ceux qu'il embrasse
 Cherche à distiller son venin ?



Lui, dont les Larcins Marotiques,
 Craints des Lecteurs les plus Cyniques,
 Ont mis tant d'Horreur sous nos yeux ?
 Cet infame, ce fourbe insigne,
 Pour moi n'est qu'un esclave indigne,
 Fût-il sorti du sang des Dieux.



Mais nous, que d'un peu de génie
 Doua le Dieu de l'Harmonie,
 N'avilissons point ce beau feu :
 Et n'arrachons à notre Muse
 Rien dont le remords nous accuse,
 Et nous interdise l'aveu.

Rouf-



Rousseau , sois fidele , sincere ,
 Pour toi seul Critique severe ,
 Ami zélé des bons Ecrits :
 Tu vas pour la race future
 Illustrer ta famille obscure ;
 Et je te crois noble à ce prix.

Le Sieur de la Motte n'affecta pas de répandre cette Ode , & il ne l'a pas mise dans la dernière édition de ses ouvrages. L'art de cette Ode , c'est que le Sieur de la Motte ne fait pas l'application du portrait malin qui y est inséré ; il pouvoit même dire à cause de sa dernière strophe , que sa satire n'avoit point le Sieur Rousseau pour objet. Le Sieur de la Motte ayant été quelque tems après chez le fameux Despréaux , il se plaignit à lui du procédé du Sieur Rousseau ; il lui marqua combien cette inimitié lui pesoit , & que n'ayant , ni haine , ni injure , à rendre , l'acharnement du Sieur Rousseau contre lui alloit empoisonner toute sa vie.

Le Sieur Rousseau arriva dans le moment ; le Sieur de la Motte se plaignit à lui-même : il lui dit , qu'il se trouvoit bien malheureux d'avoir un ennemi aussi opiniâtre que lui , qu'il ne s'étoit point attiré. L'émotion du Sieur de la Motte gagna le Sieur Rousseau , l'attendrissement fut réciproque ; & , à la vûe du Sieur Despréaux , qui les exhorta de se réunir , tout fut oublié dans un embrassement.

Au

Au sortir de chez le Sieur Despréaux, le Sieur Rousseau pria le Sieur de la Motte de le réconcilier avec tous ses amis, & sur-tout avec le Sieur Saurin: il s'offrit à tout faire pour le regagner, jusqu'à venir l'en prier lui-même s'il le falloit. Le Sieur de la Motte promit de n'y rien épargner: il alla sur le champ raconter au Sieur Saurin sa reconciliation, se félicitant d'être délivré d'un fardeau qui le surchargeoit depuis longtems; il le pressa de l'imiter. Le Sieur Saurin lui répondit, qu'il n'étoit pas surpris que la trop grande bonté de son cœur lui eût fait faire cette démarche; que pour lui il étoit disposé à ne nuire jamais au Sieur Rousseau, quelque occasion qu'il en eût, qu'il le préviendrait, & lui iroit demander pardon de son erreur, s'il lui faisoit voir qu'il n'étoit pas l'Auteur des Couplets; mais que, tant qu'il auroit contre lui un soupçon aussi violent & aussi bien fondé que le sien, la raison & la conscience lui défendoient de renouer aucun commerce avec un homme aussi dangereux.

Le Sieur de la Motte, depuis sa reconciliation, se loua du procédé du Sieur Rousseau; il se déclara son ami; &, sur la foi de sa propre sincérité, il comptoit sur celle de son ennemi couvert. L'opiniâtreté des soupçons du Sieur Saurin aigrit la haine du Sieur Rousseau contre lui.

On fut tranquille jusqu'au tems où l'on donna une place au Sieur de la Motte à l'Académie Française. Comme il y avoit alors deux places vacantes, le Sieur Rousseau desira avec ardeur de partager la gloire du Sieur de la Motte, & d'être reçu avec lui. Les

Les démarches du Sieur Rousseau étant publiques, on parla au Caffé de ses prétentions, comme on y parle de toutes les nouvelles. Tout le monde jugea, qu'il auroit mérité cet honneur par ses talens, s'il ne s'en étoit rendu indigne par l'usage qu'il en avoit fait, en prostituant la Muse à des Ouvrages obscènes, & à des Satyres qui enchérissoient sur celles qui étoient les plus caustiques.

Tous ces discours qui revinrent au Sieur Rousseau, il les attribua à ceux qu'il avoit offensés, & le jugement qu'on avoit porté de son mérite lui servit de raison pour outrager ceux qui avoient jugé de la sorte.

Il courut dans ce tems-là une Chançon dans le goût de celles du Pont-Neuf, où l'on faisoit une allusion suivie à la naissance, aux mœurs, & aux ouvrages, du Sieur Rousseau. L'imitation naïve des Chançons de ce genre, que l'on voit dans celle-là, a donné lieu à plusieurs personnes de se recrier là-dessus. Mais, je ne comprends pas comment on peut admirer une copie parfaite d'un original qui est souverainement mauvais, puisqu'elle ne peut tirer son mérite que de son original, & qu'elle ne peut être parfaite que parce qu'elle en imite les défauts parfaitement; comment ces défauts, qui choquent dans l'original, plairoient-ils dans la copie? Il parut encore pour sucroît une prétendue Centurie de Nostradamus, qui menaçoit l'Académie Françoisse d'avilissement, si le Sieur Rousseau y entroit *.

Le

* Je n'ai point recouvré cette Centurie, qui ne peut être que mauvaise, par la même raison qu'on a dite contre une Chançon, où l'on a affecté d'imiter le stile du Pont-Neuf.

Le Sieur Rousseau crut que ces Ouvrages étoient sortis du cerveau des personnes qu'il avoit chansonnées, que chacun avoit donné son coup de pinceau : joignez à tout cela la place manquée ; voilà le fondement de sa nouvelle Fureur contre le Caffé de la veuve Laurent.

Les Satyriques sont ceux, qui peuvent le moins digérer la Satyre, & qui en sont les plus offenzés. Quels mouvemens ne fit pas Despréaux, pour empêcher qu'on ne jouât la Comédie de la *Satyre des Satyres*, que Bourfault avoit composée contre lui ? Il craignit l'effet du Théâtre, qui est un plus grand miroir du Ridicule, que la Boutique d'un Libraire.

Quelques jours après la réception du Sieur de la Motte, on porta le paquet des nouveaux Couplets en Question chez le Sieur Boindin, & l'on en jetta un pareil sur l'escalier du Sieur de Malafaire : ils les tinrent secrets trois ou quatre jours.

Il arriva, que les Sieurs Boindin & de Malafaire s'avouèrent l'un à l'autre, qu'ils avoient reçu le paquet de Vers en Question. Le Sieur Boindin vouloit qu'on n'en parlât à personne, mais le Sieur de Malafaire fut d'avis d'en parler au Sieur de la Motte.

On lut ces Vers chez cet Académicien, en présence des Sieurs Boindin, de Malafaire, Saurin, & Rouvroy : ils jugerent tous, que les nouveaux Couplets étoient de la même main & du même stile que les anciens. Le Sieur Saurin, ainsi que le Sieur Boindin, furent d'avis de les brûler, & de n'en parler à personne, pour ne point amuser le Public à leurs dépens.

Le

Le Sieur de la Motte pensa autrement : il dit, qu'il falloit découvrir un ennemi opiniâtre, dont la haine depuis dix ans n'avoit pu se ralentir ; qu'il falloit pour cela faire voir les Couplets aux personnes outragées, afin d'intéresser le plus d'eux que l'on pourroit à découvrir la vérité ; qu'il falloit au moins le dire au Sieur de la Faye le cadet, qui voyoit tous les jours le Sieur Rousseau, & qui par la facilité qu'il avoit de suivre & d'étudier sa conduite, étoit plus à portée de dévoiler la vérité.

Le Sieur de la Motte ajoutoit, qu'il avoit un intérêt particulier de raisonner ainsi. Ami déclaré qu'il étoit du Sieur Rousseau, il vouloit sçavoir à quoi s'en tenir avec lui, & n'être pas exposé à sa perfidie déguisée sous le nom d'amitié.

Le Sieur Saurin, appuyé du Sieur Boin-din, persista dans son avis, & il obtint que les Couplets seroient supprimez : mais, le lendemain, le Sieur de la Faye le cadet étant assis dans le Café auprès du Sieur de la Motte, cet Académicien, malgré la résolution qu'on avoit prise, eut la foiblesse de lui révéler l'envoi des Couplets. Le Sieur de la Faye voulut les voir, tous les intéressés le sçurent bientôt. Le soupçon, qui tomba sur le Sieur Rousseau, fut prompt, invariable, unanime. Ce soupçon fut appelé certitude.

Le Sieur de la Faye l'aîné, Capitaine aux Gardes, qui étoit, dit-on, l'un des offensez, ne fut pas le maître de son ressentiment. On a cru qu'il fut l'auteur de l'orage qui tomba sur le dos du Sieur Rousseau quelque tems après.

Il ne s'en tint pas - là : il se plaignit par-devant le Commissaire Bizoton de la Chançon diffamatoire ; il fit faire contre le Sieur Rousseau une Information. Cet accusé, qui fut décrété de prise de corps, appella au Parlement du Décret & de l'Information : il rendit aussi une Plainte, pour avoir raison de l'outrage qu'il avoit essuyé, & fit informer.

S'il s'en fût plaint au Régent, ce Prince lui auroit fait sans doute la même Réponse qu'il fit à je ne sai quel Poëte qui lui demanda justice, parce qu'on avoit fait même accueil à son dos, pour le punir d'une Satyre éclosée de son cerveau. Vous me demandez justice, lui dit le Régent : on m'a prévenu ; on vous l'a faite.

Dans le cours de ce Procès, les Parties transigèrent, le Sieur de la Faye donna son désistement, & on convint qu'il laisseroit obtenir au Sieur Rousseau un Arrêt pour sa décharge. Il l'obtint en effet par défaut le 24 Mai 1710. *Et pour le profit, l'appellation, & ce dont est appel, fut mise au néant ; émendant on évoqua le principal ; en y faisant droit on renvoya le Sieur Rousseau de l'accusation contre lui intentée par le Sieur de la Faye défaillant, & néanmoins tous dépens compensés.*

Comment pourroit-on prendre sur soi de croire que le Sieur Rousseau fût innocent, lorsqu'on le voit transiger avec son accusateur, sans en obtenir de dommages-intérêts, & consentir à un Arrêt où tous les dépens sont compensés ; & cela, après l'orage dont il avoit été accueilli, & dont il avoit rendu Plainte ? Il auroit

autant valu, qu'il se fût reconnu authentiquement auteur de la Chanſon diffamatoire. Auſſi la Chanſon & l'Arrêt d'expédient paſſèrent dans la ſuite pour une démonſtration de ſon crime, parce qu'on ne put pas penſer, qu'un homme diſtingué par ſon eſprit eût fait de pareilles démarches, s'il eût été innocent.

Pour effacer les impreſſions qu'il avoit fait naître dans les eſprits par cette conduite, il crut qu'il falloit fixer les regards du Public ſur quelqu'un, en l'accuſant d'être l'Auteur des Chanſons ſatyriques. Le Sieur Saurin dit, que le Sieur Rouſſeau trouva plus de facilité à le perdre qu'un autre; voici comme il ſe repréſente: „ Etranger dans Paris, *dit-il*, ſans
 „ bien, obſcur, aimant l'obſcurité, plus oc-
 „ cupé de mon travail & de mes études, que
 „ du ſoin de me faire des amis & des pro-
 „ tecteurs; ci-devant Miniſtre: que de rai-
 „ ſons, à qui me hait violemment, pour me
 „ choiſir! Ajoûtez à cela, *poursuit-il*, les fa-
 „ cilités offertes à ſa haine par le hazard
 „ d'un jeune garçon Savetier travaillant viſ-
 „ à-vis de mes fenêtres, & faiſant mes com-
 „ miſſions, propre à être ſuborné, & d'un
 „ Exemt nommé Milet, demeurant à quel-
 „ ques pas de-là, dévoué au Sieur Rouſſeau,
 „ & plus propre à être ſuborneur.

En effet, pour réuſſir dans une ſemblable accuſation, il falloit habilement concerter des témoignages qui imitaſſent ſi bien la vérité, qu'on pût ſ'y méprendre.

Milet étoit un Exemt employé principalement à la découverte des lieux ſuſpects: ſouvent ces fortes de gens ſont auſſi vicieux,

que ceux qu'ils pourchassent ; & ils en reconnoissent les allures comme les leurs propres. Il usa de l'autorité que sa Charge lui donnoit sur Marie Bideau, qui n'avoit pas une vertu délicate, & qui se disoit femme de Fleury, valet d'Archer, c'est-à-dire, d'un homme dont le rang étoit immédiatement au-dessous du rien. Ils étoient tous deux dans les liens de la Justice, pour vol fait avec effraction. Milet jetta aussi les yeux sur Limoufin, Huissier interdit, qui étoit sa Mouche & à ses gages, c'est-à-dire, un Lévrier attaché à suivre à la piste les hommes dont on veut savoir les démarches.

Voilà les quatre Témoins qu'on choisit pour composer l'Information. Quand ils furent bien endoctrinez, le Sieur Rousseau rendit sa Plainte, où il accusa le Sieur Saurin d'être l'Auteur des Chançons qu'on attribuoit à cet accusateur : il obtint permission d'informer ; il fit entendre les quatre Témoins, & , par un stratagème de Palais, pour prévenir & rendre inutile l'aveu qui échaperoit au jeune Savetier touchant sa subornation, il l'accusa comme complice de la diffamation, & en vertu d'un décret de prise de corps qu'il obtint, il le fit conduire fort secrètement au Fort-l'Evêque, & le lendemain il fit décréter & emprisonner au grand Châtelet le Sieur Saurin, qui fut enlevé avec éclat dans son cabinet, où l'on mit le scellé sur ses papiers.

A peine le Sieur Saurin fut entré dans la prison, que le Lieutenant-Criminel vint l'interroger : l'Instruction commença sur les six heures après midi, & fut continuée sans relâ-

lâche jusqu'à onze heures & demie. Il n'y eut presque point d'intervalle entre l'Interrogatoire, le Recollement, & la Confrontation : toute cette Procédure se fit avec une rapidité capable de faire trembler l'homme le plus innocent & le plus aguerri. Le Sieur Rousseau se déclara hautement Partie.

Il accusa de complicité le Sieur Boindin, Avocat alors , à présent Procureur du Roi, aux Trésoriers de la Généralité de Paris; & Charlotte Mailly, servante du Sieur Saurin.

Afin de donner quelque idée du corps du délit, c'est-à-dire, des Couplets de Chansons caustiques, les premiers qui furent envoyez après ceux qui ridiculisoient seulement les personnes, n'étoient pas femez comme les suivans de tant de traits contre la probité des intéressez; on relevoit de l'un la platte figure, de l'autre les vers maussades; on envoyoit celui-ci aux Petites-Maisons, on vouloit que celui-là comme un enragé fût saigné outre mesure; on traitoit l'un de Moine défroqué, l'autre de grand diseur de rien. Il y avoit des Couplets où le venin répandu étoit distillé goutte à goutte, & d'autres où il étoit versé à grands flots.

Les seconds Couplets qui furent envoyez menaçoient de toute la rage de l'Auteur; voici comme il s'exprime dans la première Strophe :

Craignez la Fureur qui m'irrite :
Je vais vous poursuivre en tous lieux,
Vous noircir, vous rendre odieux.
Je veux que par-tout on vous chante.

Vous percer , & rire à vos yeux ,
Est une douceur qui m'enchanté.

Il dit dans la seconde Strophe :

Pour vous un mépris souverain
Fait que je n'aurai plus de frein ;
Et si quelqu'un m'irrite encore ,
Il verra graver sur l'airain
Le noir trait qui le deshonore.

Toutes les autres Strophes sont remplies d'infamies contre les mœurs de ceux qui sont attaquez , dont il en envoie plusieurs au dernier supplice. C'est la rage elle-même , qui a pris la plume à la main , & l'a trempée dans un encrier plein du fiel , & de l'absinthe le plus amer ; & , pour donner plus d'énergie à son stile , elle emprunte du Dieu Priape les termes les plus licentieux. La colere, dans de certaines gens, se plaît à salir ses emportemens par les expressions les plus ordurieres.

Les derniers Couplets qui furent envoyez , qui mettent le sceau aux précédens , commencent par cette Strophe :

Quelle Fureur trouble mes sens !
Quel feu dans mes veines s'allume !
Démon des Couplets , je te sens ,
Le fiel va couler de ma plume.
Livrons-nous à l'Esprit pervers.
Quelle foule d'objets divers
Vient ici s'offrir , à ma vûë !

Quel-

Quelle matiere pour mes vers !
De nouveaux faits quelle recruë !

L'Auteur dit élégamment , qu'il se donne au Diable le plus malin de l'Enfer. En effet, l'Auteur, plein de ce Diable, vomit dans ses Couplets sa malignité infernale la plus noire : il charge des plus grandes ordures ceux qu'il attaque. Le Sieur de la Motte est celui qui est le plus noirci : il jette contre lui feu & flâme, & semble épuiser toute sa Fureur. Malgré l'élégance du stile, la richesse des rimes, les tours heureux qui frappent, l'indignation l'emporte sur l'admiration, la beauté du génie de l'Auteur est effacée par la noirceur de son cœur ; au-lieu d'applaudir aux Vers bien tournez, le Lecteur frémit d'Horreur en les lisant.

Quand on a trouvé le corps du délit, on est d'abord persuadé, que le crime a été commis, & qu'il y a par conséquent un Auteur du crime. On a ici bien des avantages pour découvrir la vérité. Cet Auteur est distingué par les talens de l'esprit ; il a un cœur corrompu, plein de la malice la plus noire ; il a le don de la Poësie : il a été outragé vivement, à ce qu'il prétend, & il se venge de toute sa force, en déployant tout son génie, & en exhalant tout le venin de son cœur. Il ne s'agit plus que d'appliquer ce portrait.

Ce qui est de singulier ici, & qu'on n'a point relevé dans le Procès, c'est qu'on s'attendroit que les personnes déchirées si cruellement feroient celles qui feroient des Plaintes : point du tout, c'est le Sieur Rousseau

lui-même, contre lequel il n'y pas le moindre trait de satire, qui se plaint. De quoi se plaint une personne qui n'est point offensée ? C'est parce que, dit-il, le Sieur Saurin lui attribue des Chançons diffamatoires dont il est l'Auteur ; & il veut obtenir du Sieur Saurin une réparation. Mais, est-il poursuivi par les personnes diffamées ? Non, elles gardent un profond silence. Il est vrai que le Sieur de la Faye avoit rendu sa Plainte ; mais, tout avoit été calmé par un Arrêt d'expédient : il étoit le seul qui avoit éclaté.

C'est donc pour prévenir les poursuites des personnes offensées, qu'il rend cette Plainte ; il veut donc se justifier avant qu'on l'accuse. Comment n'a-t-il pas craint, que cette justification prématurée & sans nécessité ne formât un violent préjugé contre lui ? A l'égard de la réparation qu'il demande au Sieur Saurin, ce n'est pas comme Procureur, & agissant au nom des personnes offensées ; c'est parce que, dit-il, le Sieur Saurin, lui attribuant ses Satyres, le charge d'un des crimes les plus affreux contre la société civile. Mais, il devoit toujours attendre, que les personnes intéressées rendissent leur Plainte ; alors, c'étoit le cas de faire son Apologie, & de dresser sa batterie contre le Sieur Saurin.

Quelle est la première idée qui se présente, en voyant le Sieur Rousseau rompre cette lance ? C'est qu'il est l'Auteur des Couplets ; que, frappé de la crainte de l'orage dont il est menacé, il croit le détourner de dessus sa tête, en le prévenant, & le faisant tomber sur la tête du Sieur Saurin.

La

La Maxime, qui veut qu'on prévienne son ennemi, est nuisible dans cette occasion au Sieur Rousseau: l'événement ne le justifiera que trop. Il mit en œuvre les sollicitations les plus puissantes, il fit agir les Dames les plus accréditées, il parla avec force dans les meilleures compagnies, & fit du Sieur Saurin le Portrait le plus odieux. La prévention gagna d'abord à la Cour les esprits & les cœurs.

Le Sieur Saurin écrivit cette Lettre à Madame Voisin la Chanceliere, qui protegeoit hautement le Sieur Rousseau.

LETTRE DU SIEUR SAURIN.

à Madame VOISIN.

M A D A M E ,

„ Quoique j'aye le malheur de n'être connu à la Cour que par les affreuses idées qu'y a données de moi un cruel ennemi, j'ose me jeter à vos pieds & implorer votre justice contre la protection même que vous avez accordée à mon accusateur: il en fait ici contre moi, Madame, un violent abus, elle prévient les Juges. Que ne peut point contre un homme de ma sorte une personne de votre rang, qui joint encore à cette élévation les plus grandes lumieres, & la plus haute réputation de piété? Hé! quel regret n'auriez-vous pas, Madame, si vous reconnoissiez dans la suite, que cette puissante protection eût servi à oppri-

B 4

„ mer

„ mer un innocent ? Je l'oserai dire avec la
„ confiance & le courage que donne à un
„ homme de bien le témoignage de sa con-
„ science, on vous expose à ce danger. Il
„ ne s'agit pas de justifier & de sauver le
„ Sieur Rousseau, il s'agit de me rendre cou-
„ pable & de me perdre. Je laisse à juger, Ma-
„ dame, à votre piété & à votre sagesse, si
„ vous me connoissez assez, pour ne pas
„ douter que je ne sois un scélérat, que vous
„ pouvez sans scrupule accabler sous le
„ poids des plus vives sollicitations. Nous
„ sommes tous sous les yeux de Dieu, le
„ souverain Juge, devant qui toute la gran-
„ deur humaine s'éclipse.

„ Pesez, Madame, en sa présence, ce que
„ j'ai l'honneur de vous représenter. Si vous
„ examinez à sa lumière les démarches où
„ vous ont engagé les artifices & les feintes
„ ~~laines~~ de celui qui me persécute ; j'ose at-
„ tendre, Madame, d'un cœur comme le
„ vôtre, droit, grand, généreux, plein de
„ bonté & de Religion, que vous réparerez
„ le mal qu'elles m'ont fait, ou que vous
„ suspendrez du moins à l'avenir votre pro-
„ tection, dans l'incertitude où vous devez
„ être à mon égard. Un jour, Madame,
„ vous en ferez davantage, vous serez in-
„ dignée de la surprise qu'on vous a faite,
„ & vous plaindrez l'infortune d'un Philo-
„ sophe, d'un Géometre, dont le caractère
„ d'esprit a toujours été très-éloigné du goût
„ de la Poësie, qui se voit emprisonné pour
„ des Vers infames, faits contre ses amis les
„ plus particuliers, & contre lui-même, ac-

„ cu-

„ cufé d'en être l'Auteur par celui-là même
 „ à qui toute la terre les attribue ; Poète de
 „ profeflion, Poète fatyrique & libertin,
 „ dont toute la réputation n'eft fondée que
 „ fur de violentes Satyres, & fur des Epi-
 „ grammes dignes du feu, qu'il ne rougit pas
 „ d'avouër. Tel eft, Madame, de notorié-
 „ té publique, mon Accufateur. Mon refpect
 „ pour la confideration, qu'il a furprife au-
 „ près de vous, ne me permet pas d'en dire
 „ davantage. Je fuis, &c. Du Châtelet le
 „ 8. Oâtobre 1710.

Cette Lettre fit fon effet, & Madame Voi-
 fin cefla de folliciter pour le Sieur Rouffeau.
 Le Sieur Saurin demanda qu'il lui fût permis
 d'informer de la Subornation des Témoins.
 Son Innocence fe fit jour, & pénétra les Ju-
 ges de fa lumiere.

Le Lieutenant-Criminel, conformément
 aux Conclufions du Procureur du Roi, rendit
 fa Sentence le 12. Décembre 1710, „ par
 „ laquelle le Sieur Saurin fut déchargé des
 „ plaintes, demandes, & accufations contre
 „ lui faites à la requête du Sieur Rouffeau.
 „ Il eft ordonné, que l'écrou fait de la per-
 „ fonne dudit Saurin fera rayé & biffé, & le
 „ dit Rouffeau condamné en 4000. livres de
 „ dommages-intérêts envers ledit Saurin,
 „ & aux dépens du Procès. A l'égard dudit
 „ Guillaume Arnould, les Parties mifes
 „ hors de Cour, dépens à cet égard compen-
 „ fez : le Sieur Boindin, & Charlotte Mail-
 „ ly, pareillement déchargez des plaintes,
 „ demandes, & accufations, contre eux inten-
 „ tées

„ téés à la requête dudit Rousseau , avec dé-
 „ pens pour tous dommages & intérêts : fai-
 „ fait droit sur la Requête dudit Saurin du
 „ fix du mois de Décembre , permis à lui
 „ d'informer de ladite Subornation ; cepen-
 „ dant , il est ordonné , que ledit Guillaume
 „ Arnould seroit arrêté & recommandé es
 „ prisons. „

Un premier Jugement , qui n'est pas favo-
 rable , n'éteint pas toute espérance dans l'a-
 me de celui qui succombe ; mais , il mortifie
 sa présomption , & lui donne lieu de crain-
 dre que la Sentence ne soit confirmée. Cette
 crainte , chez le Sieur Rousseau , étoit d'au-
 tant mieux fondée , que l'Instruction sur la
 Subornation devoit l'effrayer.

Il se rendit Appellant de la Sentence. Le
 premier soin du Sieur Saurin fut de pour-
 suivre son accusation en subornation de té-
 moins : il demanda , que , par devant le Con-
 seiller Rapporteur , l'Information fut faite.

Le Sieur Rousseau répandit dans le Public
 son Mémoire ; il y parle avec toute la con-
 fiance d'un homme qui croit persuader ses
 Juges en sa faveur.

Mémoire
 du Sieur
 Rousseau.

Il ne s'agit plus ici , dit-il , de presomp-
 tions , elles disparaissent à la vûe de la véri-
 té : il y a trop longtems , que le Sieur Saurin
 se joue de la crédulité publique , qu'il prête
 ses crimes à un autre , & qu'il charge un inno-
 cent de ses propres Iniquitez : il est juste
 enfin , que le méchant homme , que le ca-
 lomniateur , soit connu.

On ne combattra point ici l'illusion par
 l'illusion. Le Sieur Rousseau abandonne de
 bon

bon cœur à son ennemi tout l'avantage qu'il peut tirer des secours d'une éloquence artificieuse : il se renferme uniquement dans les faits prouvez au Procès, & dans les conséquences qui naissent naturellement de la preuve de ces mêmes faits.

L'idée générale de l'Affaire, qui est à juger, se réduit à une gradation fort impie. Au mois de Février dernier, le Sieur Boindin a reçu par un petit Décroteur le Libelle diffamatoire, qui fait la matière du Procès. Ce Décroteur l'a reçu des mains de Guillaume Arnould, Savetier. Guillaume Arnould l'a reçu des mains du Sieur Saurin. Voilà le fait, détaché de ses circonstances.

De cet envoi, qui fut fait mystérieusement par le Sieur Saurin, ainsi que le Sieur Rousseau le prétend, il conclut que celui-ci en est l'Auteur. Pour prouver cet envoi, il rapporte les dépositions des témoins, & dit ensuite, que le Sieur Saurin est juridiquement convaincu de l'envoi du Libelle rendu par le Décroteur au Sieur Boindin.

Trois jours après l'envoi du paquet, le Sieur Saurin montra à Guillaume un de ses tiroirs, & lui dit que les Vers qu'il a portez sont-là, & qu'ils sont drôles.

On a trouvé dans les papiers du Sieur Saurin les Vers en question, dont il a parlé à Guillaume Arnould : il convient, qu'ils sont écrits de sa main ; mais, pour justifier les ratures qui s'y trouvent, il dit, que c'est par distraction, qu'il a mis un mot de trop dans un endroit, que dans l'autre il a écrit quatre Vers qu'il a effacez, pour les remettre

tre

tre plus bas ; qu'ensuite il a répété ces mêmes Vers, qu'il a encore été obligé de rayer, parce qu'il les avoit déjà écrits. Il n'est pas ordinaire de se tromper ainsi, quand on ne fait que copier d'après un original : il falloit bien, qu'il ne fût pas aussi distrait qu'il le dit, puisqu'il en a copié jusqu'aux fautes d'orthographe.

A l'égard des fautes de quantité, des vices de langage, des renversemens de construction, quoiqu'on ne les puisse point imputer à un Poète de profession, le Sieur Saurin dit, que ce sont des licences prises par le Sieur Rousseau en faveur de la précision : & afin qu'on ne les lui attribuât point, il dit, qu'on ne trouvera pas ces fautes dans son Epître au Sieur de la Motte ; mais, on lui répond, que si on n'y trouve rien de pareil, c'est que les Sieurs la Fosse, de la Motte, & le Sieur Rousseau, à qui il l'a montrée, l'ont corrigée.

Ses partisans se tuent de dire, qu'il n'est pas Poète. Quoi ! un homme capable de faire du soir au matin, comme il l'a avoué, une Epître de quatre-vingt Vers, n'est pas Poète ! L'Epître ne vaut rien, disent-ils : le Public en jugera. On a cru, qu'il n'étoit pas hors de propos de l'imprimer à la fin de ce Mémoire. Cette Epître n'est pas même son coup d'essai, puisqu'il avoue, que, dès l'âge de quinze à seize ans, il faisoit déjà des Vers pour ses Maîtresses.

Mais, il dira pour se justifier de n'être pas l'Auteur des Vers satyriques, qu'on ne peut pas le soupçonner d'avoir fait contre lui-même.

même les Vers effroyables qui y sont inférez. A la vérité, personne ne se déchire soi-même : mais ; c'est ici une malheureuse nécessité pour celui qui veut diffamer, sans se commettre, une Société dont il est membre, & en rejeter le soupçon & la peine sur un ennemi qu'il veut rendre odieux à toute la terre. Auroit-on jamais cru le Sieur Rousseau Auteur de cette Satyre, si le Sieur Saurin y eût été épargné ? Non, sans doute. D'ailleurs, on doit regarder les ratures, qui sont dans les Vers qu'on a trouvez chez lui, comme l'effet de la Réflexion d'un Auteur qui perfectionne son Ouvrage, plutôt que les fautes d'un Copiste à qui elles ne sont pas ordinaires : & , quoique dans le titre il y ait, *Copie des nouveaux Vers qui ont été répandus dans le Public*, qui ne voit, que c'est une précaution qu'il a prise, afin que cet original ne dépose pas contre lui ?

Le Sieur Saurin s'est donné le plaisir de louer avec excès les Vers de cette Satyre : il a exalté le mérite de son Ouvrage, sans paroître sortir des bornes de la modestie ; & tous ses amis, qui sont en grand nombre, en ont relevé à son exemple la beauté prétendue. Jamais le Sieur Rousseau n'a reçu tant d'éloges, que lorsqu'on a eu besoin de le louer pour le perdre. Il ne tiendrait qu'à lui d'exagerer, à leur exemple, l'excellence des Vers adressez au Sieur de la Motte, parmi lesquels il s'en trouve effectivement d'assez beaux. Mais, à réduire les choses à leur valeur, l'Épître morale du Sieur Saurin n'est pas excessivement bonne : sa Satyre est
très-

très-mauvaise, à n'en juger même que par le mérite de la Poësie; car, s'il est vrai, comme ils le disent, que le Sieur Rousseau sçache son métier, ignorent-ils, que la premiere Regle d'un Écrivain est de mettre le Lecteur dans ses intérêts? Or, y a-t-il un Lecteur, qui, quelque effronté qu'il puisse être, ne frémissé d'indignation contre un misérable, qui débute par se peindre lui-même comme un chien enragé, qui va mordre tous les passans, & déchire en effet par les infamies les plus grossieres tous ceux qu'il rencontre sous sa plume; sans grace, sans stile, sans noblesse, & sans le moindre air d'enjouement ni de plaisanterie?

Le Sieur Rousseau a voulu se déguiser, disent-ils; mais, s'il a eu cette intention, à quoi a-t-on pu le reconnoître? Est-ce aux vices de langage, aux constructions forcées, aux fautes de quantité, aux rencontres de voyelles, aux gasconismes, & à toutes les ignorances qui fourmillent dans cette misérable Légende satyrique? Non, c'est à la richesse des rimes. Il est vrai, que les rimes y sont exactes jusqu'à la pédanterie. C'est dommage qu'il n'y ait pas des Dictionnaires pour apprendre à bien écrire & à plaisanter finement, comme il y en a pour trouver les rimes régulières.

Et d'ailleurs, s'il avoit voulu se déguiser, auroit-il rappelé ces quatre ou cinq malheureux Vers qu'il avoit faits il y a dix ans fort innocemment sur l'Abbé Mommenet, & qui ont servi de prétexte pour l'accuser de tant d'infamies qui lui ont été attribuées, &

& qu'il n'a jamais vûës, ni entendues réciter? N'étoit-ce pas, pour ainsi dire, mettre son cachet au reste de l'Ouvrage? Tous le monde à prétendu, que l'Auteur des anciens Couplets étoit l'Auteur des nouveaux; le Sieur Rousseau le prétend bien aussi; il y a dix ans qu'il se récrie contre l'injustice qu'on lui fait de lui imputer une bassesse aussi indigne de lui: il est si persuadé, que les uns & les autres viennent de la même source, qu'il a fait toutes les diligences pour faire produire en Justice les Couplets qui ont été faits en différens tems, & qu'on a mis en dépôt chez le Commissaire Chaud; Couplets qui montent à soixante & douze, comme le lui a appris le Sieur Saurin, en lui reprochant le 29. de Février dernier devant un grand Magistrat, d'en être l'Auteur.

Toutes les diligences du Sieur Rousseau ont été inutiles. Quoiqu'il recherche avec ardeur les originaux de ces Couplets, sans que ses ennemis osent les représenter, cependant, sur le préjugé qu'en tirent le Sieur Saurin & les gens de sa cabale, préjugé que depuis dix ans ils répandent dans le Public, le Sieur Rousseau se voit exposé depuis ce tems-là à tous les traits de la calomnie la plus outrée; il n'a pas un ami qu'on n'ait essayé par toutes sortes de voyes de lui enlever; il n'a pas fréquenté une maison, où l'on ne se soit acharné à le décrier par des lettres d'avis & des libelles diffamans. La plupart des Caffez, où depuis dix ans il ne va point, se sont soulevés contre lui: plus les gens qui le connoissent ont pris plai-

plaisir à parler à son avantage , plus ceux qui ne le connoissent point se sont opiniâtres à en dire du mal ; ils l'ont représenté comme un Satyrique effronté , un perturbateur du repos public ; ils lui ont attribué des Satyres chimériques qui n'ont jamais existé ; ils ont débité sous son nom toutes les impertinences rimées qui se distribuent tous les ans dans Paris à la honte de la Nation , & où le sens-commun est souvent plus maltraité que les personnes qui y sont attaquées. Ils lui ont fait un crime honteux d'un très-petit nombre de Vers échapez à sa jeunesse , & qu'une passion , peut-être un peu imprudente , pour le stile de Marot , lui a inspirée plutôt qu'aucun libertinage , ses ennemis même ne l'ayant jamais attaqué de ce côté. Enfin , ils ont poussé la mauvaise foi jusqu'à qualifier de Satyres une ou deux Allégories ingénieuses , où personne n'est nommé , & dont l'application est uniquement l'ouvrage de la malice de quelques Lecteurs. Mais , qui sont ces personnes si délicates ? Sont-ce des hommes respectables par leur caractère , ou par la gravité de leurs mœurs ? Point du tout : ce sont ces mêmes Ecrivains , qui salissent tous les jours le papier de toutes les ordures anonymes qui se débitent dans le monde ; ce sont ces mêmes beaux-esprits naissans , qui ne se lassent point de publier contre le Sieur Rousseau , qu'ils ne connoissent point , de véritables libelles , dans lesquels il est non seulement nommé , mais calomnié par les plus
noi-

noires impostures, & déchiré par les injures les plus ameres que la colere ait jamais suggerées aux Poëtes. Il ne s'en afflige que médiocrement. Ce qui le rend malheureux, c'est l'erreur de quantité d'honnêtes gens, qui, sans le connoître, jugent de lui par ce que ses calomniateurs en publient, souvent contre leur propre connoissance. Car ceux, qui le haïssent le plus, ne sont pas ceux qui le croient le plus coupable. Aussi ne regarde-t-il point comme ennemis les personnes que la seule prévention arme contre lui : il a trop bonne opinion d'eux, pour ne pas se flatter, que leur disposition changera, quand cette prévention sera dissipée.

On s'étonnera sans doute, que le Sieur Rousseau s'attache plus à se disculper des calomnies qu'on lui a imposées, qu'à rendre son ennemi odieux : mais, il continue d'agir par les mêmes principes qui l'ont porté à former l'accusation. Uniquement occupé à détromper le Public des fausses impressions qu'on lui a données, il cherche à regagner son estime, qu'il n'avoit point mérité de perdre. Il songe moins à se venger du cruel ennemi, qui lui a fait souffrir une persécution si violente, qu'à faire connoître combien il est éloigné de tout ce qu'on a eu la malignité de lui imputer. C'est pour cela même, qu'il ne rappelle point la vie, ni la conduite passée, du Sieur Saurin. Il n'importe en effet au Sieur Rousseau, que de faire connoître, que le Sieur Saurin est le seul coupable des Vers en ques-

tion; qu'ils sont partis de lui, comme de la première main; &, par une conséquence que les circonstances de la Cause rendent comme infaillible, qu'il est l'Auteur de ces mêmes Vers. C'est une vérité, dont on demeurera convaincu, lorsqu'on aura réuni & récapitulé les principaux Faits du Procès.

Premier Fait certain. Guillaume Arnould a rendu le paquet au Décroteur; il l'avoue par son Interrogatoire: il reconnoît le Décroteur à la confrontation; & le Décroteur le reconnoît, pour avoir reçu de lui ce même paquet.

Deuxième Fait également certain. Guillaume Arnould avoit reçu de la main du Sieur Saurin le paquet pour le remettre à un Décroteur; il le dit dans ses Interrogatoires, il le soutient à la confrontation avec le Sieur Saurin: son pere & sa mere déposent la même chose; &, dans leur confrontation avec le Sieur Saurin, ils y persistent.

A ces Faits positifs, qui sont tels que la Loi les desire pour assurer le crime d'un coupable, si l'on joint toutes les circonstances qui les accompagnent, la vérité se tourne en évidence; &, la preuve en conviction.

Le Sieur Saurin convient, que Guillaume Arnould, dont la boutique est sous ses fenêtres, faisoit seul toutes ses commissions depuis deux ans. Quel autre que le Sieur Saurin auroit pu le charger de celle-ci, pour la faire passer par les mains d'un tiers?

Il convient, qu'il lui a donné un habit noir; & cet habit se trouve donné précisément dans les tems que les Vers font du bruit dans le monde, & lorsque, pour perdre le Sieur Rousseau, on cherchoit celui qui avoit remis le paquet au Décroteur.

Mais, que peut-on opposer à une circonstance de l'Interrogatoire de Guillaume Arnould? Il dit, que les Vers en question étoient dans le tiroir du Sieur Saurin, & qu'il lui a dit, qu'ils étoient droles. Dans quel tems lui tient-il ce discours? Lorsqu'ils étoient encore ignorez du public, trois ou quatre jours après l'envoi, & avant que les gens du Caffé en fussent instruits. On trouve ces mêmes Vers sous le scellé, on les trouve dans la forme tout au moins d'un second original, c'est-à-dire, avec quelques ratures, & quelques Vers transposez, qui font une partie des Couplets composez contre le Sieur Saurin lui-même; ce qui prouve, qu'en les faisant, il étoit plus embarrassé sur son sujet, que sur celui des autres.

Or, on demande, si, en voyant d'ailleurs toutes les preuves qui résultent des Informations, quelqu'un se peut persuader, que Guillaume Arnould eût deviné si juste sur un Fait, dont il ne devoit naturellement avoir aucune connoissance, à moins qu'il n'eût eu sur cela des entretiens avec le Sieur Saurin? Et quelle pouvoit être la cause de ces entretiens & de cette communication, si ce n'est que le Sieur Saurin s'étoit servi d'Arnould, pour envoyer les Vers au Caffé? Ce sont-là de ces Faits, qui, étant une

fois certains, ne laissent plus de doute sur la vérité des autres.

Qu'on répande après cela dans le monde, que le Sieur Saurin ne sçait point faire de Vers: le public ne l'a cru, que parce qu'on lui cachoit que le Sieur Saurin avoit avoué dans ses Interrogatoires, qu'il en avoit fait dans sa jeunesse pour ses maîtresses, & qu'il étoit l'Auteur de ceux qui paroissent contre le Sieur de la Motte, sur ce qu'il avoit quitté la Trappe pour faire des Opera.

Qu'on publie, qu'il n'est pas naturel, que le Sieur Saurin se soit peint lui-même d'une maniere si affreuse. Premièrement, il est bien difficile de pénétrer les replis du cœur humain, & sur-tout de celui d'un méchant homme. En second lieu, pour peu qu'on y fasse attention, on trouvera que le Sieur Saurin ne s'est peint que par de mauvais sentimens, qu'il ne s'est dit que des injures qui tombent d'elles-mêmes, & qui ne font jamais d'impression; pendant qu'il peint tous les autres par des faits horribles, ou des ridicules outrez: il s'est bien gardé de toucher ses voyages de Geneve, & de Suisse, ni l'Histoire du Chanoine, qu'un autre que lui n'auroit pas manqué de relever. Il s'est donné au contraire un zèle marqué contre ceux du Caffé qui parloient mal de l'Etat, & de la Religion. Après cela, que deviennent les injures qu'il s'est dites? Lui ont-elles fait quelque tort dans le public? En a-t-il perdu quelqu'un de ses amis? Si elles étoient véritables, on ne pouvoit l'en
con-

convaincre, & il les cachoit sous de belles apparences. Enfin, dira-t-on que Guillaume Arnould a été suborné ? On est en état d'en juger, en faisant quelques Réflexions très naturelles.

Pour croire cette subornation, il faudra supposer, que le Sieur Rousseau, justifié par un Arrêt de l'accusation d'une des personnes offensées, eût voulu de dessein prémédité s'exposer à un danger plus grand que le premier.

Que, dans le dessein de faire une calomnie atroce, il eût, entre plusieurs Poètes de profession & ses ennemis déclarez, choisi par préférence le Sieur Saurin, c'est-à-dire, un homme qui ne passoit pas pour Poète, mieux soutenu & mieux appuyé que tous les Poètes du Caffé, un homme qui avoit eu l'art de surprendre plusieurs personnes de considération, & d'en faire ses amis.

Comment le Sieur Rousseau, après avoir suborné Guillaume Arnould, rend-il une Plainte contre ce témoin, & le fait-il arrêter ? N'affoiblit-il pas par-là son témoignage ? Est-ce ainsi qu'il récompense les témoins qu'il suborne ?

Le Décroteur a donc aussi été suborné ? On a donc encore eu l'adresse de suborner le pere & la mere de Guillaume Arnould ? En vérité, il faut supposer bien de la fermeté, bien de l'esprit, bien du concert entre quatre personnages de ce caractère, pour imaginer, qu'ils ne se démonteront point, qu'ils ne se couperont en rien, dans leurs

confrontations avec un homme aussi artificieux & aussi habile à prendre ses avantages que l'est le Sieur Saurin. Mais, combien ont-ils reçu pour faire ce plaisir au Sieur Rousseau qu'ils ne connoissent point, contre le Sieur Saurin qui leur a toujours fait du bien ? On ne le dit point.

Cette chimere de subornation étant non-seulement détruite, mais le fait même en étant impossible à concevoir, que résulte-t-il des Preuves du Procès ?

La Loi porte : „ Que celui, qui a trou-
 „ vé un Libelle diffamatoire, soit à sa mai-
 „ son ; soit dans un lieu public, ou dans
 „ quelque lieu que ce soit, l'ayant jusqu'a-
 „ lors ignoré, qu'il le déchire avant qu'un
 „ autre l'ait vû, & qu'il n'avoue à person-
 „ ne qu'il l'a trouvé : si au contraire il n'en
 „ déchire pas les feuilles, ou ne les brûle
 „ pas, & les rende publiques, qu'il sçache,
 „ qu'il sera réputé comme l'Auteur du Li-
 „ belle, & qu'il sera puni d'une Peine ca-
 „ pitale *.

Mais, n'a-t-on ici que la seule présomp-
 tion de la Loi ? Le Sieur Saurin fait-il voir,
 qu'il a trouvé ce Libelle par hasard ? Ne
 se sentoit-il point coupable de l'avoir fait,
 lorf-

* *Si quis famosum libellum, sive domi, sive in publico, vel quocunque loco ignarus repererit, aut corrumpat priusquam alter inveniat, aut nulli confiteatur inventum. Si vero non statim easdem chartulas, vel corruperit, vel igne consumpserit, sed vim earum manifestaverit, scias se quasi autotem hujusmodi delicti capitali Sententiâ subjungendum.*
 L. Uni. c. De famosis Libellis.

lorsqu'il a pris tant de précautions pour ne pas donner à connoître qu'il partoît de lui, dans le tems qu'il le rendoit public? Le cas de la Loi est celui où se trouvent les Sieurs Boindin & de Malafaire, à qui le Libelle a été envoyé. N'y a-t-il rien de plus dans la conduite du Sieur Saurin? Pourquoi a-t-il multiplié ses présens à Guillaume Arnould, pour l'engager à garder le silence? Pourquoi un écu d'extraordinaire? Le Sieur Saurin ne se reprochoit-il rien, lorsqu'il envoyoit si souvent sa servante recommander le secret à Guillaume Arnould, & à ses pere & mere? C'est encore un Fait prouvé au Procès. Ne craignoit-il rien, lorsqu'il vouloit obliger Guillaume Arnould à aller déclarer chez un Commissaire, qu'un Exemt avoit voulu le suborner?

Lors donc qu'on voit une suite de circonstances de méchancetez qui partent du même homme, & qui tendent toutes à se précautionner contre l'avenir, n'est-il pas visible, que cet homme, convaincu de l'envoi mystérieux du paquet, est l'Auteur des Vers qui y étoient contenus? Pourquoi a-t-il nié cet envoi, qui est si bien prouvé? C'est qu'il a crain, que ce ne fût un degré, pour le convaincre du surplus.

Telle est la Conduite qu'a tenue le Sieur Saurin: on ne rapporte point ce qu'il a fait directement contre le Sieur Rousseau. Non content de la persécution qu'il avoit suscitée contre lui, il s'est présenté chez la plupart des Juges pour les prévenir. Pendant

dant que ses partisans déclament & font peu d'impression, lui avec une feinte modestie, d'un air composé & compatissant, il semble plaindre le Sieur Rousseau, il exalte ses talens, il cherche en même tems des couleurs & des présomptions pour insinuer qu'il est le seul Auteur des Vers infames qui paroissent.

Si jamais un homme a mérité d'être plaint, on peut dire que c'est le Sieur Rousseau : il est sûr, qu'avant qu'on l'eût calomnié, il étoit bien venu du public ; & que, depuis ce tems-là, il a eu le malheur de perdre jusqu'à l'estime de la plupart de ses amis.

Il s'est vû décrété de prise-de-corps sur la déposition du Sieur Boindin son ennemi déclaré depuis dix ans, impliqué lui-même dans les Vers en question, & se regardant comme Partie. Ce témoin, prévenu par sa haine, a osé affirmer, que le Sieur Rousseau étoit coupable, sur des présomptions tirées uniquement de son imagination. C'est sur cela, que le Sieur Rousseau a essuyé trois mois durant des poursuites criminelles, suivies du soulèvement de toute la terre. Si un préjugé aussi funeste eût été soutenu de la moindre des preuves qui sont établies contre le Sieur Saurin, à quoi n'auroit-il pas dû s'attendre, & que n'auroit-il pas en effet mérité ? De tous les crimes qui troublent la société, il n'y en a peut-être point de plus punissable, que la Satyre directe & outrée : mais, si celui-là est un méchant homme, qui compose un Libelle affreux, quel nom peut-

peut-on donner à celui, qui, l'ayant composé, en charge un innocent, lui fait des ennemis mortels de ses plus particuliers amis, poursuit secrètement sa perte, & fomente lui-même, ou directement, ou par ses émissaires, la persécution dont il est l'auteur?

E P I T R E

*du Sieur Saurin au Sieur de la Motte,
qui avoit quitté la Trappe, pour
faire des Opera.*

CHER la Motte, où cours-tu? Quels funestes appas
De la route du Ciel ont détourné tes pas?
Quel démon t'a séduit? Malheureux! voi l'abîme
Au bout de la carrière où t'engage ton crime.
Un celeste rayon avoit ouvert tes yeux,
Le monde te parut un objet odieux:
Ses vains amusemens, ses douceurs, ses faux charmes,
Devinrent à l'instant le sujet de tes larmes.
L'horreur de tes pechez s'offrit à ton esprit:
Hélas! vit-on jamais pénitent plus contrit?
Des jugemens divins la crainte salutaire
T'inspire le dessein d'une retraite austère.
La chair & le démon se soulevent en-vain,
Tout cede au feu sacré, qui brûle dans ton sein.

Je te vois , embrasé de cette ardeur nouvelle ,
Voler impatient où la Grace t'appelle.
Quels furent tes transports dans ces bienheureux lieux ,
Où s'offre sur la Terre un image des Cieux ;
Où d'humbles Pénitens , dans une chair mortelle ,
Des brûlans Séraphins font éclater le zèle ;
Où la Grace triomphe , & montre dans ses fers
Ces esclaves fameux arrachez aux Enfers ,
Qui chantent leur défaite & bénissent leurs peines ,
Qui font tout leur bonheur de leurs nouvelles chaînes ?
Vifs & touchans objets , attraits victorieux ,
Que vous fites couler de larmes à ses yeux !
Lâche ! ce souvenir trouble-t-il point ton ame ?
Où sont tes premiers vœux ? Qu'as-tu fait de ta flâme ?
Pénitent de la Trappe , illuminé d'en-haut ,
Tu deviens aujourd'hui Disciple de Quinaut.
Ta voix , qui s'exerça sur les divins Cantiques ,
Vient corrompre nos cœurs par des chansons lubriques.
T'es-tu donc éprouvé sur des sujets si saints ,
Pour saper la vertu par des coups plus certains ?
Ces tendres mouvemens , tout ce pieux ouvrage ,
D'une Muse profane est-il l'apprentissage ?
Et n'as-tu célébré les célestes douceurs ,
Que pour t'instruire en l'art de séduire les cœurs ?
Ainsi donc , t'élevant de matière en matière ,
Tu montes par degrez de David à Moliere.
Ainsi ta plume enfin , prenant un noble essor ,
Vient nous peindre Doris , Zaïde , & Léonor.

Trop

Trop funeste talent ! Malheureux avantage !
 Qui fait à l'Esprit-saint un si cruel outrage.
 Bel-esprit, don fatal, dangereux instrument,
 Fievre de la raison, source d'égarement !
 Heureux cet esprit simple, & méprisé du monde,
 Folie aux yeux de tous, mais Sagesse profonde,
 Qu'on ne voit point briller, mais qui conduit au but,
 Et qui ne veut sçavoir que faire son salut.
 Que ne puis-je, la Mort, avec des traits de flâme,
 Graver ces sentimens dans le fond de ton ame !
 Trop heureux, si le Ciel, secondant mon effort,
 Je pouvois aujourd'hui t'arracher à la mort.
 Mais hélas ! c'est en-vain que ma voix te rappelle ;
 Ton ame est endurcie, & ta chute est mortelle.
 J'en fremis ; il n'est plus d'espérance au retour,
 D'éternelles horreurs suivront ton dernier jour.
 Ouvre les Livres saints, lis ton sort effroyable,
 De l'Oracle divin, Arrêt irrevocable :

*Celui, qui de la Grace a senti les attraits,
 A qui Dieu révéla ses plus tendres secrets,
 Qui du Monde flatteur reconnut l'imposture,
 Qui vit les Cieux ouverts & la gloire future,
 Qui du céleste don a goûté la douceur ;
 S'il retombe, l'Enfer s'empare de son cœur,
 Et du Ciel outragé l'implacable vengeance
 L'abandonne aux excès de son impénitence :
 Sa lumière s'éteint, & l'esprit égare,
 Il va de trouble en trouble, & meurt désespéré.*

Terrible Jugement ! mais , ô Crime exécrable !

Il arrache du Ciel le Sauveur adorable ,

Il le livre aux bourreaux , & sur l'infame bois

Il le fait expirer une seconde fois :

Il foule aux pieds le prix de l'immortelle vie ,

De l'Esprit-saint en lui , blasphémateur impie ,

Il étouffe la voix , & sa noire fureur.....

Mais , ma plume s'arrête , & je frémiss d'horreur.

A ces funestes traits , que l'Oracle rassemble ,

A cette affreuse image , infidèle , ingrat , tremble.

Cette Epître ne rappella point dans le cœur du Sieur de la Motte son ancienne ferveur , & ne lui fit point abjurer l'Opera. Quelque feu que l'on voye dans ces Vers pieux ; c'est un feu pur , allumé par la Religion ; au-lieu que le feu , qui anime les Couplets , semble avoir été excité par un esprit infernal : les premiers respirent le zèle de la charité , les seconds la fureur de la vengeance : ceux-ci sont pleins d'expressions chrétiennes , ceux là sont semez d'expressions licencieuses. Si chaque Auteur a son stile , & son air d'écrire , que les connoisseurs faussent d'abord , on n'apperçoit point dans les Chançons satyriques ce je ne sçai quoi particulier au Sieur Saurin , qui résulte de sa manière de composer , & de son arrangement d'expressions. On ne voit pas comment le Sieur Rousseau veut persuader que l'Auteur de l'Epître est l'Auteur des Couplets.

Observations sur le Je ne puis m'empêcher de produire les Réflexions que présente l'ouvrage du Sieur Rous.

Rousseau. D'où vient qu'il ne fait point paroître dans son Mémoire l'esprit qu'on a lieu d'attendre de lui ? Il semble qu'il l'a étouffé. Rien n'étoit plus important pour lui, que le Procès dont il s'agissoit ; & si jamais il a dû faire valoir toute la force de son génie, c'est sans doute dans cette conjoncture. Est-il accablé du poids de la vérité qui dépose contre lui ? Son Mémoire n'est-il pas de ceux qui donnent lieu de juger qu'on le condamneroit sur sa propre défense ?

Mémoire
du Sr.
Rousseau.

Il est vrai, que la déposition de Guillaume Arnould semble dire quelque chose ; mais, que devient-elle, lorsqu'on apprend qu'il a été convaincu de subornation ? C'étoit d'ailleurs un témoin unique, dont la foi étoit très suspecte, indépendamment de la subornation. Cette Déposition, qui est la base de l'Information, étant détruite, l'Histoire de l'envoi mystérieux des Vers tombe d'elle-même.

Le reste du Mémoire est un amas d'Indices frivoles, dont la foible lueur ne porte aucune lumière dans l'esprit.

L'Histoire, qu'il fait du décri où il est tombé par ses poursuites, ne sert qu'à prouver que ce décri est l'ouvrage du cri du peuple, imbu de la vérité qui s'empare de son esprit & de son cœur, sans qu'il soit possible de lui faire quitter la place.

Le Sieur Rousseau est tombé dans une contradiction. Après avoir dit, que ses amis en voyant ses ennemis obstinez à dire du mal de lui, se sont animez à en dire du bien, il dit à la fin, qu'il a eu le malheur de perdre l'esti-

l'estime de la plupart de ses amis. Plus bas il dit encore, qu'on lui a fait des ennemis mortels de ses amis les plus particuliers. Comment concilier tout cela? D'où vient cette désertion de ses amis? N'est ce pas encore l'effet du cri public? Pourquoi n'a-t-il pas travaillé à justifier Jaques l'leury, Cocher, & Marie Bidaut sa femme, accusez d'avoir été subornez?

Voilà des Réflexions qui se présentent à l'homme le plus impartial, à la lecture du Mémoire du Sieur Rousseau. Cependant, avant que l'innocence du Sieur Saurin eût gagné le Public, & que le Public gagné eût subjugué, pour ainsi dire, la saine partie du monde, il a gémi sous le poids de l'accusation. * L'homme qui ne pénètre pas le cœur, & qui juge sur les apparences, accable d'abord de son indignation l'innocent accusé, & lui fait essuyer l'ignominie de son mépris. Telle est la foiblesse de la condition humaine, où, dépourvû de lumieres dans cette nuit qui nous environne, on prend l'erreur pour la vérité.

Défense du
Sr. Saurin,
où il accuse
le Sr.
Rousseau.

Le Sieur Saurin donna une Requête, où il représenta d'abord, que le Sieur Rousseau, qui l'accusoit, avoit été accusé le premier; qu'il n'avoit fait cesser les poursuites faites contre lui, que par le désistement qu'il avoit obtenu de son accusateur; qu'en conséquence il avoit été déchargé, mais sans dommages-
in-

* *Nec juxta intuitum hominis judico, homo enim videt ea qua patent, Dominus autem intuetur cor.* L. 1. Reg. c. xvi. v. 7.

intérêts, ni dépens, par un Arrêt qu'il avoit fait rendre à l'Audience par défaut.

Le Sieur Saurin commence par les préjugés qui sont en sa faveur; il fait voir ensuite, que l'accusation, dont il s'agit, n'est fondée que sur les déclarations de Guillaume Arnould garçon Savetier, gagné & corrompu, & sur des ouï dire de ce garçon suborné, rapportez par des témoins préparez, apostez, & payez par le Sieur Rousseau; il fait voir encore, que les déclarations de ce jeune Savetier, & celles que les témoins déposent avoir ouï de sa bouche, sont fausses & pleines de contradictions dans des circonstances importantes; qu'elles sont même si pleines d'absurditez, qu'elles sont incroyables à tout homme de bon-sens; qu'enfin elles sont détruites par une Déclaration contraire du Témoin principal en présence d'un grand Magistrat.

Préjugez contre le Préjugez en faveur.
Sieur Rousseau. *du Sieur Saurin.*

I. Le Sieur Rousseau. I. Le Sieur Saurin
est Poëte de profes- n'a jamais fait de Chan-
sion, son caractère par- sons, ni aucune Rime,
ticulier est d'imiter le depuis l'âge de quinze
stile de Marot, il fait ans, à l'exception d'u-
des Chançons licen- ne Epître au Sieur de
cieuses, & des Saty- la Motte son ami par-
res outrées. Tous ticulier, qu'il a lue à
ceux qui le connois- cet ami, qui lui-même
sent sçavent que c'est l'a corrigée avec quel-
principalement à cet- ques autres. Cette R-
te espece de Poësie, pitre est sur une matie-
re.

re bien opposée à celle qu'il doit sa réputation. Il est lui-même obligé d'avouer, qu'il a fait des Epigrammes & d'autres Vers dont il ne peut excuser la licence & le débordement, qu'en voulant les faire passer pour des fautes échappées à sa jeunesse, & à une passion trop forte d'imiter le stile de Marot.

si pleine de sentimens de Piété & de Religion, ne peut être celui des Chançons qui font le sujet du Procès.

II. Personne n'a jamais attribué aucuns Vers licencieux & satyriques au Sieur Saurin: il fait sa principale étude de la Geometrie; il mène une vie reguliere; les Sçavans l'estiment, les gens de bien l'aiment; le Sieur Curé de S. Landry, homme d'un mérite distingué, de qui il est Paroissien,

II. Il y a eu des Couplets faits il y a neuf ou dix ans, de même qualité que ceux en question. Plusieurs personnes qui vont au Caffé de la veuve Laurent, y étoient fort maltraitées. On les attribuoit publiquement au Sieur Rousseau. La veuve Laurent, qu'il a fait entendre, & qui avoit

avoit été réduite à le *rend publiquement un*
 prier de ne plus venir *témoignage* *avanta-*
 chez elle, à cause des *geux de ses mœurs & de*
 querelles qu'il y cau- *sa conduite. Il n'y a que*
 soit à l'occasion de *le Sieur Rousseau, qui,*
 ces Vers, en aura par- *pour se disculper des*
 lé sans doute dans sa *Vers en question, les*
 déposition. *veut rejeter sur le*

Le Sieur Rousseau *Sieur Saurin.*

étoit d'ailleurs piqué *D'ailleurs, presque*
 contre la plupart de *tous ceux, dont l'bon-*
 ceux qui vont au mê- *neur, est scandaleuse-*
 me Café. Il n'a pu se *ment & cruellement*
 défendre de faire de- *déchiré, sont unis d'a-*
 mander au Sieur Boin- *mitié avec le Sieur Sau-*
 din dans son Interro- *rin. De quelle rage fau-*
 gatoire, s'il n'y a pas *droit-il qu'un homme*
 eu un complot fait *fût frappé, pour faire*
 dans le Café de la *de pareils Vers contre*
 veuve Laurent, pour *ses meilleurs amis?*

empêcher le Sieur *Il faut encore ajou-*
 Rousseau d'être de *ter, que ceux, qui sont le*
 l'Académie François- *plus cruellement outrä-*
 se; & si plusieurs per- *gez dans les Couplets,*
 sonnes qui s'y assem- *personnes d'esprit &*
 blerent ne s'y trou- *d'érudition; Poètes*
 verent pas à cette oc- *eux-mêmes pour la plu-*
 casion? Il a fait de- *part, qui connoissent le*
 mander à la servante *génie & le stile du*
 du Sieur Saurin, s'il *Sieur Rousseau, experts*
 n'a pas dit, qu'il em- *& très capabls d'en ju-*
 pêcheroit bien que le *ger, sons très persuadex*
 Sieur Rousseau fût de *qu'il en est l'Auteur.*
 l'Académie? *Il a beau publier, que*

Quel motif de ven- *le Sieur Saurin les a*
 Tome VI. *D faits,*

faits, aucun n'a voulu l'en croire. Ils persistent tous à dire, que les Couplets sont certainement du génie & du style du Sieur Rousseau; & que le Sieur Saurin n'est pas capable d'un tel ouvrage, ni par son cœur, ni par son esprit. Toutes ces personnes habiles & intéressées en pensent & en disent ce qu'ils en ont dit & pensé lorsque les Couplets ont paru.

<p>III. Le Sieur Saurin au contraire est traité dans les Couplets de la manière la plus cruelle & la plus atroce : il y est traité d'ame double, d'homme qu'aucune Religion ne touche, qui rit au dedans du Dieu qu'il confesse de bouche; de Scélérat hypocrite, d'Athée, conduisant les autres dans l'Athéisme, & dans le Péché abominable.</p>	<p>III. Le Sieur Rousseau n'est point attaqué dans les Couplets ; on n'y parle point de lui, ni en bien, ni en mal. Il prétend, que c'est pour faire croire plus facilement qu'il en est l'Auteur ; & que le Sieur Saurin, à qui il les attribue, a affecté d'y parler de lui-même, mais avec ménagement.</p>
---	---

Ce sont-là, selon le Sieur Rousseau, des ménagemens à l'égard du Sieur Saurin, des in-

injures vagues & sans conséquence, qu'il s'est dites à lui-même, seulement pour détourner la pensée qu'il fût l'Auteur des Couplets : comme s'il avoit pu prévoir, qu'il en seroit accusé, lui, à qui on n'a jamais rien imputé dans ce genre.

Ne voit-on pas au contraire, que ces injures attaquent le Sieur Saurin par l'endroit le plus sensible ? Que peut dire l'ennemi le plus cruel, dont la conséquence soit plus dangereuse contre lui ? A quoi se verroit exposé un Ministre converti, qui subsiste, avec une famille nombreuse, des Pensions du Roi & du Clergé, qu'il doit à la bonne opinion qu'on a de sa probité & de la sincérité de sa conversion ; si on le pouvoit soupçonner d'Irreligion, d'Athéisme, & de l'horrible Péché dont on l'accuse dans les Couplets ? Peut-on seulement imaginer, qu'un homme d'esprit & de bon-sens, tel que le Sieur Rousseau représente lui-même le Sieur Saurin, ait pu se peindre avec des traits si noirs & si dangereux pour lui, dans l'espérance bizarre & incertaine de faire tomber sur le Sieur Rousseau le soupçon d'avoir fait les Couplets ?

Enfin, le Sieur Rousseau a fait informer, contre le Sieur de la Faye l'aîné, du mauvais traitement qu'il prétendoit en avoir reçu, & qu'il qualifie d'assassinat dans sa Plainte : les Poètes satyriques, menacez d'un parricidal orage, faisoient des vœux ardens pour le succès de cette accusation. Le Sieur de la Faye de sa part fit informer contre le Sieur Rousseau, qu'il accusa d'être l'Auteur des

Couplets, dont il y avoit des Vers qui déchiroient le plaignant, lui, & son épouse. Le Sieur Rousseau fut décrété de prise de corps.

Il est vrai, que, par Arrêt le Sieur Rousseau fut renvoyé de l'accusation; mais, de quelle nature est ce renvoi? C'est un Arrêt par défaut, poursuivi à l'Audience, à la diligence du Sieur Rousseau, qui a demandé d'être renvoyé de l'accusation, attendu le désistement qu'il n'avoit obtenu du Sieur de la Faye, qu'en se désistant lui-même des poursuites qu'il faisoit pour se venger de la grêle qui avoit désolé son dos: encore il est renvoyé sans dépens, dommages, & intérêts. On laisse à penser, si un dos, qui avoit gémi sous les coups, dissimuleroit cet affront, si ce n'étoit pas un juste salaire du crime.

A la vérité, l'Arrêt porte, que Monsieur de Lamoignon, Avocat-Général, avoit été ouï; mais, il ne porte point qu'il ait fait le récit des charges. Ceux, qui sont instruits de la Procédure criminelle, sçavent, que c'est par cette différence qu'on distingue les Arrêts qui sont rendus avec connoissance de cause, quoique par défaut, de ceux qui sont rendus par le consentement des Parties & par expédient.

Le Sieur Rousseau a-t-il bien raison de se glorifier, autant qu'il fait, d'avoir été renvoyé de l'accusation formée contre lui d'être l'Auteur des Couplets en question, par un Arrêt rendu sur les Conclusions de Messieurs les Gens du Roi?

Ne voit-on pas, que c'est une Grace, qui lui

lui a été accordée par compensation de la peine, que le Sieur de la Faye, se faisant justice à lui-même, lui avoit déjà fait souffrir.

Le Sieur Rousseau dit lui-même dans sa Plainte contre le Sieur Saurin, que, *non-obstant l'Arrêt, il reste contre lui une impression odieuse dans l'esprit de plusieurs personnes, & principalement de ceux qui ont été offensés par les Chançons.* Il débite par-tout, *qu'il cherche plus à se disculper, qu'à rendre odieux le Sieur Saurin, qu'il regarde comme son ennemi.*

Voilà le Motif de l'Accusation du Sieur Rousseau: il n'avoit point d'autre ressource pour suspendre l'effet de l'indignation publique dans l'esprit de ceux qui le protègent, que d'accuser quelqu'un d'être l'Auteur des Chançons.

Si l'on cherche pourquoi il s'est attaché au Sieur Saurin plutôt qu'à un autre, peut-être est-ce parce que c'est un de ceux qu'il haïsoit le plus: il cherche à se disculper, & à satisfaire sa haine, en même tems. Peut-être aussi est-ce, comme on l'a déjà dit, parce qu'il a cru réussir avec plus de facilité contre le Sieur Saurin.

Après que le Sieur Saurin a étalé tous ces Préjugés, qui, étant réunis, forment une Démonstration qui est sensible à tous ceux qui font usage de leur Raison, il entreprend de prouver la Subornation des Témoins, ouvrage du Sieur Rousseau. Il épulche toute la procédure, il apporte des preuves convaincantes de la subornation du Savetier, de Jaques Fleury Cocher de louage, de Marie Bidaut sa femme, qui ont déposé. On ne peut passer

plus habilement qu'il le fait toutes les informations : le complot du Sieur Rousseau & du Sieur Milet, Exemt du Lieutenant-Criminel de Robbe-Courte, ouvrier principal de l'Intrigue, est mis dans tout son jour. Quel innocent pourroit jamais succomber, s'il se défendoit avec autant de force? Comme le Mémoire du Sieur Rousseau ne porte que sur les dépositions, on voit toute l'illusion de son ouvrage se dissiper : il semble qu'on voit s'évanouir un Palais bâti par des Fées.

Le détail de ces preuves de subornations pourroit ennuyer, sans instruire : c'est ce qui m'a obligé à le sauver au Lecteur.

Le Sieur Saurin dit ensuite, qu'il ne lui reste plus à répondre qu'aux inductions que le Sieur Rousseau prétend tirer de la Copie des Couplets écrits de la main du Sieur Saurin : Copie, qui a été trouvée sous le Scellé.

Il est naturel, comme l'a remarqué le Sieur Saurin dans son Interrogatoire, qu'étant intéressé & attaqué dans les Couplets, il en ait gardé une Copie pour tâcher d'en découvrir l'Auteur.

Les circonstances, par lesquelles le Sieur Rousseau prétend prouver, que cette Copie est un second Original, sont frivoles. Pour ce qui est des ratures, un Copiste ne peut-il pas corriger sa Copie sur une autre plus correcte? Le Sieur Saurin n'a d'autre réponse à faire par rapport à ses Juges, que de les prier de voir cette Copie : la seule inspection suffit pour les convaincre, que ce n'est qu'une simple Copie.

A l'égard de Guillaume Arnould, faux-té-
moin,

moins, gagné & corrompu, qui a déposé que le Sieur Saurin lui avoit dit que les Vers étoient drôles; quoi de plus mal inventé? Les Vers, dont il s'agit, contiennent d'affreuses calomnies, débitées par un Ecrivain furieux, dont le stile n'a rien qui réveille l'idée de *drole*.

Le Sieur Rousseau ne peut soutenir encore une fois l'accusation qu'il a formée contre le Sieur Saurin, que sur les déclarations de Guillaume Arnould, dans ses Interrogatoires; tous les autres Témoins ne déposent que ce qu'ils prétendent lui avoir ouï dire.

Un Témoin unique ne peut jamais faire foi en Justice: *quand il seroit revêtu*, dit la Loi, *de l'honneur de l'éclatante dignité de Sénateur* *. Cela seul suffiroit pour faire rejeter le témoignage de Guillaume Arnould, quand on supposeroit que le Sieur Saurin n'a pas l'avantage que ce Garçon Savetier a été forcé de convenir de sa corruption.

* *Etiam si
præclaræ
Curia ho-
nore ful-
geat. l. 9.
c. de Tes-
tibus.*

Le Sieur Saurin, après avoir consacré cette Requête dans son Procès à sa défense, répandit dans le monde un Mémoire imprimé.

Je dois, dit-il, au Public quelque chose de plus. Que n'exige point de moi l'honneur qu'il m'a fait de se déclarer en ma faveur? Son suffrage, qui a été, & qui est encore aujourd'hui, toute ma consolation & toute ma force, l'intéresse dans ma propre justification, & me la rend par-là plus chère à moi-même. Quelle gloire pour un Accusé d'avoir à justifier, avec son innocence, la voix du Public? Il faut mériter cette gloire par une justification si pleine & si entière, que mes ennemis

*Mémoire
du Sieur
Saurin*

soient confondus, & sur l'indigne accusation qui m'est intentée, & sur les bruits calomnieux qu'ils répandent contre mon honneur, pour rendre l'accusation moins odieuse.

Jamais accusation ne la fut davantage. Cruellement outragé dans les Chançons qui en font le sujet, je me vois poursuivi par l'Auteur même de ces infames Chançons, & exposé par ses noirs artifices à porter la peine des propres outrages qu'il m'a fait.

Qui auroit jamais prévu, que j'eusse à me justifier du crime de m'être traité moi-même, dans ces Vers, *d'ame fausse & double, de cœur perfide, de scélérat, bypocrite, sans Religion, sans Dieu, coupable de ces Infamies* qui ont attiré le Feu du Ciel? Telle est cependant la triste & douloureuse nécessité où me réduit la calomnie: mais, portons notre vûe plus haut, & soumettons-nous à cette mortification, comme à une épreuve que la Providence nous envoie. Je vais faire un effort sur moi-même, & suspendre, autant qu'il me sera possible, tous les mouvemens d'indignation qui s'excitent dans mon cœur profondément blessé.

Le Sieur Saurin fait ensuite l'Histoire du Procès: je n'usurai point de redites.

Il remarque, que la conduite, que tint le Sieur Rousseau sur le premier Couplet qu'il fit contre le Sieur Pecourt, étoit une ébauche de la conduite monstrueuse qu'il tint sur les autres. Qu'en voulant se justifier auprès de ce fameux Danseur, il attrapa le rôle d'un parfaitement bon Comédien; qu'il le frappa jusqu'à le convaincre de son innocence; qu'à l'égard

l'égard de ceux qu'il déchiroit, plus il offensoit, plus il haïssoit, suivant la maxime des Italiens: elle est détestable, mais elle est naturelle. Car il est constant, que si la Nature veut que nous haïssions ceux qui nous haïssent, qui sont ceux qui nous haïssent plus, que ceux que nous offensois, sur-tout ceux que nous offensois les premiers?

Il dit que, pendant que l'Auteur des Couplets suspendit son travail, qu'il n'a rien oublié pour chercher à le justifier; qu'il a fait cet examen avec le Sieur de la Motte, & qu'ils y ont apporté autant d'exactitude que s'il se fût agi de justifier leur frere, & qu'ils n'ont jamais pu réussir à détourner leurs soupçons sur un autre.

Voici ce qu'il dit sur l'empressement qu'eut le Sieur Rousseau de se bien remettre avec lui: „ Pendant cinq années écoulées depuis „ l'origine des premières Chançons, jusqu'à „ lors, il n'avoit cessé de répandre les mêmes „ calomnies qu'il répand aujourd'hui. Les „ croiroit-il des véritez ces calomnies? Quel- „ le indignité à lui de rechercher l'amitié „ d'un homme sans probité & sans honneur? „ Les croiroit-il en effet des calomnies? Où „ étoit l'honneur & la probité du Sieur „ Rousseau, de calomnier avec acharnement „ un homme de bien, dont il jugeoit l'amitié „ digne d'être recherchée? „

Ce raisonnement est frappant: on ne voit pas ce que le Sieur Rousseau y auroit pu répondre.

Le Sieur Saurin poursuit: „ Tel est son „ caractère, toujours prêt à embrasser ten-

„ drement ceux mêmes dont il voudroit a-
 „ voir percé le sein : il me hait , il me dif-
 „ fame , il me recherche. Tel est mon ca-
 „ ractère, peu conforme aux manieres du sié-
 „ cle , & je m'en glorifie : jamais de retour
 „ pour les perfides. Je repousse le Sieur Rouf-
 „ seau , lorsqu'il revient à moi ; mais sans hai-
 „ ne & sans desir de vengeance. J'atteste tous
 „ ses amis , tous ses protecteurs , sur l'idée
 „ qu'il leur a donnée de moi. Je ne veux
 „ point d'autres témoins de l'animosité avec
 „ laquelle il a toujours déchiré ma réputa-
 „ tion : & , au contraire , je le défie de me mar-
 „ quer une seule maison , où il me soit ja-
 „ mais venu dans l'esprit de le détruire ; de
 „ nommer une seule personne auprès de
 „ qui j'aye voulu traverser par mes médi-
 „ fances ses desseins & sa fortune. „

Le Sieur Saurin , après avoir dit qu'il ne fait point d'excuse aux honnêtes-gens qu'il cite : C'est , continue-t-il , une obligation , & ce doit être un plaisir pour eux , de contribuer à la justification de l'Innocence. Il raconte , que le Comte de Verdun , donnant à dîner aux Sieurs de Fontenelle , Hainault , de la Motte , Rousseau , & quelques autres ; le Sieur Rousseau , à son ordinaire , divertissoit les présens aux dépens des absens , & faisoit trophée de ses Satyres. Le Sieur de la Motte dit en riant :
 „ Voilà un homme né pour faire trembler le
 „ Genre-humain. N'allez point faire courir
 „ ces bruits-là , reprit le Sieur Rousseau : on
 „ n'en a déjà dit que trop. „

Le Sieur de la Motte sortit avant la fin du repas , pour se rendre à l'Académie ; & le
 Sieur

Sieur Rousseau récita aux autres, en son absence, une Epître à Marot, semée de plusieurs traits de Satyre. On lui conseilla de retrancher ces endroits, & à cette occasion de se racommoder, s'il étoit possible, avec le Sieur Boindin, & avec le Sicur Saurin. C'est alors, comme le rapporte ce dernier, que le Sieur Rousseau laissa éclater toute sa haine: il parut aussi envenimé, que s'ils lui avoient fait les outrages qu'ils avoient reçus de lui.

Quand le Sieur Saurin vint au Scellé apposé à son Cabinet, il dit que le Sieur Rousseau crut que le coup étoit frappé: „Car, il comp-
 „ toit peu, *poursuit-il*, sur ses misérables T'é-
 „ moins, dont l'indignité & le complot pou-
 „ voient aisément se découvrir. Mon empri-
 „ sonnement & l'apposition du Scellé étoient
 „ tout l'avantage qu'il en avoit espéré; &
 „ dans son projet, je devois être si subite-
 „ ment opprimé par-là, que je n'aurois pas
 „ le tems de me reconnoître.

„ Jugeant de mon cœur par le sien, il ne
 „ doutoit pas, que, mauvais François, ou
 „ mauvais Catholique, on ne trouvât dans
 „ mes papiers de quoi me perdre; ou me ren-
 „ dant quelque justice, il se flattoit, que
 „ même bon François, & bon Catholique, on
 „ y trouveroit encore quelque Ecrit inno-
 „ cent en lui-même, à la vérité, mais de na-
 „ ture à pouvoir être tourné par ses artifices
 „ à ma perte. Ses espérances ont été con-
 „ fondues: il se voit réduit à traîner en lon-
 „ gueur un Procès, qui ne peut tourner qu'à
 „ sa honte, pour ne rien dire qui l'effraye. „

Le Sieur Saurin ne peut donner ce qu'il
 vient

vient de dire, que pour des conjectures qu'il croit fonder sur le cœur de son Adversaire.

Après qu'il a fini l'Histoire des Couplets, il entreprend de donner, par des faits certains, l'idée du caractère du Sieur Rousseau & du sien, pour tirer ensuite de la différence des caractères des preuves qui justifient son innocence, & qui convainquent le Sieur Rousseau du crime, dont il l'accuse : il commence par donner une idée des Chansons.

J'ai cru, en mettant ce Mémoire du Sieur Saurin à la première personne, ainsi qu'il fut mis lorsqu'on le donna au Public, qu'il auroit plus de grace & plus de force : Le voici de cette façon.

Ce sont quatorze Couplets, où je suis, dit-il, un des plus maltraitez, & où, à la réserve de quelques autres avec moi, l'Auteur ne se déchaîne que contre des Poètes. Circonstance, qui doit être de quelque poids auprès de ceux qui connoissent le caractère jaloux du Sieur Rousseau.

Je suis fâché, que les expressions infames, dont ces Vers sont remplis, empêchent de les mettre ici sous les yeux du Public : la seule lecture me justifieroit. Je n'ai, à ce défaut, d'autre ressource que d'en donner l'idée la plus exacte qu'il me sera possible : peut-être cela produira-t-il le même effet.

Il faut regarder ces Couplets sous deux égards, du côté des choses, & du côté de la versification.

Le premier côté ne représente que des calomnies atroces, infames, & où la pudeur n'est

n'est pas même ménagée par les termes : j'y suis traité, comme je l'ai dit, *de scélérat, d'hypocrite, d'ame double & perfide, d'Athée, de chef de secte, & faisant des disciples qui commettent le Péché abominable.*

Les autres y sont condamnez à la roue & au feu, & chargez d'épithetes qui font horreur. L'Auteur, qui en commençant fait profession de rage & de perversité, ne se dément pas un seul instant dans son Ouvrage.

Ce fonds d'impudence & d'infamie a tellement blessé quantité d'honnêtes-gens, qu'ils ont été jusqu'à croire la versification mauvaise. Illusion louable, & dont je puis me vanter moi-même, puisque la grossièreté des injures m'a caché le mérite des tours, & que j'hésitai quelque tems à croire que l'ouvrage fût d'un bon Poëte.

Du côté de la versification, on y sent de la force, & même un détestable enthousiasme : les rimés, quoique très-riches, ne coûtent jamais rien au sens ; beaucoup d'expressions de génie, des tours singuliers, même fins, nulle cheville. Il y a cependant quelques licences ; mais, on voit bien que l'Auteur les a affectées, ou du moins qu'il ne les a prises qu'en faveur de la précision ; & tout coupable qu'il est d'avoir voulu dire des choses aussi infames, il a toujours le mérite d'avoir dit fortement ce qu'il vouloit dire.

Si cette description est juste, & on s'en rapporte aux Connoisseurs, on voit que l'Auteur de l'Ouvrage doit avoir en même tems beaucoup d'esprit poétique, & beaucoup de
noir-

noirceur & d'impudence. Il s'agit présentement de faire connoître l'accusateur & l'accusé ; & il ne sera pas difficile de juger par leurs caractères , auquel des deux les Vers conviendront davantage.

Il y avoit près de vingt ans, dans le tems du Procès, que je connoissois le Sieur Rousseau ; avant les premiers Couplets, je l'avois vû presque tous les jours durant plusieurs années : c'en est assez pour pouvoir connoître un homme à fond. Ses dehors flateurs ne m'ont jamais imposé , & je ne comprends pas comment ils peuvent imposer à quelqu'un. Il a dans ses manieres caressantes quelque chose de si affecté , & souvent même de si outré , qu'on y sent le caractère de cet animal doux , qui sous une humble contenance & un regard modeste , cache des dents & des griffes prêtes à mordre & à déchirer.

Quoique je l'eusse toujours connu double & dangereux , j'avoue que je ne l'aurois jamais cru capable des excès de noirceur où il est parvenu. Comme je ne me suis jamais avisé de rechercher sa vie, ses aventures & ses actions ne sont gueres venues à ma connoissance que par des bruits publics : mais, quoiqu'ils soient tellement circonstanciez qu'ils peuvent tenir lieu d'une certitude entiere, j'omettrai tout ce que je ne sçai que de cette sorte , & je ne rapporterai rien, dont je n'aye la preuve.

Que ses amis donc, que tous ceux qui le connoissent, en ne voyant point ici mille traits qu'ils sçavent, ne croient pas que je les ignore : je suis plus instruit que je ne le paroîtrai ;
mais,

mais, c'est parce que je n'aime pas à en dire plus que je n'en peux prouver: *Fils ingrat, Domestique infidèle, perfide Ami*; voilà comme on l'a toujours peint.

Désolé d'une naissance qui eût été pour lui un nouveau mérite, s'il n'en avoit pas rougi, il ne voulut pas même porter le nom de son pere. Le Sieur Rousseau s'est appellé quelque tems Verniettes; & c'est sur ce faux nom, que quelques-uns de ses amis firent cette Anagramme: *Tu te renies*.

A la première représentation du Flatteur, Comédie du Sieur Rousseau, où l'on prétend qu'il s'est peint lui-même (*), son pere, qui étoit entré à la Comédie pour son argent, fut sensible, autant qu'on le peut juger, aux applaudissemens qu'on donnoit à l'ouvrage de son fils: il ne put contenir sa joye, il fit connoître à ceux qui l'environnoient, qu'il étoit le pere de l'Auteur; qu'il n'avoit rien épargné pour son éducation; qu'encore que son fils poussât l'ingratitude jusqu'à éviter de le voir, il ne pouvoit s'empêcher d'être touché de ses succès.

La Piece finie, le pere tout ému cherchoit avec empressement à embrasser son fils: il l'arrêta au sortir du Théâtre, & lui fit un discours touchant, qui finissoit par ces mots; *Enfin, je suis votre pere. Vous mon pere!* s'écria le Sieur Rousseau; & dans le moment
il

(*) Gacon fit cette Epigramme contre l'Auteur.

*Cher Crepin, ta perte est certaine,
Tes Pièces désormais vont toutes échouer.
En jouant le Flatteur, tu t'atires la haine
Du seul qui pouvoit te louer.*

il s'enfuit, & laissa ce pauvre pere pénétré de douleur, & fondant en larmes.

Tout le monde est plein de témoignages, qui assùrent, qu'il ne le voyoit point, qu'il le desavouoit, qu'il fuyoit sa présence, & s'évanouissoit presque à son nom : il lui a même refusé les derniers devoirs ; & s'il a été à son enterrement, du moins n'en a-t-il point pris le deuil : je ne crains point, qu'il me défie de prouver ce que j'avance. Peut-être, par la fausse accusation que le Sieur Rousseau m'intente, trame-t-il lui-même sa punition. Mais, quoi qu'il en soit, je n'ai d'autre objet ici que de me justifier.

Le Sieur Rousseau a eu plusieurs Maîtres, & n'a pu rester chez aucun : il s'est répandu sur ces changemens des bruits circonstanciés, qui reviennent tous à l'Affaire d'aujourd'hui. Des Satyres atroces contre ses Maîtres & ses Bienfaiteurs, niées d'abord avec des sermens, & avouées après les convictions, avec des prières instantes de ne le point perdre.

Peut-être que ses Maîtres, par une pitié généreuse, n'ont pas voulu révéler ses noirceurs : mais, enfin, ce qui étoit louable jusqu'ici cesse aujourd'hui de l'être. L'innocence est opprimée par le scélérat qu'ils connoissent, & ils sentent bien que leur conspéction les rend en quelque façon complices de la persécution que je souffre. Je ne crains donc point d'attester là-dessus un Magistrat illustre, & rien ne me répond mieux de son témoignage pour vérifier l'innocence, que la pitié même qu'il a eu pour le coupable, quand il ne s'agissoit que de lui faire grace. Se

Le Sieur de S. Vast a assuré, que le Sieur Rousseau, par une perfidie encore plus noire, fit un jour, en attendant le dîner, un Vaudeville injurieux chez le Sieur Froissard, contre toute une Maison illustre, qui l'avoit honoré jusques-là de sa protection. On a lieu de croire, que les intéressés n'en ont pas douté; mais, par grandeur d'ame ou de religion, ils ont pris le parti de l'oubli, au-lieu de celui de la vengeance.

Qui ne connoît les Satyres contre le Sieur Francine & l'Abbé Pic? Il ne les désavoue pas. Qu'il ne dise pas, comme il l'a dit, que, puisqu'il avoue celles-là, les ayant faites, c'est une preuve qu'il n'a point fait les autres, qu'il désavoue. L'aveu des unes marque bien dans le Sieur Rousseau de l'imprudence ajoutée à la noirceur; mais, il étoit impossible, que son imprudence, toute grande qu'elle est, allât jusqu'à ne pas désavouer les Chançons en Question, qui, par le grand nombre & la nature des calomnies, ne peuvent réjouir personne; & qui d'ailleurs lui doivent faire craindre la vengeance publique, outre celle des particuliers.

En voilà, ce me semble, suffisamment pour le cœur: regardons le Sieur Rousseau du côté de l'esprit. Je lui rendrai exactement justice; mais, je ne veux point tomber dans l'exageration, par la bienséance qu'il y a quelquefois à dire de son ennemi plus de bien qu'on n'en sçait.

Le Sieur Rousseau s'est appliqué toute sa vie à la Poësie: il a sur-tout étudié Marot & Rabelais; & il faut avouer, qu'il ne réussit

pas mal à suivre ses Maîtres. Il a une imagination assez délicate, un grand amour de la richesse des rimes, un bon goût d'expressions & de tours; sans nouveauté pourtant: & il ne doit être regardé que comme le premier entre les Plagiaires.

Rebuté du Théâtre, il s'est attaché à l'Epigramme, petit Poëme, qui ne demande qu'un esprit superficiel; sur-tout, lorsque, comme le Sieur Rousseau, on n'imagine point la matière, & qu'on ne fait que rimer des mots infames, & des contes libertins, répandus dans la Ville.

De près de cent Epigrammes qu'a fait ainsi le Sieur Rousseau, il n'y en a presque pas une, qui, à cause de la matière, puisse être avouée devant d'honnêtes-gens. Je prends tout le monde à témoin, que, quand on en apportoit au Caffé, j'avois peine à les entendre, & que je ne pouvois pas presque me résoudre à faire attention aux tours & au génie, qui ne méritoient pas tant d'éloge, que la matière méritoit d'indignation.

Le Sieur Rousseau avoit fait de bonne heure son apprentissage en ce genre: on a encore de lui une Satyre contre Moïse, où son Impiété présageoit assez ce que l'Auteur devoit faire dans la suite.

Voilà le Caractère du Sieur Rousseau. Je suis à présent réduit à me peindre moi-même; mais, je ne le ferai que par des faits: autrement, je serois suspect sur l'idée que je donnerois de moi.

Né dans la Religion Prétendue Réformée, & d'un pere Ministre, je fus fait Ministre moi-

moi-même, deux ans avant la Révocation de l'Edit de Nantes. A peine en avois-je exercé quelques mois les fonctions, qu'une Affaire de Religion m'obligea de sortir du Royaume. Je me refugiai d'abord à Geneve, où je fus vû, pendant le peu de tems que j'y demeurai, par quelques personnes de mérite, qui sont à Paris présentement, & qui peuvent me rendre, sur la réputation que je me fis dans cette Ville, & sur les honneurs que j'y reçus, un témoignage que la bienséance ne permettroit pas que je me rendisse moi-même.

De Geneve je passai à Berne, où Messieurs les Magistrats m'arrêtèrent, en me faisant espérer un établissement dans la partie de leur Canton, qu'on appelle le Pais de Vaux.

Pendant cet intervalle l'Edit de Nantes fut révoqué, & cette Révocation fit passer dans ce Canton un grand nombre de Ministres. La Cure de Berchier, une des plus considérables du pais d'Yverdun, étant venue à vaquer dans ce tems-là, on me la donna. Comme j'étois alors le seul Ministre François réfugié établi, cette distinction me fit honneur; mais, elle m'attira aussi la jalousie des Ministres étrangers, & de ceux du Pais.

Il y avoit déjà quelques années, que je desservois cette Cure, quand ces derniers, pour fermer la porte à l'établissement des autres, s'avisèrent de rendre leur Doctrine suspecte, & insinuèrent aux Magistrats, qu'il seroit bon d'exiger d'eux la signature d'un Formulaire, que ceux, qui se destinoient au Ministère à Geneve & en Suisse,

étoient obligez de signer à leur Reception.

Ce Formulaire avoit été fait antrefois à l'occasion d'une nouvelle méthode d'expliquer le systême si connu de Calvin sur la Grace ; méthode, inventée par Cameron, un des plus célèbres Docteurs Calvinistes du siècle passé.

Cette nouveauté avoit excité de grandes disputes à la Réforme, mais sur-tout à Geneve, où, sous deux Professeurs très estimez, il se forma deux Partis, qui s'échauffèrent extrêmement, & poussèrent les choses fort loin. Messieurs les Suisses appuyant ceux qui s'opposoient aux nouveaux sentimens, le Formulaire en Question fut dressé pour en arrêter le progrès.

En France, ces sentimens prirent le dessus, & , parmi les Ministres réfugiés dans le Canton de Berne, il y en avoit peu qui n'eussent adopté la méthode de Cameron. J'étois du grand nombre de ceux que le Formulaire n'accommodoit pas.

L'ordre de signer étant venu, tous les Ministres François, tant ceux qui suivoient l'opinion communément reçue, que ceux qui avoient embrassé la nouvelle, se réunirent, & refusèrent de concert la signature, comme une espece d'opprobre, que des Freres, d'ailleurs si pleins de compassion & de charité, ne devoient pas ajouter aux peines de leurs Freres.

Cette généreuse résolution ne dura pas long-tems : tous les jours il se détachoit quelqu'un, qui alloit signer ; & il se trouva, qu'enfin ils avoient tous signé les uns après les autres.

Je

Je demeurai seul ferme dans le refus de souscrire à des sentimens qui n'étoient pas les miens; résolu de quitter plutôt mon Eglise, & de passer en Hollande.

Le sçavant Bernard, qui depuis plusieurs années fait les *Nouvelles de la République des Lettres* avec tant d'applaudissement, parloit pour y aller. J'étois étroitement lié avec lui; & ne doutant presque pas que je ne fusse obligé à me retirer, je l'engageai à attendre à Zurich quelque tems, & je lui promis de le joindre incessamment, si une démarche que j'avois dessein de faire ne réussissoit pas. Cette démarche fut d'aller à Berne, & de tenter, si, par le crédit de mes amis & de mes protecteurs, je n'obtiendrois point qu'on se contentât à mon égard du silence que j'étois prêt à signer. Je croyois suivre en cela les mouvemens de ma conscience. Ma fermeté ne me fit point d'honneur, & je m'en retournai chez moi fort mortifié. On ne laissa pas de m'écrire de Berne quelques jours après mon retour, que l'on ne me diroit rien, si je demeurois en repos, & si je pouvois me conduire avec tant de ménagement & de prudence, que ma *Classe* * ne s'avisât point de remuër. Cet avis me fit prendre le parti de rester, & d'écrire au Sieur Bernard, qu'il pouvoit continuer son voyage.

Je fus près d'un an sans être inquiété; mais, à la première *Classe* qui se tint, on ne manqua

* C'est ainsi qu'on appelle en Suisse l'Assemblée des Ministres de tout un Bailliage.

qua pas de me demander un Certificat de ma signature. Je tâchai d'éluder cette demande, en disputant à la Classe le droit de me la faire; alléguant, que les Classes n'avoient reçu aucun ordre des Magistrats, & que puisqu'on étoit content de moi à Berne, d'où étoit venu l'ordre d'exiger des signatures, & à Lauzanne, où il avoit été adressé au Recteur de l'Académie, la *Classe* devoit être contente aussi. Elle ne le fut pas, & on m'ordonna de mettre dans trois mois entre les mains du Baillif, ou du Ministre d'Yverdun, le Certificat qu'on me demandoit. Je repris alors mon premier dessein de tout abandonner.

Le Recteur de l'Académie de Lauzanne, cette année, étoit un des Professeurs en Théologie, nommé le Sieur Merlat, Ministre François, qui avoit passé en Suisse longtems avant la Révocation de l'Edit de Nantes. Comme il avoit pour moi une amitié particulière; & que j'honorois aussi beaucoup son mérite & sa vertu, j'allai à Lauzanne pour le voir, & lui faire part de ma résolution: elle l'affligea, & il vint à bout de m'en détourner. Il me proposa une signature, qui, sans être pure & simple, ajoutoit néanmoins quelque chose au silence; & en même tems il m'offrit un Certificat ordinaire conçu en termes généraux, & où n'entrant point dans la maniere dont j'aurois signé, je dirois seulement que j'aurois signé. Je témoignai quelque répugnance à accepter un pareil Certificat, sur une signature faite avec restriction. Le Sieur Merlat combattit & vainquit mes scrupules: je signai de
la

la maniere qu'il l'avoit proposé, & pris le Certificat qu'il me donna *.

Quelque affection que Monsieur Merlat eût pour moi, je suis encore surpris aujourd'hui de la facilité que je trouvai auprès de lui. C'étoit un de ces hommes droits & roides, qu'aucun égard humain ne fait plier. Mais, expliquant favorablement les intentions de Messieurs de Berne, il crut qu'ils devoient être contens de ma signature, & qu'ils n'en pouvoient pas demander davantage.

Je me vis tout d'un coup à couvert de toutes les recherches de ma Classe, & je ne songeai plus qu'à vivre tranquillement, & à remplir avec soin tous les devoirs de mon emploi. Ce fut alors que je me mariaï : j'eus l'honneur de m'allier à une des premières familles du Pais de Vaux, c'est la famille de Crouza, d'une ancienne noblesse. J'étois étranger en Suisse, sans autre bien qu'un établissement médiocre. Je laisse au Public à juger, par cette alliance, de l'estime dont on étoit prévenu en ma faveur.

Mon Mariage n'affermissoit pas seulement ma petite fortune, il m'ouvroit encore une voye sûre à des établissemens plus considérables. Deux traits de jeunesse, & par conséquent d'imprudence, me rejetterent dans l'embarras : occasion ménagée par la Providence.

* *Amore pacis atque scandalî metu adductus, polliceor nihil me dolurum contra hanc Formulam Consensus, sed quando de his agendi se dabit occasio, doctrinam expositurum quæ hic subscribenda proponitur tanquam vulgo receptam, hæc vovè ut calculo meo approbatam.*

dence pour me conduite où la grace du Seigneur m'appelloit depuis quelque tems.

Le Certificat de ma signature n'étoit pas différent de tous ceux qu'on avoit déjà donnez. Tout le monde crut, à la réserve de quelques amis à qui je m'étois ouvert, qu'après avoir fait tant de bruit, j'avois enfin signé purement & simplement. Cette opinion publique, & la secrete joye que je voyois dans mes Confreres, mortifioit mon orgueil. Je gardai moins de mesures après mon mariage, que je n'avois fait auparavant, & en plusieurs occasions où ma vainté se trouvoit piquée, j'eus la foiblesse de parler, & tout m'échapa. Quelques-uns de mes amis eurent la même foiblesse; & pour me faire honneur, ils trahirent aussi mon secret: voilà un des deux traits d'imprudence. Voici l'autre.

Dans un Sermon que je prêchai à l'ouverture d'une *Classe* qui se tint à Yverdon même, je me hazardai d'exposer des sentimens qui n'avoient aucun rapport au Formulaire, mais qui étoient néanmoins très éloignez du pur Calvinisme. Je fis plus, je m'en vantai; & la chose ne tarda pas à devenir publique: ce fut pourtant bien moins par mon indiscretion, que par celle d'un jeune homme, qui étudioit en Théologie, & qui s'étoit attaché particulièrement à moi. Il achevoit ses études à Geneve: il lui arriva dans une compaghe, où se trouvèrent quelques Etudiants du Pais de Vaux, de parler des Ministres de ce Pais

Païs-là, & de leurs lumieres, avec moins d'estime qu'il ne devoit; & il ne manqua pas de citer imprudemment mon Sermon, & d'appuyer sur les sentimens que j'avois prêchez en leur présence, sans qu'ils s'en fussent apperçus. Tout cela fut écrit à Yverdon : la plupart de mes Confreres en furent irrités; & il se forma contre moi un orage, qui devoit éclater au premier Synode.

Peut-être que, dans la consideration où j'étois, & à la faveur de l'alliance où je venois d'entrer, j'aurois trouvé assez de protection pour dissiper ce nouvel orage; mais, il y avoit déjà quelque tems, qu'indéterminé sur la Religion, je n'étois presque plus retenu dans celle que je professois, que par un reste d'habitude, par ces liens qui nous attachent à nos parens & à nos amis, & en général à tous ceux avec qui nous avons vécu, & par la fausse honte de changer, plus difficile à vaincre dans des esprits d'un certain caractère, qu'on ne sçauroit se l'imaginer. La tempête, qui se préparoit, me déterminâ; & je ne m'occupai dès-lors, que du dessein que Dieu m'a fait la grace d'exécuter.

Je ne suis pas assez rempli de moi, pour ne point sentir, que le Public doit être fatigué du long & ennuyeux détail que je viens de lui faire: &, en lui en demandant très-humblement pardon, j'ose encore, quelle audace à moi! ou quelle confiance en sa bonté! lui demander la grace de permettre, qu'avant que d'en venir à ma Réunion dans le sein de l'Eglise, je lui raconte par quels

degrez s'étoit formée dans mon esprit la disposition où je me trouvois par rapport à la Religion Catholique, quand je pris enfin la Résolution de quitter la Suisse & la Réforme.

Lorsque je sortis de France, j'arrivai à Geneve le plus rigide & le plus zélé Calviniste qui fut jamais: j'y fis une connoissance particuliere avec un Professeur habile, que la crainte de lui faire de la peine m'empêche de nommer. Il me poussa, sur la matiere de la Prédestination & de la Grace, bien loin au-delà de Cameron; & il m'auroit rendu Pélagien, si je n'avois été retenu par les idées philosophiques du Pere Malebranche sur ces questions. Je fais ici l'Histoire de mes Sentimens avec toute la sincérité d'un homme qui n'a aucun égard à ce qui lui peut servir ou nuire. Desabusé du Systeme dur de Calvin, je ne regardai plus ce Réformateur, dont je m'étois fait une Idole, que comme un de ces esprits excessifs, qui outrent tout, & qui sont toujours au-delà du vrai.

Tels me parurent en général les premiers Auteurs de la Réforme: & cette juste idée de leur caractère d'esprit me fit bien-tôt revenir d'une infinité de préjugés. Je vis sur la plupart des articles qui font le plus de peine à nos Freres séparés, comme l'Invocation des Saints, le Culte des Images, la Distinction des Viandes; qu'on avoit fort exagéré les Abus inevitables du peuple; que ces Abus exagérés avoient été mis sur le compte de l'Eglise Romaine, & donnez par les

Ré-

Réformateurs pour sa Doctrine ; & que sa Doctrine même sur ces points séparée des Abus, avoit été mal prise, & tournée d'une manière odieuse.

Une des choses dont je fus le plus frappé, quand mes yeux commencèrent à s'ouvrir, ce fut de la fausse idée, quoiqu'en apparence pleine de respect pour la parole de Dieu ; de la fausse idée, dis-je, qu'on a, dans la Réforme, sur la suffisance & la clarté de l'Écriture sainte, & de l'Abus manifeste des passages dont on se sert pour appuyer cette idée ; car cet Abus est un point qui peut être démontré.

Deux ou trois Articles faisoient encore une profonde impression dans mon esprit contre l'Eglise Romaine ; la Transubstantiation, l'Adoration du Saint Sacrement, l'Infaillibilité absolue de l'Eglise. De ces trois Articles celui de l'Adoration du Saint-Sacrement m'obligeoit à regarder l'Eglise Romaine comme idolâtre, & m'éloignoit infiniment de sa Communion. Un Livre, que je trouvais par hasard sur la table d'un Ministre de mes amis, & que j'ouvris sans dessein, m'ôta sur le champ cette idée. On ne devineroit jamais le Livre Latin intitulé : *Cogitationes rationales Poireti* ; les Pensées raisonnables de Poiret. M. Poiret étoit un Philosophe Cartésien, qui, à la honte du Cartésianisme, est devenu une espèce de Quiétiste dans l'Ecole de la fameuse Bourignon. Parmi une infinité d'idées bizarres dont est rempli le Livre que je viens de citer, il y a quelques endroits qui répondent
au

au titre, & qui sont très-sensez: tel est celui sur lequel je tombai heureusement; où supposé que la Présence réelle soit une erreur, il ne laisse pas de justifier l'Eglise Romaine du crime d'Idolâtrie, en distinguant, dans l'Adoration du Saint-Sacrement, l'erreur de lieu, de l'erreur de l'objet: le Catholique adore dans l'Eucharistie Jesus-Christ, objet vraiment adorable; nulle erreur à cet égard. Jesus-Christ n'est-il point réellement dans l'Eucharistie? Le Catholique, qui l'y adore, l'adore où il n'est pas: simple erreur de lieu; nul crime d'Idolâtrie.

Je fus étonné que cette pensée, qui se présente naturellement à l'esprit, ne se fût encore point offerte à moi: elle me troubla; & peu de tems après, l'Exposition de feu Monsieur l'Evêque de Meaux, Ouvrage qui ne sera jamais assez dignement loué, & son Traité des Variations, achevèrent de renverser toutes mes idées, & de me rendre la Réforme odieuse.

Touché de l'insuffisance des motifs qui avoient porté les prétendus Réformateurs à se séparer de l'Eglise Romaine, & pleinement convaincu de la nécessité de rentrer dans son sein, je ne laissois pas de regarder la Présence réelle comme une erreur, innocente à la vérité, mais grossière. Cette prétendue erreur, jointe à quelques autres plus légères, ne me permettoit pas d'accorder à l'Eglise une Infaillibilité absolue; mais aussi, ne voyant d'espérance de salut que dans sa Communion, j'étois obligé d'y reconnoître au moins un

soin

soin particulier de la Providence pour la conservation des vérités essentielles à la Foi. J'en étois-là, lorsque les mouvemens, qui s'excitoient contre moi dans les esprits des Ministres de ma Classe, vinrent frapper le dernier coup, & hâter l'exécution d'un dessein que je méditois; mais, sur lequel j'aurois peut-être encore long-tems bafé.

Je le cachai à tout le monde, & à ma femme, à qui je fis entendre comme aux autres, que j'avois quelques intérêts à démêler avec ma famille retirée en Hollande, & qu'il étoit important que j'y fisse un voyage pour les régler, avant que ma mere, qui étoit fort âgée, vînt à mourir: c'étoit un prétexte, mais il étoit vrai.

Il n'y avoit qu'un an que j'étois marié, ma femme eut de la peine à me laisser partir, & j'eus aussi un grand effort à faire sur moi-même pour m'arracher d'auprès d'elle. Je demurai en Hollande cinq ou six mois, que je passai presque tout entiers en diverses Conférences avec plusieurs Ministres habiles. Je trouvai dans quelques-uns des sentimens assez raisonnables, & sans m'ouvrir à personne, je me confirmai de plus en plus dans les miens.

N'ayant pu rien retirer de ma mere, qui avoit fait passer en Hollande avec elle tout le bien de la famille *, je me résolus enfin à faire

* Feu mon pere l'avoit fait héritière par son Testament; ce qui a lieu en pays de Droit écrit, tel qu'est le Dauphiné.

faire un sacrifice de tout ce que j'en pouvois espérer ; & , sans attendre davantage, je partis pour Wezel. J'étois bien aise d'y voir un de mes amis, Officier François dans les Troupes de Brandebourg, & je m'étois flatté de l'emmener avec moi en France : mais, il me parut si éloigné de la disposition où je m'étois vu en Suisse quelques années auparavant, que je n'osai pas lui découvrir la mienne.

Avant que d'aller plus loin, je crus devoir écrire à feu M. l'Evêque de Meaux, dont les Ouvrages avoient tant contribué à m'ouvrir les yeux. Je lui exposois fort au long dans ma Lettre l'état de mon esprit & de mon cœur, ne lui dissimulant point que je croyois voir quelques erreurs dans l'Eglise Romaine, mais ajoutant que je ne les jugeois pas incompatibles avec le salut, & que pourvu qu'on n'exigeât pas de moi l'abjuration des vérités contraires à ces erreurs, j'étois prêt de rentrer dans le sein de l'Eglise Catholique.

Je reçus bientôt de M. de Meaux une Réponse pleine des marques de ce zèle ardent pour la Religion dont il étoit animé, & de cette charité vive avec laquelle il embrassoit ceux à qui Dieu mettoit au cœur de s'attacher à lui. Comme je ne lui avois pas déclaré quelles étoient dans l'Eglise Romaine ces prétendues erreurs qui n'intéressoient pas le salut, il m'écrivit qu'apparemment j'étois choqué de quelques points de discipline peu essentiels, & sur lesquels on seroit bientôt d'accord ; mais, de quelque nature que fussent
les

les difficultez qui me restoient encore, il me prioit, & me conjuroit même par ces premiers mouvemens que Dieu m'avoit inspiré, de venir conférer moi-même avec lui; qu'il m'offroit avec une tendre affection le secours de ses lumieres; & qu'il esperoit de la grace du Seigneur, qu'il ne laisseroit pas son ouvrage imparfait en moi. Il me marquoit enfin, qu'il m'enverroit un sauf-conduit, dès qu'il auroit appris que j'acceptois ses offres, tel que je pourrois m'en retourner avec toute sorte de liberté, si je n'étois pas content.

Cette Lettre tendre & affectueuse me toucha vivement, & sur le champ j'écrivis à M. de Meaux, que j'attendois le sauf-conduit avec la dernière impatience. Elle fut si grande, que je ne l'attendis pas même: j'allai de Wezel à Aix la Chapelle, dans le dessein de me jeter dans les Troupes de M. le Maréchal de Tessé, alors Maréchal de Camp, qui, à la tête d'un petit Corps de Cavalerie, & à la tête d'un plus grand nombre d'ennemis, faisoit contribuer tout ce Pais-là.

A peine étois-je arrivé à Aix-la-Chapelle, qu'on apprit que M. de Tessé étoit à demilieuë de la ville. Je passai aisément dans son Camp: il me reçut avec beaucoup de bonté. Deux jours après, une escorte me conduisit à Luxembourg: de-là je me rendis à Germiny, maison de campagne près de Meaux, où M. de Meaux étoit alors.

J'y passai trois semaines ou un mois, à disputer tous les jours le matin & le soir, avec
la

la même liberté, que s'il n'y avoit eu aucune disproportion entre ce grand homme & moi. M. de Meaux étoit véhément dans la dispute; mais, il ne s'offensoit aussi jamais de la véhémence des autres : & j'admire encore l'extrême bonté avec laquelle il souffroit les vivacitez d'un homme aussi obscur, & aussi impoli, que je l'étois.

Il vint à bout de me soumettre à l'Autorité infaillible de l'Eglise, matiere qu'il manioit avec une adresse & une force infinie, & que ses Ouvrages ont mise dans un degré d'évidence, où elle n'avoit point encore été portée.

Quoique je n'aye pas oublié que c'est ici un *Factum*, où il ne s'agit pas de la Controverse, mais de ma Défense, & que j'aye déjà poussé trop loin la liberté que je me suis donnée de faire le Théologien à contretems, je ne puis me résoudre à supprimer un des Raisonnemens dont M. de Meaux se servit contre moi: c'est que, posé pour ceux qui se sont séparés de l'Eglise la nécessité de s'y réunir, nécessité que je reconnoissois, si y avoit de l'absurdité à chicaner avec elle, & à rejeter comme erreur quelque partie que ce soit de la Doctrine qu'elle enseigne, & dont elle exige indispensablement la créance de ceux qu'elle reçoit; puisque par-là la Réunion, nécessaire d'un côté, devenoit impossible de l'autre, ce qui impliquoit une contradiction manifeste.

Je me rendis enfin, & M. de Meaux, content de mes dispositions, mereçut dans le sein

sein de l'Eglise. Je fis mon Abjuration à Germiny même, le plus secrètement qu'il me fut possible; parce que, dans le dessein où j'étois de retourner en Suisse, & d'en retirer ma femme, il m'importoit extrêmement que le bruit de ma conversion n'y parvint pas si-tôt.

Le hazard fit que je ne pus éviter l'inconvénient que je craignois. Je vins à Paris avec M. de Meaux, qui voulut me retenir auprès de lui quelque tems. Une Demoiselle d'Erlac, qui m'avoit connu à Berne d'où elle étoit, logcoit presque vis-à-vis de l'Hôtel de M. de Meaux, chez un nommé Desgrès, nom célèbre parmi les Exemts de ce tems-là. Il y avoit plus d'un an, que cette Demoiselle, s'étant dérobée à ses parens, étoit venue changer de Religion en France. Elle me reconnut: & comme elle voyoit tout ce qu'il y avoit à Paris de Suisses du Canton de Berne, on sçut bien-tôt à Lauzanne, que je m'étois fait Catholique.

J'appris avec le dernier chagrin l'éclat qu'y avoit fait mon changement: la tendresse, que j'avois pour ma femme étoit extrême; elle devint plus forte encore par l'obstacle qui s'opposoit à mon dessein. Comme j'étois persuadé, que l'autorité & la puissance de ses parens m'empêcheroient de l'emmener, & même de la voir; je résolus d'aller à Lauzanne, sans me faire connoître, & de tâcher secrètement de la gagner; espérant, plein de confiance dans l'amitié réciproque qui nous lioit, que je viendrois à bout de la faire consentir à me suivre.

Ma résolution fut vivement & longtems combattue par M. de Meaux: il craignoit, que, nouvellement converti, au-lieu de gagner ma femme, je ne fusse regagné moi-même, & retenu en Suisse; mais, enfin, je lui parlai avec tant de passion, & je lui parus si affermi dans le dessein de tenter l'entreprise, & si persuadé du succès, qu'il se rendit. J'aurai toute ma vie gravées dans mon cœur les marques de tendresse qu'il me donna à mon départ; il porta sa bonté jusqu'à écrire lui-même à ma femme une Lettre qu'il me remit, pleine de témoignages d'affection, & des offres les plus généreuses; l'assurant surtout, qu'elle auroit ici une entière liberté de suivre les lumieres de sa conscience.

Je partis avec cette Lettre, & une autre de M. le Maréchal de Duras, pour M. de la Platiere, Lieutenant-Général des Armées du Roi, & Gouverneur de Pontarlier dans la Franche-Comté. Ce fut avec ce Gouverneur, qu'étant arrivé à Pontarlier, je pris des mesures pour passer dans le Canton de Berne sans être reconnu. Il me donna un Passeport sous le nom du Sieur de la Fere, Capitaine de Cavalerie dans le Régiment d'Immecourt, allant en Suisse pour acheter des chevaux. On avoit la guerre avec le Duc de Savoie; &, quoiqu'on fût en parfaite intelligence avec les Suisses, les frontieres ne laissoient pas d'être gardées de part & d'autre. Le Village de Ballaigue du Bailliage d'Yverdun est le premier lieu du Canton de Berne que l'on rencontre quand on va de Pontarlier à Lauzanne. Je pas-
fai

sai sans difficulté en montrant mon Passeport au Châtelain de ce Village, où les Suisses avoient un Corps-de-garde; & j'arrivai à Lauzanne le soir même.

J'allai loger dans une Hôtellerie peu fréquentée, d'où j'envoyai querir un François réfugié, qui avoit été à mon service. Il me dit, que mon beau-pere étoit à Lauzanne avec toute sa famille, à la réserve de ma femme, à qui la douleur & la confusion de mon changement de Religion avoit fait préférer le séjour de la campagne à celui de la ville.

Je fus ravi d'apprendre, qu'elle étoit seule à Hermanges, Terre à trois lieuës de Lauzanne, & celle-là même, dont mon beau-pere portoit le nom. Je ne pouvois pas souhaiter une occasion plus favorable. J'écrivis sur le champ une Lettre à ma femme, pour lui faire sçavoir mon arrivée, & pour la disposer à des entrevûes secretes: la Lettre lui fut portée dès le lendemain matin par mon François; & le même jour, ayant reçu la réponse que je desirois, je me rendis à Hermanges sur le minuit.

Je m'attendois à être reçu avec beaucoup de froideur; mais, ma femme étoit jeune, j'en étois aimé, elle se livra d'abord à la joye de me voir: la réflexion vint ensuite, & j'eus bien des reproches à essuyer. Malgré ces reproches, il fut enfin résolu qu'elle engageroit au secret une fille qu'elle avoit avec elle, afin que nous pussions nous voir plus souvent & plus commodément.

Il seroit ridicule de faire ici le détail de nos entretiens: il ne me convient pas de donner à ce Récit un air de Roman. Je lui rendis la Lettre de M. de Meaux, & lui ayant proposé de l'enlever, après beaucoup de résistance, elle y consentit. Nous avions de notre mariage un enfant, qui n'avoit pas encore un an, & qu'il falloit emmener. J'allai moi-même à Pontarlier, pour tâcher d'avoir une litiere: j'en eus une; mais, lorsque je fus de retour à Hermanges, je trouvai que ma femme avoit changé de sentiment, & tellement changé, que je fus obligé de renvoyer la litiere.

Il fallut livrer de nouveaux combats pour la regagner: je redoublai mes efforts inutilement durant plusieurs jours. Enfin, au moment que j'allois partir, & qu'avec une vive douleur peinte sur le visage, je lui disois le dernier adieu, elle s'attendrit, & se laissa vaincre une seconde fois. Je n'osois plus la quitter: elle dissipa ma crainte par les plus fortes protestations; & je retournai à Pontarlier, pour faire venir de nouveau une litiere: c'étoit au mois de Janvier, & la terre étoit couverte de neige; de sorte que n'ayant point trouvé de litiere, je pris un traîneau. En revenant, je n'approchois d'Hermanges qu'en tremblant; mais, je n'y trouvai rien de changé: ma femme se mit dans le traîneau; & s'y accommoda du mieux qu'elle put, avec son enfant: j'étois à cheval, & nous nous-mêmes en chemin à deux heures après minuit.

En

En approchant de Ballaigue, je fis avancer le traineau, & je ne le suivois qu'à quelque distance: comme on n'y voyoit qu'une femme & un enfant, on le laissa passer, sans y faire attention; mais, lorsque je fus arrivé moi-même au Village, on m'arrêta. Le Châtelain, homme grossier & demi-payfan, me croyant espion sur mes fréquentes allées & venues, pour acheter des chevaux qu'il ne voyoit point, me dit, qu'il ne pouvoit pas se dispenser d'en écrire au Baillif d'Yverdun. J'eus beau protester contre la violence qui m'étoit faite, il fallut attendre les ordres de ce Baillif. Ma femme, cependant, qui alloit toujours, arriva à Pontarlier sans inquiétude, croyant que je suivois, & que j'arriverois incessamment. On peut juger par la situation où elle se trouvoit, quel fut son trouble, quand elle apprit que j'étois arrêté. J'eus besoin de tout mon courage, pour soutenir ce coup; je crus voir mon entreprise manquée. Une double crainte me tenoit dans de continuelles allarmes. D'un côté, je craignois, que, se voyant abandonnée, elle ne prît d'elle-même le parti de s'en retourner chez ses parens; de l'autre, je craignois encore, que si elle avoit la force de m'attendre, ses parens ne tombassent sur moi avec tout le crédit & le pouvoir qu'ils avoient dans le Pays, pour m'obliger à la faire revenir, ou pour se venger si elle ne revenoit pas. Je reçus d'elle la nuit même du jour que je fus arrêté, une lettre, qui me consola, & qui marquoit une résolution dont je n'aurois pas cru une femme de son

âge capable. Monsieur de la Platiere étoit allé à Besançon , & n'en devoit revenir que le lendemain au soir : fâcheux contre-tems. Je passai tout ce lendemain à Bal-laigne. J'avois lieu d'appréhender, que mon changement de Religion, mon entrée en Suisse sous un nom déguisé, & l'enlèvement de ma femme, ne fissent durer ma détention, & ne devinssent pour moi une Affaire considérable; auquel cas je voyois avec une extrême peine la constance d'une jeune femme, mise à une continuelle épreuve. J'écrivis deux lettres, l'une à ma femme, l'autre à M. l'Evêque de Meaux. J'affermissois ma femme dans le dessein de demeurer en France, quoi qu'il en arrivât, & je la conjurois par toute la tendresse qu'elle m'avoit témoignée, si ma détention venoit à être longue, de continuer son voyage à Paris, & de se rendre auprès de Monsieur de Meaux. Dans ma lettre à ce Prélat, je lui recommandois ma femme & mon enfant, & je le priois avec la dernière instance de ne faire aucun mouvement en ma faveur, dans la pensée où j'étois, que cela même pourroit me nuire. Le jour suivant, il vint des ordres d'Yverdon, & j'y fus conduit pour être présenté à Monsieur le Baillif.

C'étoit le fils d'un Seigneur de Berne, qui avoit été de mes protecteurs. Dès qu'il me vit, il me reconnut : *C'est donc vous, Monsieur Saurin*, me dit-il ; & sans me donner le tems de répondre, il me reprocha vivement de m'être deshonoré,

en

en abandonnant ma Cure de Berchier, pour aller changer de Religion. Je lui dis que comme il suivoit les mouvemens de sa conscience en demeurant attaché à la Réforme, j'avois aussi suivi les mouvemens de la mienne en la quittant; mais, qu'il ne s'agissoit pas de cela, que j'étois François, & qu'il étoit question de sçavoir, si, muni d'un Passeport, & d'ailleurs en pleine paix, j'avois pu être arrêté comme un espion, par son Châtelain de Ballaigue? *Mais, pourquoi donc êtes-vous entré sous un nom déguisé, me répliqua-t-il?*

Je lui déclarai sans rien dissimuler, que ç'avoit été pour gagner ma femme & pour l'enlever; & qu'en effet je l'avois enlevée, ce qu'il sçavoit bien lui-même que je n'aurois pu faire autrement; qu'elle venoit de passer quand je fus arrêté; & enfin qu'elle étoit actuellement à Pontarlier: *Vous l'avez donc?* reprit-il. *Hé bien, gardez-la: vous pouvez vous en retourner quand il vous plaira; vous êtes libre.*

Il fit venir ensuite la collation, but à ma santé, & à celle du Gouverneur de Pontarlier, à qui il me pria de dire, qu'il désavouoit l'action du Châtelain; &, en effet, je fus moi-même porteur d'une Lettre fort dure qu'il lui écrivit.

Il étoit fort tard, & il tomboit de la neige à gros flocons; mais, je n'avois garde d'attendre quelque nouveau trouble: j'étois si inquiet sur ma femme, & si plein d'impatience, que je volai jusqu'à Ballaigue, &

de-là après avoir rendu la Lettre du Baillif au Châtelain, & reçu de lui un paquet de Lettres pour moi, qui lui avoit été remis en mon absence, je repris mon vol jusqu'à Pontarlier, où fut versé un torrent de larmes de joye.

Cependant, ma détention faisoit du bruit à la Cour : le zèle de Monsieur de Meaux excité, & sa tendresse particuliere pour moi allarmée, firent mettre les Puissances en mouvement, quoique je l'eusse prié de ne le pas faire. Ma Lettre fut lue en plein Conseil, le Roi même en fut touché, & eut la bonté de s'intéresser en moi d'une manière particuliere, & de faire envoyer un ordre à son Ambassadeur à Soleurre, de me demander à leurs Excellences de Berne.

Lorsque j'arrivai à Paris, Monsieur de Meaux me mena à la Cour, & j'eus l'honneur d'être présenté à Sa Majesté par ce Prélat, & par feu Monsieur de Croisi. Le Roi me combla de gloire, par les choses obligeantes qu'il me dit. Il m'avoit déjà accordé une pension de six-cens livres, il en ajouta alors une autre de neuf-cens livres, attachée à la composition des Mémoires de France, écrits par l'Abbé de Cordemoy ; travail, que je continue encore aujourd'hui.

Le Sieur Saurin allegue les Pièces justificatives de son Récit, il cite le témoignage de l'Abbé Bossuet*, de qui, dit-il, je n'ai pas moins

* A présent Evêque de Troyes.

moins été connu dès le commencement que de feu Monsieur de Meaux, & qui m'honore de sa bienveillance : j'ose m'en glorifier, & par les propres sentimens de son cœur, & par ce tendre zèle si digne de louange pour la mémoire d'un oncle illustre, qui l'attache d'une maniere particuliere à tous ceux que ce grand homme a aimez.

S'il est vrai, poursuit-il, qu'il se soit répandu en Suisse, comme on me l'a fait entendre, des bruits injurieux contre moi, je n'y scache d'autre fondement que mon évasion, & l'enlèvement de ma femme, que je viens de raconter, & qui m'a fait ici tant d'honneur. On sçait ce que devient tout-à-coup la réputation d'un Ministre dans le Parti qu'il abandonne. Prévenu que l'on est contre l'Eglise Romaine, l'on ne sçauroit s'imaginer, que ce soit la vérité qui l'y appelle, & dès-là c'est un fourbe contre qui on ne craint pas d'admettre les calomnies que le faux zèle inspire.

Je ne prétens pas comprendre dans cette injuste prévention les gens d'honneur & de mérite de ce Parti. Il y en a plusieurs de ce mérite & de ce caractère, qui m'ont connu en Suisse, & je pourrois nommer une Dame d'une vertu singuliere, qui a toujours conservé de moi depuis ce tems-là une idée avantageuse, & dont le fils si généralement estimé & si digne de l'être, par toutes les qualitez qui forment un mérite rare, s'intéresse dans ma défense, avec tout le zèle que peut donner l'amitié la plus tendre & la plus généreuse.

Le Sieur Saurin raconte ensuite comme il fut la dupe d'un Chanoine de Saint Thomas du Louvre, à qui il confia mille écus; il n'en put retirer que cent pistoles pendant la vie de ce débiteur, & trois cens livres après sa mort. Il cite une quittance de ce Chanoine, passée pardevant le Sieur Mouet Notaire, sans préjudice du restant.

Il continue ainsi: J'ai toujours demeuré depuis à l'Hôtel des Ursins, Paroisse Saint-Landry: c'est aujourd'hui la dix-huitieme année que je demeure dans ce quartier, & dans la même maison, sous les yeux d'un Curé distingué par son mérite. J'ai toujours été depuis ce tems-là au Caffé de la veuve Laurent. C'est un lieu où depuis vingt ans il ne s'est gueres habitué que des gens de Lettres. Attirez les uns après les autres, ils s'y viennent délasser de leurs différens travaux, par quelques heures d'une conversation utile, même quelquefois pour les plus habiles. Histoire, Physique, Géométrie, Jurisprudence, Poësie: voilà les matieres qu'on y agite d'ordinaire. On s'y est trouvé quelquefois jusqu'à douze personnes de différentes Académies, & il y a eu des Cabinets célèbres, où peut-être ne s'est-il jamais assemblé plus de personnes de mérite en autant de genres. Quelque chose que l'on veuille rabattre de cette idée, on ne sçauroit du moins me reprocher l'habitude que j'avois prise d'aller au Caffé de la veuve Laurent: c'étoit la seule récréation que je me permisse. Point de spectacle, point de jeu: nul autre plaisir; en pouvois-je prendre un plus

plus innocent ? Je ne me suis jamais aliéné dans cette société, que deux hommes ; l'un est le Sieur Geoffroy, avec qui je me suis brouillé sur un oui & sur un non dans une Dispute de Physique, & dont la haine cependant est aussi outrée contre moi, que le sujet en est frivole. L'autre est le Sieur Level, qui, ne parlant pas un jour du Pere Malebranche avec tout le respect qu'il devoit à un homme de son mérite, & à qui il avoit les plus grandes obligations, s'attira de ma part un reproche, peut-être un peu trop aigre. Il en fut offensé au point de répandre contre moi ces mêmes bruits qu'il réveille encore ; & comme je voulois le poursuivre, il fut contraint, pour éviter mes poursuites, de me demander pardon de ses calomnies, par un Acte signé de sa main, & reçu par un Notaire. Ces deux violens ennemis ont lieu de se louer ici de ma discrétion.

C'est encore par des faits, que je vais donner ici quelque idée du caractère de mon esprit. On ne m'a gueres entendu raisonner dans le Caffé, que de Physique & de Géométrie. Je ne regardois la Poësie, que comme une debauché de l'esprit, peut-être même ai-je été là-dessus jusqu'à l'excès. J'ai pourtant fait des Vers une fois en ma vie : en voici l'occasion & la matiere. Monsieur de la Fosse, Monsieur Rousseau, Monsieur de la Motte, & quelques autres, élevoient le talent des Vers au dessus de tout. Je voulus rabattre l'orgueil des Poëtes ; je soutins que leur talent, plus brillant que
solide,

solide, n'étoit pas si estimable qu'ils le pensoient, & outre le ridicule que je trouvois à perdre beaucoup de tems pour réduire, sous des mesures & des rimes, des pensées quelquefois très-communes, & le plus souvent fausses, j'allai jusqu'à dire que les difficultez d'ailleurs n'en étoient peut-être pas si insurmontables; & que, tout Géometre que j'étois, je ne desespérerois pas de les vaincre, si je l'avois entrepris. Ces Messieurs m'en défièrent, & me raillèrent beaucoup sur ma présomption. Echauffé par ce défi, & par leurs railleries, je me mis à travailler de toute ma force, j'y passai toute la nuit, & j'apportai le lendemain au Caffé une Epître où l'on me corrigea plusieurs fautes. J'y reprens Monsieur de la Motte d'avoir quitté le dessein d'une sainte Retraite, & d'abuser de ses talens, en les employant à faire des Opéra. La matiere de ces Vers prouve du moins, que si j'eusse eu à devenir Poëte, ce n'eût pas été dans le genre du Sieur Rousseau.

Je vivois depuis fort content de mon obscurité, sans faire aucun pas pour ma fortune. Mes amis sçavent combien il a fallu m'exciter, pour m'obliger à me donner sur cela quelques mouvemens. J'ai d'abord été appelé au Journal des Sçavans, par Monsieur l'Abbé Bignon; ensuite à l'examen des Livres, par Monsieur le Chancelier; & enfin par Monsieur le Comte de Pontchartrain, à l'Académie des Sciences, où l'on m'honora d'une distinction unique jusqu'alors,
de

de ne me laisser au rang des Elèves que quelques semaines, & de me faire passer de cette place à la première place vacante de Pensionnaire.

C'est-là que mon amour pour la Géométrie s'est redoublé par le devoir; & il n'y a eu d'autre dérangement dans ma conduite, que de passer la plupart des nuits dans cette étude. Je doute que le Sieur Rousseau ait fait un pareil usage de ses veilles.

Il n'y a présentement qu'à confronter les deux personnages aux Chançons qu'on m'impute, & à l'Histoire des Chançons mêmes: Histoire essentielle au dénouement de cette Affaire; puisque les anciens Couplets & les nouveaux sont du même Auteur; & qu'il n'y a qu'un Scélérat à trouver entre l'Accusateur & moi.

I. Qui croira-t-on naturellement l'Auteur de ces Chançons infames, mais fortes, & maniées poétiquement; le Géometre appliqué, ou le Poète satyrique & libertin? Le Sieur Rousseau a beau dire, que *son cœur n'est point corrompu; & que comme il a traduit des Pseaumes, sans dévotion, il a fait des Epigrammes libres, sans libertinage*: c'est un bon-mot, qu'on m'a rapporté de lui, & qui n'est qu'une Antithese de bel-esprit. Il est aisé de faire voir, que les deux propositions ne sont pas égales. Un Libertin, un Impie, peut traduire des Pseaumes par intérêt, & pour faire sa cour en des lieux où l'on ne peut avoir accès que par des ouvrages de piété. Mais, un Poète ne sçauroit rimer habituellement des Ordures & des
Im-

Impiétez, si son cœur n'en est d'accord. Comme il ne peut y avoir aucun intérêt qui l'engage à se deshonorar ainsi, ce ne peut-être que son propre goût qui l'y détermine.

II. Qui doit être l'Auteur des Chançons, tant anciennes que nouvelles, celui qui y est le plus maltraité, ou celui dont on n'y parle jamais? Quelques-uns disent, plutôt parce qu'ils le veulent dire, que parce qu'ils le pensent, que l'Auteur est assez malin pour se maltraiter lui-même, & pour épargner celui sur qui il veut que le soupçon tombe. Mais du moins l'Auteur, quelque malin qu'on le suppose dans ce raisonnement, ne se peindroit-il pas avec acharnement dans les endroits les plus essentiels à sa fortune & à son honneur. Il ne se feroit pas traité de Voleur dans les premières Chançons, & d'Athée dans les secondes. Quel coup plus dangereux que ce dernier, peut-on porter à un homme, qui a été Ministre, & qui ne vit que des bienfaits du Roi, fondez sur la pureté de sa doctrine & de ses mœurs?

III. Cherchera-t-on l'Auteur des Chançons dans celui qui n'a jamais été soupçonné d'aucune, ou dans celui qui en a déjà avoué plusieurs? En-vain diroit-on, que la sincérité de son aveu fait pour lui. Il a tout nié d'abord, & ce n'est que la force des preuves & des confidences divulguées, qui lui a arraché dans la suite un aveu inévitable.

IV. S'imaginera-t-on, qu'il me soit tombé
dans

dans la tête de me noircir moi-même, & de flétrir autant qu'il étoit en moi mes meilleurs amis, des amis qui me rendoient actuellement des services essentiels; plutôt que de penser que le Sieur Rousseau se soit enfin résolu à mettre en vers ce qu'il avoit dit plusieurs fois en prose au Sieur Danchet, contre ceux qui sont attaquez dans les Chançons? C'est par l'extravagance du crime, que le Sieur Rousseau s'en défend; & ce moyen, qu'il employe sans cesse avec passion, a convaincu quelques personnes qu'il étoit innocent: mais, ne puis-je pas faire valoir ce moyen avec plus de force? N'aurois-je pas été plus insensé d'attaquer mes amis, de m'attaquer moi-même, en épargnant le seul qu'on dit que je hais, que le Sieur Rousseau ne l'a été de calomnier en s'épargnant lui-même, des personnes qu'il a déjà outragées, & sur-tout moi, dont il a dit devant des témoins que j'offre de produire: *Qu'il me perdrait, ou que je le perdrais?*

V. Un Poëte, qui n'a d'autres armes contre ceux qui lui déplaisent, que de les menacer du Couplet, qui va embrasser avec un attendrissement perfide ceux, contre qui il a déjà répandu des Vaudevilles injurieux; qui ajoute, à la noirceur de les faire, celle de les attribuer à ses ennemis: ce Poëte sera-t-il moins soupçonné d'un cas pareil, qu'un Géometre, qui n'a jamais usé des mêmes armes, ni des mêmes artifices? Plutôt que de prendre les Chançons en question pour une suite naturelle de l'habitude fatyrique du
 Sieur

Sieur Rousseau, aimera-t-on mieux croire que c'est l'essai d'un homme qui auroit caché son génie jusqu'à cinquante-deux ans, pour s'en servir alors à faire tomber sur le Sieur Rousseau un soupçon incertain aux dépens de ses propres intérêts, & de son honneur?

VI. Les indifférens se flatteroient-ils d'être plus éclairés dans cette Affaire, que ceux mêmes qui sont outragés dans les Chançons? Et, tandis qu'ils sont tous indignes de l'Accusation qu'on m'intente, qu'ils s'intéressent tous à ma défense, qu'ils m'offrent à l'envi leurs secours, & que je n'ai point pour moi de plus vives sollicitations que les leurs; s'obstinera-t-on à les croire tous aveugles & dépourvus de sens; ou les croira-t-on de complot avec celui qui les offense, pour accabler celui dont ils n'auroient point à se plaindre?

Il faudroit que je me fusse bien peint dans les Chançons, si j'avois poussé assez constamment & assez loin les apparences de la probité, pour fasciner les yeux de tous ceux que j'aurois voulu noircir. Quel paradoxe, qu'un Scélérat qui se rendroit une si exacte Justice!

Quelques gens se retranchent enfin à dire, que je pourrois bien n'avoir pas fait les Vers; mais, que je les ai envoyez avec connoissance de cause. Est-ce pour se délivrer de quelque absurdité, qu'on fait ce système? On n'y gagne rien qu'un Scélérat de plus. Ne faudroit-il pas toujours que j'eusse consenti qu'on me deshonorât, qu'on

qu'on me portât les coups les plus dangereux, qu'on outrageât tous mes amis; & tout cela, dans le même dessein chimérique de nuire au Sieur Rousseau, à qui soixante & douze Couplets, aussi infames que ceux d'aujourd'hui, n'avoient fait aucun tort il y a douze ans? Que de présomptions convaincantes en ma faveur! Et que d'absurditez à dévorer pour les partisans du Sieur Rousseau!

Je respecte cependant la plupart des protections qu'il a trouvées. C'est la vertu même, qui, sans le sçavoir, protege aujourd'hui le vice. Le Sieur Rousseau a mis à profit jusqu'à l'affront qu'il a reçu, & il s'en est servi jusqu'à émouvoir la pitié de quelques personnes, qui, n'entendant de sa part que des protestations d'innocence, & n'étant pas instruites d'ailleurs, ni de ses mœurs, ni de ses ouvrages, se sont portées généreusement à servir un malheureux, qui leur a paru innocent.

Mais, le Sieur Rousseau n'est aujourd'hui, ni le malheureux, ni l'innocent: c'est moi, qui suis l'un & l'autre; & s'il y avoit quelque parti à prendre, la pitié & la justice devroient tourner tous les esprits de mon côté. Mais, je ne demande point de faveur: il me suffit qu'on n'en accorde pas contre moi à mon Accusateur. Que les Juges, s'il est possible, nous imaginent l'un & l'autre sans amis, & sans appui, mais avec nos différens caractères. Qu'on n'embarrasse point leur équité par des égards, je serai trop content.

Qu'ils me jugent sur ce pied-là. La difficulté de corrompre un jeune garçon Save-

tier, compense-t-elle toutes les absurditez qu'il y a à me soupçonner l'Auteur des Couplets? Toutes les circonstances de l'Histoire des Chançons, le caractère des Chançons mêmes, les mœurs & les ouvrages de mon Accusateur; tout le charge. Ces mêmes circonstances, les Couplets mêmes, ma conduite, mes emplois, tout me justifie. Autant de faits que j'ai alleguez, autant de témoins en ma faveur & contre lui; & je sens sur toutes ces raisons, aussi bien que sur le témoignage de ma conscience, que quand il auroit corrompu vingt témoins contre moi, il réussiroit plutôt à me faire condamner, qu'à détourner sur moi le moindre des soupçons qui le chargent.

Je défie mon Accusateur de répondre à tous les faits que j'ai avancez dans ce Mémoire: je ne doute pourtant pas qu'il ne l'entreprenne; je prévois même la maniere dont il le fera: il me prend envie ici de lui repliquer d'avance; ce qui me fera d'autant plus facile, que je n'aurai qu'à détruire des mensonges, ou des raisonnemens vagues, aisez à retorquer contre lui-même.

A l'égard de l'Histoire des Chançons, le Sieur Rousseau passera sous silence bien des faits qu'il n'oseroit nier; mais, je l'avertis, que je tiens pour avouéz tous ceux sur lesquels il ne me prendra pas à partie: & si l'on pese les conséquences des faits qu'il éludera, on sentira bien, que ce qu'il sera forcé d'en avouër emportera la conviction de tout le reste.

Il avouera peut-être, qu'il a fait le Couplet

plet contre les Sieurs Campra, Colasse, Bérin, & Pécourt : mais, il n'osera convenir, qu'il l'ait desavoué au Sieur Pécourt, avec des sermens & des protestations d'amitié; parce qu'il ne rougit pas de passer pour malin, & qu'il ne pourra se résoudre à s'avouër perfide.

Il conviendra bien d'une partie du Couplet, dont le commencement regarde le Caffé en général, & dont la fin n'attaque que l'Abbé Maumenet, & une autre personne; mais, il n'ira pas jusqu'à convenir d'être l'Auteur du commencement de ce Couplet. Pourquoi? Parce que ce commencement exprime un dessein formé contre tout le Caffé, & que les autres Couplets ne sont que l'exécution de celui-ci; l'aveu de l'un le chargeroit trop visiblement de tous les autres: cependant, ce qu'il niera est aussi constant, & aussi aisé à prouver, que ce qu'il ne niera pas.

Disconviendra-t-il, qu'il ait dit en Prose au Sieur Danchet, & à d'autres, la plupart des choses que les Couplets en Question expriment; qu'il ait marqué au Sieur Hauterot combien il avoit à cœur d'écrire l'Ouvrage contre la Cour, & celui contre le Caffé, dont on a parlé; qu'il ait fait des Epigrammes contre les Sieurs de la Motte & Crebillon*? Niera-t-il, enfin, qu'il ait voulu se reconcilier avec moi, malgré les calomnies dont il me chargeoit depuis cinq ans?

Il

* Elles sont dans ses Oeuvres.

Il conviendra. peut-être du dessein de se raccommoder, sans demeurer d'accord qu'il ait répandu ces calomnies ; mais, je lui conseille plutôt de dissimuler tout, que de tronquer des vérités dont il n'y a que trop de preuves.

Il se réduira vraisemblablement à faire valoir la haine de tout le Café contre lui : belle matière pour l'imagination ! Mais, il se gardera bien de marquer l'époque de cette prétendue haine après les premiers Couplets : elle seroit une preuve évidente contre lui-même.

Sur le caractère de son esprit & de son cœur, je prévois encore ses discours. Je suis sûr, qu'il ne parlera point de sa naissance, ni de son père, à moins que l'envie même de démentir mes conjectures ne l'engage à faire un effort qu'il ne me pardonnera jamais.

S'il en parle donc, ce sera légèrement : il dissimulera les ingratitude, les défaveurs, le refus des derniers devoirs. Il alléguera peut-être, quoiqu'il lui en coûte pour entrer dans ce détail, quelques générosités à l'égard de sa belle-mère, qui avoient bien moins le respect & la tendresse pour motif, que l'envie d'abréger des discussions qui commettoient son orgueil étrangement.

Je ne crois pas non plus, qu'il ose beaucoup parler de ses maîtres : aussi vain qu'il l'est, il auroit de la peine à les citer, n'eussent-ils à rendre de lui que des témoignages favorables. Comment oseroit-il donc le faire, persuadé d'un côté de sa perfidie à leur égard ; de l'autre, convaincu de leur probité, qui les

a empêchés de lui nuire, mais qui ne leur défend pas moins de le justifier aux dépens de l'innocence?

Les Satyres contre le Sieur de Francine & l'Abbé Pic sont trop notoirement du Sieur Rousseau, pour craindre qu'il les desavoue. Il s'en tiendra quitte, s'il en parle, en disant, du moins à l'égard du Sieur de Francine, qu'il s'en repent: mais, quel fonds pourroit-on faire sur un repentir, que le coupable est obligé de feindre, pour se dérober au ressentiment des particuliers, & à la vengeance publique? N'y a-t-il donc qu'à diffamer les gens, ou à les tourner en ridicule, pourvu qu'ensuite on avoue son tort?

Le Sieur Rousseau parlera sûrement de ses Epigrammes, même avec une secrète complaisance, qu'il ne pourra cacher. Ce sont ses Ouvrages favoris, le fondement de sa réputation, le charme de quelques-uns de ses partisans: c'est le talent dont il se félicite autant lui-même, que les honnêtes gens l'en plaignent & l'en méprisent; c'est-là, qu'il fera sentir le caractère de scélérat hypocrite qu'il a osé m'imputer. Sans convenir que ses Epigrammes sont aussi infames qu'elles le sont, il dira, que c'est un égarement de sa jeunesse, qu'elles marquent plutôt la légèreté de l'esprit, que la corruption du cœur; & qu'après tout, il a commencé à les expier par des Ouvrages où brille la Religion des ornemens de la Poësie. Mais, qu'il dise donc, s'il peut se résoudre à dire la vérité, que cette jeunesse a duré jusqu'au tems des Couplets en question; qu'on n'a jamais poussé l'Impu-

dence & l'Impiété plus loin qu'il l'a fait dans ses Epigrammes; & qu'enfin les Pseaumes, qu'il a traduits pour faire sa cour à des personnes illustres, ont été souvent interrompus par ses Epigrammes.

Il ajoutera peut-être, à toutes ces justifications frivoles, les calomnies qu'il répand contre moi; mais, c'est où je l'attens: je le défie de les poser en fait, & je lui répons de la peine dûe aux calomniateurs.

Comme les faits ne sont pas favorables au Sieur Rousseau, il s'étendra davantage sur les raisonnemens généraux: il prétendra prouver, qu'il n'a pu faire les Couplets, & que s'il les avoit faits, il n'auroit pu m'en accuser.

Pour prouver qu'il n'a pu faire les Couplets, il fera valoir les circonstances où il se trouvoit dans le tems qu'on les a envoyez, l'espérance d'une place à l'Académie Française, & l'intérêt qu'il avoit par conséquent de ne point donner lieu à de nouveaux soupçons, & de ne plus s'attirer d'ennemis. J'en demeure d'accord, c'étoit-là sa situation, & je lui passe qu'il a fait une action bien extravagante. Est-ce un défaut si éloigné de son caractère, que l'Imprudence? N'y en a-t-il point eu à diffamer le Sieur de Francine? N'y en a-t-il point eu à plaisanter sur les personnes les plus respectables? N'y en a-t-il point eu à dire publiquement à un grand Prince, qui lui demandoit s'il n'avoit rien fait contre l'Académie? *Je répons du moins du passé?* Tous ceux, qui connoissent le Sieur Rousseau, sont autant de témoins de son Imprudence: mais, combien cette raison d'Im-
pru-

prudence paroîtroit-elle encore plus foible, si le Sieur Rousseau vouloit bien exposer les circonstances qui ont pu aigrir sa malignité naturelle? Les discours du Public sur ses prétentions à l'Académie, la *Centurie de Nostradamus*, la Chanson du *Pont-Neuf*, la Place manquée de l'Académie, malheur qu'il attribuoit peut-être à ces Discours, & à ces Ouvrages qui étoient répandus.

Aux exaggerations donc, que le Sieur Rousseau fera sur l'Imprudence qu'il y auroit eu, dans la situation où il étoit, de composer les Couplets, il faut ajouter les intérêts qui ont pu l'y déterminer; motifs plus que suffisans pour faire passer un homme orgueilleux & perfide par dessus l'Imprudence, qui d'ailleurs ne lui est que trop familière.

Pour prouver, enfin, qu'ayant fait les Vers, il n'auroit pu m'accuser d'en être l'Auteur, il peindra dans toute sa noirceur l'action même dont il est coupable: il ne craindra point de prononcer sa condamnation, & de se faire horreur à lui-même, pour faire illusion aux autres. J'avoue, que ce n'est point-là l'essai d'un scélérat, & qu'il faut bien être habitué à la perfidie, pour la pousser jusqu'à cet excès. Mais, qui en croira-t-on plus capable, qu'un homme, qui a desavoué son pere dès son enfance, qui l'a fait mourir de chagrin par ses ingratitude, qui lui a refusé les derniers devoirs; qui a calomnié ses maîtres, ses amis, ses bienfateurs; qui fait trophée de Satyre, d'impudence, d'impieété; & qui pousse enfin l'audace jusqu'à me faire demander par mon Juge, com-

ment je nie d'avoir fait les Couplets en Question, moi qui conserve des Epigrammes infames *? Et ces Epigrammes, qu'il me reproche, ce sont les siennes.

Je m'en tiens à ce dernier Trait: le Sieur Rousseau ne sçauroit le nier; & il doit y reconnoître tant de noirceur & d'extravagance; qu'il ne peut plus se justifier en disant, qu'on ne le doit pas présumer capable de ces excès.

Telle fut la Défense du Sieur Saurin, que le Sieur de Voltaire a appelé, dans son Temple du Goût, un Chef-d'Oeuvre de l'Art & de l'Eloquence.

Le Sieur Saurin fait l'Histoire de sa Vie: elle m'a paru écrite avec une naïveté si élégante, que je n'ai pas cru en devoir rien retrancher. Comme c'est une nécessité qu'un Ecrivain exprime son Caractère dans son Ouvrage, particulièrement dans le Récit de sa Vie, ici les Actions du Sieur Saurin le dépeignent comme un homme d'une vraie probité, qui intéresse son Lecteur dans les Evénemens de son Histoire. Il étoit nécessaire qu'il fût connu de ses Juges pour ce qu'il étoit: c'est le meilleur préjugé qu'il pouvoit leur offrir en sa faveur. Ainsi sa Vie, qu'il leur raconte, n'est pas étrangère au Procès, &

* On a trouvé sous mon scellé une Copie des Epigrammes du Sieur Rousseau. Lorsque les derniers Couplets de Chansons furent répandus, je fus bien aise d'avoir tous les Ouvrages satyriques & licencieux du Sieur Rousseau, pour les comparer aux Couplets, & me convaincre de plus en plus que l'Auteur des uns étoit aussi l'Auteur des autres.

& ne peut pas passer, puisqu'elle aide à le justifier, pour une Digression superflue. Le Sieur Rousseau n'avoit rien de pareil à offrir, qui pût prévenir en sa faveur.

Il dût être bien surpris, lorsque Monsieur le Procureur Général présenta au Parlement une Requête le 7. Janvier 1711, où il exposa, que „ le Sieur Leriges de la Faye ayant fait „ informer au Châtelet de Paris, & obte- „ un Décret de prise de corps contre Jean- „ Baptiste Rousseau, à cause des Vers diffa- „ matoires que celui-ci avoit répandus dans „ le Public ; cependant l'Accusateur avoit „ transigé avec l'Accusé, qui avoit obtenu le „ 24. Mai 1710, un Arrêt par défaut, par „ lequel il avoit été déchargé de l'Accusa- „ tion, Dépens compensez, sans que le „ Récit des Informations eût été fait à la „ Cour. Un tel Arrêt ne pouvoit le dé- „ charger valablement par rapport au Pro- „ cureur-Général du Roi. Qu'il avoit d'ail- „ leurs été averti, que Rousseau avoit com- „ posé & produit dans le Public plusieurs „ autres Libelles diffamatoires de la même „ qualité : & qu'étant important, qu'un Cri- „ me, qui est de si grande conséquence, pour „ l'honneur des familles, & pour la tranqui- „ lité publique, ne demeure pas sans Pour- „ suite, le Procureur Général requiert, qu'il „ plaise à la Cour le recevoir Opposant à l'ex- „ écution de l'Arrêt par défaut ; faisant „ droit sur l'opposition, ensemble sur l'ap- „ pel interjetté par Rousseau, de la permis- „ sion d'informer, information, & décret de „ prise de corps contre lui : décerné par le

Requête
de M. le
Procureur-
Général.

„ Lieutenant-Criminel au Châtelet, à la Re-
„ quête du Sieur de la Faye, mettre l'Ap-
„ pellation au néant; ordonner que ce dont
„ avoit été appelé sortiroit effet; & per-
„ mettre au Procureur-Général du Roi de
„ faire informer par Addition, tant des faits
„ contenus en la Plainte du Sieur de la Faye,
„ que des faits exposés dans sa Requête; en
„ conséquence, que le Procès au Châtelet
„ contre Rousseau seroit fait & parfait en
„ la Cour sur tous les faits en question, à la
„ Requête du Procureur-Général du Roi.,,

Voilà un terrible Adversaire suscité au Sieur Rousseau, qui va faire tomber tout le faux éclat de ses moyens: il ne s'attendoit pas à l'avoir sur les bras; & comme le crime n'a point d'ennemi plus dangereux que celui qui par sa qualité en est le vengeur, le Sieur Rousseau, ayant été appelé en Audience, ne crut pas prudemment qu'il dût comparoître. M. le Procureur-Général obtint par défaut le 12. Mai 1711, un Arrêt qui lui accorda ses Conclusions. Un Accusé, qui s'absente, se dérobe à la Justice, & mérite la rigueur des Loix. Que doit-il craindre, s'il est innocent? Pourquoi fuir? Mais, il doit tout craindre s'il est coupable; & sa fuite, dictée par la prudence elle même, le fait présumer coupable.

Le Sieur Saurin demanda, qu'en confirmant la Sentence du Châtelet, on passât outre à l'Instruction de la Subornation des Témoins. Il obtint sa demande. Monsieur le Procureur-Général obtint que cette Information en Subornation seroit faite à sa Requete, & qu'on seroit droit sur les deux In-
for-

formations par un seul & même Jugement On joignit au Procès les anciens Couplets aux nouveaux, qui faisoient la matiere de l'Accusation, & douze Epigrammes très dissolues, & la *Motjade*, afin de les représenter aux Témoins lorsque besoin seroit. Vainement le Sieur Rousseau fut assigné à son de trompe: il avoit résolu d'être sourd aux cris publics, qui étoient pour lui des cris funestes & de mauvais augure. Toute l'Instruction ayant été achevée, voici l'Arrêt qui fut prononcé.

„ Notre Cour, faisant droit sur le tout, Arrêt dé-
 „ ayant aucunement égard à la Requête de finitif.
 „ Saurin du 16. Février dernier, déclare la
 „ Contumace bien instruite contre Jean-
 „ Baptiste Rousseau; & adjugeant le profit
 „ d'icelle pour les cas résultans du Procès,
 „ a banni & bannit ledit Rousseau à perpé-
 „ tuité du Royaume, & Guillaume Arnould,
 „ Jaques Fleury, Marie-Angelique Bidaud,
 „ chacun pour neuf ans de cette Ville, Pré-
 „ vôté, & Vicomté de Paris; leur enjoint
 „ de garder leur ban sur les peines portées
 „ par la Déclaration du Roi. Déclare tous
 „ & un chacun les biens dudit Rousseau
 „ situez en pays de confiscation, acquis &
 „ confisquez à qui il apartiendra; sur iceux
 „ & autres non sujets à confiscation, préa-
 „ lablement pris cinquante livres d'amende
 „ envers ledit Seigneur Roi, & cent livres
 „ de réparation civile envers ledit Saurin:
 „ condamne ledit Arnould, ledit Fleury,
 „ & Marie-Angelique Bidaud, chacun en
 „ trois livres d'amende envers le Roi: in-
 „ ter-

„ terdit ledit Simon Milet pour un an de
 „ l'exercice & fonction de sa Charge ; le
 „ condamne à aumôner la somme de trois
 „ livres au pain des Prisonniers de la Con-
 „ ciergerie du Palais, & solidairement avec
 „ ledit Rousseau, & lesdits Arnould & Fleu-
 „ ry, & Marie-Angelique Bidaud, à ladite
 „ somme de cent livres de réparation civile
 „ ci-dessus adjugée audit Saurin, & à tous
 „ les dépens aussi solidairement : & fera la-
 „ dite Condamnation, à l'égard dudit Rouf-
 „ seau, écrite dans un Tableau, qui sera plan-
 „ té en la Place de Greve de cette Ville de
 „ Paris. Fait en Parlement le 7 Avril 1712.,,

Observa-
 tions sur
 l'Arrêt.

Cet Arrêt punit le Sieur Rousseau, pré-
 mièrement pour avoir composé les Vers dif-
 famatoires. Secondement, pour avoir ac-
 cusé témérairement le Sieur Saurin d'en é-
 tre l'Auteur. Troisièmement, pour avoir
 corrompu & suborné des Témoin, sur les-
 quels il a appuyé son Accusation. Les deux
 derniers Crimes sont beaucoup plus énormes
 que le premier.

A l'égard des faux Témoin, c'est une Pes-
 te, qu'on ne peut extirper par des peines
 trop sévères, si l'on veut mettre à l'abri
 l'honneur & la vie du Citoyen, menacé à
 tout moment par cette engageance perverse
 qu'on voit pulluler par-tout.

Pour faire voir combien elle est odieuse,
 l'on n'a qu'à se figurer le cruel supplice que
 subit l'innocence qu'elle deshonne, qui se
 voit décheoir du rang du véritable mérite,
 pour

pour être confondue parmi le rebut des hommes.

Il n'est point d'Ecrivain, qui, en racontant cette Histoire, ne fasse sentir toute la noirceur qu'il y a à accuser l'innocence, & à corrompre des Témoins pour pouvoir l'opprimer plus sûrement. Quoi de plus pernicieux à la Société civile !

Au reste, je n'ai garde d'approuver le Volume d'Injures grossières, que Gacon a fait imprimer à la suite des Oeuvres du Sieur Rousseau, en Hollande. Il s'est montré au Public sous une vilaine face, sous celle d'un homme acharné comme un dogue sur le Sieur Rousseau, sans pouvoir lâcher prise, pour satisfaire un ressentiment qu'il ne peut assouvir. D'ailleurs, les Invectives sont les armes de la rage & de la fureur, qui présentent un spectacle horrible dans l'enragé & le furieux.

L'Indignation contre les Ouvrages impies & licentieux du Sieur Rousseau peut-elle avoir conduit Gacon ? Cette Indignation inspire-t-elle de pareils sentimens ? Est-ce par cet esprit, qu'il fait imprimer toutes les Epigrammes ordurieres, sans en épargner une seule, & les Vers impies du Sieur Rousseau ? N'est-il pas aussi criminel que lui d'infecter le Public de ces deux genres de poisons si dangereux ? Le seul contre-poison qu'il présente n'est pas pris dans les ressources de la Raison, mais dans les ressources des Halles. Cela s'appelle nettoyer la boue avec la boue : le beau préservatif pour guérir le Public qu'il a empoisonné !

Au

Au reste, en déplorant le mauvais usage que le Sieur Rousseau a fait de ses talens, & en oubliant ses Vers diffamatoires, impies, & licentieux, je suis obligé de dire, que sa Poësie est un modèle; & qu'en séparant l'Auteur de ses Ouvrages, & en les châtiant, ils peuvent faire honneur à notre siècle.

Son Vers est aisé, noble, naturel, & a l'air d'une très belle Prose, sans être profaïque: ses rimées, quoique riches, obéissent toujours à la raison; le naturel, qui éclate dans l'Ouvrage, loin d'en souffrir, en est paré plus agréablement.

On fait tort au Sieur Rousseau de le comparer à Marot: il est vrai qu'il l'a égalé dans la naïveté qu'il a alliée avec la finesse dans ses Ouvrages licentieux. Mais, dans ses Pseaumes, il est aussi élevé, disons-le, aussi sublime, que Marot est petit, plat, & insipide: il rend la force, l'énergie, la beauté, des Pensées de David. Marot l'affoiblit, l'énervé, l'avilit.

Depuis qu'il est sous un Ciel étranger, son Génie, dans les Odes qu'il nous a données, semble s'être abâtardi; plutôt au Ciel, que son cœur se fut annobli!

On ne me soupçonnera point, parce que j'ai fait cette Histoire, d'en vouloir au Sieur Rousseau. Ma Profession, qui m'a consacré au Public, m'a engagé, pour lui être utile, de lui donner les *Causes célèbres & intéressantes*, qui peuvent l'instruire en le divertissant: celle-ci m'a paru très propre à mon Dessein.

Des Crimes, qui ont été punis par la Justice, peuvent être rapportez par un Ecrivain :
le

le récit, qui doit servir d'exemple, est destiné à l'instruction publique. On regarde un homme mort civilement, comme un cadavre qu'on peut dissequer pour faire des Leçons d'Anatomie. D'ailleurs, que peut-on ôter à un homme qui a perdu les Droits de Cité? Que peut-on dire, sur quoi le Jugement de Condamnation n'enchérisse? Que peut-on ajouter de nouveau à ce que la Justice a dit, & ce que le Public a répété.

Quel dommage, qu'un Bel-Esprit, qui a été si curieux d'orner ce Naturel excellent dont il étoit doué, l'ait été si peu d'enrichir son cœur des qualitez précieuses qui seules peuvent mériter l'estime de la saine partie du monde!

J'avouerai encore, que l'Indignation que m'inspirent les Ouvrages libres, licentieux, & ceux où l'on fait Trophée d'Impiété & d'Irreligion, a eu beaucoup de part au Choix que j'ai fait de ce Sujet, afin d'en faire la matière d'une Leçon utile au Public.

Je suis persuadé, que je ferai plaisir à la saine partie du monde, en lui faisant part d'une Lettre que m'a écrit un très galant homme, qui a servi en Italie dans cette dernière Campagne, immortelle par deux victoires. Il se déchaîne contre la Licence & l'Impiété, sans emprunter des Raisonnemens de l'École: du moins ceux qu'il y puise sont dépouillez de toute leur rudesse.

*A Monsieur. * * **

Quoique je sois homme du monde, & Lettre ob-
qu'on m'ait vu tenir mon coin parmi des ^{tre les Ou-}
gens

vrages licentieux & impies.

gens de Lettres, je n'ai jamais pu goûter les Ouvrages licentieux les mieux écrits : ainsi, ni les Contes de la Fontaine avec leur naïveté inimitable & leur narration si gracieuse, ni les Epigrammes de Rousseau, avec tout leur sel, n'ont pu trouver grace auprès de moi. Cette répugnance m'est venue avant que je fusse bien instruit de ma Religion. Je ne conçois pas quel est le plaisir que certaines gens conçoivent à dire des mots libres, & à en faire l'ornement de leur conversation. Par les impressions que la Nature seule nous donne, je trouve cela extrêmement indécemment : je le trouve horrible dans de grands Seigneurs, qui, de nos jours, en ont fait la matière de leur enjouement. N'est-ce pas annoncer à ceux qui nous entendent, que nous avons le cœur gâté & corrompu, & que l'Impudicité, dont nous regorgeons, sort pour ainsi dire de notre fonds de tout côté, & que nous en faisons trophée ? Quel vilain caractère ! Que devons-nous penser de celui, qui fait gloire de son stile lascif ; qui nous montre un front, où il n'a pas laissé le moindre vestige de la pudeur ; qui nous étale une Imagination échauffée, occupée pendant des journées entières à faire des peintures vives des desordres les plus honteux ; qui travaille à rallumer des feux éteints par la vieillesse, ou par la vertu ; & qui fournit des plaisirs à ceux dans qui la nature assoupie, ou fatiguée, ou épuisée, garde le silence ? Il gagne l'Imagination par des portraits agréables du vice ; il laisse dans la mémoire des traces qui se réveillent sans cesse ; il présente à l'avidité curieuse

riosité de la jeunesse, des myſteres d'impureté, qu'une ſage éducation leur dérobe; il croit aller à la gloire par la voye de l'infamie; il veut faire admirer ſon eſprit dans ſon Libertinage. Mais, je n'en dis point aſſez. Tandis que les hommes qui ſ'oublient cherchent la ſolitude & les ténèbres, cet Auteur monte ſur le théâtre, pour ſe prostituer publiquement: c'eſt retracer ce Cynique impudent, qui ſe déshonora en plein Marché. Penſant comme je penſe, & comme tous les hommes doivent penſer, jugez quel accueil je fais à La Fontaine, qu'on a appelé l'Aretin mitigé, qui nous étale dans ſes Contes des Nuditez ſans voile. Ce n'eſt pas un Trait qu'il vous préſente, qui fait une Image en paſſant, qui ſ'efface par ce qui ſuit: c'eſt un Ecrivain, qui, dans un Récit continu, s'occupe à vous ſalir l'Imagination, qui paſſe de ce Récit à un autre de la même eſpece, & qui en donne au Public un Volume. Ainſi, après avoir occupé la plus grande partie de ſa Vie à ces Tableaux impudiques, il a eu en vûe d'y occuper le Public.

Rouſſeau eſt bien plus coupable à mes yeux: non ſeulement il a rasſemblé ces Bons-Mots laſcifs, dont les Libertins font leurs délices, pour les rimer, & les donner au Public; &, afin qu'ils ne ſ'effacent point de la mémoire, il les a ornez d'Expreſſions nouvelles, vives, piquantes, mais il a fait un Mélange affreux de Libertinage & d'Impiété. Il faut que de pareils Auteurs raiſonnent ainſi: La ſaine Partie du Monde, dans l'Eſprit de qui réſide la véritable Vie dont nous vivons, qui

est celle de l'Honneur, est convenue de regarder avec mépris un Libertin de Profession, qui, non content de mener une vie déréglée, trace continuellement dans ses conversations, dans ses ouvrages, des images de son Impudicité : mais, en même tems, cette saine Partie du Monde estime un Ouvrage bien écrit; elle laisse enlever ses suffrages à ces graces légères, qui animent un Conte, une Epigramme. Que faut-il faire ? Il faut allier ce qu'elle estime avec ce qu'elle méprise, afin de la forcer malgré elle de goûter ce que sa Raison lui fait rejeter : il faut entrer dans l'ame par les charmes de l'esprit & des sens.

Mais, ils se trompent : non seulement ils ne réussissent qu'à gagner le mépris des gens vertueux ; & s'ils pouvoient entrer dans le fond des cœurs de leurs partisans, ils ne seroient pas contents du rang qu'ils y occupent.

Rien ne me paroît plus affreux, que de se donner en Public pour un Libertin, & que de faire des Images gracieuses à toute la terre de son Impureté, pour la rendre aimable, si l'on peut, à tout l'Univers ; que de dire en plein Théâtre, je suis Libertin, j'en fais gloire, je veux infecter toute la Terre de mon Libertinage. N'est-ce pas, encore une fois, enchéir sur le Cynique effronté dont j'ai parlé ?

Ecoutons ce que dit La Fontaine pour se justifier. „ Si mon Livre est licentieux, la
 „ Nature du Conte le vouloit ainsi, étant u-
 „ ne Loi indispensable selon Horace, ou plu-
 „ tot selon la Raison & le Sens, de se con-
 „ for-

„ former au Caractere que demande l'Ou-
 „ vrage auquel on s'exerce. Il m'est bien
 „ permis d'écrire dans un genre où tant
 „ d'autres se sont occupez avec succès: &
 „ l'on ne me sçauroit condamner, que l'on ne
 „ condamne l'Arioste avant moi, & les An-
 „ ciens avant l'Arioste. On me dira, que
 „ j'eusse mieux fait de supprimer quelques
 „ circonstances, ou tout au moins de les
 „ déguiser. Il n'y avoit rien de plus facile:
 „ mais, cela auroit affoibli le Conte, & lui
 „ auroit ôté sa Grace. Tant de conspec-
 „ tion n'est nécessaire, que dans les Ouvra-
 „ ges qui promettent beaucoup de retenue
 „ dès l'abord, ou par leur sujet, ou par la
 „ maniere dont on les traite. Je confesse,
 „ qu'il faut garder en cela des bornes, &
 „ que les plus étroites sont les meilleures.
 „ Aussi faut-il m'avouër, que trop de Scripu-
 „ le gâteroit tout. Qui voudroit réduire Bo-
 „ cacé à la même mesure que Virgile ne fe-
 „ roit assurément rien qui vaille, & péche-
 „ roit contre les Loix & la Bienféance, en
 „ prenant à tâche de les observer. Car, afin
 „ que l'on ne s'y trompe pas, en matiere de
 „ Vers & de Prose, l'extrême Pudeur & la
 „ Bienféance sont deux choses bien différen-
 „ tes. Cicéron fait consister la dernière à di-
 „ re ce qui est à propos qu'on dise, eu é-
 „ gard au lieu, au tems, aux personnes, que
 „ l'on entretient. Ce Principe une fois posé,
 „ ce n'est pas une Faute de Jugement que
 „ d'entretenir les Gens aujourd'hui de Contes
 „ un peu libres. Je ne pêche pas non plus en
 „ cela contre la Morale. S'il y a quelque cho-

„ se dans nos Ecrits , qui puisse faire impres-
 „ sion sur les ames , ce n'est nullement la
 „ gayeté de ces Contes : elle passe légè-
 „ rement. Une douce Mélancolie , où les Ro-
 „ mans les plus chastes & les plus modestes
 „ sont très capables de nous plonger , qui est
 „ une très grande préparation pour l'Amour ,
 „ est bien plus dangereuse. „

Telle est l'Apologie , que La Fontaine fait de ses Ouvrages licentieux. Ne semble-t-il pas , qu'on entende une Leçon que fait un Docteur de Libertinage , qui s'efforce de le pallier , afin d'achever de corrompre , s'il le peut , ceux à qui il reste encore quelques Sentimens de Pudeur ?

Rien de si aisé , que de le réfuter. Dès qu'on a démontré , qu'un Ouvrage licentieux est contre les Principes d'une saine Morale , & par conséquent de l'Honnêteté ; & qu'on veut que le Caractere du Conte soit d'être dissolu , il s'ensuit , qu'on ne doit point s'exercer dans ce Genre d'Ouvrage. Ainsi , c'est mal se justifier , que de se sauver sur le Caractere de l'Ouvrage. Horace est cité mal-à-propos. C'est encore ne pas se justifier , que d'alléguer les Exemples des Anciens & des Modernes : c'est vouloir justifier le Libertinage par le nombre des Libertins ; Excuse encore plus frivole , que de se permettre la Licence en faveur de la Grace du Conte : comme si les beautés d'un Ouvrage devoient l'emporter sur l'honnêteté des mœurs. Retrancher ces Endroits libres dans Bocace , ce seroit le gâter. De quel mal faut-il plutôt se garantir ; ou affoiblir , énerver , défigurer , si l'on veut , Bo-

Bocace, ou le laisser subsister tout entier, afin qu'il corrompe les Mœurs, qu'il altère l'Honnêteté, qu'il détruise les Principes d'une saine Morale, pour leur substituer ceux du Dérèglement & du Libertinage? Après tout, sans s'amuser à purifier cet Auteur, on n'a qu'à s'en interdire la lecture, & le laisser tel qu'il est: il ne faut pas s'attacher à corriger un Poison exquis: il faut s'en abstenir.

S'il y a une Bienfaisance pour les Ouvrages d'Esprit, il y en a une autre qui regarde les Mœurs, qui est bien plus importante. A Dieu ne plaise, que, pour observer la première, on sacrifie l'autre, qui est infiniment plus précieuse!

C'est une Erreur grossière, que de prétendre, que les Romans sont plus dangereux que les Ouvrages dissolus. Sans vouloir justifier les Romains, je dirai, que quand ils inspireroient l'Amour, ce seroit un Amour respectueux, purgé des vices du Libertinage. Je sçai bien, qu'il suffit d'inspirer l'Amour à certaines personnes, pour les conduire à la Débauche; mais, il est toujours vrai de dire, que leur Dérèglement est plutôt leur ouvrage, que celui du Romaniste, qui ne leur a point ouvert cette route: au lieu que celui, qui leve dans un Conte tous les voiles de la Pudeur, vous conduit par la main dans toutes les voyes qui aboutissent au Libertinage, & il s'y précipite enfin avec vous.

Voyons si Rousseau sera plus heureux que La Fontaine à se justifier. Nous avons vu, que dans le Mémoire qu'il a consacré à sa Défense au Procès qu'il avoit contre le Sieur

Saurin, il ne fait pas de grands efforts pour se disculper là-dessus. Mais, il s'épuise en récompense dans la Préface de ses Oeuvres, à faire son Apologie : en voici le Précis. Il dit de bonne-foi, qu'il trouve les Epigrammes un peu trop libres, pour être imprimées avec des Pièces serieuses; quoique ces mêmes Epigrammes le soient infiniment moins que des Ouvrages de cette espèce, qui ont eu pour Auteurs des gens d'un mérite & d'une probité hors d'atteinte. Il ne veut point qu'on juge des Mœurs d'une personne, par le plus ou moins de Liberté qu'il se donne en écrivant; & il diroit volontiers avec Martial: *Mores casti, & lasciva Pagina*, mes Mœurs sont chastes, quoique mes Vers soient lascifs; & il prétend, que la Morale a toujours fait grace aux Auteurs un peu libres, lorsqu'ils ont pris soin d'éviter les Termes grossiers, qui pouvoient choquer la Bien-séance ordinaire. Il cite ensuite les Epigrammes de Platon, le plus sage des Philosophes, Epigrammes qui passeroient, dit-il, aujourd'hui pour scandaleuses. Il dit que le chaste Virgile a fait des Vers extrêmement licentieux; & il cite le *Novimus* & *qui te*, dans les Bucoliques.

Bocace & l'Arioste sont-ils malhonnetes gens, parce que leurs Plaifanteries passent l'Enjouement ordinaire? Petrarque est-il moins digne des Eloges qu'il a reçus, parce qu'il décrit trop naïvement ses Amours avec la belle Laure? Il dit, qu'il ne parle point de la hardiesse des images & des expressions du Roman de la Rose.

Il vient ensuite à la Reine de Navarre, Sœur du Roi François I, qui a fait des Contes aussi libres que ceux de Bocace. Cependant, la Vertu de cette Princesse a mérité les Eloges de M. de Thou, le plus sage de nos Historiens. Il n'oublie pas M. de la Mothe le Vayer, qu'il appelle un des galans Hommes du siècle passé, qui a fait des Entretiens avec une liberté plus que Cynique, où le Pyrrhonisme se produit avec une Franchise extraordinaire.

Il dit ensuite, que tous ces Auteurs modernes, qu'il vient de citer, n'ont point encouru la Censure des honnêtes Gens, malgré la Licence de leurs Ecrits, parce que les véritables Gens de bien ont toujours regardé ces sortes d'Ouvrages comme de simples Jeux d'Imagination, dont l'effet se fait uniquement sentir à l'esprit, sans jamais pénétrer jusqu'au cœur.

Il parle après cela de S. Jérôme, & de S. Chrysostome, qui ne croyoient pas que la Pureté leur défendît de se délasser quelquefois dans la Lecture de Plaute & d'Aristophane, ni que le Stile libre de ces deux Poëtes fût capable d'allumer dans l'ame ces passions & ces ravages qu'y excitent quantité de Livres qu'on ne fait aucun scrupule de lire.

Il veut que les Epigrammes licentieuses de Marot, de Maynard, soient des Bagatelles, qui ne saisissent point l'Esprit par la chose même, mais par la maniere fine de l'exprimer, & qui par conséquent ne peuvent produire aucun mauvais effet. Au-lieu que les Romans, qui représentent l'Amour

comme la Vertu des belles Ames, les Opéra qui sont pleins, comme dit Boileau,

De tous des Lieux communs de Morale lubrique,
Que Lully réchauffa des Tons de sa Musique :

Ces Romans, ces Opéra, dis-je, faussent l'Esprit par la chose elle-même, qui s'insinue dans le cœur pour le corrompre, selon Rousseau. Les Contes de la Fontaine, quelque licentieux qu'ils soient, sont incomparablement moins dangereux, que les Elégies d'Ovide, & les Opéra de Quinault. Rousseau prétend être dans un cas bien plus favorable que les Auteurs licentieux ses Confreres : ils ont donné un tems considérable de leur vie à des Ouvrages de ce genre ; & ils les ont fait ensuite imprimer sous leur nom. Au lieu qu'il n'a fait ses Epigrammes qu'en badinant, & sans dessein : il n'en reconnoît qu'une trentaine, dont la plus longue ne lui a pas coûté une demi-heure d'application. *Dira-t-on, s'écrie-t-il, que j'aie voulu faire la base de ma Reputacion d'un Travail de quinze ou seize heures répandues sur toute ma vie, pendant que telle de mes Odes sacrées m'a coûté des semaines entieres à tourner & à polir ?* D'ailleurs, il ne veut pas qu'on mette ses Epigrammes sur son compte, parce qu'il ne les a point rendu publiques : un Ouvrage n'est censé public, que lorsqu'il est imprimé.

Voilà comment Rousseau se lave de ses Epigrammes ordurieres.

On ne le chicanera pas sur le Nombre de ses Epigrammes dissolues, qu'il lui plaist de

de diminuer en les réduisant à trente : il voudroit les mettre à l'abri de la censure, parce que, dit-il, il a évité les Termes grossiers. Il a évité les Mots grossiers triviaux, il en a inventé d'aussi grossiers, qui présentent la même idée ; c'est toujours la même Licence, la même Ordure, sous un Terme nouveau. Un Bon-Mot lascif, dont on aiguise une Epigramme, est un Trait qui porte la chose avec l'Expression jusqu'au fond de l'Ame, quoi qu'en dise Rousseau. On en charge sa mémoire, on en égaye ses conversations, on se les retrace souvent : les graces de la Poësie font que l'on s'y arrête avec goût, & qu'on y fait arrêter les autres. On ne conçoit pas trop ce que veut dire Rousseau, quand il dit, que la maniere de s'exprimer, & non la chose, saisit l'esprit. Qu'est-ce que la maniere de s'exprimer ? N'est-ce pas l'image de la chose ? Peut-on s'occuper de l'art d'un tableau, sans s'occuper de la chose représentée ? N'est-ce pas cet Art, qui sert à la graver plus avant dans l'Ame ?

Si Rousseau n'a fait, comme il le dit, que trente Epigrammes lascives, il est moins coupables aux yeux des honnêtes gens qu'un Auteur d'un volume de Contes lascifs ; mais, en disant qu'il l'est moins, ne convient-il pas qu'il l'est ? Comme en disant que ses Ouvrages dissolus sont moins dangereux que des Romans & des Opéra, ne confesse-t-il pas qu'ils sont dangereux ?

Je ne fais point la Fonction d'un Prédicateur : voilà pourquoi je ne me déchaîne

point ici contre les Romains & les Opéra. Quoique je pense là-dessus comme Boileau, je ne prêche pas en Prose comme il a fait en Vers: je proscriis seulement après les honnêtes gens le Libertinage, la Dissolution, & les Ouvrages où l'Auteur fait trophée de ces vices.

Dans le monde on fait grace aux Opéra, quelque dangereux qu'ils soient, parce que les peintures qu'on y fait de l'Amour, ne faussent point l'Imagination, ne retracent point un Amour débauché.

Quel fruit produisent les Ouvrages lascifs? N'engendrent-ils pas par une funeste fécondité, des Débauchez & des Libertins? Y a-t-il des Gens plus odieux dans la Société civile? Quel Etat, que celui qui ne seroit composé que de Gens de cette espèce! N'allumeroient-ils pas par-tout le flambeau de la discorde? De quels desordres & de quels excès ne seroient-ils pas capables?

Comment un Auteur, dont l'Imagination échauffée s'occupe sans cesse d'objets qui embrasent son ame, pourroit-il à la fin ne pas être consumé entièrement? Comment pourroit-il, en se consumant, ne pas communiquer les memes feux à ceux dont il approche, en ne respirant que la Débauche & le Libertinage? Comment ne rendroit-il pas ses Vers contagieux? Mais Rousseau, qui se place dans le rang des Auteurs les moins lascifs, parce que, dit-il, il n'y a pas employé une grande partie de sa Vie, nous a donné, depuis qu'il est en Hollande, une Comédie horrible contre les Mœurs*, qui a ajouté bien des heures

* La Mandragore.

libertines aux seize répandues dans toute sa Vie.

Est-il bien au-dessous de ses Confreres les Auteurs libertins, lorsqu'il fait des Epigrammes sur un Amour hétérogène, lorsqu'il fait un Mélange affreux d'Impiété & de Débauche, dans ces Ouvrages qui ne lui ont pas coûté un quart-d'heure?

Mais, il a fait des Odes sacrées, qui lui ont coûté des semaines entieres, c'est pour se délasser de cette Poësie pieuse, qu'il a fait ses Epigrammes. Un Prédicateur diroit dans son emportement, que Rousseau a mis l'Arche d'Alliance sur l'Autel de Dagon, qu'il a allié David avec l'Aretin; & il s'écrieroit suivant le Langage de l'Ecriture : *Quelle Abomination de Désolation!*

Faut-il après cela répondre aux Exemples qu'il rapporte, jusqu'à celui de Saint Jérôme & de Saint Chrysostome, qui lisoient Plaute & Aristophane? Séparons d'abord ces saints Peres d'une Compagnie profane. N'y a-t-il point de différence entre lire & composer; entre lire des Ouvrages totalement corrompus, & des Ouvrages dont le corps est sain, pour ainsi dire, à quelques endroits près? Tels sont Plaute & Aristophane. Court-on quelque danger à la Lecture de ces derniers? Qui auroit jamais pensé, que l'Exemple de Saint Jérôme & de Saint Chrysostome pussent autoriser les Epigrammes déréglées de Rousseau! Mais, qu'est-ce qui n'est pas possible à un homme qui a fait, comme on l'a dit, des Contrastes si affreux?

A l'égard des autres Exemples, les Payens, qu'il

qu'il a citez, ont-ils fait briller leur esprit sur l'Impiété, & sur l'Amour abominable? Virgile, le chaste Virgile, a donc été imité par Rousseau? On n'a pas pourtant dit encore, le chaste Rousseau. À l'égard du *Novimus & qui te* de la troisième Eclogue, on a fait sous-entendre à Virgile des choses que, dit-on, il a eu honte d'exprimer. Rousseau l'Imitateur du chaste Virgile, auroit-il eu cette honte? Qui est l'Auteur qui blesse la Pureté, ou celui qui ne dit point la chose qui y pourroit donner atteinte, ou celui qui la veut sous-entendre pour la lui faire dire? N'avons-nous pas un Interprète*, qui nous, dit qu'il n'est pas nécessaire de penser que Virgile veuille parler d'une Action méfaisante, qui se soit passée dans un petit Temple consacré aux Nymphes; & qu'on peut croire, qu'il ne s'agit que de la malice qu'eut Menalque de briser les flèches & l'arc de Daphnis, & que sa colère fit peur aux bœufs mêmes. Mais, l'imagination de Rousseau ne trouvera pas son compte à prendre cette idée.

* Le Père
Cattrou.

À l'égard des autres Exemples, où il faut toujours remarquer contre Rousseau, qu'on ne trouve rien qui approche d'un Amour bâtard, ni de l'Impiété qui jure dans ses Ouvrages: la Dissolution, qui sera l'ame des Ecrits d'une Reine, d'un Philosophe moderne, sera-t-elle consacrée, ou plutôt en deviendra-t-elle moins odieuse? Au contraire, elle le sera tellement, qu'elle flétrira la Reine & le Philosophe, qui en ont parlé le langage.

Qui a jamais prétendu, que les plus grands Exemples du monde puissent justifier le vice?

Rous-

Rousseau seul l'a pensé. Cette Reine, ce Philosophe, ont eu, si l'on veut, de belles qualitez. Hé bien, elles ont été mêlées avec le vice d'avoir fait des Ouvrages lascifs qui les ont deshonoré. Il faut porter le même jugement des autres Auteurs citez par Rousseau. J'ajouterai même à l'égard de cette Reine, que son sexe, & son rang, donnent un vilain relief à ses Contes dissolus.

Mais, Rousseau n'a pas publié ses Ouvrages licentieux: un Ouvrage n'est public que lorsqu'il est imprimé. Quoi! un Homme, qui fera part à tous ses Amis de ses Ouvrages, en les leur donnant sous le manteau, & sous le sceau du secret si l'on veut, trouvera le moyen de le mettre dans les mains de tout Paris, ne les publiera-t-il pas? De confident en confident, ils circuleront tellement, toujours sous le sceau du secret, qu'ils seront confiés à tout le monde. Ne diroit-on pas en vérité, que Rousseau, dans son Apologie, ait voulu railler ses Censeurs? Car, on ne peut pas penser, qu'il ait insulté sérieusement à la Raison. Pensera-t-on qu'il n'ait eu aucune part aux dernières Editions de ses Ouvrages, où on n'a eu garde de le donner, *omni Obscenitate expurgatum*, purifié de toutes ses Obscénitez?

Quant à l'Impiété de Rousseau, qui a enfanté la *Moïsade*, comment ne sent-on pas toute la Foiblesse d'un tel Ouvrage?

L'Auteur se présente comme un Homme, qui s'en tient à la Créance de la Divinité, & qui ne va pas plus loin; il n'en trouve point de Preuves:

En vain je cherche & j'envisage
 Les Preuves d'une Dèité ?
 J'en connois l'excellence & la solidité.

Comment ne trouve t-il pas des Preuves dont il connoit l'excellence & la solidité ? Qu'il nous explique ce qu'il veut dire.

J'adore en frémissant cette Divinité,
 Dont mon esprit se forme si belle image :
 Mais , quand j'en cherche davantage ,
 Je ne trouve qu'Obscurité ;
 La Vérité , cachée en un épais nuage ,
 A mon Esprit confus n'offre point de clarté.

Après ce Début , il fait une Irruption sur toutes les Religions qu'il confond , & veut que ,

La plus froide fiction ,
 Marquée au coin sacré de la Religion ,
 Des sots Admirateurs dont la Terre foisonne
 Frappe l'Imagination.

Et il dit plus bas :

Les hommes vains & fanatiques
 Reçoivent sans difficulté
 Les Fables les plus chimériques,
 Un petit mot d'Eternité
 Les rend bénins , & pacifiques.

Au défaut de la solidité qu'il ne peut pas trouver, il se jette dans la Plaisanterie. Voilà comment il établit son Dérisme : voilà comment il sappe la Religion.

Qu'oppose-t-il à ce Raisonnement gravé dans tous les cœurs, par lequel on prouve que Dieu, qui nous a créé, qui nous comble de bienfaits dont chaque moment de notre vie est marqué, mérite notre amour & notre reconnoissance ? Voilà par conséquent la nécessité de la Religion démontrée.

A l'égard de notre Religion, que répond-il au Raisonnement qui lui fait donner la Préférence à cause de la Sublimité de sa Morale ?

Il n'oppose rien à tout cela : il se réduit à appliquer à la Religion ce que Lucrece dit de la Divinité, *Timor facit Deos*. Voilà-t-il pas un terrible Adversaire, qui, loin de raisonner, donne seulement un nouveau Tour au plus foible de tous les Raisonnemens de l'Impiété ! Il ajoute :

Les Visions mélancoliques.

Des peuples arrogans soumettent la fierté,

Et produisent en eux cette docilité,

Qui dans les sages Républiques

Entretient la tranquillité.

Du bon Ordre, que la Religion entretient, qui en prouve la sainteté & la divinité, l'Impiété s'en fait un argument pour la combattre.

De la crainte, que Dieu inspire dès qu'on le contemple, il s'en fait des armes pour combattre la Religion.

Il s'évapore en Raisonnemens vagues & généraux.

Depuis que l'Impiété a attaqué la Religion, il ne s'étoit pas élevé contre elle un plus mince Athlète. Il ne daigne pas emprunter ce qui peut imposer, ce qui pourroit être spécieux; il lui suffit de rimer une Lucur de Raison.

Grand & sublime effort d'une imaginative,
Qui ne le cede en rien à personne qui vive!

Bien des Gens, éblouis par des Vers assez coulans, assez gracieux, ont dispensé Rousseau de raisonner: &, aussi impies que lui, ont applaudi à son Impiété, qui prétend ébranler la Religion par des Rimes.

Rien ne me confirme tant dans ma Créance, que de semblables Adversaires. C'est ainsi que Rousseau s'érige en Impie, aux dépens de son Esprit & de sa Raison.

UN Impie nouveau vient de s'élever, qui paroît plus dangereux; mais qui, au fond, ne l'est pas davantage: c'est l'Auteur anonyme de l'*Epître à Uranie*.

A examiner de près cet Ouvrage, il est plein de Sophismes, qui ne peuvent faire illusion qu'à de petits Esprits.

C'est encore un Dérègle qui parle, & qui n'est pas d'accord avec lui-même. Il veut que toutes les Religions soient inutiles, car il dit:

Ce Dieu n'a pas besoin de nos Soins assidus.

Et il a dit auparavant.

Eh!

Eh ! qu'importe en effet sous quel titre on l'implore ?

Il veut donc, que toutes les Religions soient bonnes ; & , dans toutes ces Religions , on donne à Dieu des soins assidus : il n'a donc point dû condamner ces soins-là.

On distingue deux especes de Déristes ; ceux qui croient , que toutes les Religions sont bonnes ; & ceux qui croient , qu'elles sont inutiles : ainsi , ces derniers proscrivent l'amour de la Divinité , & notre reconnoissance envers elle. Ces deux especes se contrarient : n'importe , l'Auteur de l'Épître pense comme l'une & l'autre espece , il a l'art de réunir des opinions inalliables.

Je vais parcourir les Sophismes dont l'Impiété est spécieuse pour les Esprits foibles.

Un Dieu , qui nous forma pour être misérables ;
Qui nous donna des cœurs coupables ,
Pour avoir Droit de nous haïr.

Ce Sophisme usé a été mille & mille fois détruit. Dieu nous a créé libres ; & on comprend , que si nous faisons usage de notre liberté pour adorer sa suprême Majesté en esprit & en vérité , nous pouvons mériter. Si Dieu avoit voulu avoir le droit de nous haïr , il ne nous auroit pas donné une liberté dont nous pouvons faire un bon usage. Si nous en faisons un mauvais , qui ne sent , que ce n'est pas à Dieu qu'il faut l'imputer , mais à nous mêmes , puisque nous pouvons faire autrement ?

A l'égard de nôtre liberté, elle est démontrée par un sentiment de conscience intérieur: s'y refuser, c'est se refuser à l'évidence même. Qui n'est pas convaincu jusqu'au fond de l'ame, qu'il peut faire le bien ou le mal, s'il le veut, & qu'il se détermine à l'un ou à l'autre librement, volontairement?

Sa main croit à peine un homme à son image,
On l'en vit soudain repentir;
Comme si l'Ouvrier n'avoit pas pu sentir
Le défaut de son propre Ouvrage
Et sagement le prévenir!

Ce vain Raisonnement est l'Ouvrage de l'Impie, qui ne creuse & n'approfondit rien. Dès que Dieu ne gêne point notre liberté, l'homme libertin & déréglé fait un mauvais usage du pouvoir que Dieu lui a laissé: mais l'homme sage & réglé en fait un excellent usage. On comprend que rien ne doit plus satisfaire cet excellent Ouvrier, que de voir qu'il a produit une créature qui lui ressemble, lorsqu'elle pratique la vertu: plus un ouvrage est parfait, plus il cause de plaisir à son ouvrier. Mais, pour avoir cette satisfaction délicieuse, il a fallu que Dieu ait laissé à l'homme l'usage de sa liberté; & que pour avoir le spectacle d'un homme qui en use bien, il eût celui d'un homme qui en abuse. Si celui qui en use bien est l'objet de sa complaisance, celui qui en abuse est l'objet de sa haine. S'il dit qu'il se repent d'avoir produit ce dernier, il dit aussi que ses délices sont d'être avec le premier.

DES SIEURS SAURIN ET ROUSSEAU. 131
mier. L'expression de repentir, de haine,
n'est mise en œuvre, que pour faire voir qu'il
reproche l'homme corrompu & déréglé &
c'est en s'accommodant à notre manière de
penser, qu'il nous fait comprendre combien
cet homme lui est opposé.

L'Auteur, à qui ces expressions font illu-
sion, a-t-il pu n'en pas sentir le sens légiti-
me? Peut-il ignorer le Portrait que la Reli-
gion nous fait de Dieu, où on ne lui attri-
bue, ni foiblesse, ni passion? A-t-il été sur
les bancs, de l'Ecole? Il a dû y apprendre,
que la perfection, qu'on donne à Dieu, est
un assemblage de toutes les vertus, & une
exclusion de tout vice. C'est par cette gran-
de idée, que la Théologie nous apprend le
sens dans lequel nous devons entendre, tan-
tôt la colere, tantôt la vengeance, qu'on
donne à Dieu dans le Texte sacré. Cette
Théologie, quelle en est la source? N'est-
ce pas celle de la Religion? Après cela, peut-
on imputer à une Religion, qui donne un si
grand sens à ces expressions, le mauvais sens
qu'un Impie, un Extravagant, Ennemi de la
Justesse & de la Raison, lui donne? D'où
vient que cet Auteur ne s'est pas avisé de
donner à Dieu un corps, des bras, des pieds,
des mains, après qu'il a vu dans l'Ecriture,
que Dieu avoit de tout cela? Il nous répon-
dra, qu'il n'a pu ignorer que ces expressions
étoient figurées, puisque les premiers éle-
mens de la Religion nous apprennent, que
Dieu est un pur Esprit. Sa propre Réponse le
doit confondre, puisque les mêmes élémens
lui apprennent, que Dieu est sans Défaut.

C'est cette grande idée, que nous avons de la Divinité, idée qui est une démonstration qui pénètre le cœur; c'est cette grande idée, qui nous fait sentir l'immortalité de notre ame, sans qu'il soit nécessaire d'avoir recours à sa nature, & à son essence. N'a-t-on pas vu souvent dans ce monde le vice sur le trône, & la vertu languir dans les fers. S'il n'y avoit pas un autre monde où ce desordre seroit réparé, comment concilierions-nous ce spectacle avec l'idée de la Divinité, qui, rassemblant toutes les perfections, a une justice infinie? A moins qu'elle n'exerce ses droits, ou dans ce monde, ou dans un autre, il faut dépouiller la Divinité de cette perfection. Tremblez, impie, qui attaquez la Religion; vous avez une ame immortelle.

Il vient de noyer les Peres,
Il va mourir pour les Enfans.

La punition des peres est un excès de justice, mourir pour les enfans est un excès d'amour & de miséricorde. Quelque contraste qu'on imagine entre ces deux excès, il est vrai de dire, qu'ils sont conformes à la grande idée que l'on doit avoir de Dieu. Dès qu'il rassemble toutes les perfections, il doit avoir la justice & la miséricorde au souverain degré, quoique leurs fonctions soient opposées; & il fait servir tantôt l'une, tantôt l'autre, à ses desseins.

Tous les Mysteres de la Religion sont les Objets de la Raillerie de cet Esprit-fort; ou plutôt, suivant le Langage de Tertullien, de cet Esprit frénétique. Ces Mysteres ne
sont

DES SIEURS SAURIN ET ROUSSEAU. 133
font pas évidens; mais, on démontre évidemment dans des Traitez sur la Religion, qu'ils font révélez. Ils doivent donc être crus: autrement, ce seroit mesurer les lumieres de Dieu à la foiblesse de nos lumieres. Après cela, cet Auteur n'attaquant point les Preuves de la Révélation, comment peut-il attaquer les Mysteres?

Les Actions d'un Dieu - Homme ne sont pas à l'abri de sa Censure impie.

Dès que la sublime Morale, qu'il nous a enseignée, nous persuade, après qu'elle a été inconnue aux plus grandes lumieres de l'Antiquité, qu'elle est l'ouvrage d'un Dieu, nous sommes obligez de reconnoître la Divinité de celui qui en est l'Auteur; & alors nous devons révéler toutes ses actions: nous ne pouvons pas dire d'ailleurs, qu'il y en ait aucune, qui paroisse contraire à la vertu: & nous sommes forcez d'admirer l'extrême sainteté qui éclate dans plusieurs autres.

Je ne parle point ici de toutes les Preuves éclatantes de sa Divinité. Je répons à une Epître de cent & quelques Vers, où l'Auteur n'attaque qu'en courant la Religion; & je ne dois pas faire un Volume pour lui répondre.

S'il avoit appris ce que la Théologie enseigne sur la destinée de ces peuples, qui ne sont pas instruits de notre Religion, il ne raisonneroit pas si témérairement sur cette matiere. Si parmi ces peuples il y en a qui ont observé religieusement la Loi que Dieu * *Signasti*
a gravée dans leurs cœurs *; Dieu ne *super nos*
peut-il pas les éclairer intérieurement & *lumen vul-*
leur apprendre ce qu'il faut qu'ils sça- *tus tui,*
Domine.
chent

chent précisément. pour leur salut ?

A l'égard du Dogme qui nous oblige de croire, que hors de notre Religion il n'y a pas de salut, n'est-il pas absolument nécessaire, pour la conserver dans sa pureté, dans son intégrité, en la préservant d'être altérée & corrompue par le mélange des Inventions humaines ?

Jusqu'où va l'Orgueil excessif & la folle Présomption de l'Esprit de cet Auteur ? Il sent à chaque pas son Insuffisance & sa Faiblesse. Car, peut-il expliquer le jeu admirable des ressorts de la machine de l'homme, afin de ne parler que de ce petit monde, l'abregé des merveilles de Dieu ? Et il voudroit comprendre les ressorts que la sagesse de Dieu fait mouvoir pour arriver à ses fins, & il a l'Impiété de critiquer ce qu'il ne comprend pas. Il voudroit faire penser Dieu comme il pense lui-même. Que diroit-il d'un Enfant, qui voudroit asservir un excellent Génie à ses idées ? Il est infiniment pire que cet Enfant. Il nous retrace l'Impiété d'Alfonse Roi de Castille, qui disoit, qu'il auroit donné de bons Conseils à Dieu, s'il avoit été consulté dans la Création du Monde. Cet Auteur par son Ouvrage montre, qu'il est arrivé au Comble de la Folie & du Ridicule.

Cet Auteur, parlant à Dieu, a dérobé ce Vers à M. de Voltaire,

L'on te fait un Tyran, je cherche en toi mon Pere.

M. de Voltaire avoit dit de même à Racine sur son Poëme de la Grace, en parlant de Dieu :

Tu

Tu m'en fais un Tyran , je veux qu'il soit mon *Pere*.

Il semble qu'il ait voulu imiter la Versification de ce Poëte, & saisir son Air de Poësie. Comme lui, il n'est pas esclave de la Rime: il fait rimer *main* avec *Iduméen*.

Si ces Auteurs, qui riment des Impiëtez, pouvoient entrer dans l'ame des honnêtes-gens, ils seroient bien humiliés; ils se verroient placés dans une classe d'Hommes qu'on regarde comme des Monstres, par l'étrange Abus qu'ils font de leurs lumieres, & par leur extravagante Présomption. En abordant des personnes de mérite, ils doivent lire cette idee sur leur visage: on diroit que, par une conspiration universelle, on leur garde un souverain mépris.

Je suis, &c.

La Cause du Sieur Saurin & du Sieur Rousseau, qui a pour objet des Chansous diffamatoires, me donne lieu de faire, d'après les Jurisconsultes, quelques Observations singulieres sur ce genre de Délit, en attendant que j'embrasse toute la matiere dans un Traité de Jurisprudence criminelle.

Il ne faut point confondre des Libelles diffamatoires avec des Injures verbales, qui peuvent être l'effet d'un premier mouvement. Un Libelle diffamatoire est une Injure réfléchie & méditée: elle est regardée comme un crime public; & lorsqu'elle donne une grande atteinte à l'honneur d'une personne,

Observations sur les diverses especes d'Injures.

elle mérite, quand les conditions sont à peu près égales, une peine afflictive, comme nous le voyons dans l'Arrêt rendu entre le Sieur Saurin & le Sieur Rousseau; M. le Procureur-Général étant intervenu comme vengeur du crime commis par des Chançons scandaleuses & diffamatoires. A plus forte raison, si l'offenseur est beaucoup au dessous de celui qu'il offense, la peine peut être capitale.

Il faut considérer, que l'Auteur d'un Libelle diffamatoire répandu dans le Public est un homme qui ravit la réputation à une personne dans l'esprit du Public. Cette vie civile, vie de l'honneur, est plus précieuse que la vie naturelle; & quand elle est ravie une fois, même par la calomnie, on ne peut jamais y ressusciter entièrement. Cette Injure dure éternellement, parce qu'elle subsiste dans un Livre, qui est un monument qui se renouvelle par l'impression; Injure, qui se répand, à mesure que le Livre a un nouveau Lecteur: ou lorsqu'elle est effacée, on l'imprime de nouveau en le relisant. Voilà comment l'Injure par cette propagation s'immortalise.

L'Article 77. de l'Ordonnance de Moulins est conçu en ces termes.

„ Défendons très expressément à tous nos
 „ Sujets d'écrire, imprimer, & exposer en
 „ Vente, aucuns Livres, Libelles, ou Ecrits
 „ diffamatoires, contre l'honneur & la renommée des personnes, sous quelque pré-
 „ texte & occasion que ce soit. Déclarons
 „ ceux qui les auront écrits, les Imprimeurs,
 „ & Vendeurs, Perturbateurs du Repos pu-
 „ blic

„ blic, & comme tels voulons être punis de
 „ peines portées par nos Edits. Enjoignons
 „ à nos Sujets, qui ont tels Livres, ou Ecrits,
 „ de les brûler, sur pareilles peines. „

C'est la Loi Romaine renouvelée par l'Article 10. de l'Edit du Roi Charles IX. en 1571. fait sur les Plaintes & Remontrances du Clergé: „ Il est défendu, à peine de punition corporelle, de faire aucuns Libelles diffamatoires; & ordonné qu'il sera procédé extraordinairement, tant contre les Auteurs, Compositeurs, Imprimeurs, que contre ceux qui les publieront à la Diffamation d'autrui. „

Par autre Edit du Roi Charles IX. donné à Saint-Germain en Laye, en Janvier 1561. Article 13. „ il est ordonné, que tous Imprimeurs, Semeurs, & Vendeurs de Placards & Libelles difamatoires, seront punis, pour la premiere fois, du Fouët; & pour la seconde fois, de la Vie. „

Des Estampes, des Tabatieres, généralement toutes Peintures allégoriques, satyriques, diffamatoires, sont aussi punissables que des Libelles de ce genre. Le Magistrat, qui veille à la conservation de la vie des Citoyens, veille également à la conservation de leur honneur; & il punit les Calomnies, les Satyres flétrissantes, comme il punit les Meurtres & les Assassins.

Une Affiche de Cornes, à la porte d'une maison, est une Injure diffamante; & il en peut être informé. Un particulier, coupable de ce crime, fut condamné à de grosses amendes, par un Arrêt de la Cour du 18. Janvier 1618.

Corne, dans le sens figuré, a la même effet que dans le sens propre, elle frappe des deux côtes, *utrinque feriens*; cette Injure blesse le mari & la femme.

Une maxime certaine est, que celui, qui charge une personne de faire une Injure, enveloppe dans son Crime son mandataire: *Mandans & mandatarius tenentur de injuriâ illatâ. Lege Non solum. §. Si mandat. ff. de Injur. L. 1. §. 2. De eo per quem.*

Nous avons dans Bouvot un Arrêt du Parlement de Bourgogne du 27. Janvier 1607., tome 2. quest. 44. qui a condamné un particulier conformément à cette maxime.

Depuis peu, un Procureur de la Cour crut, en rapportant un Pouvoir de la Partie, se justifier, pour avoir mis son nom au bas des Ecritures injurieuses à un Conseiller du Parlement: il ne fut point à l'abri de l'Interdiction. En effet, ne participoit-il pas à la Diffamation de ce Magistrat? Le Fore interne & le Fore externe s'accordent là-dessus.

On voit dans Boniface tome 2. partie 3. liv. 1. tit. 3. c. 8. qu'appeller Diable une personne d'honneur, & ses Actions diaboliques, est une Injure atroce, dont il est permis d'informer.

En effet, cette expression donne l'idée de l'Élixir, du raffinement, de la malignité, la plus noire, la plus consommée, la plus opiniâtre, la plus persévérante. Cependant, n'a-t-on pas allié l'idée de la bonté avec ce terme, lorsqu'on dit en parlant d'un homme dont le commerce est aisé: *C'est un bon Diable*? Outre cette idée, il faut y ajouter celle d'un esprit

prit très médiocre. Qui auroit jamais cru, que l'idée de la bonté & de la médiocrité de l'Esprit pût se rencontrer avec celle du Diable? Peut-on apporter une plus grande preuve de la tyrannie de l'usage?

Des parens peuvent agir, par action d'Injures, contre celui qui a dit à une personne une Injure qui intéresse toute la parenté, s'il l'a appelé ladre, car c'est une maladie de consanguinité. Il y a un Arrêt de la Cour du 15. Janvier 1582., qui l'a décidé ainsi. Il est rapporté dans Papon, livre 8. nombre 15.

La vérité de l'Injure n'excuse point celui qui la dit. Boërius dit que, *veritas convicii non excusat ab injuriâ*, Conf. 4. L'Esprit de diffamer est toujours très condamnable.

Il y a des Véritez offensantes, qui sont cachées: c'est diffamer celui qu'elles regardent, que de les révéler: c'est lui ravir une réputation sur laquelle il a droit, tant que son crime n'est pas public. La Roche-Flavin rapporte livre 2. titre 5. article 1. un Arrêt du Parlement de Toulouse du 15. Décembre 1579. qui l'a décidé ainsi. Une fille, qui auroit mis clandestinement au jour un fruit de l'amour, à qui elle auroit conservé la vie, pourroit se plaindre en Justice du médisant qui révéleroit son deshonneur: elle ne pourroit pas exiger une retractation de la vérité; mais, des dépens & dommages, parce que la Diffamation la dépouille de l'honneur dont elle jouissoit par un faux titre, mais qui ne faisoit tort à personne: sa possession étoit légitime avec ce titre coloré. Le Fore interne s'accorde encore ici avec le Fore externe.

Qui

Qui doute qu'une coquette, qui donneroit lieu par sa conduite de soupçonner qu'elle n'est pas cruelle, comme elle ne donneroit matiere qu'à des soupçons, pourroit demander réparation, si on la taxoit de n'être pas chiche de ses faveurs? *Mulieri quæ non palam & passim paucis sui facit copiam, injuriarum actio competit adversus qui eam meretricem vocavit.* Boërius Consil. 4. n. 3.

Boërius parle d'une femme, qui se livre à quelques personnes: il enchérit sur l'exemple que je viens de rapporter.

Maître Bégon, dans un Plaidoyer contre un grand Seigneur, se donna carrière dans une matiere susceptible de traits enjouez, il mit de son côté tous les rieurs qui battirent souvent des mains, parce qu'ils s'étoit mis en possession d'émouvoir, quand il vouloit, dans ses Auditeurs les ressorts qui font agir la faculté risible.

Maître Arraut en répondant dit: „ Quant
 „ aux Injures, aux Invectives, aux mauvaises
 „ Plaifanteries, aux Airs insultans, aux Traits
 „ piquans, aux Discours mordans, répandus
 „ dans toute la Réponse à chaque page, à
 „ chaque phrase, & presque à chaque ligne,
 „ on s'est fait une loi de n'y point répondre.
 „ *Quoniam si id ex levitate processerit, con-*
 „ *temnendum est; si ex insaniâ, miseratione*
 „ *dignissimum; si ab injuriâ, remittendum.*
 „ *L. Unic. C. Si quis Imperatori maledixerit.*
 „ Si l'Injure a été proferée par légèreté, il
 „ faut la payer par le mépris; si la folie en est
 „ le principe, il faut y répondre par la com-
 „ misération; si elle est le fruit de la ma-
 „ ligni-

„ lignité, il faut user de clémence. C'est
 „ ainsi que pensoit l'Empereur Théodose
 „ le Grand. „

Il y a eu des Rois, de grands Ministres, trop sensibles aux Libelles qui les déchiroient. César les a méprisés aussi-bien qu'Auguste; qui suivit en cela le conseil de Mécénas, qui lui disoit, que les Discours qu'on tenoit contre lui étoient vrais, ou faux; que s'ils étoient vrais, il falloit plutôt se corriger que punir les auteurs; que s'ils n'étoient pas vrais, le mépris qu'on en faisoit les décrédoit entièrement, au-lieu que l'inquiétude, qu'il en prendroit, leur donneroit un air de vérité, & aux hommes les plus vils un droit sur son repos.

Tibere son beau-fils lui ayant écrit, qu'il étoit important de punir Elien, qui avoit parlé avec mépris de son Souverain, il lui répondit : „ Nous ne devons point suivre
 „ les conseils d'une bouillante jeunesse; &
 „ si l'on parle mal de nous, ne sommes-
 „ nous pas trop heureux d'être au-dessus
 „ du mal qu'on voudroit nous faire?
 „ Tibere, quelque méchant Prince qu'il fût, méprisa le Libelle qu'on répandoit contre sa personne & son gouvernement, & dit qu'il ne s'étonnoit pas que des personnes libres parlassent librement dans une ville libre. Titus disoit sur les mauvais Discours qu'on tenoit de lui : Si je ne fais rien qui soit digne de répréhension, pourquoi m'irriterai-je de la Calomnie?

On sçait que le Régent pensoit là-dessus
 com-

comme Auguste, & qu'il a montré qu'il étoit au-dessus de la Satyre. Tandis qu'il sied bien aux Princes d'user de Clémence, il sied bien aux Magistrats de punir sévèrement l'Insolence qui attente à l'honneur du Souverain, & qui travaille à rompre les liens d'amour & de respect qui attachent son peuple à sa personne.

Un homme ayant épousé une jeune femme, un particulier reprocha à l'épouse son grand âge, & il lui dit: *Lumbi tui impleti sunt illusionibus.* Ps. 37. v. 8. Vos reins sont remplis d'illusions. Le vicillard se pourvut en Justice. Sentence fut rendue par le Lieutenant de Digne, qui condamna celui, qui avoit appliqué le Texte sacré, en trois livres d'amende, avec défenses d'appliquer des paroles de l'Ecriture Sainte à des matieres profanes. Il y eut un Arrêt du Parlement de Provence du 13 Juillet 1675, qui confirma la Sentence; il est rapporté par Boniface, tome 3. page 499.

M. Brillon, qui rapporte dans son immense Dictionnaire cet Arrêt, tome III. page 39, dit fort judicieusement, *Que l'Ecriture n'est point faite pour servir d'enjouement à l'esprit; que ses oracles sont terribles; qu'on ne sçauroit les entendre avec trop de respect & de crainte.*

Je condamne la liberté que j'ai pris d'avoir rapporté dans la Bibliotheque des Gens de Cour, & d'autres Ouvrages de ce genre, plusieurs passages de l'Ecriture Sainte, appliquez à des sujets profanes.

Il est passé en Proverbe, qu'on a vingt-quatre heures pour injurier ses Juges, quand on a perdu son Procès: la Maxime est fausse. Je ne conseille pas à un plaideur, lorsqu'il fera dans le cas, de dire des injures sur la foi de cette Maxime à ses Juges: il courroit risque d'être condamné à des peines afflictives, ainsi qu'il y en a plusieurs exemples.

On a jugé par l'Arrêt du Parlement de Paris du 25. Janvier 1326, rapporté par Bouchel, qu'il n'est point permis en cause d'appel de dire des injures contre le Juge dont on appelle; c'est faire mal sa cour au Magistrat souverain, que de mépriser son image dans le Juge subalterne.

Il a été jugé, qu'on ne pouvoit point injurier un mort, que les héritiers en pouvoient poursuivre la réparation. L'Arrêt du Parlement de Bourgogne qui l'a décidé ainsi, est du 15. Mai 1598: il est rapporté par Bouvot, tome 2. *verbo* Injure, quest. 33. L'honneur du mort rejailloit sur ceux qui le représentent; c'est un bien héréditaire qui donne du relief à une famille.

Quoiqu'on ait dit qu'il n'étoit point permis de dire une injure vraie, cependant la Loi *Qui nocentem de injur.* permet d'injurier une personne du crime dont il a été convaincu, ce qui est confirmé par la Loi finale *ff. ad L. Jul. Majest.* Conformément à cette Loi, par un Arrêt du Parlement de Bourgogne du 8. Octobre 1610, une personne qui avoit dit à une
autre

autre, que son pere avoit été pendu, fut renvoyée hors de Cour & de Procès. Cet Arrêt est rapporté par Bouvot, tome 2. *verbo* Injur. quest. 2.

Voici la raison de cette différence de Jurisprudence. Quand la Justice fait subir à un criminel une Peine infamante, elle le livre au reproche du Public. Ce reproche fait une partie de la peine nécessaire pour réprimer le crime. Ainsi, reprocher à un criminel cette peine, c'est user du droit que la Justice vous a donné.

Mais, c'est usurper le droit de donner des épithetes injurieuses, que de les appliquer à une personne à qui même intérieurement le Public les donne; c'est blesser l'honnêteté publique & la société. D'ailleurs, une mauvaise réputation est présumée mal fondée, lorsqu'elle n'est pas constatée en Justice.

Julius Clarus *Lib. Sententiarum*, au Traité de *Injurid*, à la fin, décide, qu'il n'est pas permis de reprocher le crime à celui à qui le Prince en a remis la peine.

Mais, nous n'avons en France que des Lettres d'Abolition, où le Prince, par la plénitude de sa puissance, peut effacer la note que le crime imprime. Ces Lettres s'accordent avant le Jugement souverain, & lient les mains au Juge. Quand le Prince remet la Peine après le Jugement, il ne lave point l'Infamie. C'est dans ce sens qu'on dit : *Quos Princeps absolvit notat*.

Quand on dit que l'Action d'Injures est
anna-

annale, & prescrit par une année, & qu'elle s'efface par la dissimulation: *Actio injuriarum dissimulatione tollitur*, c'est celle qui n'est pas envisagée comme crime public. Cette Maxime ne regarde pas le Libelle diffamatoire; ni celle, qui est si grave, qu'elle peut être poursuivie par recollement & confrontation, & mérite une peine afflictive; ni celle, qui se fait à un Magistrat, & qui intéresse l'Ordre de la Magistrature.





H I S T O I R E

D E

L O U I S G A U F R I D Y ,

*Prêtre, brûlé comme Sorcier, par Arrêt du
Parlement de Provence.*

LES hommes donnent naturellement dans le Merveilleux ; il n'est pas difficile de tendre des pièges à leur crédulité, quand on leur raconte des Histoires extraordinaires : ainsi les récits qu'on leur fait des aventures des Sorciers, les descriptions du Sabbat, trouvent facilement créance dans les esprits. Voici ce que disent là-dessus les Démonographes.

Histoire du
Sabbat.

Le récit, que l'on va faire, servira à faire voir jusqu'à quel excès est allée l'illusion dans cette matière, & doit précéder naturellement cette petite Histoire ; le préambule pourra être divertissant, & il porte par ses circonstances ridicules, un préservatif contre la crédulité.

Le Démon épaissit l'air, & en prend autant qu'il faut pour cacher le lieu où s'assemblent les Sorciers ; ceux-ci, lorsque l'heure du Sab-

Sab-

Sabbat est venue, ne s'endorment point, à cause d'une marque qui a la vertu de les tenir éveillés, quand il faut se trouver au Sabbat.

Le Diable n'est pas magnifique dans ses équipages, & dans les voitures qu'il fournit; aux uns il donnera un balai, ou un bouc, ou un cheval; il suffira aux autres de s'oindre d'une certaine composition, & de prononcer certaines paroles, pendant cette cérémonie; ces paroles ne sont pas absolument nécessaires, car tel s'est oint sans les prononcer qui s'est trouvé au Sabbat. Il y en a qui n'étant pas curieux de la propreté de leurs habits, passent par le tuyau de la cheminée, d'autres par la fenêtre. Que coûteroit aux Diables de donner au Sorcier pour voiture un Hypogriphe *, qui auroit l'encolure d'un cheval d'Espagne, qui feroit des courbettes en l'air, & qui iroit plus vite que le vent?

* Cheval ailé.

Comme il peut arriver qu'une personne ne puisse quitter sa maison pour aller au Sabbat, parce que, si elle s'en absentoit dans de certains tems, il lui en arriveroit quelque dommage; par exemple, si un mari ne trouvoit pas sa femme, une mere sa fille, un pere son fils, un maître son domestique, ils pourroient soupçonner le mystere, & les forcer à le leur révéler: le Diable attentif pour prévenir ce desordre, prend soin de former une figure qui représente parfaitement le Sorcier; elle reste à la maison, pendant que l'original est au Sabbat; le Diable fait parler, agir, marcher la figure, afin qu'on ne puisse pas s'y méprendre; y a-t-il rien de plus étrange!

Voilà tous les Sorciers assemblez: le Dia-
K 2 ble,

ble, pour qui la fête se fait, commande au Sabbat avec une autorité absolue, personne n'ose lui résister, son empire est tout à fait despotique. La principale forme qu'il prend, sa figure favorite, c'est celle d'un grand bouc, avec un visage d'homme armé de trois ou quatre cornes; il a une longue queue, sous laquelle on voit un autre visage d'homme fort noir, & fort laid; on a placé-là ce visage, afin de recevoir les baisers des Sorciers. On compare le Diable à Janus, avec cette différence, que les deux visages de ce maître Diable n'ont pas la même situation que ceux de ce faux Dieu: il donne un Pou d'argent à chacun de ceux qui lui ont baisé le visage subalterne. Le Diable ne devient d'une grandeur énorme, qu'après qu'il est sorti fort petit d'une cruche, où il rentre après la cérémonie.

Il ne faut pas qu'on s'attende ici à voir des fictions ingénieuses, elles ne sont faites que pour effrayer.

Quelquefois il se transforme en un grand lévrier noir, ou en un bouc bien cornu, comme nous avons dit, ou en un tronc d'arbre, ou en un oiseau noir comme un corbeau, de la grandeur d'une oye, ou en petits vers qui courent & serpentent de tous côtes, ou enfin en cendres, qu'on a bien soin de recueillir, parce qu'elles ont des propriétés admirables pour faire des maléfices.

De toutes ces figures, la plus ordinaire, & qui le caractérise davantage, c'est la première que nous avons citée.

Voi-

Voici comme le décrit un Démonographe fameux : Son trône est une chaire noire : il a deux cornes au cou, une autre au front, avec laquelle il éclaire l'assemblée ; les cheveux hérissés, le visage pâle & troublé ; les yeux grands, ronds, fort ouverts, enflammés, & hideux ; une barbe de chevre, la forme du cou & de tout le reste du corps mal taillée, le corps partie en forme de bouc, les mains & les pieds comme ceux d'une créature humaine, excepté que les doigts sont tous égaux, pointus par les bouts, armez d'ongles, & ses mains courbées en forme d'oiseaux de proie ; la queue longue comme celle d'un âne, avec laquelle il couvre ce que la pudeur, qu'on ne soupçonneroit pas dans un Diable, veut qu'il couvre. Il a la voix effroyable : il garde une grande gravité, mêlée d'une extrême fierté ; à travers tout cela, sa contenance est celle d'une personne mélancolique, ennuyée. Il associe quelquefois à son empire un autre Diable, qui a avec lui une ressemblance admirable, on les prendroit pour deux jumeaux. Pourquoi le Diable, qui est le maître de prendre une belle & charmante figure, paroît-il sous des formes affreuses ? Pourquoi prend-il plaisir à confirmer la mauvaise opinion qu'on a de lui ? En vérité, il n'entend rien dans l'art de séduire ; avec sa figure effroyable, il ne nous annonce rien que de sinistre ; il semble nous dire : Soyez sur vos gardes contre moi. Ne seroit-ce point la fausse imagination des Démonographes, qui nous le présente sous cette figure hideuse ? Car on ne voit point, que, lorsqu'il voulut

tenter Jesus-Christ dans le Désert, il parût sous une figure horrible, & qu'il eût ces cornes épouvantables qu'on lui prête.

Qui croiroit que dans cette assemblée il y eût un Maître de cérémonies? Qu'on dise après cela que le Démon n'aime pas l'ordre? Cependant, il y a un Sorcier qui exerce cette Charge, qui a un bâton doré, & range les personnes.

Le Diable commence l'exercice par visiter tous ceux qui assistent au Sabbat, pour voir s'ils ont les marques par lesquelles il les a enrôlez à son service; il imprime ces marques à ceux qui n'en ont point, elles paroissent, ou aux paupiers, ou au palais, ou au fondement, ou à l'épaule, ou aux parties les plus secrètes, & aucune partie du corps n'en est à l'abri; cela dépend du Diable, qui est l'esprit du monde le plus bizarre, & le plus capricieux. Ces marques représentent, ou un lievre, ou un crapaud, ou une chauve-souris, ou un hibou, ou un chat, ou un petit chien noir; & sont toutes si insensibles, que de quelques instrumens qu'on les perce, le Sorcier n'en souffre aucune douleur. On leur attribue encore un autre privilège, c'est que pendant que le Sorcier les a, il ne peut rien révéler de ce que les Juges lui demandent. Le Diable, qui veut perdre le Sorcier quand il est entre les mains de la Justice, efface souvent ces caractères. Voilà pourquoi on ne les a pas trouvez à plusieurs Sorciers.

Outre ces marques, le Diable donne encore à chaque Sorcier un nom de guerre.

A quoi s'occupent les Sorciers au Sabbat?

Ils

Ils chantent pour témoigner leur joye, surtout s'il leur arrive de nouveaux confreres; ils renoncent à la Religion; le Diable y engage ses prosélites, en leur représentant une grande mer noire, dans laquelle il feint de les précipiter, s'ils ne lui obéissent point. Les Sorciers mangent d'une pâte de miliet noir préparé, ou se font sucer par le Diable le sang du pied gauche; ils ont après cela la force de ne point révéler les mystères du Sabbat. Qui pourroit jamais deviner, que cette opération pût communiquer cette vertu? Ils font dans ce lieu une provision de poison. Comment n'a-t-on pas dit que la Marquise de Brinvilliers avoit-là des pourvoyeurs? Les Sorciers donnent aux enfans, qu'ils ont menez au Sabbat, un breuvage qui leur trouble tellement l'esprit, qu'ils voyent toutes les horreurs de cette Assemblée, sans en être effrayez. Il y a une Pharmacie étalée au Sabbat, où l'on débite une composition, qui a la vertu de transporter, & de transformer le Sorcier, où, & comment il veut.

De petits Diables sans bras jettent des Sorciers & des Sorcieres dans le feu, & les en retirent sans leur avoir fait souffrir aucun dommage; afin de leur persuader, que le feu de l'Enfer ne leur fera pas plus de mal, & qu'il n'a pas plus de force & d'activité que celui du Sabbat; que ce n'est proprement qu'un Enfer en peinture: voilà comme ils s'étourdissent sur la crainte de l'Enfer, où ils courent à grands pas. Si vous me demandez pourquoi ces Diables n'ont point de bras? Je vous dirai, que c'est un mystere qu'on ne m'a

pas révélé; exercez-vous là-dessus, & faites part au Public de vos découvertes.

On voit plusieurs Sorciers, qui se font un mérite de raconter leurs malices; qu'on écrit ensuite sur des archives; plus ils se font signalez par des méchancetez funestes, & des tours diaboliques, & plus ils sont applaudis, & regardez avec estime.

La jolie chose, que de voir des crapauds danser! C'est ce qu'on voit toujours au Sabbat; mais, la plus grande merveille, c'est que ces crapauds parlent, & font des plaintes à ceux qui n'ont pas pris soin de les engraisser, & de les nourrir. Les enfans sont chargez de les conduire, & de les mener paître. Qui ne s'écriera pas: le vilain troupeau!

Le Sabbat se tient près d'un lac, ou d'un ruisseau, dont l'on bat l'eau pour exciter la grêle & l'orage.

Un Sorcier veut-il mal à quelqu'un qui n'est pas enrollé comme lui dans la milice du Diable? Etant au Sabbat, il prend sa figure, afin qu'il y ait dans la suite des témoins qui assurent l'y avoir vu, & qu'il puisse passer pour Sorcier, & qu'il subisse la punition qui est dûe aux personnes de ce caractère.

Le festin du Sabbat est digne de cet horrible lieu: les mets qu'on y sert font horreur, & les apprêts qu'on y fait sont si mauvais, qu'il n'est pas surprenant qu'on appelle un mauvais ragoût, le ragoût du Diable: la musique de ce repas n'a que des tons funestes, & ne peut être qu'une musique d'Enfer; les

tas-

masses, les plats, les assiettes, sont d'une matière extraordinaire, inconnue aux Naturalistes.

Après le festin, le Démon instruit les Sorciers de leurs devoirs: mais quels devoirs exécrables & abominables! Ils consistent principalement à lui rendre hommage, à l'adorer en cent postures différentes. Je ne veux point souiller ma plume des danses dissoluës, des débordemens horribles, des Sorciers & des Sorcieres: il suffit de dire qu'ils enchérissent sur tout ce qu'on pourroit imaginer de plus lascif; & le Démon d'impureté commet avec ses partisans des excès qui surpassent infiniment ceux de la concupiscence la plus effrénée.

Quand l'Assemblée a fini ses exercices, un coq chante, & le Sabbat se dissipe.

Les jours ordinaires de la convocation du Sabbat, ou pour mieux dire, les nuits, sont celles du Mercredi au Jeudi, ou du Vendredi au Samedi; il y a eu des Sorcieres qui ont assuré qu'elles avoient été au Sabbat en plein midi. Voilà ce qu'on a puisé dans Loyer, Majolus, Lancre, Delrio, & autres Démonographes; voilà la description du Sabbat, à laquelle chacun d'entre eux a contribué des coups de pinceau par émulation.

Franchement, je m'accorde bien mieux des Pays enchantez des Fées; ce sont des palais de crystal, d'un ordre d'architecture admirable; des jardins délicieux, où l'on respire un air parfumé de fleurs d'une odeur excellente; on y donne des festins superbes, le nectar & l'ambrosie des Dieux sont in-

lipides auprès des mets qu'on y sert; tous les plaisirs se succèdent les uns aux autres, & ne se rassassient jamais. Si ces Fées étoient des Diables, convenons qu'ils étoient bien plus habiles, plus séduisans, que les Démon's modernes, leurs figures attrayantes avoient tout ce qu'il falloit pour subjuguier les cœurs. Ces anciens Sorciers étoient des Sorciers de qualité, au-lieu que les Sorciers modernes sont des misérables; comment le Diable peut-il choisir de semblables favoris?

C'est par de pareilles Railleries, qu'on doit réfuter ces Illusions. Après cela, ne peut-on pas dire, que le cerveau humain est le rendez-vous de toutes sortes d'impiété & d'extravagances? Mais, me dira-t-on, vous attaquez l'Ecriture Sainte, en niant qu'il y ait des Sorciers: les Magiciens de Pharaon, qui firent des prestiges en présence de ce Prince; la Pythonisse d'Endor, qui suscita l'ombre de Samuël, à la priere de Saül; Simon Magicien dans les Actes des Apôtres; tous ces personnages n'étoient-ils pas Sorciers? J'admets la possibilité des Sorciers, mais je n'admettrai pas cette engeance nombreuse de Magiciens, qu'on suppose répandue sur la face de la terre. Je rejette cette Histoire effroyable du Sabbat, & de ses cérémonies, qui sont l'ouvrage d'une imagination échauffée, ouvrage auquel chaque Sorcier fournit des traits à l'envi. Rien n'est plus contraire à l'idée que nous devons avoir de la bonté de Dieu, que cet empire que l'on donne aux Sorciers sur les hommes; ce pouvoir, par exemple, qu'ils ont de jouir d'une vierge mal-

malgré elle. L'Ecriture Sainte nous apprend, que le Royaume de Satan est détruit, que l'Ange du Ciel l'a enchaîné, & l'a enfermé dans l'abîme, où il ne fera délié qu'à la fin du monde; que Jesus-Christ a délié ce fort armé, & que le tems est venu auquel le Prince du monde est chassé du monde. Il ne peut nous vaincre, dit un Auteur très versé dans la spiritualité, s'il n'est d'accord avec notre volonté *.

Il avoit regné jusqu'à la venue du Sauveur; il regne même, si l'on veut, dans les lieux où le Sauveur n'est pas connu: mais, il n'a plus aucun droit, aucun pouvoir, sur ceux qui sont régénerez en Jesus-Christ; il ne peut même les tenter, si Dieu ne le permet; & si Dieu le permet, c'est qu'ils peuvent le vaincre. Les Histoires qu'on rapporte des Magiciens de Pharaon, de la Pythonisse d'Endor, regardent le tems du regne du Démon: à l'égard de celle de Simon Magicien †, c'est pour ainsi dire la Magie qui étoit aux abois immédiatement après la venue du Sauveur. Car, s'il y a eu depuis quelques Sorciers ou Magiciens parmi les Chrétiens, qui suivant la permission de Dieu nous aient infectez de maléfices ou de sortilèges, leur extrême rareté ne doit pas nous empêcher de regarder la Magie comme expirée parmi nous, depuis la venue de notre Sauveur. C'est faire trop d'honneur au Diable, que de rap-

* Les Souffrances de J. C. tome 1. XVI. Souffrance.

† Voyez le Pere Malebranche livre 11. de la Recherche de la Verité, chap. dernier.

rapporter sérieusement des Histoires comme des marques de sa puissance, ainsi que font quelques Démonographes; puisque ces Histoires le rendent redoutable aux esprits foibles.

Que deviendront tant de sortilèges & de maléfices, dont plusieurs personnes nous font des récits comme témoins, ou comme les ayant éprouvés ?

On retranchera ce grand nombre de maléfices, quand on aura trouvé la cause physique & naturelle de ces événemens. Le Nénuphar a la vertu de glacer l'homme du monde le plus amoureux. L'Orchis, appelé improprement Satyrion, a deux oignons, dont l'un a la vertu d'échauffer un athlète, l'autre de le refroidir. Combien d'autres pareils secrets naturels pourroit-on enseigner ? Dira-t-on qu'un homme, qui en aura usé, sera devenu impuissant par des sortilèges ?

Un boyau de loup, dit-on, mis au milieu d'un chemin, empêchera un cheval de passer outre ; une herbe sur le seuil d'une porte, empêchera un homme d'y passer, parce qu'il tombera en défaillance dans le passage ; une autre herbe fera tomber le fer le mieux attaché *. C'est notre ignorance, qui nous

* On dit que pour trouver cette herbe, il faut chercher dans les Ardennes ces nids d'oiseau, qui ont un bec long & pointu, qui nichent dans le tronc d'un arbre, qu'ils auront creusé : quand on a trouvé ces nids, où ils ont leurs petits, on prend le tems que le Pere & le Mere sont allez à la pâture, on le bouche exactement avec un fer. Le Pere & la Mere de retour ne pouvant entrer dans leur nid, vont chercher une herbe qui fait tomber le fer ; ils la jettent après en avoir fait usage, on la trouve au pied de l'arbre, elle croît sur des

nous fait recourir à la Magie, parce que la cause naturelle ne nous sera pas connue.

J'ai cru, avant que de raconter le Procès qu'on a fait à Louis Gaufridy, devoir faire servir toutes ces Réflexions de Préambule. Non qu'il n'ait été justement condamné, quand même il n'auroit pas été réellement Sorcier, parce qu'il avoit séduit par le moyen de la Confession, plusieurs filles, & qu'il étoit dans une disposition de cœur d'aller au Sabbat, qu'il s'est dévoué au Diable, & qu'il a communiqué à plusieurs personnes ses détestables sentimens, & s'est souillé de plusieurs impiétéz horribles.

Afin de ne laisser, si je puis, aucune difficulté sur cette matiere, je dirai que Louis Gaufridy n'étoit pas réellement Sorcier, parce que je ne vois pas dans son Procès qu'il ait eu aucune des marques auxquelles on pût connoître la Magie, qu'il ait rien fait qui soit au-dessus des forces de l'art & de la nature; car je ne pense pas qu'on doive mettre dans le rang des choses surnaturelles, la séduction de plusieurs filles, puisque la Magie naturelle a assez de vertu pour cela.

Sur quel pied envisagera-t-on Louis Gaufridy, qui étoit persuadé qu'il étoit Sorcier?

montagnes, elle fait tomber les fers des chevaux qui marchent dessus. On dit de ces oiseaux qui se creusent un nid dans le gros d'un arbre que quatre homme ensemble ne pourroient pas embrasser, que chaque coup de bec qu'ils donnent à l'arbre, il vont voir derrière l'arbre du côté opposé, comme s'ils craignoient que le coup n'eût percé de part en part.

cier ? Sur le pied d'un Sorcier qui étoit parvenu à se séduire lui-même.

Le Pere Malebranche, dans l'endroit qu'on a cité, nous montre qu'on peut être Sorcier, par la force de l'Imagination; il apporte un exemple de cette opinion.

„ Un Pâtre dans sa Bergerie raconte, dit-
„ il, après soupé à sa femme & à ses enfans,
„ les Aventures du Sabbat; comme il est
„ persuadé lui-même qu'il y a été, que son
„ imagination est modérément échauffée
„ par les vapeurs du vin, il ne manque pas
„ d'en parler d'une manière vive & forte.
„ Son éloquence naturelle étant donc ac-
„ compagnée de la disposition où est toute
„ sa famille, pour entendre parler d'un
„ sujet aussi nouveau & aussi effrayant; il
„ est très vraisemblable, que des imagina-
„ tions aussi foibles que le sont celles des
„ femmes & des enfans, demeurent persua-
„ dées. C'est un mari, c'est un Pere, qui
„ parle de ce qu'il a vu, de ce qu'il a fait;
„ on l'aime, on le respecte, pourquoi ne
„ le croiroit-on pas ? Ce Pâtre répète donc
„ son Histoire en différens jours; l'Imagi-
„ nation de la mere, celle des enfans, en
„ reçoit peu à peu des traces plus profon-
„ des. Ils s'y accoutument enfin, la curio-
„ sité les prend d'y aller; ils se frottent,
„ ils se couchent, leur imagination s'é-
„ chauffe encore de cette disposition de
„ leur cœur, & les traces que le Pâtre avoit
„ ouvertes dans le cerveau s'ouvrent assez,
„ pour leur faire juger dans le sommeil com-
„ me présentes toutes les choses dont-il
„ leur

„ leur avoit fait la description. Ils se levent,
 „ ils s'entredemandent & ils s'entredifent ce
 „ qu'ils ont vû , ils se fortifient de cette for-
 „ te mutuellement les traces de leur cer-
 „ veau , & celui qui a l'Imagination la plus
 „ forte persuadant mieux les autres, ne man-
 „ que pas de régler en peu de nuits l'Histoire
 „ imaginaire du Sabbat. Voilà donc des Sor-
 „ ciers achevez que le Pâtre a fait , & ils en
 „ feront un jour beaucoup d'autres , si ayant
 „ l'Imagination forte & vive , la crainte ne
 „ les retient pas de faire de pareilles Hif-
 „ toires. „

Voilà comment Gaufridy , ayant le cœur gâté & corrompu & l'Imagination forte, sou-
 haitant ardemment d'avoir commerce avec
 le Diable , a pu prendre ses songes pour des
 vérités. On ne peut pas douter , que la for-
 ce de l'Imagination , sur-tout dans les mé-
 lancoliques , ne les rende visionnaires jus-
 qu'à être tyrannisez par leurs visions , & croi-
 re avoir devant les yeux des objets qui n'ex-
 istent pas. C'est ce que le Pere Malebran-
 che appelle , non-seulement des visionnai-
 res d'Imagination , mais des visionnaires des
 Sens. Ne voit-on pas des hommes , qui se
 font imaginez être transformez en loups ?
 C'est ce qu'on appelle des *Loups-garoux*.

Gaufridy étoit sans doute Sorcier par son
 imagination. Mais , m'opposera-t-on , le
 Parlement de Provence a cru Gaufridy Sor-
 cier , & l'a condamné comme tel ; voilà une
 autorité respectable. J'oppose en premier
 lieu l'autorité de plusieurs autres Parlemens,
 parmi lesquels on compte le Parlement de
 Paris , qui ne punissent point les Sorciers ,
 dès

dès qu'il n'y a point d'autre crime mêlé à la prétendue Magie. Voici l'expérience qu'on a faite dans le ressort de ces Parlemens; c'est qu'en cessant de punir les Sorciers, & les traitant simplement de fous, l'on a vû avec le tems qu'ils n'étoient plus Sorciers; parce que ne l'étant que par leur imagination, qui ne se nourrissoit plus de pareilles idées, la saine partie du monde ne daignant pas les redouter, ils devenoient enfin raisonnables: au-lieu que, dans les païs où l'on brûle les Sorciers, on ne voit autre chose, parce qu'on croit véritablement qu'ils le sont, en les voyant condamner au feu; & cette créance se fortifie dans ceux qui les regardent comme tels.

En second lieu, la Déclaration, que le Roi a faite pour le Parlement de Normandie, qui ordonna que les Sorciers, à qui on faisoit le Procès à Rouen, sortiroient de prison; cette Déclaration eut le pouvoir de faire taire les Démon.

En troisieme lieu, l'opinion d'un Parlement, qui condamne les Sorciers, ne peut pas être regardée comme une Loi certaine sur cette matiere.

Après ce Prélude, qui m'a paru nécessaire, je vais mettre devant les yeux l'Histoire de Gaufridy, que j'ai puisée dans les Pièces secretes.

Histoire
de Gau-
fridy.

Auprès des montagnes de Grace en Provençe, est un Village nommé Beauvezer, où demouroit un Prêtre nommé Gaufridy. Il avoit un neveu, fils de son frere, à qui il donna quelque teinture de Latinité, & des Belles-Lettres,

tres, pour le rendre capable de posséder une Cure qu'il avoit; on ne voit pas que le Neveu ait eu la Cure de l'Oncle, mais il fut héritier de ses Livres & de ses Meubles. Il trouva dans cette Bibliothèque un Livre de Magie, qui fut la cause de sa perte; cependant, il fut plus de huit ans sans en faire mauvais usage. Au bout de ce tems-là, il commença à le lire avec ardeur: comme il s'y appliquoit, le Diable s'apparut à lui, sous une figure humaine, vêtu comme un homme de condition, ou, si l'on aime mieux, comme un Financier. La frayeur s'empara alors de ses sens: on auroit de la peur à moins; mais, sa crainte se dissipa. Il lui vint dans la pensée de satisfaire deux passions par l'organe du Diable; la première, d'être dans une grande réputation de sagesse dans le monde, & particulièrement parmi les personnes distinguées par leur probité; la seconde, de jouir à souhait des femmes & des filles qui lui plairoient, & irriteroient ses desirs. Le Diable, à qui il communiqua son envie, lui dit: *Que me donneras-tu, si je te fais posséder tout ce que tu desires?* Gaufridy, ravi de la proposition, lui demanda ce qu'il vouloit de lui? Le Diable exigea que Gaufridy se donnât à lui sans réserve. Gaufridy eut cette complaisance-là pour le Diable.

Après quoi il lui demanda l'accomplissement de ses desirs. Le Diable ne répondit point; mais, il lui dit, qu'il reviendrait: il revint effectivement au bout de trois jours; alors il lui promit, que, par la vertu de son

souffle, il enflâmeroît d'amour toutes les filles & femmes qu'il voudroit posséder ; mais, qu'il falloit que le souffle parvînt jusqu'à l'odorat des personnes à qui il voudroit inspirer une forte passion. C'est apparemment sur ce modèle-là, qu'on a dit, qu'un Religieux, qu'on a voulu faire passer pour Sorcier, avoit donné de l'amour à une fille en soufflant sur elle. Ainsi, on n'a pas les gands de cette invention.

Le Diable donna son Billet, par lequel il s'engagea de donner cette vertu merveilleuse au souffle de Gaufridy, & de lui donner la réputation qu'il desiroit.

Le vent de sa réputation fut le vent de sa fortune ; il obtint la Cure de la Paroisse des Accoules de Marseille. Muni du rare secret de soumettre la vertu la plus farouche du beau sexe, Dieu sçait comme il sçavoit souffler, & le plaisir qu'il goûtoit de voir les plus belles personnes lui payer le tribut de leur amour.

Il avoit un grand accès dans la maison d'un Gentilhomme, qui s'appelloit le Sieur de la Palud. La grande réputation dont le Diable lui avoit donné le don, le faisoit recevoir agréablement de ce Gentilhomme, qui avoit trois filles d'une rare beauté. La Nature avoit distingué chacune par différens charmes. Elles étoient fort bien élevées dans la science du monde, qu'elles allioient avec la dévotion. Madeleine, l'une d'entre elles, fut celle qui plût davantage à Gaufridy. Il fut tenté de la posséder ; mais, comme elle étoit inséparable de sa mere, il ne pou-
voit

voit pas remplir ses desirs. Il souffla alors sur la mere : d'un dragon de vertu qu'elle étoit pour sa fille , il en fit un vrai mouton ; elle la lui amena dans sa chambre. On juge bien qu'un Sorcier, tel que Gaufridy, profita de l'occasion, la mere s'étant retirée.

Son plaisir étoit de souffler sur plusieurs femmes, sans se prévaloir de l'état où il les réduisoit. Il voyoit des prudes sauvages devenir des coquettes très apprivoisées ; c'étoit un charmant spectacle pour lui.

Il s'attacha particulièrement à Madeleine de la Palud. Plus il souffloit sur elle, plus elle étoit éprise pour lui d'un amour violent. Il vouloit qu'elle fît toutes les avances ; elle fut si bien infectée de ce souffle amoureux & diabolique, qu'elle ne pouvoit pas soutenir la violence de son amour : elle le venoit chercher par-tout, jusqu'à l'Eglise : elle vouloit qu'il fût toujours à la maison de son pere. Un Sorcier, qui auroit eu le goût délicat, n'auroit pas trouvé son compte dans une conquête aussi aisée.

Il fit sa principale affaire de regner absolument sur cette Demoiselle, on ne voit pas qu'il ait eu une grande ambition d'étendre ailleurs son empire amoureux. Il enrolla, dans le service du Seigneur Belzebut, sa Maîtresse, à qui il tira du sang du petit doigt de la main droite, dont elle fit sa signature avec un poinçon fort délié ; & afin de ferrer encore plus les nœuds de ce détestable engagement, il lui fit faire sept ou huit promesses qui tendoient au même but, c'étoit le même thème en sept ou huit façons différentes.

Le Diable s'étoit réservé dans ses traitez le pouvoir d'être le maître de toutes ses promesses, & de les transporter là où il voudroit; & il menaça Gaufridy, s'il les brûloit, de faire dans la maison un vacarme si horrible, qu'il en tomberoit roide mort.

Il fut fort surpris un jour, qu'étant allé voir le Pere Michaëlis Jacobin, & le Pere Antoine Capucin, avec qui il avoit eu un différend, il ne trouva plus les promesses. Le Démon les avoit emportées. Gaufridy brûla le Livre de Magie, non pas qu'il en fût defabusé; mais, il appréhenda qu'on ne trouvât chez lui ce Livre pernicieux, & qu'on ne lui fît son Procès comme à un Sorcier.

A l'égard du Sabbat, il dit que la première fois que les Sorciers y vont, ils sont marquez avec le petit doigt d'un Diable, qui a un office pour cela d'une création expresse; on sent, lorsqu'il imprime la marque, un peu de chaleur qui pénètre; & là où il a touché, la chair demeure un peu enfoncée.

Gaufridy fit marquer Madeleine à la tête, vis-à-vis du cœur, & en plusieurs autres parties de son corps. On lui mit une aiguille dans la cuisse, qu'elle ne sentit point; & lorsqu'elle y entra, on eût dit qu'on perçoit une peau de parchemin.

Les marques se couvrent quelquefois, mais après cela elles reviennent, & reprennent leur première force; quoiqu'on se convertisse, elles ne s'effacent point; c'est un signal qui reste toujours de la possession que le Diable a eu des Sorciers. Ces marques signifient qu'on

qu'on a fait une protestation d'être bon & fidele serviteur du Diable. Les Jurisconsultes diront, que cet engagement n'est pas bon, parce qu'il n'est pas *Synallagmatique* ; c'est-à-dire, obligatoire des deux côtez. Prenez garde, que le Diable ne promet jamais au Sorcier de lui tenir lieu d'un bon maître toute sa vie.

Gaufridy dit que le Diable a tenu des séances de Sabbat en divers lieux de la Provence, à la Baume de Rolland, à la Baume de Loubieres, & deux ou trois fois à la Sainte Baume; que dans ce dernier lieu, le Diable y porta Madeleine; jamais voiture ne fut plus douce & plus vîte: si on pouvoit s'y fier, ce seroit certainement la plus excellente de toutes.

Lorsqu'il vouloit aller au Sabbat, il se mettoit la nuit à la fenêtre toute ouverte; ou il sortoit de sa chambre, la fermant, & mettant la clé dans sa poche. Lucifer le prenoit sur le champ, & le transportoit au lieu du Sabbat, où il demouroit trois ou quatre heures, plus ou moins, suivant le mérite des affaires diaboliques.

Parmi les Sorciers, il y en a au Sabbat qui sont masquez; ils rendent tous leurs hommages à genoux au Souverain des Enfers.

Dans le Sabbat, Gaufridy faisoit avaler des caractères à Madeleine; les uns qu'il avoit écrits, les autres écrits par des Diables; le tout pour lui donner une dose d'amour si forte, qu'elle en devint forcenée; tant il ménageoit peu la Raison de Madeleine. Il a

confessé, qu'il a eu les dernières faveurs d'elle au Sabbat.

Il a dit aussi, qu'il a abusé de plusieurs filles ailleurs qu'au Sabbat, par la vertu magique de son souffle; mais, elles ne servoient qu'à l'amuser. Madeleine seule avoit le droit de faire sa principale occupation.

Il a déclaré, que le Démon étoit le véritable singe de la Divinité, qu'il imitoit au Sabbat toutes les cérémonies de l'Eglise. Les chandelles, que l'on y brûle, sont de poudre & de souphre; en éclairant, les Diables cherchent à effrayer. La cloche, avec laquelle on sonne, est de corne, & le battant de bois. On peut dire, que le Diable assurément n'aime pas la musique. Voilà la plus grande partie de ce que Gaufridy a confessé devant ses Juges.

Il faut regarder cette Histoire du Sabbat dans toutes ses circonstances, comme l'ouvrage de l'imagination déréglée de l'impie Gaufridy, qui a corrompu Madeleine de la Palud, par la contagion de ses impiétez. Nul égarement, où une imagination vive jusqu'à être visionnaire ne puisse tomber. J'ai purifié ce Récit de plusieurs ordures & impiétez, & n'ai rapporté que ce qui suffisoit pour donner une idée de l'extrême corruption du cœur de Gaufridy.

Madeleine, au milieu de cette vie horrible qu'elle menoit, se sentit pénétré des lumières de la Grace: elle y répondit, & embrassa l'Etat religieux dans l'Ordre de Sainte Ursule, sous la conduite des Peres de la Doctrine Chrétienne. Rien ne prouve mieux, que
le

le Sauveur est venu pour attirer à lui les plus infames pécheurs.

Gaufridy mit en vain tout en usage pour la détourner de son pieux dessein : désespéré de ne pouvoir réussir, il envoya une légion de Diables dans le Couvent ; Madeleine en eut quatre pour sa part : ils s'obstinèrent à garder le silence, & ne voulurent point dire le sujet de leur mission. A la fin, il y en eut un qui parla d'or, afin d'user de cette expression marotique : il s'appelloit Verrine ; il prêcha à merveille, on ne l'auroit jamais pris pour un Diable, tant il sçavoit bien se déguiser. Si je n'avois pour Lecteurs que des enfans & des grand-mères, je n'oublierois pas de leur raconter l'Histoire des Sorciers, qui, sous une forme invisible, se rendoient dans le Couvent ; je leur dirois l'Histoire d'une gentille Sorciere, qui, étant enfermée dans une chambre, où elle voltigeoit dans l'air sans qu'on la vît, n'osant pas sortir par la cheminée, parce qu'on y faisoit jouer des épées, fut atteinte au côté gauche près du cœur, par un Suisse qui donnoit des coups perdus d'une hallebarde ; après quoi on ouvrit la porte. Un Religieux, à qui Madeleine apprit cet accident, demanda pourquoi le Diable n'avoit pas fait une ouverture à la maison pour faire sortir cette Sorciere ? Madeleine, initiée au mystere, répondit que le Diable avoit le pouvoir de la faire sortir par un trou, où un chat pouvoit à peine passer ; mais, qu'il ne pouvoit faire aucune ouverture sans le consentement du Maître du logis. Le bon Historien, qui nous apprend cela, s'écrie : Ce

font des choses bien admirables ; mais , néanmoins , bien véritables ! Il est vrai que nous n'avons pas d'autre garantie que celle de cet Historien ; mais , il y en a qui sans examen la croiront de la meilleure foi du monde. Puisque , sans vouloir dire ce petit trait d'Histoire , je l'ai dit , il le faut achever.

On entendit le soir du même jour une voix mourante & plaintive , on jugeoit qu'elle étoit sur la cime d'une montagne voisine. On alla consulter Madeleine , qui mettant la tête à la fenêtre ; Ne voyez-vous pas , dit-elle , une fille qui est celle qui a été blessée ce matin ? Gaufridy la tient sur ses genoux , elle expire , il la console du mieux qu'il peut. Jugez quelle consolation il pouvoit lui donner. Madeleine avoit seule le privilege de voir ce spectacle. Mais , sur les neuf heures du soir , les Diables voulurent que les Religieuses vissent la cérémonie de la pompe funebre. Elles virent paroître en l'air quantité de flambeaux , dont la lumiere rendoit la nuit aussi claire que le jour. Un superbe convoi marchoit gravement.

**Là d'un Enterrement la funebre ordonnance ,
D'un pas lugubre & lent vers les Enfers s'avance,**

On sçut que le corps de cette Sorciere , après une longue promenade dans les airs , avoit été jetté dans la mer , & que la défunte étoit une aimable personne , qui méritoit un autre sort que celui d'être aimée du Diable : qu'elle étoit fille d'un Gentilhomme , nommé

mé Coran, qui demeuroit à Paris, auprès du Carrousel du Louvre; on ne peut rien de mieux circonstancié. Peut-on après cela soupçonner cette Histoire de fausseté?

Parmi les femmes sur lesquelles souffla Gaufridy, Victoire Courbier, femme d'un Gentilhomme, en fut une. Ce fut dans le Tribunal de la Confession qu'il mit en œuvre son secret magique; elle retourna chez elle toute embrasée d'un feu impur, son mari ne la reconnut plus. On ne dit point au Procès les remèdes qu'elle éprouva; mais, elle réussit à éteindre la flamme impudique qui la dévorait, & elle vainquit le Diable.

Gaufridy ne fut pas plus de six ans en possession paisible de sa Magie. Tout le monde vint enfin à le connoître comme un insigne Magicien. Il fut mis en prison, & si je voulois me servir des ornemens qu'un Historien me prête, je dirois qu'on entendit hurler toutes les nuits, à la cime de la Tour de la Prison, un gros chat-huant, dont la voix effroyable glaçoit tous les cœurs.

Rien ne prouve mieux que le Diable est un traître. Par sa lugubre musique n'apprenoit-il pas que celui à l'honneur de qui elle se faisoit, étoit un franc Sorcier? Gaufridy, grâces à Lucifer, n'étoit-il pas vaincu avant que d'être jugé?

Venons maintenant à l'Arrêt du Parlement de Provence; tout en est curieux. Je n'en omettrai pas le Vû.

„ Vû par la Cour le Procès Criminel, & Arrêt du
 „ Procédures faites par autorité d'icelle, à Parlement
 L. 5 „ la

d'Aix, qui
condamna
Gaufridy.

„ la Requête du Procureur-Général du Roi,
„ Demandeur & querellant en cas & crime
„ de rapt, séduction, impiété, magie, sor-
„ cellerie, & autres abominations, contre
„ Messire Louis Gaufridy, originaire de
„ Bauvezzer les-Colmar, Prêtre Beneficier
„ en l'Eglise des Accoules de la Ville de
„ Marseille, querellé & Prisonnier en la Con-
„ ciergerie du Palais. Procès verbal des
„ preuves & indices de la possession de Ma-
„ deleine de Mandoulz, dite de la Palud,
„ l'une des sœurs de la Compagnie de Sainte
„ Ursule, tenue pour possédée du malin Es-
„ prit, observé & reconnu dans la personne
„ d'icelle, dès le premier Janvier dernier
„ jusqu'au cinquième Février suivant, en la
„ Sainte Baume, par Frere Sebastien Mi-
„ chaëlis, Docteur en Théologie, Vicaire
„ Général de la Congrégation Réformée des
„ Freres Prêcheurs, & Prieur du Couvent
„ Royal de Saint Maximin; dûment attesté
„ par d'autres peres, en date du 20. dudit
„ mois. Délibération de la Cour, conte-
„ nant Commission à Messire Antoine Se-
„ guiran, Conseiller en icelle, pour infor-
„ mer sur les faits de ladite Accusation, &
„ faire saisir & traduire aux Prisons du Pa-
„ lais ledit Gaufridy. Autre Délibération de
„ ladite Cour, contenant Commission à
„ Messire Antoine Thoron, aussi Conseiller
„ en icelle, pour ladite la Palud, & infor-
„ mer sur les faits & intendits baillez par
„ le Procureur Général-du Roi, & faire le
„ Procès audit Gaufridy, conjointement a-
„ vec Messire Garaudau, Vicaire de l'Arché-
„ vê-

„ vêque d'Aix, du 18. dudit mois. Audi-
 „ tion, & déposition, & confession de ladite
 „ Madeleine, touchant ledit rapt, séduction,
 „ & subornation d'icelle; en ce qui est de la
 „ magie, pactes, & promesses faites aux ma-
 „ lins Esprits, & autres abominations men-
 „ tionnées au Procès-verbal du 21. dudit
 „ mois. Autre cahier d'informations prises
 „ par ledit Commissaire, du 23. du même
 „ mois. Attestation de Maître Antoine de
 „ Merindol, Docteur-Médecin, & Profes-
 „ seur Royal en l'Université de cette Ville
 „ d'Aix, touchant les accidens & mouve-
 „ mens étranges & extraordinaires; arrivez
 „ en la personne de ladite la Palud, durant
 „ le tems qu'il l'a traitée avant la manifesta-
 „ tion de possession d'icelle, du 23. dudit
 „ mois. Rapport fait par Messire Jaques Fon-
 „ taine, Loys Graci, & ledit Mirindol, Doc-
 „ teurs & respectivement Professeurs &
 „ Médecins, & Pierre Bontems, Chirurgien
 „ Anatomiste, aussi Professeur en ladite U-
 „ niversité, par Ordonnance desdits Com-
 „ missaires, sur la qualité des accidens extra-
 „ ordinaires qui arrivoient par intervalles en
 „ la tête & cerveau de ladite Palud, & cau-
 „ ses d'iceux, & sur la qualité, causes &
 „ raisons des marques insensibles, étant en
 „ sa personne & par elle indiquées, & en-
 „ core sur la virginité & défloration d'icelle
 „ les 21. & 27. dudit mois, & 5. Mars der-
 „ nier; Interrogatoire & Réponse dudit Gau-
 „ fridy, des 27. Février & 1. Mars dernier.
 „ Autre Délibération de ladite Cour, que le-
 „ dit Messire Antoine Thoron, Commissaire
 „ ci-

„ ci-devant député, fera & continuera l'en-
„ tiere instruction dudit Procès, dudit 4.
„ Mars. Procès verbal de la confrontation
„ & contestation verbale d'entre ladite de
„ la Palud & ledit Gaufridy, du 5. dudit
„ mois. Rapport des marques trouvées sur
„ la personne dudit Gaufridy, suivant l'in-
„ dication faite par ladite Madeleine, du
„ 8. dudit mois de Mars. Publication du-
„ dit Rapport avec confrontation desdits
„ Médecins & Chirurgiens à ce commis, &
„ députez par lesdits Commissaires. Recol-
„ lement & confrontation des autres Té-
„ moins, dudit jour 8. Mars. Autre cahier
„ d'information prise en la Ville de Mar-
„ seille, des 5, 6, & 7. Avril dernier. Au-
„ dition de Damoiselle Victoire de Corbier,
„ prétendue d'avoir été charmée par ledit
„ Gaufridy, sur le fait cause du trouble,
„ & la disposition de son entendement, a-
„ mour & affection scandaleuse, & déréglée
„ envers ledit Gaufridy; sur le fait de ladite
„ information en soufflant sur icelle, des
„ 12. & 19. dudit mois d'Avril. Procès-
„ verbal des Confessions volontairement
„ faites par ledit Gaufridy, des autres cas
„ & crimes à lui imposez, des 14. & 15.
„ dudit mois. Retractation d'icelui, du mê-
„ me jour 15. Avril après midi. Lettres de
„ Vicariat de l'Evêque de Marseille à Mes-
„ sire Joseph Pelicot, Prévôt en l'Eglise
„ Métropolitaine en cette Ville d'Aix, aussi
„ Vicaire de l'Archévêque dudit Aix, pour
„ à son nom, lieu & place, faire juger,
„ ordonner à l'encontre dudit Gaufridy,
„ son

„ son Diocesain, tout ainsi que ledit Evê-
 „ que pourroit faire, si présent y étoit, du
 „ 17. dudit mois. Procuration faite par le-
 „ dit Gaufridy, pardevant ledit Prévôt, en
 „ ladite qualité de Vicaire, afin de pour-
 „ suivre la restitution des cédules y men-
 „ tionnées aux qualitez y contenues, du
 „ 19. dudit mois. Ordonnance dudit Con-
 „ seiller, & Commissaire, & dudit Messire
 „ Pelicôt, tant en qualité de Vicaire dudit
 „ Evêque de Marseille, que comme Vicaire
 „ dudit Archevêque d'Aix, que ladite Pa-
 „ lud feroit recolée sur ses auditions & dé-
 „ positions, & de nouveau confrontée audit
 „ Gaufridy. Autres secondes Confessions
 „ par lui faites, & réitérées respectivement
 „ les 22. & 23. dudit mois d'Avril, con-
 „ formément aux premières. Autre Rapport
 „ desdits Docteurs en Médecine & Chi-
 „ rurgien, sur l'abolition des marques de la-
 „ dite de la Palud, rétablissement & vivifi-
 „ cation de tous les endroits d'icelles, dési-
 „ gnées au précédent Rapport du 23. dudit
 „ Mars. Procès verbal des interruptions &
 „ accidens extraordinaires, survenus durant
 „ la Confession de ladite Madeleine; tortu-
 „ res & tourmens par elle soufferts, & pa-
 „ roles exprimées par la bouche, outre &
 „ par dessus le contenu auxdits interrogatoi-
 „ res & réponses. Attestation de l'abolition,
 „ rétablissement & vivification desdites mar-
 „ ques advenues le jour & fête de Pâques,
 „ durant la célébration de la sainte Messe.
 „ Jugement des Objets & Conclusions du
 „ Procureur-Général du Roi. Oûi ledit
 „ Gau-

„ Gaufridy en la Chambre, & le Rapport
„ du Commissaire sur ce député.
„ Dir a été, que la Cour a déclaré &
„ déclare ledit Louis Gaufridy atteint &
„ convaincu desdits cas & crimes à lui im-
„ posez, pour réparation desquels l'a con-
„ damné & condamne d'être livré entre les
„ mains de l'Exécuteur de la Haute Justice,
„ mené & conduit par tous les lieux & car-
„ refours de cette Ville d'Aix accoutumez,
„ & au devant de la grande porte de l'Eglise
„ Métropolitaine de Saint Sauveur dudit Aix,
„ faire amende honorable tête nue & pieds
„ nuds, la hart au col, tenant un flambeau
„ ardent en ses mains, & là à genoux, de-
„ mander pardon à Dieu, au Roi, & à la Jus-
„ tice; & ce fait, être mené en la place des
„ Prêcheurs de ladite Ville, & y être ards
„ & brûlé tout vif, sur un bucher qui à ces
„ fins y sera dressé, jusqu'à ce que son corps
„ & ossemens soient consumez & réduits en
„ cendres, & icelles après jettées au vent;
„ & tous & chacuns ses biens acquis & con-
„ fisquez au Roi. Et avant être exécuté, se-
„ ra mis & appliqué à la Question ordinaire
„ & extraordinaire, pour avoir de sa bou-
„ che la vérité de ses Complices; & néan-
„ moins avant que de proceder à ladite exé-
„ cution, sera mis préalablement entre les
„ mains de l'Evêque de Marseille son Dio-
„ césain, ou à son défaut, d'autre Prélat
„ de la qualité requise, pour être dégradé
„ à la maniere accoutumée. Fait au Parle-
„ ment de Provence séant à Aix, & publié
„ à la Barre, & audit Gaufridy en la Con-
„ cier-

„ cierge; lequel en même instant a été
 „ appliqué à la question ordinaire & extra-
 „ ordinaire, présens Messieurs les Commis-
 „ saires députez, & sur les cinq heures a-
 „ près midi a été exécuté à mort, ayant
 „ au préalable été dégradé par le Sieur E-
 „ vêque de Marseille son Diocésain, dans
 „ l'Eglise des Freres Prêcheurs dudit Aix,
 „ en présence desdits Sieurs Commissaires,
 „ suivant la forme & teneur du présent Ar-
 „ rêt, le dernier Avril 1611.

Signé, M A L Y V E R N I.

Gaufridy avoit prédit, qu'à sa mort il arri-
 veroit de grands malheurs: sa prédiction fut
 accomplie. Pendant le tems de l'exécution,
 le Sieur d'Esprade, Gentilhomme, fiancé a-
 vec la fille du Président de Brasse, fut as-
 sassiné par derriere à coups de poignard par
 le Chevalier de Montauroux: quoiqu'il y
 eût trois mille personnes dans la place où le
 crime se commit, on ne pût pas arrêter le
 meurtrier. Un enfant tomba de dessus un
 arbre, & se tua. Une jeune Demoiselle fut
 blessée d'un coup de poignard par le même
 Chevalier. Des accidens sinistres & funes-
 tes devoient accompagner le supplice d'un
 tel Sorcier, la peste du genre humain.

Dans les motifs de l'opinion d'une partie
 de Juges du Parlement de Provence sur une
 Affaire célèbre & recente, motifs qu'ils ont
 envoyez à M. le Chancelier, ils disent „ que
 „ les Loix si sévères contre les Ravisseurs,
 „ n'imposent d'autres peines aux victimes
 „ de

„ de leur passion, que la honte dont elles
 „ demeurent chargées: c'est ainsi, pour-
 „ suivent-ils, que notre Parlement l'a tou-
 „ jours observé dans les accusations de rapt,
 „ & même dans le cas d'un inceste spiri-
 „ tuel. Nous en avons un célèbre préjugé
 „ dans nos Registres en la Cause de Louis
 „ Gaufridy, Curé de la Paroisse des Ac-
 „ coules en la ville de Marseille. L'illustre
 „ M. du Vair, qui ne croyoit pas aux Sor-
 „ ciers, présida à ce Jugement; & M. le
 „ Conseiller Thoron, dont les lumieres
 „ sont encore en honneur dans ce Parlement,
 „ fit l'instruction de ce Procès. Comme ici,
 „ disent-ils en faisant l'application à l'espe-
 „ ce du Procès dont ils rendent compte, il
 „ y avoit du sortilege imputé à l'accusé;
 „ mais, ayant été atteint & convaincu d'in-
 „ ceste spirituel, il fut condamné à être brûlé
 „ tout vif; & Madeleine de la Palud, Pénit-
 „ tente de ce Cuté, & par lui séduite & a-
 „ busée, ne fut pas même décrétée. „

Plus bas ils nous apprennent, que le Pere
 Michaëlis, Prieur des Jacobins, & Inquisiteur
 d'Avignon, Confesseur de Madeleine de la
 Palud, ne fit rien de reprehensible en don-
 nant des lumieres aux Juges sur sa Péniten-
 te: il ne révéla la Confession de cette fille,
 que sous la condition que la Cour confirme-
 roit, continuent-ils, & accorderoit à cette
 fille l'assurance de n'être point recherchée.

On pourroit conclure de-là, que Gaufridy
 ne fut condamné au feu, que comme coupable
 d'inceste spirituel, & non comme Sor-
 cier: cependant, l'Arrêt prouve le contraire,
 puis-

puisqu'il porte, qu'il est atteint & convaincu des cas & des crimes à lui imposez. On ne voit pas dans l'Histoire de Gaufridy, & dans ses Réponses, qu'il se soit servi de la Confession, ni de la Direction, pour séduire Madelaine de la Palud; quoique dans le Procès il ait confessé qu'il a séduit plusieurs autres filles par ces deux voyes.

Quand on pardonneroit à une fille une séduction ordinaire, lui pardonne-t-on les impiétez dont elle pourroit être coupable? Et si on use d'indulgence envers elle au Parlement de Provence, elle n'échaperoit pas à la Justice aux autres Parlemens. Ces crimes, dignes de peines capitales, cessent-ils d'être punissables, dès qu'ils ont été suggerez & inspirez? Depuis quand la foiblesse du complice l'absout-elle d'un grand crime?

A l'égard de Gaufridy, sa Magie imaginaire a mérité d'être punie, à cause de tous les cœurs qu'elle a corrompus: ses impiétez ont mérité le feu, sans qu'on doive l'envisager comme un homme réellement Sorcier, suivant l'idée de M. du Vair, qui présida dans ce Tribunal.

Le souffle, qui avoit une si grande vertu, est un incident merveilleux du Roman magique. Ce qui dément l'Histoire de mille personnes soufflées, c'est qu'on n'en voit que deux au Procès, qui sont Madeleine de la Palud, & Victoire Courbier, qui se plaignent de ce souffle diabolique. En supposant que Gaufridy eût fait des conquêtes parmi le beau sexe par une voye extraordinaire, comme on ne doit recourir à une cause

surnaturelle, que lorsqu'on n'en trouve point de naturelle, j'aimerois encore mieux dire, qu'il sçavoit composer des philtres amoureux, qui peuvent, suivant Van Helmont, inspirer de l'amour; &, selon l'esprit de la renommée qui exagere, quelques cœurs qu'il aura soumis par des charmes naturels, lui auront fait une réputation d'un petit Alexandre dans l'Empire de l'Amour.

*Preftiges de
la Voifin,
& des faux
Magiciens.*

La Comédie de la Devinereffe, qui dévoile si bien la fameuse Voifin, & développe tous ses artifices, est fort propre à guérir ceux qui sont entêtez des Sorciers, & de leurs Prédiction: on y voit que la Voifin sçavoit tout ce qui se passoit dans les familles, par les domestiques, avec lesquels elle étoit d'intelligence, & qu'elle récompensoit. Ainsi, les Dames, qui la venoient voir, surprises de la trouver si bien instruite, croyoient qu'un Esprit familier lui donnoit ces connoissances. Elle fait croire à un Bourgeois, qu'elle a une épée enchantée, avec laquelle on tue son adversaire sans courir aucun risque: elle lui vend bien cher cette épée; &, pour le tromper plus sûrement, elle a un homme aposté qui fait querelle à ce Bourgeois, & qui se laisse desarmer dès que le Bourgeois veut se servir de son épée enchantée.

Elle sçait, par le moyen des domestiques qu'elle a placez, qu'on a volé des pistolets, & quel est le voleur: celui qui est volé vient la consulter; elle a eu la précaution de faire peindre le voleur, les pistolets, & le lieu où ils ont été pris: pendant qu'elle oblige celui qui la consulte à regarder dans un grand bas-

fin

fin plein d'eau, elle fait descendre du haut du plancher un zigzac, qui tient une toile où sont peints deux pistolets sur une table; cette peinture se représente dans le bassin un instant, & puis elle disparoit; le même zigzac fait voir ensuite le portrait du voleur. Qui ne croiroit, qu'un tel bassin est magique, & que le diable fait l'opération d'y figurer des pistolets & le voleur?

Comme elle s'entend avec la Femme de Chambre d'une Dame, qui veut sçavoir si son mari mourra avant elle, elle lui persuade qu'elle connoitra cet événement par un signe: l'urne, lui dit-elle, qui est au milieu de plusieurs porcelaines, qui sont sur votre cabinet, tombera cette nuit pendant que vous dormirez; si elle se casse, votre mari mourra le premier; si elle est entiere, vous mourrez la premiere. On comprend que la Femme de Chambre est chargée de faire tomber l'urne.

Elle fait croire à une jeune fille crédule, qu'elle fait faire des biscuits, qui font venir des tetons.

Elle s'entend avec un amant, qui est caché chez elle: elle a un miroir sans glasse adossé contre un mur, qui est percé dans l'endroit où elle devroit être; ce miroir répond à une chambre voisine, dans laquelle elle fait passer cet amant dans l'attitude qu'elle imagine: il passe comme un éclair; sa maîtresse, qui est venue la consulter, regarde cela comme une apparition: elle fait écrire cette Dame à son amant, elle dit qu'elle va envoyer la lettre; elle fait paroître l'amant qui la lit, qui y ré-

pond; la réponse tombe ensuite aux pieds de la Dame, qui croit qu'un Esprit familier a porté cette lettre, & rapporté la réponse.

Elle fait croire qu'elle a une pomade, qui donne de la beauté, qui appétisse la bouche, rend l'œil plus fendu, & donne une juste proportion au nez; qu'elle a un syrop qui donne de la voix: elle fait chanter celle dont elle veut embellir la voix, afin d'en prendre la mesure. Elle fait tomber par la cheminée un corps par pièces, dont tous les membres se rejoignent. Tout cela se peut exécuter par un habile Machiniste.

Elle fait tonner, & l'on voit des éclairs: c'est un spectacle que l'on a souvent à l'Opéra.

Voilà comment elle étoit parvenue à acquérir la réputation de Sorcière. Le Maréchal de Luxembourg n'en fut pourtant pas la dupe: ce Seigneur, ayant demandé à voir le Diable, on le lui fit paroître sous une forme épouvantable; mais, loin de s'effayer, il mit l'épée à la main, il alloit percer le Diable, si le Diable n'eût crié miséricorde, & ne se fût fait connoître pour celui qui jouoit ce rôle pour gagner sa vie.

Nous voyons dans le Monde enchanté de Bekker, qu'un Magicien abattit une bosse en passant la main dessus: cette bosse n'étoit qu'une vessie enflée.

Ceux, qui possèdent la Magie naturelle, imposent facilement, & réussissent sans peine à passer pour de véritables Magiciens. On peut, par des secrets d'Optique, fasciner les yeux,

yeux, & faire voir dans un lieu des objets qui n'y sont point, ou qui ne sont pas tels qu'ils paroissent : en ménageant la lumière dans un endroit obscur, on grossira les objets, on fera paroître des images pour des réalitez : il ne faut pas faire de plus grands fraix que cela, pour passer pour Sorcier.

Jean Faustus Cudlingen, Allemand, fût prié de faire quelques prestiges : étant à table avec plusieurs personnes, il promit de leur montrer ce qu'ils voudroient. D'un commun consentement, ils lui demandèrent qu'il leur fît voir une vigne chargée de raisins mûrs prêts cueillir : il croyoient que comme on étoit alors au mois de Décembre, il ne pourroit faire ce prodige. Il consentit à leur demande, & promit que tout à l'heure, sans sortir de table, ils verroient une vigne telle qu'ils souhaitoient ; mais, à condition que tous tant qu'ils étoient, il resteroient dans leurs places, & attendroient qu'il leur commandât de couper & de cueillir des grappes de raisin ; les assurant, que quiconque desobéiroit courroit risque de la vie. Tous ayant promis de lui obéir exactement, tout d'un coup Faustus charma tellement les yeux & l'imagination de ces conviez, qui étoient à-demi-yvres, qu'il leur sembloit voir une très belle vigne, chargée d'autant de longues & grosses grappes de raisin qu'ils étoient d'hommes assis à table. Ces gens excitez, à la vûe de ces beaux & gros raisins, prennent leurs couteaux, attendent que l'aus-

tus leur commande de couper les grappes. Il se fit un plaisir de les tenir quelque tems dans cette posture, & puis tout d'un coup il fit disparoître la vigne & les raisins; & chacun de ces buveurs, qui pensoit avoir en sa main une grappe pour la couper, se trouva tenant d'une main le nez de son voisin, & un couteau pour le couper; de sorte que s'ils eussent coupé cette grappe, sans attendre l'ordre de Faustus, ils se seroient coupé le nez les uns autres. Ainsi, la Mere des Sorciers est la Simplicité, ou la facilité qu'on a de croire le merveilleux.





RELIGIEUSE

P R E T E N D U E

HERMAPHRODITE,

*Sur le Bénéfice de laquelle on jetta un
Dévolu.*

IL m'est tombé entre les mains un Plaidoyer de Mrs. Pouffet de Montauban pour la Dame d'Apremont, taxée d'être Hermaphrodite, & d'avoir mené une Vie déréglée. On a soutenu, qu'elle étoit incapable d'avoir un Prieuré qu'elle possédoit; & la Dame Damilly Religieuse jetta un Dévolu sur ce Bénéfice. Le Procès fut plaidé au Grand Conseil. Comme la matiere m'a paru curieuse, j'ai cru que je devois refondre en plusieurs endroits ce Plaidoyer, qui n'étoit pas tel qu'il devoit être, & que je devois l'accommoder au stile & l'éloquence d'à présent, afin de tâcher de plaire, non-seulement par la matiere, mais par l'art de la traiter.

J'ai regardé cet Ouvrage, comme un arbre dont il falloit élaguer bien des branches, afin de lui donner une belle forme.

Messieurs, il est honteux à un coupable

de se défendre, & cette honte fait la première peine de son crime; il est honteux à un innocent de se justifier en public, & cette pudeur est le caractère de sa vertu. Souvent l'Innocence calomniée n'a point appris l'art de plaider sa Cause, & l'Imposture se prévaut de son embarras pour la confondre. Mais il est encore plus honteux à une fille accusée, d'être réduite à chercher des raisons pour convaincre son Accusateur de calomnie; parce que la pudeur, qui est la garde fidele de toutes les vertus, est encore plus particulièrement le partage du sexe. Aussi le voyons-nous dans son innocence perdre l'usage de la parole; il met plutôt la main à ses yeux qu'à sa blessure, & il a plutôt recours à ses larmes qu'à sa défense. Quelle doit donc être la pudeur qui couvre le visage, non pas d'un coupable, non pas d'un homme innocent, mais d'une fille Religieuse, scandaleusement traduite & injustement accusée à votre Tribunal? Quelle doit être sa confusion? Etant un vaisseau d'honneur, on la veut faire passer pour un vaisseau d'opprobre, quand on la déplace de dessus l'Autel où elle est élevée par la dignité de son rang, pour la confondre avec de vils esclaves des desirs de la chair.

Pour avoir une juste idée de ce que souffre la pudeur dans une personne innocente, il faut considérer, que c'est la couleur précieuse de la vertu, que c'est ce sang du cœur répandu sur le visage, ce sang si bien ménagé par les mains de la Nature, qui vient au secours de l'innocence accusée,
qui

qui se répand sur le front, & que là il triomphe de la calomnie, il éclaire & persuade les Juges: or, le sang ne sort jamais de sa place, que par une extrême violence dont la cause annonce l'innocence.

Ma Partie, Messieurs, ne dira rien pour sa défense qui puisse blesser la pureté de la lumière qui l'environne dans le sanctuaire de la Justice: quelle consolation pour elle d'être obligée de se justifier devant vous, d'établir son innocence devant de si sages Magistrats, souverainement intelligens!

On attaque son sexe, & ses mœurs. Pour donner créance à ce que l'on dit contre son sexe, il faut faire revivre ici des chimères d'imagination, des fantômes d'esprit, des idoles des peuples trompez, des fables l'ouvrage du loisir; il faut faire renaître le tems des Romains, & le siècle des Métamorphoses.

A l'égard de ses mœurs, on donne un démenti à des témoins irréprochables, on substitue le vice à la vertu, le dérèglement à la pureté, l'intempérance à la sobriété: ainsi, l'on ne se contente pas de changer le corps, on change l'ame entièrement; & d'un monstre de Nature, on fait un monstre de Débauche.

Le Prieuré des Filles-Dieu de Chartres est de l'Ordre de S. Augustin; la dernière Titulaire de ce Bénéfice étoit Sœur Anne de Salar de Bouron, personne de piété singulière & exemplaire. Sœur Angelique de la Motte, ma Partie, étoit sa niece, fille du Sieur de la Motte d'Aprémont, & d'Anne de Salar, Sœur de la Prieure. Quand elle fut formée, la Nature ne se méprit point dans son sexe;

& dans ses sceaux imprimez à l'enfant dans les entrailles de sa mere, ouverts & manifestez par l'accouchement, on y vit la vraye empreinte de son sexe. Depuis sa naissance, elle a crû sous les yeux de ses Perc & Mere dans la modestie, & l'habit d'une fille qui passe de l'enfance à la puberté: elle a vécu dans tous les exercices du sexe; & comme rien n'en a blessé l'honneur & la pureté, rien n'en a démenti la dépendance & la soumission: on n'a fait à son sujet aucune Histoire où l'on laisse soupçonner un sexe équivoque, & où l'on ait pratiqué des ruses pour le découvrir, ainsi que fit Ulysse à Achille travesti en femme.

Quand les premiers rayons de sa raison commencèrent à poindre, elle forma la généreuse résolution de se vouër à Dieu, & de vivre dans la retraite. A cela, Messieurs, ne reconnoissez-vous pas son sexe, qui d'ordinaire s'engage plus aisément à se lier par des vœux, que l'homme? Soit que l'esprit de Dieu soit plus fort dans le plus foible; ou soit, suivant le langage de l'Eglise, que la dévotion soit le véritable partage du sexe.

En 1623. ma Partie entra dans l'Abbaye de Bleffac, elle y fut Novice; & son indisposition l'ayant obligée de quitter cette Maison pour quelque tems, un desir ardent de faire ses vœux étant sa plus forte & sa seule passion, elle pria sa mere, alors veuve, d'agréer qu'elle fut Religieuse dans le Couvent de sa tante: elle fut appuyée de la Prieure, & de toutes ses Religieuses; elle entra dans ce Monastere le 9. Novembre de la même

même année, âgée de dix-neuf ans, ayant le cœur pénétré d'une joye qui se communiqua à toutes les Religieuses.

On n'avoit point alors ouï dire, qu'elle eût un autre sexe que celui dont elle portoit l'habit, ou que le sien fut changé par un miracle.

Elle a fait ses vœux comme une fille, & les paroles, les cérémonies, & les consécractions qui les ont formez, ont été portées sur l'Autel pour en faire Dieu dépositaire, comme des paroles saintes; & les dépôts saurez de ces Registres, que l'on conserve, feront foi à toute la postérité de sa profession, & en même tems de son sexe. En cette qualité elle a vécu dans son Couvent, non-seulement comme une fille, mais comme une fille Religieuse, observant exactement la Règle de Saint Augustin, soumise à tous les ordres de sa Supérieure, sans manquer aux services du Chœur, ni aux moindres exercices de sa Religion.

J'ai toutes les Permissions qui ont été données par les Vicaires de M. l'Evêque de Chartres en divers tems, soit que la poursuite de quelques affaires, ou quelque maladie, ou quelque autre raison, l'ait obligée de sortir du Couvent pour venir à Paris.

Quoi! Messieurs, seroit-il possible, qu'on se fût trompé si longtems? Car, ces Permissions sont depuis 1644, jusqu'en 1649. Est-il possible que les ténèbres aient été perpétuellement répandues sur son état, que l'on ne se fût point apperçu que ce fut un garçon déguisé en fille, on si l'on aime mieux,
un

* Evêque
de Char-
tres.

un Hermaphrodite, & que l'on n'eût point découvert ce monstre & cette énigme? Est-il possible, si cette Histoire eût eu la moindre vraisemblance, que Monsieur Lescot, * Prélat d'un mérite éminent, & d'une vie exemplaire, & qui n'est décédé qu'en 1656, eût souffert ce desordre, eut souffert un homme, ou quelqu'un qui n'eût été ni homme ni femme, parmi des filles & des Religieuses? Auroit-il souffert ce scandale à ses yeux, & à la porte de son Evêché? N'auroit-il pas chassé ce loup de ce troupeau? L'auroit-il laissé renfermé dans la bergerie, s'il y eût eu le moindre desordre dans les mœurs de Sœur Angelique de la Motte? M. l'Evêque de Chartres auroit-il gardé le silence? Si quelqu'un, comme parle le Prophete, eût rompu la Haye qui conserve, & qui fait la clôture de la moisson du Seigneur, ne l'auroit-il pas sur le champ fait rétablir par la force de son autorité? Cependant, il ne se plaint de rien: son silence parle bien haut en faveur de l'innocence de ma Partie. Après cela, écouterait-on une Accusatrice, qui remue ciel & terre pour chercher un Hermaphrodite, & qui élève sa voix, en disant, qu'elle l'a trouvé?

En 1651, Anne Salar de Bouron, âgée de 71. ans, résigna à ma Partie son Prieuré, en forme de Coadjutrice; elle étoit alors âgée de 45. ans; & sur la nomination de M. le Duc d'Orléans, elle eut son Brevet du Roi; & ses Bulles de Rome du 13. Septembre de la même année étant fulminées, elle prit possession du Prieuré le 19. Septembre,

aupar-

auparavant qu'elles fussent arrivées, & le 10 Février 1652. après qu'elle les eut reçus; sans que personne s'y soit jamais opposé, sans que l'on ait jamais remarqué, ni incapacité dans sa personne, ni aucune tâche dans ses mœurs.

Sa tante meurt en 1654, & par sa mort elle laisse sa nièce dans la possession du Bénéfice, dont elle prend possession de nouveau le premier Juin de cette année.

Elle a vécu Supérieure comme elle a vécu Religieuse; l'honneur & l'avantage du commandement ne lui a point fait changer de mœurs; elle a toujours fait connoître par ses actions, que sa tante ne s'étoit point méprise par son choix, & que la considération du sang avoit cédé à celle du mérite & de la vertu: & non seulement M. Lescot a approuvé la régularité de sa conduite comme Religieuse, & comme Supérieure; mais, le Chapitre de Chartres pendant la vacance du Siège en Octobre 1656, ayant fait sa Visite dans ce Couvent, ces Messieurs trouvèrent dans l'esprit de la Prieure une supériorité sans orgueil, & dans celui des Religieuses, une obéissance sans contrainte; toute la distribution de leur tems & de leurs œuvres fort utilement faite, & conforme à la Regle de Saint-Augustin, la Maison bien réglée, un Confesseur fort zélé, la clôture gardée. La visite n'aboutit qu'à ordonner que la grille d'un Parloir d'en-haut fût rendue plus régulière, & qu'une porte du Couvent fût achevée.

Comment ce tableau fidèle, prouvé par une Visite authentique, comment tous les faits qu'on

qu'on a rapportez se concilient-ils avec l'image qu'on vous a fait d'un monstre? On vous a représenté ma Partie comme un de ces prodiges que Dieu donne au monde au jour de sa colère; ce Couvent, loin d'être la maison de Dieu, & l'asyle de la vertu, est une caverne de péchereffes, & la retraite du vice; toutes les Religieuses coupables, la plupart meres à plus d'un titre; mais, ce qui est horrible à s'imaginer & à dire, les enfans de ces meres peuvent trouver leur pere dans la Prieure.

Voyons maintenant la Procedure, & ce qu'a fait la Sœur Damilly, & les Religieuses de l'Abbaye de Clairets de l'Ordre de Cîteaux.

Sœur Anne de Salar de Bouron est morte le premier Juin 1654. Un an après, la Dame Damilly obtint des Provisions *per obitum*, à cause de mort, où il y a deux choses à remarquer. La premiere, la clause, *aut alio quovis modo*: „ Ou autrement, de quelque „ maniere que ce soit. „ La Sœur Damilly interprete cette clause vague, en fondant ses Provisions sur l'incapacité de ma Partie, qui est, dit-elle, Hermaphrodite. Voici la seconde clause, *Dummodo ibi par vel arctior vigeat observantia; alioquin præsens gratia nulla*. „ Pourvu que dans l'Ordre où elle „ veut passer, la Regle soit la même, ou „ plus severe; autrement la grace est nulle. „

Or, il est constant, que l'Ordre de Cîteaux est plus austere que celui de Saint-Augustin: l'Abbaye de Clairets est de l'Ordre de Cîteaux, & le Prieuré des Filles-Dieu est de

l'Or-

l'Ordre de Saint-Augustin; ainsi *grace nulle*. La Regle est observée sans doute aux Clairets avec plus d'exactitude; parce qu'il y a quarante ou cinquante Religieuses; au lieu qu'aux Filles-Dieu, il n'y en a que quatre qui ne peuvent pas soutenir toutes les charges de la Maison: ainsi, c'est l'espérance de se relâcher de sa Regle, & de vivre plus commodément, qui a donné à la Sœur Damilly l'envie de commander dans le Couvent, & qui lui a fait envisager ma Partie comme un monstre, afin d'envahir sa dignité.

Prise de possession de Sœur Gabrielle Damilly du 5. Septembre 1655., trois ans sept mois après celle de ma Partie, qui est du 11. Février 1652. Opposition faite par ma Partie. Commission de la Sœur Damilly émanée du Grand Conseil, à fin de maintenue du premier Octobre 1655. Depuis ce tems, silence jusqu'en 1661. Pourquoi ce grand silence? Quoi! six ans durant elle ne poursuit point sa Commission ni sa Cause? Quoi! cette grande chaleur est ralentie pendant six ans? Il a fallu tout ce tems-là pour s'instruire de la nature du monstre qu'elle vouloit combattre, & pour trouver des raisons afin de persuader un pareil prodige. En 1661. la Sœur Damilly, animée d'un nouveau courage, reprend ses espérances criminelles, elle accuse ma Partie en sa personne, elle l'accuse en ses mœurs: d'un côté, elle accuse la Nature d'aveuglement qui l'a fait homme & femme; de l'autre, elle l'accuse de desordre & de corruption, & de pécher contre son corps: comme homme & femme, elle lui donne les cri-

crimes, les prostitutions, & les débauches de tous les deux. Comment prouve-t-elle les déréglemens de ma Partie? M. Lescot, dit-elle, Evêque de Chartres, lui a fait défenses en 1654. de donner l'habit à aucune fille, & de recevoir la profession de Novice, à peine de nullité, jusqu'après sa Visite. Ce Prélat, qui jusqu'alors avoit gardé le silence, eut l'esprit empoisonné par la Sœur Damilly; il ne forme aucun jugement, mais il veut s'éclaircir: il est mort dans cet état en Février 1655. Le Sieur Le Feron, Grand-Vicaire de M. de Chartres, fait sa Visite dans ce Monastere; il paroît que sous de vains prétextes, deux Religieuses veulent sortir: cela est-il étrange? Combien de Religieuses, à qui leurs chaînes pesent, & qui cherchent à les rompre par toutes les voyes imaginables? Combien qui paroissent contentes en public, & qui versent des larmes en secret? Combien qui n'ont pas cette onction de l'Esprit Saint, qui adoucit la dureté du joug sous lequel elles gémissent? Que ne feroient-elles point pour s'en dégager? Elles tentent tout, elles osent tout; & si l'on vouloit acheter leur ame, elles en feroient le prix de leur liberté. Ainsi, ces deux Religieuses ne vouloient pas tant quitter le Couvent, que la Religion; elles avoient l'Apostasie dans le cœur, & l'artifice & le mensonge sur les lèvres.

On oppose une autre Visite du 19. Mai 1655. Le Visiteur dit qu'il n'y a point de Clôture; la Sœur de Ville - mort a demandé à parler en secret, la Prieure l'en a empêchée;
le

le Visiteur a réitéré les défenses de recevoir
 des Novices à la Profession ; la Prieure n'a
 pas voulu signer le Procès-verbal, elle en
 a empêché la lecture par le bruit d'une son-
 nette qu'elle a sonnée. A cela, Messieurs,
 j'oppose la Visite de 1656, où l'on a trouvé
 toutes choses dans l'ordre, & où la Clôture
 a été reconnue. Telles sont les preuves des
 dérèglements de ma Partie ; venons aux
 Informations. On offre de prouver, que les
 Témoins sont corrompus. Ils n'ont point
 été confrontez. Enfin, si quelques Religieu-
 ses sont tombées dans le desordre, pourquoi
 en accuser & en punir ma Partie ? C'est un
 grand malheur, quand ces Vestales éteignent
 leur propre feu ; mais, après tout, les crimes
 sont personnels : tous sont dans un même
 vaisseau ; mais, l'orage ne s'élève que pour
 un seul qui est coupable ; & quand il est
 jetté dans la mer, l'orage cesse, & la colere
 du Ciel est apaisée. Si quelque Religieuse
 a commis quelques crimes, si sa fécondité
 l'a rendue mere, qu'on la punisse ; mais,
 son crime fait-il celui de ma partie ? Je sçai
 bien, qu'elle doit veiller à la conduite des
 Religieuses, puisqu'elle a le commandement ;
 mais, il y a des desordres, qui trompent
 toute la prudence humaine. Ces actions de
 ténèbres, ces ouvrages de la nuit, ces
 mysteres de l'iniquité, où l'on n'est éclairé
 que par l'amour, qui prend toutes ses pré-
 cautions, échappent à la plus exacte vigi-
 lance. Mais, on prétend prouver, que ma
 Partie a abusé de son sexe : on prétend même,
 que celle, qui est complice du crime,

en rend elle-même témoignage.

Quoi! la Complice d'un Crime sera Témoin contre l'Accusée d'un même Crime? toutes nos Loix & nos Maximes s'élèvent contre ce Témoignage. On écouterait un Témoin, qui accuserait sa propre turpitude, pour en faire supporter la peine & le supplice à un autre? Les deux Criminelles tiennent à leur crime comme à une chaîne; & de ces deux Esclaves du péché, on souffrira que l'un couvre l'autre de son infamie, & l'asservisse encore plus étroitement à son esclavage? Ce crime, que ce Témoin auroit dit avoir partagé, n'est-il pas le reproche de son témoignage? Y en eut-il jamais un meilleur & plus recevable?

Encore si ce Témoin étoit accusé, si on lui faisoit son Procès, si dans son Interrogatoire il déclaroit son Complice; en ce cas, la Justice peut avoir quelque égard à sa déposition, laquelle pourtant ne seroit pas seule la conviction de celui qu'elle accuseroit. Mais, qu'une personne, qui n'est point accusée, avoue sa honte pour en couvrir une autre, demeure d'accord d'un commerce infame, pour en faire tomber le reproche sur son coupable Associé: elle ne peut servir qu'à tendre des pièges pour punir un innocent, & tout au plus pour perdre peut-être un Criminel, & pour sauver un Coupable réellement.

Après tout, quel témoignage écoute-t-on? N'est-ce pas celui des gens irréprochables: *Fides & Mores*? De quel poids sont ceux des personnes chargées de l'opprobre du crime? N'est-ce pas par de tels canaux, que passent la supposition & le mensonge?

Ce

Ce Témoin, qui charge ma Partie, s'en avise bien tard. Dans la Visite qui fut faite en 1655, on entendit toutes les Religieuses; tinrent-elles un pareil langage? Quel cas doit-on faire d'un témoignage impur, sorti de la bouche de cette Religieuse; témoignage scandaleux, qui est un crime de la bouche même qui le prononce? N'auroit elle pas dû se souvenir, qu'en entrant dans le Couvent, elle a dû se passer un charbon sur les levres, pour purifier toutes ses paroles, ainsi que le fit l'Ange au Prophete Isaïe?

On vous a empoisonné une Lettre que ma Partie écrivit à cette Religieuse, où elle lui dit des mots de tendresse. Saint Paul n'écrivit-il pas aux Romains, qu'il les aimoit d'un amour de mere dans l'enfantement: *Filioli quos parturio*? La spiritualité n'a-t-elle pas son langage, comme l'amour profane?

Après cela, comment peut-on dire, que le desordre dont on accuse ma Partie fait vaquer son Bénéfice *ipso jure*? Est-ce un de ces crimes qui opere & qui produise cet effet, comme la Simonie, l'Hérésie, l'Assassinat qualifié, le Sacrilege, le crime de Leze-Majesté, le crime de ceux qui falsifient le Sceau du Roi, & les autres? Encore ces crimes-là mêmes, suivant l'Avis de Maître Charles Dumoulin, ne font pas vaquer un Bénéfice *ipso jure*. Il faut toujours que le Juge en connoisse & en prononce la peine. Les peines ne s'étendant point hors de leur cas; le scandale des dérèglemens dont on accuse ma Partie, n'étant point compris dans le nombre de ceux qui font vaquer un Bénéfice;

à plus forte raison ne peut faire naître qu'un Procès qui demande des Juges & un Jugement.

Le Chapitre *Tua nos* qu'on a cité, *De cohabitatione Clericorum & Mulierum*, en porte la disposition expresse. „ Si le crime „ est si notoire, que le Coupable n'ait pas „ besoin pour sa conviction, ni d'Accusateur, „ ni de Témoin, on lui fera pourtant son „ Procès, & sa peine sera portée par sa „ Sentence: mais s'il n'y a, sans Accusateur, „ sans Témoin, qu'un soupçon du crime, „ qui fasse naître le scandale parmi le peuple, on obligera celui sur qui tombe ce „ soupçon de se justifier; & s'il ne le veut „ pas faire, il faut décerner contre lui une „ peine Canonique *.

Le Canon, *Inter sollicitudines*, porte la même disposition, & réduit le tout à la peine qui sera prononcée par le Juge avec connoissance de cause.

Que produiroit donc ce dérèglement? La nécessité de la réformation; un Procès, si vous voulez: mais, que ce Procès empêche la Prieure de disposer de son Bénéfice, & de le résigner comme elle a fait, je ne pense pas qu'on puisse le dire.

Oui, Messieurs, ma Partie l'a résigné à Dame Marguerite Tiercelin, Religieuse de très grande vertu, & de très bonne Maison; & vous verriés paroître la Résignature, si l'obf-

* *Sed si de Clericis talis habeatur suspicio, ut ex ea scandalum generetur in populo, licet contra ipsos non sit accusator, eis tamen est canonica purgatio indicenda, quam si prestare noluerint, vel defecerint, eos canonice debetis animadversione punire.*

l'obstacle qu'elle a trouvé à la Cour pour avoir le Brevet du Roi, par l'artifice de Sœur Gabrielle Damilly, & qu'elle a enfin vaincu depuis quelques mois, ne l'avoit empêchée d'avoir ses Provisions de la Cour de Rome, d'où elle les attend incessamment.

Elle a résigné, non point pour se conserver la liberté d'un choix en prévenant un Jugement qui la condannât, car elle n'est point coupable; mais, dans la liberté entière d'une personne âgée de cinquante cinq ans, qui se veut donner un Successeur.

Mais, Messieurs, tout ce que nous avons dit est superflu, si ma Partie manque de capacité en sa personne pour posséder un Bénéfice. Qu'elle soit la plus vertueuse du monde, le Prieuré des Filles-Dieu est un Bénéfice qu'une fille doit posséder: elle n'a pas ce sexe: c'est un homme travesti en fille. Il est tems, Messieurs, de vous montrer cette chimère, ce jeu frivole de l'imagination.

Dieu, qui a donné des bornes à la mer, des mesures au cours du soleil & des astres, a donné des espaces à la Nature, qu'elle ne passe jamais: l'homme ne change point de sexe, & ne devient point femme; la femme ne change point de sexe, & ne devient point homme: si quelquefois la Nature s'égare, ses égaremens ne vont point jusques-là. Si elle semble sortir de sa sphere, elle ne va point jusqu'à des métamorphoses: elle laisse toujours distinguer le caractère qu'elle a donné à l'homme, & celui qu'elle a donné à la femme, pour les faire reconnoître; elle ne confond point ses marques & ses sceaux,

& l'ouvrage qu'elle a gravé de ses mains porte toujours ses chiffres sans confusion & sans mélange.

Cette proposition certaine en produit une indubitable: il n'y a point de véritable Hermaphrodite, en qui les deux sexes soient parfaits, en qui les parties qui les composent soient parfaitement séparées, qui puissent engendrer en eux comme les femmes, & hors d'eux comme les hommes.

C'est l'Opinion de ce grand Génie de la Nature, qui a pénétré ses abîmes & ses secrets, dont les écrits sont depuis tant de siècles la connoissance & la lumière des hommes; Aristote, qui la soutient positivement au Livre *de generatione animalium*.

C'est le sentiment d'Albert le Grand, dans son Livre *de Animalibus*. C'est celui de tous les Philosophes. La Raison, qu'en rend Aristote dans tous ses Livres, est que la Nature est l'art & la main de Dieu; elle est sage & déterminée à sa fin, & acheve parfaitement son ouvrage.

Or, il est certain, que son ouvrage le plus précieux auquel elle s'applique davantage, c'est l'homme, cette créature si parfaite, que Platon appelle la mesure de toutes choses.

Elle le distingue en mâle & en femelle; le mâle pour engendrer en autrui, la femelle pour engendrer en soi. Celui-là comme un principe agissant, comparé à la forme; celle-ci comme un principe passif, comparé à la matière.

Pour la naissance du mâle, elle emploie le principe du feu, elle a besoin de tous ses efforts;

efforts : pour la naissance de la femelle , il lui faut moins de force , elle employe le Principe de l'eau : tel est le langage d'Hippocrate.

S'il arrive à la Nature de former dans un même sein un mâle & une femelle , elle en sépare le sexe dans les entrailles de la mère. Or , comment concilier dans un même sujet le feu & l'eau , de sorte qu'ils y dominent tous deux ? Car , il faudroit qu'ils y dominaissent , pour que les deux sexes y fussent parfaits.

Dans la vie civile , comment concilier les fonctions d'un Hermaphrodite ? Celui , qui auroit les deux sexes parfaits , seroit mari & femme , il seroit pere. & mere , il seroit capable des charges comme mâle , & incapable comme femme : il pourroit tester à quatorze ans par le Droit Romain , comme homme ; & à douze ans , comme femme : il seroit témoin dans une qualité , & ne pourroit l'être dans l'autre. Comme mâle , il auroit tous les avantages que les Loix & la Coutume lui donnent ; comme femme , il en seroit exclus : comme mâle , il auroit l'autorité & le commandement ; comme femme , il obéiroit , & auroit la soumission en partage. Comment concilier toutes ces contradictions ?

Aussi les Hermaphrodites , dont les siècles ont parlé , ou sont les ouvrages des Poëtes , dont la postérité payenne a consacré les fictions ; ou l'aveuglement des peuples , qui ont donné deux sexes à leurs Héros , & jusqu'à leurs Idoles & leurs Dieux ; ou les faits ridicules de la crédulité des simples qui , se sont fait une vérité d'une tradition d'erreur : ces

peuples, aveuglez de la nuit du Paganisme, ont fait leurs Dieux de leur propre main; ils les ont faits forts ou foibles, comme ils ont voulu, ils les ont même chargez des péchez des hommes; ils les ont faits, tantôt mâles, tantôt femelles: *In agendo mares, in patiendo fœminæ*. La Divinité, dont ils les ont revêtus, n'a pu les exempter de nos foiblesses dans l'esprit de leurs Adorateurs.

Il y en a, qui se font imaginez, que le premier Homme avoit les deux natures & les deux sexes, parce que la femme fut tirée de lui-même, & de sa côte: Hérésie, qui prit naissance sous Innocent III: Hérésie de gens curieux, qui veulent élever la prudence de la chair au-dessus de la sagesse de Dieu; qui s'imaginent pénétrer la profondeur de ses secrets; qui pensent être de son Conseil, & veulent appliquer leurs criminelles spéculations & leurs jugemens téméraires sur son ouvrage. Platon, ce grand Philosophe, qui avoit lu les Livres de Moïse, comme tous les grands hommes de l'Antiquité, pour avoir mal entendu la Genèse en a fait une Fable ridicule: il s'est imaginé, parce qu'il est écrit que Dieu, après avoir créé l'homme à son image, l'a fait mâle & femelle, que l'homme étoit mâle & femelle tout ensemble. De-là, il a fait la Fable de son Androgyne, cette espece d'homme si fort de toutes ses parties, & de celles de la femme, qui porta la terreur jusques dans le Palais des Dieux, & obligea Jupiter de le diviser pour l'affoiblir, & d'en faire un homme & une femme séparément: il dit
que

que, de l'Androgyne, il n'en est demeuré que le nom infame, & qu'une mémoire honteuse.

Robert Gaguin parle d'un Moine d'un Couvent d'Issoire en Auvergne, qui, sous le Regne de Louis XI, conçut, & par son accouchement se trouva la mere d'un enfant. Bauhinus fit sur lui ce Vers :

Mas, Mulier, Monachus, Mundi mirabile Monstrum.

Mâle, Fémelle, Moine, & monstre Merveilleux.

Plusieurs Auteurs assurent, que c'étoit une fille déguisée, qui, par l'impolture de son sexe, s'étoit fait Moine, & avoit fait ses Vœux dans le Couvent ; moins retenue & moins vertueuse, que cette autre fille appelée *Popula*, dont parle Grégoire de Tours, qui, sous l'apparence trompeuse d'un habit d'homme, ayant fait Profession dans un Couvent de la même Ville, y demeura trente ans, dans une observation si étroite de la Regle, qu'elle mourut Abbé de ce Monastère, sans avoir découvert son secret que trois jours auparavant sa mort, pour avoir l'avantage d'être mise au nombre des Vierges, & d'être honorée des cérémonies qui accompagnent leur sépulture. Tous ceux, qu'on a appelé Hermaphrodites, ne l'étoient point. Ils ont tous un sexe qui a prévalu, & qui leur a donné le nom d'homme ou de femme. Il y a donc aussi peu d'Hermaphrodites, que de Minotaires & de Satyres. On a estimé les Hermaphrodites possibles parmi les animaux, parce

qu'on a pensé que la Nature ne s'appliquoit pas à leur formation avec autant de soin qu'à celle des hommes. Ainsi, Pline rapporte, que Neron faisoit atteler à son char deux chevaux Hermaphrodites. Ce Prince, dit-il, qui étoit un monstre, étoit traîné par des monstres. Démocrite assure, que le lièvre est mâle & femelle : plusieurs Auteurs assurent la même chose de l'Hyene *. Quoi qu'il en soit, il est constant, qu'il n'y a point d'exemple, parmi les hommes, de véritables Hermaphrodites ; mais, on convient, qu'il y a des hommes, qui, avec leur sexe, ont les apparences de l'autre, des femmes trop fortes pour leur sexe ; mais, ce ne sont point des monstres, ni des prodiges de la Nature. Ce sont seulement des ouvrages informes, qui partent des mains de la Nature, & qui pour n'être pas assez achevez, ou pour l'être trop, ne laissent pas d'avoir leur nom, & de retenir leurs especes : ce n'est qu'une erreur, une légère faute, un jeu même, de la Nature ;

Laszivies Naturæ ludentis. Quelquefois elle demeuré au milieu de la carrière, quelquefois elle passe les bornes, mais elle retrouve toujours sa trace & son chemin. C'est un Peintre, quoiqu'excellent, qui ne fait pas toujours un juste mélange de ses couleurs ; quelquefois le pinceau lui échape, & tombe sur quelque partie de son ouvrage : de là vient, que son portrait n'a pas toujours ses proportions & ses mesures ; il fera quelquefois, ou trop chargé d'ombre, ou trop brillant de coloris ; mais, quelque desordre qui soit dans son ouvrage, il ne faut point

met-

* Animal dont il est parlé dans le Vieux Testament : son corps est aussi grand que celui d'un loup, ses jambes ne sont pas si hautes, son poil est plus rude, sa peau est mouchetée de diverses couleurs.
BOCHART.

mettre de billet au pied du Tableau, pour le reconnoître; on voit assez par les traits essentiels, qu'elle a gravé parfaitement, qui elle a voulu peindre. Un homme, à qui elle donnera des mamelles, n'en sera pas moins homme. Quoique les Romains ayent puni ces especes d'Hermaphrodites, qui, avec un sexe parfait, ont une figure imparfaite de l'autre, il a été un tems où ils ont cessé de les punir.

Voyons un peu ce que nos sçavans Jurisconsultes en ont pensé. La Loi *Quæritur*, au Digeste, *De statu hominum*, veut que les Hermaphrodites soient réputez du sexe qui prévaut en eux. *Quæritur Hermaphroditum cui comparamus.*

A l'égard du mot de Prodige qu'on applique aux Hermaphrodites que la Loi appelle *Ostentum*, nous en voyons le véritable sens dans la Loi 14. au Dig. *De statu hominum. Non sunt liberi*, dit cette Loi, *qui contra formam humani generis converso more procreantur.* C'est par cette Loi qu'on explique la Loi 38. au Dig. *de verborum significatione. Ostentum omne quod contra naturam cujus reigenitum.* Mais, quand la Nature fait naître un homme en qui elle double quelquefois les parties qui le composent, quand elle étend ses fonctions & son ministère, & que le hazard ou la disposition de la matiere la rend plus agissante & plus vive qu'à l'ordinaire, ce qu'elle produit est compté au nombre de ses enfans: *Partus autem qui membrorum humanorum officia amplia-*

placuit, aliquatenus videtur effectus, & ideo inter liberos connumerabitur.

En effet, un Hermaphrodite peut être témoin dans un Testament, si le sexe masculin prévaut en lui; *Hermaphroditus an ad Testamentum adhiberi possit? qualitas sexus incalcescentis ostendit. L. Repetendarum. §. 1. Dig. de testibus.* Il peut faire son posthume son héritier: *Hermaphroditus si in eo virilia praevalerunt, posthumum heredem instituere poterit.* Lui-même quand il est posthume peut rompre un Testament: *Posthumus rumpit Testamentum. Si vivus orbem totus processit ad nullum declinans monstrum. L. 3. C. de posthumis heredibus.* Toutes ces Loix seroient-elles favorables à un Hermaphrodite, si c'étoit un monstre? Admettroit-on un monstre à être Témoin d'un Testament, à le pouvoir rompre, à pouvoir instituer un héritier? Cela seroit aussi monstrueux que le monstre même.

Il étoit permis en Droit de tuer un monstre, sans encourir la peine prononcée par la Loi *Cornelia de Sicariis*. Seroit-il comme un serpent exposé à la haine de l'homme qui l'écrase impunément? Seroit-il exposé à la flèche d'un Chasseur, comme un Tigre, un Lion? Qui oseroit le soutenir?

Nous sommes bien éloignés de ces sentimens dans le Monde Chrétien. Tout ce qui porte l'image de Dieu est respecté. Cette image semble quelquefois mutilée, on ne voit quelquefois le portrait de Dieu qu'en profil, sur le visage de l'homme. La moitié

tié en est cachée, ou sous des ombres, ou sous un masque qui fait peur. Mais, c'est-toujours son portrait entier, qu'il reconnoît sous ces ombres, ou sous ce masque. Cet animal monstrueux dans l'Apocalypse, tout rempli d'yeux, mais qui avoit une face d'homme donnoit incessamment des louanges & des bénédictions au Seigneur, devant le Trône duquel il étoit placé. Cet homme, qui paroît des deux sexes, cette femme plus forte que le sien, sont sans doute des productions extraordinaires, ce sont des ouvrages de la Nature égarée : mais, après tout, ils sont marquez à la marque du Maître de la Nature ; il ne leur a ôté, ni leur sexe, ni leur Religion, par cette production informe. Ils sont soumis à la Religion, & leur encens monte au Ciel, comme celui de tous les Fideles.

Qu'arrive-t-il donc, dit Tiraqueau, sur la Loi 4 de *Statu hominum* ? Ou dans l'Hermaphrodite l'un des deux sexes est plus fort que l'autre, & alors cette puissance qui prévaut est la marque de son sexe ; ou la Nature semble avoir tenu la balance égale, en sorte que l'on ne sçauroit reconnoître d'abord, ni le plus fort, ni le plus foible : &, dès qu'il est reconnu, il lui est recommandé par la Loi de s'y attacher, pour ne pas abuser de tous les deux ; on exige même de lui par la religion du serment, qu'il affirme duquel sexe il sent plus de force dans lui-même.

Le Cardinal Turre-Cremata sur le Canon, *Si testes §. Hermaphro. caus. 4. quæst. 2.* ne donne point le droit d'en juger à la religion
du

du serment: il décide, conformément au sentiment de Hugo, que, dans le doute, il faut présumer que le sexe féminin prévaut; parce que la Nature formant plus aisément une femme qu'un homme, il faut toujours conclure qu'elle a eu dessein de faire ce qu'elle fait plus facilement*. Et en cet état, elle est capable de tous les Bénéfices qu'une fille peut posséder, on ne la doit point envisager comme un monstre.

Je sçai, Messieurs, qu'il ne faut rien donner à Dieu que de parfait, qu'il lui faut immoler des victimes entières. La Loi de Moïse rejettoit du ministère les Aveugles, les Boiteux, & ceux qui avoient d'autres défauts; & c'est de cette Loi que le Canon, *Hunc etenim. dif. 49.* a été pris, où il est parlé de plusieurs défauts de cette qualité, qui font obstacle à l'homme, & qui emportent son exclusion du service & du ministère des Autels.

Je sçai que dans ce Canon le terme de *ponderosus* y est: on la expliqué d'une personne imparfaite dans sa formation; la Glose cependant l'explique par le terme de *Criminosus*. Le Glossateur le définit ainsi: *Qui nequaquam ad opus nefarium rapitur, sed ejus animus voluptate luxuriæ rapitur.* C'est donc un crime de l'esprit & de la pensée, plutôt que du corps: & Dieu, qui veut de la pureté jusques dans le cœur, & qui taxe d'adultère le seul & le simple souhait, ne veut point de ce coupable

* *Juxta Hugonem, credo quod debeat judicare de eo tanquam femina sexus in eo praveat.*

ble pour son Ministre. Le Canon *Illiteratos*, retranche pareillement du ministère des Autels ceux qui, cruels envers eux-mêmes, perdent ou souffrent qu'on leur fasse perdre, les marques de leur sexe; mais ceux, qui les perdoient sans crime, pouvoient être admis à toutes les fonctions de l'Eglise naissante, & cela nous est marqué, Meilleurs, par l'Evangile, où le Pere de famille ayant convié à son festin des personnes qui s'en dispenserent par leurs excuses, il commanda d'y appeler, & les Aveugles, & les Boiteux, & les premiers-venus.

D'ailleurs, les Canons ne parlent que des Hommes; les Boiteux, les Aveugles, les Efféminez, sont exclus du ministère. Il n'est point-là parlé des Femmes, qui ont leur Droit à part, qui ne sont point comprises sous le nom d'Hommes, & particulièrement en matière pénale. *In materia pœnali non includitur fœmina*. Ce sont les termes de la Glose de la Pragmatique, sur le titre de *Electiõibus*.

Aussi à leur égard il n'y a point d'Ordination comme à l'égard des Hommes: une Abbessè n'attend pas sa bénédiction pour être appelée Abbessè: *Electa, appellatur Abbattissa, ante benedictionem*. Ce sont les paroles de Mre. Charles Dumoulin, sur le Chapitre *Indemnitatibus*. Les peines encourues par les hommes ne s'étendent point aux femmes. Une fille boiteuse n'apportera point de scandale dans la Religion, comme un Prêtre boiteux parmi le peuple, dans les fonctions de son ministère: encore donne-t-on une dispense à un boiteux pour être Prêtre, & nous en voyons

voyons tous les jours dans les fonctions du Sacerdoce.

Donc, un Hermaphrodite, qui a fait choix du sexe, donc, encore une fois, il ne doit pas être mis au rang des monstres; parce qu'il n'est jamais parfaitement Hermaphrodite, & qu'il n'a pas la faculté d'engendrer en soi, & d'engendrer en autrui. Donc, il est impossible, que ma Partie soit Hermaphrodite de cette qualité. Mais, je dis, Messieurs, qu'elle ne l'est en aucune maniere. La naissance l'a fait fille, elle a été reçue Religieuse comme fille, sous le voile qui est l'ornement des filles Religieuses, elle a été nommée Coadjutrice comme fille, elle est Supérieure comme fille, il y a cinquante-cinq ans qu'elle est en possession de son état de fille, & trente-six ans de celui de Religieuse. Après cela, pourra-t-on le lui contester? Pourra-t-on dire, qu'elle a changé de sexe, & qu'elle n'est plus ce qu'elle étoit?

Quand elle auroit ce défaut qu'on lui impute, ce que je n'accorde point, ne seroit-elle pas dans l'espece des Loix, qui veulent qu'on s'attache au sexe le plus fort que la Nature indique? Depuis cinquante ans, ou du moins depuis l'âge de sa Raison, ma Partie ayant suivant ces Loix choisi son sexe, seroit-on reçu à troubler son Etat, & à alleguer une métamorphose, que l'on n'admet que dans les Livres d'Ovide & dans les Romans?

La prescription même de vingt ans suffiroit pour lui assurer son Etat: c'est la disposition de la Loi au Code, *De longi temporis præscriptione*. La longue prescription, dit l'Empe-

pe-

pereur, est un rempart pour la liberté, & l'on ne doit point troubler celui qui depuis vingt ans en est en possession de bonne foi*.

Et sur cette Loi, M. Cujas dit, que la prescription de trente ans suffit même pour un Esclave fugitif. Quoi! Messieurs, ma Partie, à cinquante-cinq ans de possession, aura-t-elle moins de privilege qu'un Esclave qui est libre après trente ans, & en possession de sa liberté? Pourra-t-on la troubler dans son sexe, après tant d'années? Elle est donc en possession de son Etat depuis cinquante-cinq ans; elle l'est en bonne foi. Si elle est née fille, elle est dans la bonne foi de son sexe, depuis sa naissance; si son sexe étoit douteux, elle est dans la bonne foi de son choix depuis sa raison.

Et cette bonne foi, l'heureux port de tous ceux que la Loi poursuit, qui sauve l'honneur des Mariages, qui assure l'Etat des Enfans, qui à Rome faisoit passer pour Arrêts les Jugemens d'un Esclave que l'erreur avoit fait Juge, qui va jusqu'à la source qu'elle épure; sera-t-elle sans force dans cet intérêt si sensible à ma Partie? Et après une longue possession & une bonne foi de cinquante-cinq ans, recevrez-vous cette action

* *Præstat firmam defensionem libertatis ex justo initio longo tempore obienta possessio; favor enim libertatis debitus, & salubris jam pridem ratio suadet, ut his qui in bona fide in possessione libertatis per viginti annorum spatium interpellatione morati essent prescriptio adversus inquietudinem statûs eorum prodesse debeat.*

tion calomnieuse, la plus honteuse qui fut jamais ?

Je sçai qu'on veut vous demander que ma Partie soit visitée ; mais, son honneur l'engage à s'y opposer formellement : & comme il n'y a rien de plus fautif que cette voye impure introduite par les Officialitez, & condamnée par toutes les Cours Souveraines ; il n'y a rien aussi de plus honteux que cette inspection, pour laquelle la nuit n'a pas assez de ténèbres, ni la nature assez de voiles. Une Religieuse est un vaisseau saint & cacheté, dit Saint Augustin, *Vas signatum*. N'y auroit-il pas du sacrilège de briser ce sceau & ce cachet ?

Cette inspection étoit la peine des Esclaves que l'on marchandait sur le Port, que l'œil profane du Marchand intéressé examinoit de tout côté, sans aucun respect ni différence du sexe : *Nuda in littore stetit, ad fastidium emptoris*.

L'inspection n'a jamais été en usage chez les Romains, non pas même avant le tems de Justinien, comme nous l'apprenons de Macrobe & de Tertullien, qui, au Livre *De Virginibus velandis*, dit que les Payens ont toujours estimé la puberté par l'âge de douze ans aux femmes, & de quatorze ans aux hommes : il ne s'est jamais parlé d'en juger par l'inspection du corps, à laquelle nous ne voyons point par toutes les Histoires, que les Juges aient jamais condamné personne. Cependant, Tribonien s'étant imaginé, que cette maniere honteuse de juger de l'Etat de l'homme & de la femme étoit
pra-

pratiquée par les Romains, a pensé qu'on lui auroit de l'obligation, quand il a fait Justinien Législateur d'une Loi qu'on appelle, *Sanctam Constitutionem nostram*; par laquelle il déclare, qu'il abolit cette Loi honteuse de l'inspection du corps, & qui rend au tems & à l'âge le droit de décider de la puberté.

Donc, ce que tous les Payens n'ont jamais voulu souffrir, ce que les Romains ont cru indigne de la chasteté de leur tems, & que tous les Peuples ont condamné; la Partie adverse a la témérité de vouloir vous le demander.

Le crime de la chasteté violée a eu sa peine dans tous les siècles. Chez les Hébreux, on le reconnoissoit par l'épreuve des eaux ameres, chargées de toutes les malédictions de la Loi.

Dans un des Temples de Rome Payenne, on éprouvoit au mouvement de la bouche, ouverte, ou fermée, d'une statue de marbre qui y étoit placée, la vérité ou l'imposture d'une pareille Accusation.

Chez les Ephésiens, dans un Antre où leur Dieu Pan faisoit sa retraite, le son ou le silence d'une flûte étoit la marque de la chasteté conservée ou blessée de celle que l'on y faisoit descendre. Et Hérodote nous apprend, que l'on en faisoit autrefois l'épreuve par le feu, & que ce miracle de passer au travers des flammes sans de brûler, étoit dû à l'innocence; comme au contraire, le supplice de la mort ne manquoit jamais à l'impureté: tant il est vrai, que l'inspection du

corps n'en a jamais été, ni l'épreuve, ni la marque ; & qu'on en a estimé la voye si pleine de honte & de scandale, qu'on en a plutôt voulu croire, ou le mouvement imposteur de la bouche d'une idole, ou le son ridicule d'une flûte, ou le faux miracle du feu.

Arme-toi de toute ta pudeur, dit Tertulien au Livre *De Virginibus velandis*. Retrancher-toi dans ta honte ; bâtis un mur & un rempart à ton sexe ; que ton habit soit comme un habit de ténèbres, qui conserve ta pureté toute entière, qui la mette à couvert des yeux profanes, qui la sauve de tes propres yeux ; dissimule aux gens du monde les graces du corps, que tu tiens de la nature, pour leur épargner le crime du cœur ; & mens aux hommes, pour n'en dire la vérité qu'à Dieu seul *.

Cependant, la pudeur est desarmée, ce retranchement forcé, ce rempart abattu, ce voile des yeux déchiré, cette sainte imposture détruite, si vous ordonnez cette visite, & si vous n'êtes persuadés de son sexe par la possession de son Etat pendant cinquante-cinq années.

Et qu'arrivera-t-il de cette visite ? Un grand scandale, beaucoup de honte, & rien davantage. Albert Archevêque de Breme, selon le rapport de Krantzius, étant accusé
par

* *Indue armaturam pudoris, circumque vallum verecundia, murum sexui tuo firma, qui nec tuos admittat oculos, nec admittat alienos; adimple habitum mulieris, ut statum virginis serves; mētere aliquid ex eis quæ intus sunt, ut soli Deo exhibeas veritatem.*

par un Diacre de son Eglise d'être Hermaphrodite, fut réduit à se purger de la calomnie, par l'inspection de son corps; mais, cela lui donna tant de honte, qu'encore qu'il eût fait voir l'imposture de son Accusateur, il quitta son Archévêché, & chercha sa retraite dans les extrémités de sa Province. Car enfin il y a de certaines Accusations, qui encore après la justification font la peine de l'Accusé: il est purgé du crime que l'on lui avoit imputé; mais sa douleur sera toujours dans le titre de son Accusation: il a l'avantage d'avoir triomphé de la calomnie; mais, il n'aura jamais toute la joye qui lui doit revenir de son innocence: son Accusation n'est pas si bien effacée, ni dans son souvenir, ni dans le Public, que la trace n'en paroisse toujours; le remède, qu'on a apporté au mal en le guérissant, a laissé après lui une honte peut-être pire que le mal même: les hommes, qui méprisent cet Accusé après sa justification, condamnent leur mépris, & ne peuvent pourtant pas le retracter. Fatale nécessité, sous le poids de laquelle gémissent, celui qui est justifié, & ceux qui le méprisent à cause de la voye qu'il a prise pour se justifier!

Cet Archévêque, pour avoir justifié qu'il étoit, ne put supporter davantage les yeux ni la présence de son troupeau: il abdiqua son Archévêché, pour pleurer, non pas son péché, mais son malheur.

La Dame Damilly s'attend bien à succomber dans ce Procès; mais, elle se flatte, qu'en obtenant la Visite de ma Partie, elle la couvrira de honte, elle l'obligera à quitter son

Bénéfice pour le lui abandonner, parce qu'elle n'aura point d'autre parti que d'enfevelir sa confusion dans la solitude & dans les ténèbres.

Mais, vous n'ordonnerez point cette Visite, & vous n'exposerez point une Religieuse à ce scandale.

Cette Visite, en deshonorant ma Partie, seroit absolument inutile, puisqu'il est certain, qu'un parfait Hermaphrodite n'étant pas possible, & un parfait Hermaphrodite étant l'obstacle à la possession du Bénéfice dont il s'agit, il est évident que par cette voye on ne pourroit avoir aucune lumière.

Cette Visite donnant lieu à ma Partie de demander de grands dommages & intérêts, qui lui en répondra? Pouvez-vous jamais lui en accorder qui puissent réparer cet outrage? L'honneur ne se mesure point, & n'a point de prix. Quel genre de combat! Le vaincu sera plus content que le vainqueur; le vainqueur sera sans gloire, & le vaincu au comble de sa joye: ainsi la victoire sera d'un côté, & le triomphe de l'autre.

Vous ne permettrez point, Messieurs, une semblable épreuve; vous ne souillerez point vos Décisions par l'impureté d'une telle Visite: la véritable équité, dont vous suivez les regles, vous fera discerner une Calomniatrice telle que la Dame Damilly, qui cherche le commandement dans le Cloître par toutes fortes de voyes, qui accusant une Supérieure d'être un monstre pour ravir son Bénéfice, est elle-même un monstre d'orgueil & de cupidité. Il vous est réservé de le frapper

per à mort par le foudre que vous tenez ; nous en attendons l'éclair par les Conclusions de Messieurs les Gens du Roi, & l'éclat & le coup par votre Arrêt.

Je n'ai pu recouvrer le Plaidoyer de Mre-Galliot, Avocat de la Dame Damilly. Voici l'Arrêt qui fut rendu au Grand-Conseil le 29. Décembre 1661.

„ ENTRE Sœur Damilly, Religieuse Pro-
 „ fesse de l'Ordre de Cîteaux, en l'Ab-
 „ baye de Chartres dudit Ordre, transférée
 „ en l'Ordre de Saint Augustin, pourvûë
 „ du Prieuré des Religieuses des Filles-
 „ Dieu de Chartres dudit Ordre de Saint
 „ Augustin, en Cour de Rome, par deux
 „ Bulles de notre Saint Pere le Pape en
 „ conséquence de deux Brevets de nomina-
 „ tion faite de sa personne par M. le Duc
 „ d'Orleans, confirmée par Sa Majesté, é-
 „ tant comme vacant par le décès d'Anne
 „ Sallard, pour la nullité des Procurations
 „ & des incapacitez de la personne de la
 „ Défenderesse, & Demanderesse, & Com-
 „ plaignante, pour raison de possession du-
 „ dit Prieuré, suivant la communication
 „ par elle obtenue au Conseil le premier
 „ Octobre 1655, aux fins d'être maintenue
 „ & gardée définitivement en la possession
 „ & jouissance dudit Prieuré, fruits, profits,
 „ revenus, & émolumens d'icelui, avec
 „ condamnation de dépens, dommages,
 „ Intérêts, & restitution des fruits d'une
 „ part ; & Sœur Dame Angelique de la
 „ Motte Villebert d'Apremont, Religieuse

„ fesse, Prieure dudit Prieuré, Défende-
 „ resse, Opposante à ladite Complainte,
 „ d'autre: & la Dame Damilly, Deman-
 „ dereffe en Réquere par elle présentée au
 „ Conseil le 7 Juillet 1661, aux fins pour
 „ les Causes y contenues, qu'en lui adju-
 „ geant les Fins & Conclusions par elle pri-
 „ sées par la dernière communication, qu'il
 „ plaife à Monsieur le Procureur-Général
 „ du Roi, duquel elle est compétente, &
 „ requiert sa jonction, de recevoir & pren-
 „ dre telles Conclusions qu'il lui plaira pour
 „ l'intérêt de Sa Majesté & du Public, sur
 „ les Informations, Procès verbaux, & au-
 „ tres Procédures, que sur les Pièces civi-
 „ les; & ayant conclu ladite de la Motte,
 „ ainsi que les accusées d'être ses compli-
 „ ces régulières & séculières, d'une part,
 „ & la la Dame Villebert d'Apremont, Dé-
 „ fendereffe, d'autre; & la Dame Sœur
 „ Angelique de Tiercelin, Religieuse de
 „ l'Ordre de Saint Benoît, nommée par
 „ le Roi pour être pourvûe en Cour de
 „ Rome du Prieuré de Saint Jean des Fil-
 „ les-Dieu de Chartres, suivant la résigna-
 „ tion faite en sa faveur par la Dame Sœur
 „ Angelique de la Motte de Villebert d'A-
 „ premont, Demandereffe en Requête par
 „ elle présentée au Conseil le 22. Décem-
 „ bre 1658, aux fins d'être reçue Partie
 „ déterminante en Instance des Complai-
 „ ntes pendantes au Conseil, pour raison du
 „ possessoire dudit Prieuré, pour y dédui-
 „ re ses moyens définitivement, afin d'é-
 „ tre maintenue audit Prieuré, en conse-
 „ quen-

„ quence de ladite résignation ; & pour cet
 „ effet , de lui permettre de prendre posses-
 „ sion d'icelui sur un Certificat de Banquier,
 „ dans une Chapelle de l'Eglise de Saint
 „ Germain de l'Auxerrois , à la charge de
 „ la réitérer sur les lieux , quand elle aura
 „ obtenu ses Bulles en Cour de Rome , d'u-
 „ ne part ; & Sœur Gabrielle Damilly , Re-
 „ ligieuse Professe ; & Sœur Angelique de
 „ la Motte de Villebert d'Apremont , pour-
 „ vûë dudit Prieuré , Défenderesse d'autre ;
 „ sans que les qualitez puissent nuire ni pré-
 „ judicier aux Parties. Après que Galliot
 „ assisté de Nettivier pour la Dame Damil-
 „ ly , Huguenot assisté de Montauban pour
 „ ladite Dame de la Motte , & Profit pour
 „ la Dame Tiercelin , ont été respective-
 „ ment ouïs , & que Porlier pour le Pro-
 „ cureur-Général a aussi été ouï ; le Con-
 „ seil , auparavant faire droit , a ordonné &
 „ ordonne que par l'Official de Chartres le
 „ Procès sera fait & parfait à ladite Dame
 „ de la Motte , même à la nommée Du-
 „ vivier , à la charge du cas privilégié ,
 „ pour lequel asistera le Lieutenant-Crimi-
 „ nel du Baillage & Siège Présidial de
 „ Chartres , par lequel Lieutenant-Crimi-
 „ nel le Procès sera pareillement fait &
 „ parfait à toutes les personnes séculieres ,
 „ complices des cas & crimes supposez aux
 „ Dames de la Motte & Duvivier , circons-
 „ tances & dépendances. A cette fin se-
 „ ront les charges & informations portées ,
 „ & ladite Duvivier transferéc , dans les Pri-
 „ sons de ladite Officialité ; enjoint au

„ Promoteur de poursuivre incessamment
 „ l'Instruction & Jugement dudit Procès;
 „ & au Substitut dudit Procureur - Général
 „ du Roi audit Baillage dudit Chartres, de
 „ tenir la main à l'exécution du présent
 „ Arrêt, & d'en certifier le Conseil au mois;
 „ & cependant sera pourvû à l'Administra-
 „ tion dudit Prieuré, par l'Evêque de
 „ Chartres: dépens réservez; & sans que
 „ le présent Arrêt puisse nuire ni préjudi-
 „ cier à la nommée Tiercelin.,,

Cet Arrêt prouve, qu'on n'estima point la Dame de la Motte Hermaphrodite, puisqu'on n'ordonna point qu'elle seroit visitée; mais, on la renvoya au premier Juge, pour lui faire son Procès, à cause des crimes dont elle étoit accusée. Si je recouvre les Jugemens qui ont été rendus, j'en ferai part au Public.

On m'a rapporté un trait de Mre. Pouffet de Montauban, qui servira à donner une idée de son humeur: j'aime à faire connoître le caractère des personnages qui ont part à ces Causes célèbres.

Il méloit les plaisirs du cabaret avec les occupations du cabinet; mais, il n'ensevelissoit jamais sa raison & ses sens au fond d'une bouteille. Une fois, dans un Réduit de Bacchus, il poussa bien avant dans la nuit une séance avec un de ses amis: celui-ci en se retirant prit un autre chemin que Mr. Pouffet de Montauban, qui dans sa route eut le malheur que décrit Boileau:

Bien

Bientôt quatre Bandits lui serrant les côtes ,
 La bourse, il faut se rendre ; ou bien non , résister ,
 Afin que votre mort , de tragique mémoire ,
 Des massacres fameux aille grossir l'Histoire.

Notre Avocat leur représenta, qu'ils s'adrescoient mal, qu'il n'avoit pas un sol, que son habit modeste & usé ne pouvoit être que le partage d'un pauvre, mais que tout ce qu'il leur pouvoit offrir étoit de les mener au cabaret où il avoit du crédit. Les filoux se sentirent de l'inclination pour cet Avocat, qui leur parut galant-homme ; ils acceptèrent sa proposition, il les mena au cabaret d'où il sortoit ; il but sur nouveaux fraix avec eux, & les charma par sa belle humeur : il les pria ensuite de l'accompagner jusques chez lui, parce que je pourrois, dit-il, trouver des Messieurs de votre Confrérie, qui ne seroient pas aussi honnêtes-gens que vous, & qui me dévaliseroient sans façon, quoique ma dépouille ne soit pas de bonne prise. Les filoux l'accompagnèrent de fort bon cœur, en lui donnant mille témoignages d'amitié. Quand il fut à sa porte, & qu'il eut heurté, sa femme allarmée, qui l'attendoit avec impatience, vint lui ouvrir : Ma femme, lui dit-il, remerciez ces Messieurs, j'ai eu l'honneur de leur compagnie, qui m'a mis à l'abri d'être insulté. La femme les remercia. Ils se séparèrent en assurant M. de Montauban, qu'il pouvoit faire fonds sur leur amitié ; & il leur offrit son ministère dans l'occasion :
 ainsi

ainsi, ils firent un combat de civilitez, où ils tâchèrent de se surpasser.

Bénéficiaire
faussement
accusé d'être
Hermaphro-
dite.

Un bruit se répandit à Castres contre le Sieur Rafanel, Précenteur de l'Eglise Cathédrale: on publia, qu'il étoit Hermaphrodite; les Calvinistes fortifierent cette opinion. Le Sieur Delmas, Prébendier de la même Eglise, excité par sa cupidité, jetta un dévolu sur le Bénéfice du Sieur Rafanel: la Cause fut portée devant le Sénéchal de Carcassonne, qui ordonna, (sur l'offre du Sieur Rafanel de se faire visiter, à la charge que le Sieur Delmas se mettroit en prison, & qu'il se soumettroit à payer 3000. livres d'amende,) que cette Visite seroit faite par deux Chirurgiens & deux Médecins; & que le Sieur Delmas se constituerait prisonnier, & qu'il donneroit caution de l'amende pour la calomnie. Le Sieur Delmas fut Appellant de l'Ordonnance au Parlement de Toulouse; &, après avoir mis en œuvre plusieurs Raisons qu'on vient de réfuter dans la Cause précédente, il dit que la Sentence étoit d'autant plus injuste, que le dévolutaire n'étoit obligé de consigner que 300. livres. Le Sieur Rafanel soutint, que l'Accusation qu'on lui intentoit étant infamante & scandaleuse, contre un Prêtre constitué en dignité dans un Chapitre, il étoit juste, qu'au cas que le Sieur Delmas succombât, il donnât une caution; & quoique cette Visite dût laisser des impressions désagréables dans les esprits, il vouloit bien se soumettre à cette épreuve, à l'exemple du Patriarche Méthodius, pour convaincre son Adversaire de calomnie. La Cour

Cour jugea, qu'elle étoit en droit de retenir la Cause, parce qu'il s'agissoit d'une Affaire singuliere & importante. Elle ordonna, sur l'offre du Sieur Rafanel de se faire visiter, que tous deux passeroient le Guichet le 25. Juin 1652. Elle nomma par un même Arrêt deux Médecins & deux Chirurgiens, pour procéder à cette Visite devant un Commissaire de la Cour, à la charge d'y procéder dès le lendemain. La Curiosité mit tout le Public en mouvement: cette Affaire devint le sujet de l'entretien de tout le monde. Le Sieur Rafanel fut visité: les Médecins & les Chirurgiens ne trouvèrent en lui aucune marque du sexe féminin. Il demanda réparation de la calomnie, la Cause fut plaidée contradictoirement: l'Avocat du Sieur Rafanel mit en usage une éloquence pathétique, exagéra l'Affront que sa Partie avoit souffert: l'Avocat du Sieur Delmas n'oublia rien pour atténuer le crime du Sieur Delmas, qui s'étoit laissé séduire par l'opinion du Public.

Après quoi, la Cour sur le champ envoya chercher le Sieur Delmas, & ordonna ensuite, qu'il se mettroit à genoux dans le Parquet d'Audience, & qu'il demanderoit pardon à l'Eglise, au Roi, à la Justice, & à Rafanel, de ce que, témérairement, frauduleusement, & calomnieusement, il l'avoit accusé d'être Hermaphrodite; le condamnant d'ailleurs en 280. livres d'amende envers la Partie, & 100. livres en œuvres pies, & aux dépens: & elle ordonna qu'il
fe-

feroit une pareille satisfaction à la porte de l'Eglise Cathédrale de Castres, & en présence du Chapitre, & des Consuls. Le Sieur Delmas s'acquitta de cette Réparation à l'Audience, & il demanda pardon deux fois au Sieur Rafanel la larme à l'œil. Cet Arrêt est rapporté par Maître Albert Avocat au Parlement de Toulouse, article 13 sous le mot de *Bénéfice*. Il ne dit point si le Sieur Delmas s'acquitta de la Réparation à Castres. L'Arrêt est remarquable par la singularité du fait, & parce que cette Cour ne voulut rien ordonner qui rendît irrégulier le Sieur Delmas, qui s'étoit laissé séduire à un faux bruit que l'attrait de sa cupidité lui rendit croyable. Quoique la Calomnie fût avérée par la Visite, elle laissa au Sieur Rafanel un Ridicule, dont il ne put jamais se laver: toutes les fois qu'on le voyoit, la Visite qu'il avoit soufferte se retraçoit dans l'esprit; c'étoit une espece d'affront qui se renouvelloit sans cesse. Pierre de Blois dit dans une de ses Epîtres, qu'un grand Evêque, qui étoit en odeur de Sainteté, qui étoit Hermaphrodite, ne prit l'Ordre de Prêtrise, que dans un âge fort avancé, & qu'il ne voulut dire la Messe qu'une fois en sa vie: de même, le Sieur Rafanel ne prit les Ordres que sept ans après qu'il eût l'âge suffisant; il n'avoit dit qu'une fois la Messe en sa vie. Voilà ce qui trompa le Sieur Delmas. Suarez & Sanchez ont traité la question, qui a pour objet de sçavoir si

un Hermaphrodite étoit capable d'avoir un Bénéfice. On la décide facilement, dès qu'un Hermaphrodite parfait est impossible : ainsi , quand le sexe masculin prévaut dans cette espece d'ambigu , il peut être capable d'un Bénéfice, du moins avec une dispense. Duval Chapitre 50. rapporte qu'un Hermaphrodite , qui paroïssoit à la barbe plutôt mâle que femelle, accoucha d'une fille : voilà le mystere ré-vélé.





M A R I A G E

A T T A Q U É,

CONFIRMÉ PAR ARRÊT.

L'ARRRET rendu entre le Comte de Busfy-Rabutin, la Dame de Coligny sa fille, & le Sieur de la Riviere qui l'avoit épousée, est un Arrêt digne de la Curiosité; soit parce qu'il regarde le Comte de Busfy, célèbre par son bel Esprit, ses Ouvrages, & sa Disgrace; soit parce que tout ce qu'il y a de plus illustre en France, après la Maison Royale, & les Princes du Sang, intervint dans le Procès. Si l'Illustration des Parties decidoit du Mérite d'une Cause, le Sieur de la Riviere, quoique sa parenté, composée de gens de condition, fût intervenue, n'auroit pu résister au Comte de Busfy. Je n'ai pu trouver les Factums des Parties: il m'est seulement tombé entre les mains un Imprimé, qui renferme les copies des titres du mariage du Sieur de la Riviere, où il fait quelques Réflexions. Comme il étoit piqué de la hauteur avec laquelle le Comte de Busfy le traitoit, il parle de lui en termes peu mesurez,

furez, qui, étant dicté par la colere, ne donnèrent aucune atteinte aux impressions que le mérite du Comte de Bussy avoit fait naître dans tous les esprits. Voici comme il parle de ce Comte.

„ Je croyois, qu'il ne feroit pas impossible
 „ au tems de moderer des fureurs injustes,
 „ & que l'âge pourroit peut-être remplacer
 „ la raison dans une tête de 70. ans. J'espé-
 „ rois même, supposé que le Sieur de Bussy
 „ me méprisât autant qu'il dit, qu'il appren-
 „ droit de ma conduite à ne se pas donner la
 „ peine de haïr ce qu'on n'estime point. Ce-
 „ pendant, rien ne lui peut faire quitter son
 „ train naturel d'impostures: il est plus vif
 „ que jamais sur la calomnie, il écrit jour
 „ & nuit contre moi; & il veut soutenir
 „ jusqu'à la dernière goutte de son encre la
 „ guerre qu'il m'a déclarée. Bien loin de faire
 „ servir son esprit à sa colere, sa colere a
 „ éteint ce qu'il avoit d'esprit; &, quoique le
 „ Public ne daigne plus s'amuser de ses Ou-
 „ vrages, ni moi m'en offenser, il se diver-
 „ tit à combattre avec des armes, qui en-
 „ nuient tout le monde, qui ne blessent per-
 „ sonne, & qui ne deshonnorent que lui. Je
 „ ne répons pas à ses injures par des injures:
 „ il y a longtems, que sa conduite & sa ré-
 „ putation m'ont prévenu dans tout le mal
 „ que je pourrois dire de lui. Je ne prétens
 „ pas non plus en dire du bien; car, je n'ai-
 „ me point à parler pour n'être cru de per-
 „ sonne: je veux donc simplement donner
 „ à mes Juges les titres de mon mariage, &
 „ mettre en évidence une vérité qu'on n'a

„ pu détruire, mais qu'on a voulu obscur-
 „ cir par toutes sortes de faussetez & de
 „ chicanes. „

Après quoi, le Sieur de la Riviere donne la copie de son mariage avec la Marquise de Coligny, des Lettres qu'elle lui a écrites, des preuves de la grossesse de cette Dame, de la naissance de leur enfant, & de plusieurs Actes qui prouvoient leur mariage. Il dit ensuite :
 „ Je ne pense pas qu'avec de pareilles preu-
 „ ves, il y ait de mariage mieux établi que
 „ le mien, ni de naissance plus certaine que
 „ celle de mon fils. Il est vrai, que n'ayant
 „ point appris comme l'on se marioit, je n'ai
 „ pas signé sur le Registre, quoique la der-
 „ niere Ordonnance ait enjoint aux Curez
 „ d'y faire signer les Parties pour les Bâtê-
 „ mes & pour les Mariages : mais, comme
 „ ce n'est que pour une plus grande précau-
 „ tion, elle ne dit point à peine de nullité,
 „ quand il est question d'un Sacrement ; elle
 „ conseille plutôt qu'elle n'ordonne : & les
 „ Juges, qui sont les véritables Interpretes,
 „ sçavent bien, que l'esprit de l'Ordonnance
 „ n'est point d'annuller, par un défaut de si-
 „ gnature, un mariage fait devant un propre
 „ Curé entre personnes majeures & indépen-
 „ dantes. Un enfant ne seroit donc pas Chré-
 „ tien, dont le Parrain n'auroit pas signé le
 „ Batismaire. Le mariage ne dépend point
 „ de ce qui se fait après, le Curé n'est que le
 „ premier témoin ; Dieu seul confere le Sa-
 „ crement, il ne demande que le consente-
 „ ment des Parties ; & comme il voit jus-
 „ qu'au fond des cœurs, il laisse aux Con-
 „ trats

„ trats civils la nécessité des signatures pour
 „ en assurer les conventions. Mon mariage,
 „ & l'état du Registre qui en fait foi, sont
 „ entièrement conformes aux Décrets des
 „ saints Conciles. J'ai épousé une femme â-
 „ gée de trente-huit ans, veuve, & libre par
 „ les Loix: elle me somme de consentir à la
 „ dissolution du mariage qu'elle a fait avec
 „ moi, elle appelle comme d'abus de ce
 „ mariage; donc il est fait: elle avoue elle-
 „ même ce qu'elle nie; en plaidant pour
 „ n'être point mariée, elle dit quelle l'est: el-
 „ le est vaincue par ses propres armes; mais,
 „ en secret, elle applaudit à sa défaite: elle
 „ n'attend son honneur que de ma victoire;
 „ &, quelque conduite que son pere lui fasse
 „ garder, on ne persuadera jamais, qu'une
 „ femme de son mérite renonce de bonne
 „ foi son mari & son enfant, marche de son
 „ bon gré sur sa religion, sur son honneur,
 „ sur la liberté de sa condition, & sur une
 „ passion légitime. Quoique le Sieur de Buf-
 „ fy ne soit pas Partie capable pour contester
 „ mon mariage, sa fille étant âgée de tren-
 „ te-huit ans, il est aisé de voir, que je n'en
 „ ai point d'autre que lui: personne n'ignore,
 „ qu'il est le principe & le soutien de la pour-
 „ suite odieuse, dont le succès qu'il cher-
 „ che deshonoreroit à jamais son propre
 „ sang; & chacun regarde ce pere cruel
 „ comme le tyran de sa fille, le persécu-
 „ teur de son gendre & de son petit-fils, &
 „ l'ennemi de lui-même. Il n'y a imposture
 „ qu'il ne fasse imprimer, & plaider tous
 „ les jours contre moi; & il vient encore

„de faire prendre à son Avocat la matière
 „de sa replique dans des pièces qui viennent
 „d'être déclarées fausses, avec toutes cel-
 „les dont il s'étoit déjà servi. „

On ne s'arrête point au langage des Plai-
 deurs animez, dont la passion défigure la vé-
 rité: quelque juste que fût la Cause du Sieur
 de la Riviere, il n'étoit point dispensé de
 respecter le Sieur de Bussy; & tous les traits
 qu'il lui porte, encore une fois, ne lui firent
 aucun tort. Voici l'Arrêt qui fut rendu.

EXTRAIT DES REGISTRES du Parlement.

„**E**NTRE Dame Louise-Françoise de Ra-
 „butin, Veuve de Messire Gilbert de
 „Langeac, Marquise de Coligny, Appellan-
 „te comme d'abus de la célébration de son
 „prétendu mariage avec l'Intimé ci-après
 „nommé, fait en l'Eglise de Lanty le 19.
 „Juin 1681. d'une part; & Messire Henri-
 „François de la Rivere, Chevalier Seigneur
 „de Couffy, Intimé d'autre: & entre Mes-
 „sire Roger de Rabutin, Chevalier Comte
 „de Bussy, Lieutenant-Général des Armées
 „du Roi, Appellant de l'Ordonnance du
 „Lieutenant-Civil du 12. Mars 1682. ren-
 „due sur le Procès verbal du Commissaire
 „Soccard, d'une part; & ledit Sieur de la
 „Riviere, Intimé d'autre: & entre ledit
 „Sieur Comte de Bussy, Demandeur en Ré-
 „quête du 8. Mai audit an 1682. tendante
 „à

„ à ce qu'en prononçant sur l'appel de la sus-
 „ dite Ordonnance, faire défenses audit Dé-
 „ fendeur de se dire ni qualifier mari de la
 „ Dame de Coligny, & , pour l'avoir fait, le
 „ condamner en tous les dommages & inté-
 „ rêts, même en telles réparations qu'il plai-
 „ ra en la Cour ordonner; lui faire défenses
 „ de prendre la qualité de Messire & de Che-
 „ valier, non plus que le nom de la Riviere,
 „ lesquels noms & qualitez seront rayez de
 „ tous les Actes & Procédures où il les a
 „ employez, & condamné aux dépens; & le-
 „ dit de la Riviere, Défendeur d'autre: &
 „ entre ledit Sieur Comte de Bussy, De-
 „ mandeur en Requête du 26. dudit mois de
 „ Mai, tendante à ce qu'il fut ordonné que
 „ dans le jour le Défendeur seroit tenu de
 „ bailler copie de son prétendu titre de ma-
 „ riage, & , à faute de ce faire, en vertu de
 „ l'Arrêt qui interviendra, & sans qu'il en
 „ soit besoin d'autre, lui adjuger les Fins &
 „ Conclusions par lui prises par la susdite Re-
 „ quête, avec dépens, d'une part; & ledit
 „ de la Riviere Défendeur, d'autre: & en-
 „ tre ladite Dame Marquise de Coligny, De-
 „ manderesse en Requête du 19. du mois de
 „ Juin audit an, à ce qu'Acte lui fût donné
 „ de ce qu'attendu qu'il n'y avoit jamais eu
 „ de mariage célébré entre elle, & le De-
 „ fendeur ci-après nommé, & que c'est par
 „ erreur & mauvais conseil qu'elle a interjet-
 „ té appel comme d'abus d'une prétendue cé-
 „ lébration de mariage qui n'a jamais été, &
 „ a déclaré qu'elle n'entendoit point être Ap-
 „ pellante comme d'abus, étant absolument
 P 3 „ inu-

„ inutile, mais simplement conclure, à ce
 „ que défenses soient faites audit Sieur de la
 „ Riviere, Défendeur, de se dire mari de la-
 „ dite Marquise de Coligny, & pour l'avoir
 „ fait, le condamner en telles réparations
 „ qu'il plaira à la Cour, & en tous les dépens,
 „ dommages, & intérêts, d'une part; & ledit
 „ Messire Henri-François de la Riviere, Dé-
 „ fendeur, d'autre: & entre ledit Messire
 „ Henri-François de la Riviere, Demandeur
 „ aux fins de la Requête présentée à la Cour
 „ le 21. dudit mois de Juin, signifiée le 22.
 „ tendante à ce qu'en venant plaider la Cau-
 „ se, dont l'Audience étoit poursuivie, les
 „ Parties seroient tenues de venir plaider sur
 „ les susdites Requêtes, ensemble sur l'oppo-
 „ sition que ledit de la Riviere a formé aux
 „ Ordonnances, portant permission de s'inf-
 „ crire en faux, surprise par ledit Sieur de
 „ Bussy, & ladite Dame Marquise de Coligny
 „ sa fille, & en conséquence sans avoir égard
 „ auxdites Requêtes, que ladite Dame sera
 „ déclarée non recevable en ses Appellations
 „ comme d'abus, & ledit Sieur de Bussy en
 „ la Requête énoncée en l'Arrêt du seizieme
 „ Mars précédent, & ledit Sieur Comte de
 „ Bussy condamné aux dépens, d'une part;
 „ & ledit Sieur Comte de Bussy, & ladite
 „ Dame Marquise de Coligny sa fille, & fem-
 „ me dudit Sieur de la Riviere, Défendeurs,
 „ d'autre: & encore entre ledit Sieur Comte
 „ de Bussy, Demandeur en Requête par lui
 „ présentée à la Cour le 24. dudit mois de
 „ Juin, signifiée le 25, à ce que ledit Sieur
 „ de la Riviere soit déclaré non recevable en
 „ l'op-

„ l'opposition par lui formée à l'Ordonnan-
 „ ce de permission de s'inscrire en faux, si-
 „ gnifiée le 11. dudit mois, & en conséquen-
 „ ce faute d'avoir par ledit de la Riviere mis
 „ la pièce maintenuë fausse au Greffe, qu'el-
 „ le sera rejetée, & sans y avoir égard, que
 „ défenses seroient faites audit Sieur de la
 „ Riviere de prendre la qualité de mar de la
 „ Dame de Coligny, & pour l'avoir fait, qu'il
 „ sera condamné en telles réparations, dom-
 „ mages, & intérêts qu'il plaira à la Cour, &
 „ aux dépens, d'une part; & ledit Sieur de
 „ la Riviere Défendeur, d'autre: & encore
 „ entre ladite Dame Françoisse de Rabutin,
 „ Marquise de Coligny, Demanderesse en
 „ Requête du dernier Juillet 1682, tendante
 „ à ce que dans trois jours pour tout délai,
 „ ledit de la Riviere sera tenu de communi-
 „ quer & bailler copie à la Demanderesse des
 „ prétendues Lettres missives qu'il prétend
 „ avoir fait reconnoître, même celles dont
 „ Mrs. Nivelles Avocat dudit de la Riviere
 „ fit lecture à l'Audience lors de l'Arrêt du
 „ 26. Juin précédent, autrement qu'elles se-
 „ ront rejetées, & ledit de la Riviere con-
 „ damné aux dépens, d'une part; & ledit
 „ Sieur de la Riviere Défendeur, d'autre:
 „ & encore entre ledit Messire Henri-Fran-
 „ çois de la Riviere, Demandeur en Requête
 „ du onzième Août 1682, tendante à ce
 „ qu'il fût reçu Opposant à la Procédure fai-
 „ te pardevant Mrs. Jean le Boindre Con-
 „ seiller, pour parvenir au Jugement desdits
 „ moyens de faux, comme nulle, précipi-
 „ tée, & faite par surprise, & pour faire droit

„ sur l'opposition, ensemble sur celle faite
 „ par Requête du 21. dudit mois de Juin,
 „ renvoyer les Parties à l'Audience avec les
 „ Gens du Roi, & le Curateur créé à l'en-
 „ fant, d'une part; & ladite Dame François-
 „ se de Rabutin, Défenderesse, d'autre: &
 „ entre Messire Roger de Rabutin, Comte de
 „ Buffly, Demandeur en Requête du dix-
 „ septième Août 1682, tendante à ce que le-
 „ dit de la Riviere soit déclaré non receva-
 „ ble en son opposition, & en conséquen-
 „ ce ordonner, qu'il sera incessamment pro-
 „ cédé, & passé outre au Jugement des mo-
 „ yens de faux, avec dépens; & ledit Sieur
 „ de la Riviere Défendeur, d'autre: & en-
 „ core entre ledit Messire Henri-François de
 „ la Riviere, Demandeur en Requête du 26.
 „ dudit mois d'Août, à ce qu'en venant
 „ plaider sur sa Requête du onze dudit mois,
 „ il fut ordonné qu'il auroit communication
 „ du Registre des Mariages de la Paroisse
 „ de Lanty, & en cas de contestation, con-
 „ damner la Défenderesse aux dépens, d'u-
 „ ne part; & ladite Dame Marquise de Co-
 „ ligny, Défenderesse, d'autre: & entre
 „ Dame Françoise de Rabutin, Comtesse
 „ de Toulangeon, ayeule de Louise-Fran-
 „ çoise de Rabutin, Marquise de Coligny;
 „ François, Comte de Toulangeon, son
 „ oncle; Marie de Rabutin, Marquise de
 „ Sevigné, sa tante; Louis de Madaillan
 „ de l'Espare, Marquis de Montataire, son
 „ beau frere; Messire . . . d'Aumont,
 „ Duc & Pair de France; Messire François
 „ de Montmoreney, Duc de Luxembourg,
 „ Ma-

„ Maréchal de France; Messire . . . de Po-
 „ tier, Duc de Gêvres; Messire François
 „ de Beauvilliers, Duc de Saint-Aignan;
 „ Messire Louïs de Crevant d'Humieres,
 „ Maréchal de France; Messire . . . de
 „ Rochechouart, Maréchal, Duc de Vi-
 „ vonne; Messire Jean d'Estrées, Maréchal
 „ de France; Messire . . . de Saint-Maure,
 „ Duc de Montauzier; Messire François,
 „ Comte de Rouville; Dame Gilonne de
 „ Harcourt, Comtesse de Fiesque; Messire
 „ Jaques de Sault, Comte de Tavannes;
 „ Messire . . . de la Pallu, Comte de Bou-
 „ ligneux; Messire . . . Palatin de Dio,
 „ Marquis de Montperoux; Messire Fr. n-
 „ çois Adhemar de Monteil, Comte de
 „ Grignan; Messire . . . Damas, Marquis
 „ de Thiange; Messire René de Gilliers,
 „ Marquis de Clerambaut; Messire . . . de
 „ Pas, Comte de Feuquières; Messire Ro-
 „ ger de Gondrin, Marquis de Termes &
 „ de Savigny; Messire . . . de Berbisy,
 „ Président à Mortier au Parlement de Di-
 „ jon; Demandeurs en Requête par eux pré-
 „ sentée à la Cour le 12. Mai 1683, tendan-
 „ te à ce qu'ils fussent reçus Parties inter-
 „ venantes en l'instance d'entre les Défén-
 „ deurs ci-après nommez, & faisant droit
 „ sur leur intervention, faire défenses au-
 „ dit de la Riviere de se dire, ni prendre la
 „ qualité de mari de ladite Dame de Coli-
 „ gny, & pour l'avoir fait & pris, qu'il fût
 „ condamné en telles réparations qu'il plai-
 „ roit à la Cour, sauf au Procureur-Général
 „ du Roi à prendre pour l'intérêt public,

„telles Conclusions qu'il trouvera bon estre;
 „& condamner ledit Sieur de la Riviere aux
 „dépens, & leur donner Acte de l'emploi
 „de leur Requete, pour moyens d'interven-
 „tion, d'une part; & ledit Sieur Comte de
 „Bussy, la Dame Marquise de Coligny, &
 „ledit de la Riviere, Défendeurs, d'autre:
 „& entre Maître Pierre Fournier Pro-
 „curcur en la Cour, Curateur nommé par
 „Arret du 27. Juin 1682, à l'enfant non
 „encore nommé, issu du mariage contrac-
 „té entre ledit Messire Henri-François de
 „la Riviere, & ladite Dame Françoisse de
 „Rabutin, Marquise de Coligny, Deman-
 „deurs aux fins de deux Requetes par lui
 „présentées à la Cour le 19. Juin 1683,
 „audit nom de Curateur; la premiere,
 „tendante à ce qu'il fût reçu Partie inter-
 „venante en la Cause d'entre ledit Sieur
 „Comte de Bussy, & les Sieur & Dame
 „de la Riviere, & faisant droit sur son in-
 „tervention, ordonner que sans s'arreter
 „tant aux Appellations comme d'abus,
 „Requetes dudit Sieur Comte de Bussy
 „que de la Dame sa fille, dont ils seront
 „deboutez, déclarer ledit enfant fils légi-
 „time dudit Sieur de la Riviere, & de la
 „Dame Louise-Françoise de Rabutin, ses
 „perc & mere; enjoindre à ladite Dame
 „Louise-Françoise de Rabutin, de traiter
 „sondit enfant filialement; la seconde Re-
 „quête, tendante à ce qu'il fût ordonné
 „que les Papiers, Mémoires, Hardes, &
 „Portraits qui se sont trouvez lors du scel-
 „lé apposé sur les meubles & effets de la-
 „dite

„ dite Dame de la Riviere, étant en l'Hô-
 „ tel de Brissac, qui servent à la justifica-
 „ tion de la naissance de l'enfant, duquel
 „ ladite Dame de la Riviere est accouchée,
 „ seront mis entre les mains de Mre. Pier-
 „ re Robert Avocat, pour servir à la Plai-
 „ doirie, d'une part; & ledit Messire Ro-
 „ ger de Rabutin Comte de Buffly, ladite
 „ Dame Françoisse de Rabutin sa fille, Mar-
 „ quise de Coligny, & Messire François de
 „ la Riviere, Chevalier Seigneur de Couf-
 „ sy, pere, mere, & ayeul dudit enfant,
 „ Défendeurs, d'autre; & entre Messire
 „ Charles de Lorraine, Duc d'Elbeuf; Mes-
 „ sire.. de Clermont, Evêque de Noyon;
 „ Messire... Duc de Saint-Simon; Mes-
 „ sire.... Duc de Choiseul; Messire
 „ Duc de Charost; Messire
 „ Duc de Bellegarde; Dame Com-
 „ tesse de Seneville de Longueval; Mes-
 „ sire.... Comte de Coligny; Messire
 „ Marquis de Gamache; Messire
 „ Marquis de Beuvroi; Messire
 „ Marquis de Saint - Heran; Mes-
 „ sire.... Marquis de Breauté; Messire
 „ Comte de Béthune; Messire
 „ Comte de la Tournelle; Messire
 „ Comte de Caumartin; Mes-
 „ sire... Marquis de Madaillan; Mes-
 „ sire.... Comte de Crecy-Longueval;
 „ Messire.... Rabutin de Chauvigny-
 „ Immonville; Messire Ignace de Buferade
 „ Golbignery; Messire Comte d'Am-
 „ pitly; & Messire Chevalier de Choi-
 „ seul, Demandeurs aux fins de la Requête

„ par

„ par eux présentée à la Cour le 21. Juin
 „ 1683, signifiée le 31. dudit mois, ten-
 „ dante à ce qu'ils fussent reçus Parties in-
 „ tervenantes en ladite Cause, faisant droit
 „ sur leur intervention, faire défenses au-
 „ dit de la Riviere de se dire, ou pren-
 „ dre la qualité de mari de ladite Dame de
 „ Coligny, & pour l'avoir fait, le con-
 „ damner en telle réparation qu'il plaira à
 „ la Cour, sauf audit Procureur-Général
 „ du Roi à prendre pour l'intérêt public
 „ telles Conclusions qu'il avisera bon être,
 „ & condamner ledit de la Riviere aux
 „ dépens, & leur donner Acte de ce que
 „ pour moyens d'intervention ils employent
 „ ladite Requête, d'une part; & lesdits
 „ Messire Roger de Rabutin, Comte de
 „ Bussy, ladite Dame Marquise de Coligny,
 „ & ledit Henri-François de la Riviere,
 „ Défendeurs, d'autre: & entre Messire
 „ de Menillot de Parabere, Marquis
 „ de Pardaillan; Messire Henri Matthieu
 „ de Montmorency, de Ronserolle, Mar-
 „ quis de Pont-Saint Pierre; & Messire
 „ Marquis de Vandî, Demandeurs
 „ aux fins de la Requête par eux présen-
 „ tée à la Cour le 8. Juillet 1683., ten-
 „ dante à ce qu'ils soient pareillement re-
 „ çus Parties intervenantes en ladite Cause,
 „ & que pareilles défenses soient faites
 „ audit Sieur de la Riviere, de prendre la
 „ qualité de mari de ladite Dame de Coligny,
 „ condamné en telle réparation qu'il plaira
 „ à la Cour, & audit Procureur-Général à
 „ prendre telles Conclusions qu'il avisera
 „ bon

„ bon être, ait Acte de l'emploi de la Re-
 „ quête pour moyens d'intervention, d'une
 „ part; & ledit Sieur Comte de Bussy &
 „ la Dame Marquise de Coligny sa fille, &
 „ ledit Sieur de la Riviere, Défendeurs,
 „ d'autre: & encore entre ladite Dame
 „ François de Rabutin, Marquise de Coli-
 „ gny, Demanderesse en Requête par elle
 „ présentée à la Cour le 5. Août 1683.,
 „ tendante à ce qu'en venant plaider la Cau-
 „ se d'entre elle & ledit Sieur de la Ri-
 „ viere, la recevoir Appellante de toute la
 „ procédure faite par ledit Sieur de la Ri-
 „ viere, pour parvenir à la vérification des
 „ Ecritures privées qu'il a représentées de-
 „ vant Maître Etienne Baudouin Conseil-
 „ ler, comme nulle & contraire à la dis-
 „ position de l'Ordonnance de 1667., ar-
 „ ticles 8. & 9., au titre des Compulsoires,
 „ & collations des Pièces; & en conséquen-
 „ ce la recevoir Appellante de l'Ordonnan-
 „ ce dudit Sieur Baudouin, étant au bas de
 „ son Procès-verbal du 10. du mois de Juil-
 „ let, & de tout ce qui s'en est ensuivi;
 „ la tenir pour bien relevée; & faisant droit
 „ sur ledit Appel, mettre l'Appellation
 „ au néant; Emendant, déclarer la procé-
 „ dure nulle; & en conséquence ordonner
 „ que lesdites Ecritures privées seront re-
 „ jettées de la Cause, & condamner ledit
 „ Sieur de la Riviere aux dépens, d'une
 „ part; & ledit Messire Henri-François
 „ de la Riviere Défendeur, d'autre: & en-
 „ tre Messire Jean-Nicolas de Senailly Da-
 „ mas, Marquis de Sandaucour, beau-frè-
 „ re;

„re; Dame Christine-Charlotte Pot de
 „Rochechouard, Comtesse de Conche, &
 „de Sainte Pequeuse, sœur; Messire Pier-
 „re de la Tour, Chevalier Seigneur de
 „Montiere, Maréchal des Camps & Ar-
 „mées du Roi, Gouverneur de Saint Di-
 „sier & de Riblemont, oncle; Messire
 „Pierre de la Riviere, ci-devant Com-
 „mandant le Régiment de Cavalerie de
 „Guise, & la Compagnie de Chevaux-Lé-
 „gers de Monseigneur le Dauphin, à pré-
 „sent Lieutenant de Roi à Marsal, oncle;
 „Messire Joseph de France, Chevalier Sei-
 „gneur Duchenoi, fils de Messire Charles
 „de France, Maréchal de Bataille sous feu
 „M. de Turenne, cousin germain; Mes-
 „sire Pierre de France, Seigneur de Bro-
 „ville, Commandant un Bataillon de Na-
 „varre, issu de germain; Messire Nicolas
 „de France, Abbé de Laval-Dieu, cou-
 „sin germain; Messire Jean de France,
 „Seigneur de Groslois, Lieutenant de Vaif-
 „seau, cousin germain; Dame Thérèse de
 „Contay, veuve de Messire Henri de la Ri-
 „viere, Lieutenant des Chasses du Roi,
 „cousin germain; Messire Louis de Mau-
 „benton, Chevalier Seigneur d'Irval, Ma-
 „jor de Guise, issu de germain; Messire
 „Henri de la Rue, Chevalier Seigneur des
 „Urfins, Capitaine de Cavalerie, cousin
 „germain; Messire Charles de la Rue, Sei-
 „gneur de la Grange, Capitaine de Cava-
 „lerie, cousin germain; Messire François
 „de la Rue, Chevalier Seigneur de Frenay,
 „Lieutenant de Dragons, issu de germain;
 „Mes-

„ Messire Pierre de la Rue , Seigneur de
 „ Ville-Surterre, cousin germain; Messire
 „ Jean-Louis de Frenes, Chevalier Seigneur
 „ de Chevillon, Capitaine de Chévaux-Le-
 „ gers, cousin germain; Messire François
 „ de Frenes, Seigneur de Nerville, Lieu-
 „ tenant d'Infanterie, cousin germain; Mes-
 „ sire Jean de la Grange, Seigneur de Som-
 „ meville, Capitaine d'Infanterie, issu de
 „ germain; Charles de Medard, Chevalier
 „ Seigneur de Villers sur Suise, ci-devant
 „ Capitaine dans le Régiment de Bretagne,
 „ cousin germain; Messire Louis de Villiers
 „ son frere, Chevalier Seigneur de Brazé;
 „ Messire Henri de Villers, Seigneur du-
 „ dit lieu, issu de germain; Messire Fran-
 „ çois de Villers, issu de germain; & Mes-
 „ sire Charles de Montiers, issu de ger-
 „ main; Demandeurs aux fins de la Re-
 „ quete par eux présentée à la Cour le
 „ 10. Mars 1684, tendante à ce qu'ils
 „ soient reçus Parties intervenantes en la
 „ Cause d'entre les Sieurs & Dame de la
 „ Riviere & le Sieur Comte de Buffi,
 „ pour défendre l'honneur de leur famil-
 „ le; &, faisant droit sur leur interven-
 „ tion, débouter le Sieur de Buffy & la
 „ Dame sa fille de leurs Appellations, &
 „ condamner ledit Sieur de Buffy en tou-
 „ tes les réparations d'honneur qu'il apar-
 „ tiendra: Acte de l'emploi de leur Re-
 „ quete, pour moyens d'intervention,
 „ d'une part; & ledit Sieur & Dame de
 „ la Riviere, & ledit Sieur Comte de
 „ Buffy Défendeurs, d'autre; sans que
 „ les

„ les qualitez puissent nuire ni préjudi-
 „ dicier aux Parties. Après que Chardon
 „ Avocat pour le Sieur Comte de Buffy
 „ Appellant, Demandeur, & Défendeur ;
 „ Nivelles Avocat pour de la Riviere, In-
 „ timé, Défendeur, & Demandeur ; Guyot
 „ Avocat pour les parens dudit de la Ri-
 „ viere, intervenant ; Robert Avocat pour
 „ Fournier, Curateur intervenant & De-
 „ mandeur ; Severe Avocat pour la Mar-
 „ quise de Coligny Appellante, Deman-
 „ dereffe, & Défenderesse ; & Caillard
 „ Avocat pour les parens dudit Comte de
 „ Buffy, aussi intervenant, ont été ouïs :
 „ ensemble, Talon pour le Procureur-Gé-
 „ néral du Roi, pendant quinze Audien-
 „ ces.

„ L A C O U R a reçu les Parties de
 „ Robert, Caillard, & Guyot, Parties inter-
 „ venantes, sans s'arrêter aux interventions
 „ des Parties de Caillard & de Guyot, ayant
 „ égard à celle de la Partie de Robert, a
 „ donné Acte à la Partie de Severe du désif-
 „ tement par elle fait de son appel comme
 „ d'abus, & à la Partie de Nivelles de sa dé-
 „ claration, qu'elle ne prétend point se ser-
 „ vir du Certificat du premier Juillet 1681, &
 „ en conséquence sans s'arrêter au faux, dit
 „ qu'il n'y a abus ; enjoint à la Partie de Seve-
 „ re de reconnoître celle de Nivelles pour son
 „ mari, & de retourner incessamment avec
 „ lui ; déclare la Partie de Robert issue de
 „ leur mariage, leur enjoint de le traiter
 „ comme leur enfant légitime ; condamne les
 „ Parties de Nivelles & de Severe d'aumôner
 „ cha-

„ chacun cinquante livres au pain des Pri-
 „ sonniers de la Conciergerie du Palais; met
 „ les Appellations simples au néant: ordonne
 „ que ce, dont a été appelé, sortira effet:
 „ condamne les Appellans en l'amende de
 „ douze livres; faisant droit sur les Conclu-
 „ sions du Procureur-Général du Roi, or-
 „ donne que Dupoiffon Curé de Lanty fe-
 „ ra ajourné à comparoir en personne, pour
 „ répondre aux Conclusions du Procureur-
 „ Général du Roi; & sur le surplus des de-
 „ mandes, requêtes, & oppositions, met les
 „ Parties hors de Cour; condamne la Partie
 „ de Chardon aux dépens envers la Partie de
 „ Nivelles, tous autres compensez. Fait en
 „ Parlement, le 13. jour de Juin 1684. „

Signé, J A Q U E S.

Le Comte de Buffy est un des Ecrivains, qui ont vécu sous le Regne de Louis le Grand, dont les Ouvrages seront transmis à la postérité, quoiqu'il n'ait pas plu à M. de Voltaire de le placer dans le Temple du Goût: il lui fait une aussi grande injustice qu'on la lui feroit, si on ne l'y plaçoit pas lui-même. Je ne crois pas que nous ayons rien dans le stile Epistolaire, qui surpasse le stile fin & aisé du Comte de Buffy; il dit dans une Lettre qu'il écrit à Madame de Sévigné: „ Dans,
 „ le tems que je vous écris, mon Fermier
 „ m'apporte de l'argent: je vous quitte pour
 „ lui, quoiqu'il ne soit pas si aimable que
 „ vous; mais, c'est qu'il m'apporte de quoi
 „ vivre, & je veux vivre pour vous ai-
 „ Tome VI. Q „ mer. „

„ mer. „ Je préférerois cet endroit à la plus belle Lettre de Voiture. Si le Comte de Buffy eût déguisé avec plus d'art son amour-propre, dont ses Lettres sont bouffies, elles plairoient davantage; & Monsieur de Voltaire a eu raison de relever cet excès: mais, il ne devoit pas pour cela exiler ce Bel-Esprit de son Temple; parce que ce défaut n'étouffe pas mille bonnes choses, mille traits de prix, qui sont dans ses Lettres. J'aurois encore souhaité que le Comte de Buffy ne parlât pas éternellement de sa disgrâce: il se plaint délicatement, & il diversifie cette matiere par des tours nouveaux, & des expressions heureuses; mais, le Lecteur, qui souffre avec un Auteur qui se plaint, ne s'accommode pas d'être toujours dans un état violent, & l'Eloquence n'a point de ressource pour sauver une longue plainte du malheur d'ennuyer. On ne peut pas parler du Comte de Buffy, qu'on ne parle de Madame de Sévigné, dont on place les Lettres au-dessus de celles de ce Bel-Esprit. Monsieur de Voltaire dit lui-même dans son Temple, qu'elle étoit aimée de tous ceux qui habitoient ce Temple. Pour donner la préférence aux Lettres de cette Dame, il y faut regarder de bien près: il faut vouloir ressembler à ces fins Gourmets, qui, en se récriant sur un vin délicat, saisissent un certain goût imperceptible à tout autre qu'à eux. Il ne seroit pas étrange, que Madame de Sévigné, & le Comte de Buffy, ayant un génie pour écrire, formé sur le même modèle, s'admirant

l'un

l'un l'autre, & s'imitant mutuellement, eussent écrit dans le même goût & de la même force.

On rapporte plusieurs Bons-Mots de Madame de Sévigné. On dit, que, s'embarassant dans le récit d'un procès qu'elle faisoit, les expressions ne se présentant point à elle, elle dit au Président de Bellievre à qui elle parloit: Je sçai bien l'air; mais, je ne sçai pas les paroles. Elle dit en parlant d'une personne, qui avoit les dents mal-propres & gâtées: Ces dents puent aux yeux, avant que d'empoisonner le nez. On exécutoit devant elle un *Credo* en musique, un Musicien fit un faux ton, elle s'écria: Voilà qui est faux. Elle se reprit ensuite, en disant: Ce ne sont pas les paroles au moins qui sont fausses; mais, c'est la Musique. Elle disoit du Pere Bouhours, qui avoit une conversation fort brillante, que l'esprit lui sortoit de tous côtez. On a donné depuis peu au Public les Lettres qu'elle a écrites à Madame de Grignan sa fille. C'est un Commerce de Lettres en plusieurs volumes, où elle a l'Art de faire lire de pures bagatelles: ce sont des riens, qui touchent, qui intéressent, & qui saisissent. Les femmes jolies, & gracieuses, n'ont rien qui soit indifférent: jusqu'à un simple geste vous occupe, vous attache, vous met en mouvement. Est-il étrange, que Madame de Sévigné, pleine d'esprit, & à qui on donne une figure aimable, fasse valoir, sous cette idée, jusqu'à la moindre chose?

On rapporte une Hyperbole fort ingénieu-

se de Monsieur de Buffy : il dit, pour donner une idée de l'extrême propreté de Madame de Monglas, que l'air, qu'elle souffloit, étoit plus pur que celui qu'elle respiroit. Un Lecteur critique, car il en pleut de cette espece, me demandera, à quel propos je rapporte tous ces Bons-Mots ? Je lui répondrai, qu'ils servent à peindre les personnages dont je parle dans cet Ouvrage, & à délasser mon Lecteur. J'interrogerai le Critique à mon tour, & je lui demanderai, si ces Bons-Mots ne lui font pas quelque plaisir, & s'il n'est pas bien aisé de les rencontrer ici ? Si cela est, me voilà par avance justifié dans son Esprit, & j'arrive à mon but.

L'Abbé Bignon, dans le Remercement qu'il fit à sa réception à l'Académie Francoise, dit, en parlant du Comte de Buffy, dont il occupoit la Place, que cet Auteur avoit gémi sous le poids de sa propre gloire : cela convenoit parfaitement au Comte de Buffy, qui avoit fait une Satyre ingénieuse, qui lui suscita de puissans Ennemis, qui le traversèrent toute sa vie.

Je raconterai encore un Trait du Comte de Buffy, qu'on ne voit nulle-part, si ce n'est dans un de mes Ouvrages.

On parloit, au lever du Roi, de la difficulté de bien écrire l'Histoire de son Regne. Le Comte de Buffy prit la parole : il avança, que, pour se soutenir dans une si riche matiere, il falloit être tout ensemble grand Capitaine & excellent Ecrivain. Il insinua, que, réunissant ces deux qualitez, il étoit

étoit le seul homme qui pût donner à un pareil Ouvrage la forme qu'il devoit avoir. Le Roi entra dans sa pensée, & il lui permit de travailler à son Histoire. Quelques jours après, le Comte de Buffy présenta un Placet au Roi, dans lequel il exposa que la Gloire de Sa Majesté étoit intéressée à accorder une Pension à son Historien. Cette demande ne plut pas au Roi, qui dit qu'il vouloit voir le travail avant que de donner la récompense. Ce mauvais succès jeta un petit ridicule sur le Comte de Buffy : il présenta un second Placet au Roi, qui le reçut fort fièrement contre sa coutume, & qui lui dit : Monsieur de Buffy, deux Placets coup sur coup, c'en est trop. C'est la dernière importunité, lui dit alors le Comte de Buffy, que Votre Majesté essuyera de moi : je la prie de vouloir lire mon Placet ; vous ne sçauriez, Sire, m'accorder une plus grande grace. Le sens du Placet étoit, qu'il avoit fait une faute indigne de pardon, en demandant une Pension qu'il avouoit ne pas mériter ; & que si Sa Majesté, toujours indulgente, étoit portée à la lui accorder, il la supplioit de ne point écouter sa bonté, quoi qu'elle pût dire en faveur d'un ancien Officier-Général de ses Armées, mais de ne consulter que son équité, qui demandoit qu'une telle faute fût punie par le refus de la Pension. Ce tour tout-à-fait nouveau frappa le Roi, qui lui accorda une Pension considérable. Après cet exemple, ne suis-je pas plus en droit que le

Pere Bouhours dans sa *Maniere de bien penser*, de m'écrier : Quel Ecrivain du Siècle d'Auguste a demandé une grace d'une maniere plus délicate & plus singuliere ?



HISTOIRE

DE

MADemoisELLE

DE

CHOISEUL.

THE HISTORY OF

THE UNITED STATES

OF AMERICA

LA Cause suivante est peut être la plus instructive, & la plus utile, de toutes celles que j'ai mise en œuvre. La question d'état a été traitée avec beaucoup de profondeur de part & d'autre : jamais les Juges n'ont dû mieux juger, parce que jamais les voyes n'ont été mieux préparées. Les Avocats, qui auront à traiter un pareil sujet, trouveront dans cette Cause une source de lumière sûres & abondantes. M Brillon dans son Dictionnaire des Arrêts, sous les mots Témoins & Registres, a rapporté cette Cause : il a fait les Extraits des Mémoires à sa façon, & je les ai fait à la mienne. Malgré mon Amour-propre, je suis persuadé que la sienne est meilleure ; mais, le pouvois-je copier, sans passer pour Plagiaire ? Le fonds est toujours le même. D'ailleurs, j'ai vu bien des Mémoires qui lui ont échapé : il m'a fourni le Plaidoyer de Monsieur Gilbert, Avocat-Général, que j'ai inseré fidèlement. Si Monsieur le

Duc de la Valiere a contesté les Droits que la Loi donnoit à Mademoiselle de Choiseul, & que la Nature, peut-être, ne lui donnoit pas; la probité, la franchise, le desintéressement de ce Seigneur, écartent tout soupçon; & Mre. Julien de Prunay, son Avocat, a réussi facilement à le justifier.





HISTOIRE

D E

M A D E M O I S E L L E

D E C H O I S E U L.

NULLE Cause plus curieuse que celle de Mademoiselle de Choiseul, soit par l'importance des questions qui ont été agitées, soit par les efforts qu'ont fait d'habiles Avocats pour défendre leurs Parties & enlever les suffrages des Juges, soit par les deux Familles illustres intéressées dans la contestation. Aussi la Cour & la Ville ont accouru en foule aux Audiences. Le Public, touché de la destinée de Mademoiselle de Choiseul, a épousé sa Cause, & l'a regardée comme la sienne propre. Comment n'auroit-il pas été attendri sur la vérité, après qu'un Romaniste versé dans son art réussit à l'attendrir sur la fiction, lorsqu'il fait entrer, dans le tissu de sa narration, des circonstances d'un sort semblable? Le merveilleux véritable pourroit-il ne pas faire l'Impression que fait le merveilleux feint?

Ici

Ici on voit une fille d'une naissance distinguée, dont la mere accouche mystérieusement; elle est confiée à l'Accoucheur; on cache son enfance, sa puberté, son adolescence; la mere meurt sans manifester le secret; elle le dépose seulement dans le sein d'une Dame en qui elle a confiance; le pere, qui paroît avoir toujours ignoré qu'il eût cette fille, survit sept ans à la mere, sans qu'on voye qu'il ait été instruit; ses parens sont là-dessus dans une profonde ignorance; un voile épais est jetté sur toutes les voyes de cette Demoiselle. Quelques rayons percent de tems en tems: mais elle se dérobe pourtant à la lumiere. Enfin, dans sa majorité son sort se révèle, elle paroît au grand jour de la Justice, pour annoncer l'Etat de sa naissance.

Telle est l'idée de la destinée de Mademoiselle de Choiseul. Mais racontons l'Histoire dans toutes ses circonstances.

Histoire de
Mademoi-
selle de
Choiseul.

Le Duc de Choiseul épousa en 1681. Louise Gabrielle le Blanc de la Baume de la Valiere; après avoir mis au monde trois enfans, un fils qui ne vécut que deux ans, & deux filles, la Duchesse crut être grosse en 1696. Elle appelle Le Duc Chirurgien - Accoucheur, que le Sieur Helvetius Médecin lui indiqua comme un habile homme pour les Accouchemens: il l'accoucha le 8. Octobre 1697. Quoiqu'on ait dit que cette grossesse fut publique, qu'elle fut connue de toute la famille, il faut pourtant qu'on en ait fait un mystere, puisqu'il ne paroît point qu'elle parvint au Duc de Choiseul, à qui un fait qui le

re-

regardoit de si près, n'auroit pu être celé, s'il n'eût été sous le voile du secret.

Il demeuroid dans une autre maison, quoi-qu'il n'y eût point de divorce entre eux; il voyoit rarement la Duchesse: ce qui est de certain, c'est que l'accouchement fut tenu secret, & eut peu de confidens. La précaution qu'on prit de charger l'Accoucheur de faire bâtiser l'enfant, de la mettre en nourrice, prouve qu'on vouloit celer cette naissance, pour la révéler dans un tems favorable; & puisqu'on a voulu la dérober à la curiosité publique, c'est une preuve qu'on a caché aussi la grossesse.

Toutes ces mesures font d'abord soupçonner, que la Duchesse a été fragile; & le Public, qui va d'abord extrêmement vite sur cette matiere, n'a pas hésité à se livrer à cette idée, sans considérer si elle étoit fondée.

Rien ne prouve mieux combien la malignité lui est naturelle, que la rapidité avec laquelle il se détermine à empoisonner des conjectures souvent trompeuses: à peine le met-on sur la voie, qu'il croit, en faisant un pareil usage de son jugement, arriver au but. L'embarras a été égal pour les Avocats des Parties. Le Défenseur de Mademoiselle de Choiseul, obligé de révéler toutes ces précautions mystérieuses, pour prouver l'état de sa Cliente, l'a exposée au reproche d'avoir deshonoré sa mere; mais, ne falloit-il pas qu'elle essuyât ce reproche dans la situation où elle étoit? Pouvoit-elle sacrifier les preuves de son Etat? Après tout, elle se retranchoit sur la présomption qui est en faveur du

ma-

mariage. Il étoit certain au Procès, qu'entre l'accouchement & le tems du retour du Duc de Choiseul à Paris d'un Voyage qu'il avoit fait à la Cour de Savoye où il étoit en ôtage, on trouvoit que la Duchesse étoit accouchée le neuvieme mois: ainsi, il y avoit possibilité des approches du mari. Il n'en faut pas davantage pour fonder la paternité, puisque celle, qui est la plus légitime, n'a jamais d'autre fondement dans l'esprit des hommes, que des conjectures: par conséquent, l'on pouvoit croire que Mademoiselle de Choiseul étoit légitime.

D'un autre côté, son Adversaire, en niant tous ces faits mystérieux, & traitant de Roman l'Histoire merveilleuse de Mademoiselle de Choiseul, s'érigeoit en Défenseur de l'Honneur de la Duchesse de Choiseul, & faisoit tomber sur Mademoiselle de Choiseul le reproche odieux de vouloir entrer dans la famille de Choiseul, en deshonorant sa mere par les faits qu'elle articuloit. Il fit tous ses efforts pour empêcher la preuve des faits; parce qu'il prévoyoit, que, quelque opinion désavantageuse que cette preuve pût donner de la Duchesse, elle assureroit toujours l'Etat de Mademoiselle de Choiseul, à la faveur de la présomption qui est pour les enfans issus durant le cours du mariage. Ainsi, il se vit obligé, en abandonnant le personnage de Défenseur de l'Honneur de la Duchesse, de faire passer la Demoiselle de Choiseul pour illégitime: il s'efforça de montrer, quelle étoit l'exception contre la présomption établie en faveur du mariage: c'est ainsi qu'on soutient
dans

dans une même Cause, pour le même Client, le pour & le contre au Barreau. Voilà ce qui donne lieu au reproche, qu'on fait en plaisantant, aux Défenseurs des Causes, de souffler le chaud & le froid.

C'est l'extrémité où l'on est quelquefois réduit, c'est ce qu'on appelle sçavoir se retourner; il semble qu'on soit convenu qu'alors l'on peut prendre ce parti, sans que l'honneur du Défenseur en souffre : il y a bien des maximes plus étranges établies parmi les hommes. Il a fallu interrompre le fil de la narration par des Réflexions qui sont nécessaires, pour l'instruction du Lecteur. L'Accoucheur dit dans son Registre, qu'il mit une marque à l'enfant sous le jarret gauche, & un peu plus bas, avec trois légères scarifications saupoudrées de poudre à canon; ces marques étoient ineffaçables. Mademoiselle de Choiseul a dit au Procès qu'elle les avoit.

Ces empreintes sont des témoins muets, témoins éternels, qui attestent la vérité. Mrs. Julien de Prunay, en plaidant, les appella des Stigmates.

L'Accoucheur, après avoir fait bâtiser l'enfant à Saint Etienne du Mont, où on lui donna le nom de Julie, la mit en nourrice chez Martine Loin, femme de Jean de Marne, Jardinier dans le Parc de Meudon. A la réserve de la dernière circonstance, les autres étoient absolument ignorées de Mademoiselle de Choiseul.

La Duchesse, étant relevée de couches, tomba malade d'une maladie de langueur, dont elle mourut le 7. Novembre 1698. Dans
 ser

ses derniers instans, elle s'occupa du sort déplorable de Mademoiselle de Choiseul, dont l'Etat étoit enseveli dans l'obscurité : elle la recommanda à la Marquise d'Hautefort son amie, qui lui promit de lui donner ses soins, & de la regarder comme sa véritable fille. On a dit, qu'elle l'avoit recommandée au Duc de la Valiere son frere, qui lui avoit fait une pareille promesse. Mais, ce Seigneur a nié le fait ; & quoiqu'il fût intéressé à le nier, on ne doit pas croire qu'un homme de son rang pense comme un homme du commun, qui sacrifie facilement la vérité à son intérêt.

La Duchesse confia à la Marquise d'Hautefort deux de ses Portraits, & d'autres effets, pour les remettre à sa troisième fille.

La Marquise d'Hautefort, après la mort de la Duchesse, prit le cœur & les entrailles d'une mere pour Mademoiselle de Choiseul : elle la retira des mains de la Nourrice de Meudon, & la mit à Paris chez une autre Nourrice nommée Nicole Lalouette, femme de Le Roi, dans la rue Saint-Antoine.

La Marquise voulant être à portée de veiller sur l'Enfant & sur la Nourrice, les plaça l'une & l'autre chez une nommée La Salle Boulangere, qui demouroit rue Princeffe.

Quand l'enfant eut deux ans & demi, la Marquise d'Hautefort la retira, & la prit chez elle, lui donna une Gouvernante nommée Adrienne-Catherine Thomas, qui demeura auprès d'elle jusqu'à ce qu'elle eût atteint l'âge de quatorze ans.

On a dit, qu'elle étoit connue sous le nom de sa famille ; que le Duc de la Valiere, qui l'avoit

l'avoit été voir lorsqu'elle étoit en nourrice, & qui connoissoit son Etat, la voyoit chez la Marquise d'Hautefort. Mais, la voyoit-il comme fille légitime, ou comme une fille illégitime ? On n'a point prouvé ce qu'il pensoit là-dessus, & qu'il se fût déclaré d'une manière qui ne fût pas équivoque.

La Marquise d'Hautefort lui donnoit le nom de Mademoiselle de Saint-Cyr : c'étoit celui de l'une de ses Terres.

Le Duc de Choiseul étoit décédé le 2. Avril 1705 : il paroît, qu'il n'avoit eu aucunes lumières sur cette troisième fille ; soit effectivement, ce qui est difficile à croire, que la chose ne fût point parvenue jusqu'à lui, ou qu'il crût que le personnage d'un homme qui l'ignoroit, lui convenoit mieux qu'à aucun autre.

La Marquise d'Hautefort donna à Mademoiselle de Choiseul, pendant l'intervalle de sa minorité, toute l'éducation qu'exige une personne de qualité, dont on forme également l'esprit & le cœur, & à qui l'on apprend ce qui la peut distinguer dans le monde, & la faire représenter selon son rang.

On ne fit aucune mention d'elle dans tous les Actes publics qui concernèrent la succession du Duc & de la Duchesse de Choiseul, de la Marquise de la Valiere son ayeule maternelle, & des deux Demoiselles de Choiseul. Qui auroit jamais cru, qu'il y eût dans le monde une Demoiselle de Choiseul, qu'on affectât de ne point faire paroître dans des conjonctures si intéressantes & si décisives pour elle ? Comment la tendresse de la Mar-

quise d'Hautefort a-t-elle pû prendre sur elle de garder un si profond silence, dont on pouvoit tirer un si grand avantage, & pendant lequel les preuves de l'Etat de Mademoiselle de Choiseul, qui n'avoit point de reconnoissance du Duc & de la Duchesse de Choiseul, ni d'Extrait Baptistaire en sa faveur, pouvoient périr ?

Enfin, la majorité de Mademoiselle de Choiseul approchant, la Marquise d'Hautefort prit ses mesures pour faire réussir la réclamation de l'Etat de cette Demoiselle. On a produit au Procès une Lettre, que la Marquise de Tournon, sœur du Duc de la Valiere, lui écrivit. Cette Lettre a servi à établir, que l'Affaire avoit été concertée avec elle; car voici comme elle y parle.

„ Je suis bien fâchée, que ce soit la mau-
 „ se santé de Mademoiselle de Saint-Cyr, qui
 „ m'empêche d'avoir l'honneur de vous voir,
 „ Madame. „ Et, après lui avoir parlé d'au-
 „ tres Affaires, elle vient à celle de cette De-
 „ moiselle. „ Je n'aurai rien, *dit elle*, à souhaiter,
 „ que de voir finir l'Affaire que vous sçavez,
 „ qui est assurément ce qui rend malade l'ai-
 „ mable Chanteuse qui s'est tant fait prier.
 „ Mon Ami, que j'estime fort, que vous vîtes
 „ chez moi Dimanche, & qui s'en alla,
 „ croyant que vous vouliez me parler, me
 „ dit hier, qu'il seroit charmé d'avoir l'hon-
 „ neur de vous voir ici, pour vous dire ce
 „ qu'il pense de cette Affaire, où il ne voit
 „ aucune difficulté, mais où il croit qu'il fau-
 „ dra beaucoup de diligence, & d'habiles
 „ gens qu'il vous nommera. Voyez, Mada-
 „ me

„ me, si demain Samedi, ou Dimanche,
 „ vous ne pourriez pas me donner une heu-
 „ re après votre dîner: il m'a dit de le lui
 „ mander pour s'y trouver; & comme j'ai
 „ vû tous mes parens, nous serions en repos.
 „ Je veux que l'enfant se porte bien, ou
 „ vienne malade. Je serai charmée de cette
 „ conversation, & du plaisir de vous assu-
 „ rer de mon tendre & respectueux atta-
 „ chement: permettez, qu'il n'y ait, ni com-
 „ pliment, ni signature. „

La Marquise de Tournon, qui combattit avec beaucoup de vivacité la prétention de Mademoiselle de Choiseul, soutint que cette Lettre n'avoit point de rapport à cette Demoiselle; mais, elle ne sçut pas dire quelle personne étoit l'objet de son discours. Ainsi, elle ne détourna point l'idée qu'on prit là-dessus en voyant la Lettre.

Le 30. Juin 1723, Mademoiselle de Choiseul, sous le nom d'Anonyme de Choiseul, rendit Plainte au Lieutenant-Criminel de deux Faits capitaux.

Le premier regardoit les personnes qui s'étoient mêlées des Affaires de sa Maison après la mort du Duc de Choiseul, qui avoient affecté de ne la point comprendre dans les qualitez des Actes, qui regardoient la succession de ce Seigneur: ils ne pouvoient avoir d'autres vûs, que de lui enlever les preuves de son Etat.

Sur ce chef elle ne nomma personne; parce qu'elle ne sçavoit que le délit, & qu'elle n'en connoissoit point les Auteurs.

Le second Fait avoit pour objet le nommé La Touche, & ses Complices, qui s'étoient emparez de différens effets à elle appartenans, après le décès de la Duchesse de Choiseul.

Elle obtint une Permission d'informer, & fit informer en effet : & , par une Ordonnance du 10. Juillet 1723, l'Information fut renvoyée à l'Audience.

Comme elle croyoit n'avoir été qu'on-doyée, & qu'elle ne pensoit pas qu'on lui eût administré les cérémonies du Bâteme, elle se présenta à Saint-Sulpice où on les observa, & on lui donna le nom d'Augustine-Françoise.

Voilà le début de Mademoiselle de Choiseul ; elle n'étoit pas encore déterminée sur la personne qui seroit l'objet principal de son attaque ; elle ne fit point assigner le Duc de la Valiere ; parce que, dit-elle, ce Seigneur lui avoit fait porter parole par des personnes du premier ordre, & d'un rang égal au sien (on a nommé le Duc de Sully,) qu'il lui rendroit justice à l'entrée de la contestation : mais, on ne croira point, que le Duc de la Valiere n'eût tenu sa parole, s'il l'eût donnée.

Elle s'en tint alors à la Perquisition de La Touche, Tuteur onéraire des Demoiselles de Choiseul : elle apprit sa mort ; elle fit nommer un Curateur à sa succession vacante : & comme par la mort le crime est éteint, on renvoya le Procès au Civil, à l'égard de la mémoire de La Touche.

Elle se munit de Lettres de Bénéfice d'Inventaire, & prenant la qualité d'héritière bénéfici-

néficiaire du Duc & de la Duchesse de Choiseul ses pere & mere, elle fit assigner le 17. Septembre 1723, au Parc Civil, le Duc de la Valiere, afin qu'il lui communiquât l'Inventaire fait après le décès de la Marquise de la Valiere, mere de ce Duc, & ayeule de la Demoiselle de Choiseul: elle lui demanda quelques effets de la succession de la Duchesse de Choiseul; & elle requit, qu'il se désistât de la possession des immeubles des différentes successions échues dont elle se prétendoit unique héritiere.

Voilà la Guerre déclarée dans les Regles. Le Duc de la Valiere fournit des exceptions, où il qualifia Mademoiselle de Choiseul d'Augustine-Françoise, se disant de Choiseul; & il dit que la Qualité & son Etat étant contestez, il falloit qu'elle les établît par des Pièces authentiques.

Mademoiselle de Choiseul, à ce langage, voulut dans le Duc de la Valiere reconnoître l'Auteur de la suppression des Preuves de son Etat.

Elle se déterminà à le poursuivre par la voye criminelle: mais, sur la première Requête qu'elle présenta au Lieutenant-Criminel, il ordonna, qu'attendu la Qualité du Duc de la Valiere, les Parties se pourvoiroient. Personne n'ignore, que la Grand'Chambre, qui est la Cour des Paris, est seule compétente pour juger des Affaires criminelles des Ducs & Pairs.

Elle s'adressa à cette Cour, suffisamment garnie de Pairs, où les Chambres furent assemblées: elle prit les mêmes Conclusions

qu'elle avoit prises devant le Lieutenant-Criminel, où elle avoit accusé le Duc de la Valiere, & elle demanda l'apport des Informations.

La premiere Question, qu'il falloit décider, fut de sçavoir si elle pouvoit être admise à prendre la voye criminelle contre le Duc de la Valiere ?

Premier
Plaidoyer
pour Made-
moiselle de
Choiseul.

Voici comme Mre. Normand son Défenseur parla ; son discours n'entama point le Duc de la Valiere, dont tout le monde connoît l'extrême délicatesse sur l'honneur. Le Duc de la Valiere, dit-il, a été témoin de la grossesse de la Dame mere de Mademoiselle de Choiseul, témoin oculaire de sa naissance ; il a promis à la mere de prendre soin de son enfant ; il a suivi ce même enfant dans tous les tems, sans jamais l'avoir perdu de vûe ; & quand il s'agit de lui rendre son bien, dont il s'est emparé, il dit qu'elle est une inconnue, une étrangere, que son Etat est contesté, qu'elle en doit rapporter des Preuves, soutenues par des Pieces authentiques. Celui, qui lui fait cette objection, est le même qui a présidé à tous les Actes de la famille, qui en a retranché son nom, pour lui enlever la preuve qu'il demande, & pour se maintenir à la faveur de ce défaut dans une possession injuste. Voilà le délit dont elle soutient que ce Seigneur est convaincu.

Celui, qui ôteroit la vie au Duc de la Valiere, lui feroit un préjudice égal à celui de lui enlever son nom & sa dignité. Voilà le tort qu'il entreprend de faire à la Demoiselle de Choiseul, contre la connoissance perso-
nelle

nelle, qu'il a de son Etat, & contre la parole par laquelle il s'est engagé de lui donner tous ses soins.

Si le Duc de la Valiere demande encore quel est son délit, on ne peut lui répondre autre chose, si ce n'est qu'il est malheureux de ne l'avoir pas compris, & d'avoir mis sa Niece & le Public avec elle dans la nécessité absolue de le lui apprendre.

Si donc les faits sont tels que la Demoiselle de Choiseul les rapporte, le délit du Duc de la Valiere est certain, & en ce cas elle a droit de demander une Justice, que la Cour ne refusera jamais à personne. Si au contraire ces faits ne sont pas véritables, il faut que Mademoiselle de Choiseul subisse la peine dûë à la Calomnie. Quest-ce qui peut éclaircir la vérité, que les Informations ? Il faut donc les lire, pour sçavoir sur qui des deux la sévérité de la Justice doit tomber: il faut qu'elles soient apportées au Greffe de la Cour.

Le Duc de la Valiere dit que l'Affaire a été civilisée dans son principe, par le renvoi à l'Audience Criminelle, & par le renvoi de l'Audience Criminelle au Parc Civil, & plus encore par la Demande Civile, que Mademoiselle de Choiseul a formée contre lui; l'objet de la poursuite criminelle est la même Question d'Etat; & si-tôt qu'elle a pris la voye civile, elle ne peut plus revenir à la voye extraordinaire.

Le renvoi à l'Audience Criminelle civilise si peu, que le Juge y peut prononcer un Décret contre l'Accusé, & même le recol-

lement & la confrontation, quand le cas l'exige.

Le renvoi au Parc Civil dénature, à la vérité, la Procédure Criminelle, pour la revêtir du caractère de la Procédure purement Civile, mais seulement avec ceux qui sont en Cause.

Or, ce n'est qu'avec le Curateur de la succession de La Touche, coupable de recelé, que le renvoi a été prononcé.

Le Duc de la Valiere ne doit point prendre pour lui le renvoi au Parc Civil : premièrement, ce n'est point avec lui, qu'il a été ordonné ; secondement, ce renvoi étoit pour un fait absolument distinct de celui pour lequel ce Seigneur est à présent poursuivi.

D'ailleurs, Mademoiselle de Choiseul n'a pris au Civil aucunes Conclusions qui fussent relatives à la demande de son Etat, elle a conclu à la restitution des biens dont le Duc de la Valiere devoit lui rendre compte : elle n'a pas cru, qu'avec lui, sa qualité de fille légitime du Duc & de la Duchesse de Choiseul fût susceptible de difficulté ; elle eût cru lui faire la plus cruelle de toutes les injures, si elle eût demandé d'être maintenue dans sa filiation, parce qu'elle croyoit que la connoissant comme il la connoît, loin de vouloir attaquer son Etat, il auroit été le premier à le défendre contre ceux qui lui auroient osé porter atteinte.

Ainsi, on ne peut pas dire, qu'elle ait fait aucune Procédure Civile qui eût son Etat pour objet, & qu'elle n'est pas en état de prendre la voye extraordinaire : elle n'y est entrée, que

lorsque le Duc de la Valiere l'a arrêtée tout d'un coup, en lui disant qu'elle devoit prouver la Qualité qu'elle prenoit. Alors, elle est retournée au Lieutenant-Criminel, & lui a dit: Je vous ai rendu Plainte d'un délit qui est certain: mais, comme je n'en connoissois point les auteurs, je ne vous ai nommé personne. Celui, qui a travaillé à la suppression des preuves de mon Etat, vient de s'offrir, à moi: nul ne l'a pu entreprendre, que dans la vûe de m'ôter mon bien. Or, dès que le Duc de la Valiere veut profiter injustement de la suppression qui est l'objet de ma Plainte, c'est contre lui que je la dois diriger. *Is fecit scelus, cui prodejt.*

Le Duc de la Valiere soutient, qu'il n'est point coupable: la Demoiselle de Choiseul soutient, qu'il est convaincu; c'est la lecture des Informations, qui seule peut décider. La Cour connoitra si la Demoiselle de Choiseul est une Calomniatrice; ou si au contraire elle est une victime qu'on veut accabler par le crédit, & à qui par cette seule raison la Justice doit toute sorte de protection.

Le Duc de la Valiere répondit, par le ministère de Mre. Julien de Prunay, que le crime, que lui imputoit la Demoiselle de Saint-Cyr, étoit une réticence affectée de sa personne dans les Actes de famille, passés après la mort du Duc de Choiseul. Les libelles ont renchéri sur la Plainte; ils ont métamorphosé le crime dans une suppression de Preuves de l'Etat: mais, il ne faut que les libelles mêmes, pour confondre l'Imposture. Quels titres, quelles preuves de filiation, a-t-

Réponse
du Duc de
la Valiere.

on pu enlever à une personne qui convient n'en point avoir? C'est un enfant, qui sort de terre, après avoir demeuré vingt-six ans dans la Maison de la Marquise d'Hautefort, où elle n'a été connue que sous le nom étranger de Saint-Cyr. Point d'Extrait Baptistaire, aucun Titre tel qu'il soit, nulle Possession relative au nom de Choiseul.

Les termes odieux de la suppression de son Etat se réduisent donc uniquement, & voilà la substance du délit, à l'omission du nom & de la personne de la Demoiselle de Saint-Cyr dans les Actes de famille; mais, en cela, il n'y a, ni corps de délit, ni motif, qui ait pu déterminer à le commettre, ni preuve qu'il a été commis.

La Demoiselle de Saint-Cyr est forcée d'avouer, que le Duc de la Valiere n'a point été coupable du vivant du Duc de Choiseul: elle ne fait remonter son crime, qu'au jour du décès de ce Seigneur. Mais, si le Duc de la Valiere n'a point été coupable pendant sept ans, que le Duc de Choiseul a survécu à sa femme, comment l'est-il donc devenu?

Le Duc de la Valiere, appelé à la Tutelle, ne trouve que deux mineurs en place: elles seules avoient fait l'Etat & la Possession de la famille pendant les sept ans qui s'étoient écoulés depuis la mort de la Duchesse, jusqu'à celle du Duc de Choiseul: suivant cet Etat & cette Possession, on ne confie au Duc de la Valiere que deux pupilles: il souffre la charge qu'on lui impose, c'est la famille seule qui a agi & seule opéré.

La Demoiselle de Saint-Cyr soutient, que son Etat n'a jamais été contesté. Par quel pro-

prodige la famille, si bien instruite de son Etat, n'a-t-elle pas pensé à parler d'elle pendant vingt six ans ?

Le Duc de Choiseul a survécu sept ans à sa femme, il n'a connu que deux filles, il n'a été Tuteur que de deux, il n'a parlé que de deux dans les Actes qu'il a passés : il a donc été le premier coupable de la réticence, ou plutôt il a été le seul coupable ; car la réticence du Duc de Choiseul fait l'innocence du Duc de la Valiere.

La Famille, vingt fois assemblée pour les intérêts des deux Demoiselles de Choiseul, n'a point parlé d'une troisième. La Princesse de Conty, fille de Louis XIV. d'un côté, les Ducs de Béthune & de Brissac de l'autre, à la tête des deux Familles, étoient donc aussi des coupables, sur lesquels la Demoiselle de Saint-Cyr devoit porter ses coups ? Que d'illustres Criminels à poursuivre ! Mais, ces illustres Complices, placés entre le Duc de la Valiere & la Demoiselle de Saint-Cyr, tous ces Actes de famille passés pendant le cours de vingt-six ans, cette réticence même qu'on veut travestir en crime, forme un rempart, que la Demoiselle de Saint-Cyr doit forcer avant de parvenir jusqu'au Duc de la Valiere.

Si dans ces circonstances il pouvoit y avoir un coupable, est-il difficile à découvrir ? La Dame d'Hautefort prétend avoir été chargée, par la Duchesse de Choiseul expirante, de l'éducation de sa fille. Pourquoi l'a-t-elle élevée comme une personne obscure ? Pourquoi lui a-t-elle donné un autre nom que celui de sa

sa Maison ? Pourquoi ne l'a-t-elle jamais présentée à son pere, à son ayeule, à ses sœurs, & à tous ses parens ? Pourquoi ne l'a-t-elle pas fait bâtiser pour lui assurer son Etat ? Pourquoi n'a-t-elle pas provoqué le Ministère public, pour lui donner un Tuteur ? La Duchesse de Choiseul expirante ne lui avoit-elle donc confié que la vie de sa fille ? A-t-elle compté pour rien son nom, sa naissance, la splendeur de sa Maison ? Est-ce répondre aux marques de confiance d'une amie, que d'enlever à sa fille ce que l'homme a de plus précieux, son Etat ? Pourquoi garder le silence du vivant du Duc de Choiseul ? Pourquoi ne pas parler après sa mort ? Pourquoi ne pas implorer les bontez du Roi, & les soins généreux de la Princesse de Conty ? Pourquoi laisser partager la succession de son ayeule ?

C'est donc cette amie si zélée, si vigilante, qui recèle l'Etat de la Demoiselle de Saint-Cyr : infidèle à sa parole, elle ensévelit, dans l'obscurité la plus ténébreuse, celle qui lui est confiée ; elle la dépouille de son nom ; au lieu de la produire dans les cérémonies de famille, aux occasions de mort, de maladie, de mariage, & toutes les autres qui engagent les proches à se visiter, elle la cache à son pere, à sa famille, à elle-même.

Mais, quel motif impute-t-on au Duc de la Valiere, assez pressant pour le faire manquer à ce qu'il doit à son honneur ? Il a affecté, après la mort du Duc de Choiseul, de supprimer l'Etat de la Demoiselle de Saint-Cyr, parce qu'il prévoyoit, sans doute par un Esprit prophétique, que les deux mineu-
res

res qu'il avoit sous sa tutèle, mourroient l'une & l'autre dans la fleur & la force de l'âge; l'une à vingt-sept ans, & l'autre à vingt-huit ans; & que, pourvû qu'il effaçât de la famille une troisieme fille qui n'y avoit jamais été, il partageroit un jour une succession obérée avec le Chevalier son frere, & la Marquise de Tournon sa sœur.

Qui peut jamais soupçonner que le Duc de la Valiere ait eu une pareille idée? D'ailleurs, où est la preuve de ce délit? Il n'a donc, ni corps, ni ombre, ni motif, ni preuve; & si on pouvoit en imaginer un, ce seroit celui du Duc de Choiseul, ce seroit celui de tous les parens, ou pour mieux dire, celui de la Marquise d'Hautefort, & non celui du Duc de la Valiere.

Ce Seigneur a donc l'avantage de voir, que sa Cause est la Cause du Public, qui demande vengeance d'une Accusation aussi téméraire. On a choisi le Duc de la Valiere seul pour être l'objet d'une Déclamation odieuse: mais, les Actes parlent & le justifient, le concert unanime de tous les parens, & le Duc de Choiseul lui-même est son Apologiste. La même vérité regne dans tous les Actes faits pendant la vie du Duc de Choiseul, & après sa mort. L'Accusation n'a pas même l'ombre de crime: &, quelques efforts que fasse la Dame d'Hautefort pour donner le change, elle est seule coupable, ou d'avoir supprimé sans ressource l'Etat de la Demoiselle de Saint-Cyr, ou de lui en supposer un après vingt-six années de silence.

Il est évident, que cette Accusation n'avoit
au.

aucun fondement ; mais , la Demoiselle de Choiseul n'avoit formé cette entreprise , qu'afin de prouver son Etat à la faveur d'une Information : elle échoua dans ce dessein , le Duc de la Valiere fut déchargé avec dépens de l'Accufation , par un Arrêt du 19. Mai 1724. , la Procédure fut déclarée nulle , & les Parties furent renvoyées aux Requêtes du Palais pour y procéder à fins civiles.

Mademoiselle de Choiseul fit assigner le Chevalier de la Valiere , & la Marquise de Tournon , pour voir déclarer la Sentence qui interviendroit commune avec eux ; & quand ils furent en Cause , elle fit interroger le Duc & le Chevalier de la Valiere , & la Marquise de Tournon leur fœur.

Dans cette obscurité où étoit plongée Mademoiselle de Choiseul , voici la Vérité qui va se lever avec de nouveaux rayons. Elle apprit dans ce tems-là , que Le Duc , Accoucheur , mort il y a dix ans , avoit laissé un fils , & que ce fils étoit possesseur d'un Registre-Journal , où son pere écrivoit avec soin toutes les Opérations de son Art : & comme elle ne douta pas , que ce Registre ne fît une mention exacte de sa naissance , elle somma Le Duc le premier Août 1724 , de se trouver le lendemain chez Jourdain Notaire , pour y représenter le Journal de son pere , afin qu'en sa présence on fît l'extrait , & on collationnât les articles qui concerneroient l'accouchement de la Duchesse de Choiseul.

Le Duc comparut chez le Notaire , il y représenta le Registre-Journal de son pere , & en indiqua huit articles qui concernoient le

le détail des couches de la Duchesse de Choiseul, & qui furent transcrits dans le Procès verbal.

La Demoiselle de Choiseul requit le dépôt de ce Registre, afin de pouvoir en constater la vérité avec les Parties intéressées. Le Duc y consentit; mais, sous la condition, qu'on ne laisseroit ouvert du Registre que les feuilles sur lesquelles les articles extraits & collationez étoient écrits, & que le surplus seroit ficelé & cacheté de son cachet.

Le Duc vouloit éviter le reproche, qu'on lui auroit fait, d'avoir trahi les secrets qu'on avoit confiés à son père. Ce Registre sans doute étoit un fort bon Mémoire pour servir à l'Histoire des Anecdotes de Paris.

Mademoiselle de Choiseul souscrivit à la condition qu'exigea la discrétion de Le Duc, & le Registre demeura déposé dans cet état entre les mains de Jourdain Notaire. Elle demanda la vérification de cette Piece: le Duc de la Valiere s'y opposa de toute sa force, voyant bien, qu'il s'agissoit d'un coup de partie; il interjeta Appel de la Sentence qui ordonna cette vérification. Monsieur Gilbert, Avocat-Général, crut que son Ministère l'engageoit à s'y opposer, & qu'il seroit d'une conséquence dangereuse de recevoir une pareille Piece pour prouver son Etat; il conclut à ce qu'elle fût rejetée. Cependant, la Cour confirma la Sentence; elle étoit toujours en état, après la vérification, de rejeter ce Registre. Ce succès encouragea Mademoiselle de Choiseul, & fortifia ses espérances.

Le Duc de la Valiere revenu aux Requêtes
du

du Palais, y demanda la communication du Registre dans son entier. Messieurs ne jugèrent pas à propos d'accorder cette demande, ils voulurent examiner eux-mêmes ce Journal, & n'y ayant trouvé que six articles, outre les huit transcrits dans le Procès verbal, qui pussent regarder l'Affaire dont il s'agissoit, ils ordonnèrent seulement la communication de ces quatorze articles, sans déplacer, par les mains de l'un d'entre eux. Ils crurent prudemment, qu'il ne falloit point divulguer les mysteres que Le Duc le pere avoit confiez à son Registre.

Le Duc de la Valiere se rendit Appellant à la Grand-Chambre de cette Sentence, & demanda, qu'au cas qu'on ne jugeât pas à propos d'ordonner la communication entiere du Registre, la Piece fût supprimée comme infame, & comme incapable de produire aucune preuve. Il prévoyoit le grand coup que porteroit ce Journal, s'il étoit admis: il crut qu'il devoit dresser toutes ses batteries pour le faire proscrire.

Messieurs de la Grand Chambre, après avoir examiné par eux-mêmes le Registre, ne firent point droit sur la Requête, qui tendoit à la suppression de ce Journal: ils confirmèrent le Jugement des Requêtes du Palais, où les Parties retournèrent de nouveau.

Si les premiers Juges n'avoient pas eu des sentimens aussi épurez, ils auroient été indifférez de ces fréquens Appels du Duc de la Valiere, dont la Décision le ramenoit toujours à eux. Mais, le Duc de la Valiere ne vouloit négliger aucune occasion de donner atteinte à ce Journal, qui étoit l'objet de sa crainte.

On

On a lieu juger, qu'il n'auroit pas fait tous ces efforts, s'il eût cru la naissance de Mademoiselle de Choiseul à l'abri de tout reproche.

On plaida de part & d'autre à huis clos pendant plusieurs Audiences: les opinions furent partagées, c'est ce qui détermina les Juges à appointer le Procès. Comme je ne dois point user de redites, en rapportant les Plaidoyers prononcez dans le premier Tribunal, & dans le Tribunal souverain, je me suis réservé de les étaler, après avoir conduit les Parties dans le dernier Tribunal. Mademoiselle de Choiseul appella du Jugement des Requêtes du Palais, qui appointoit le Procès. On est bien fondé d'appeler d'un Jugement qui appointe une Cause, lorsqu'on a raison de soutenir, que la matiere est disposée à être jugée en Audience. On doit, autant qu'on le peut, éviter un Appointement, qui multiplie les fraix, & traîne un Procès en longueur.

Voici donc les moyens qui furent employez de part & d'autre: Mre. Normand pour Mademoiselle de Choiseul mit en œuvre le talent qu'il a de faire valoir tous ses avantages, de dire plus de choses que de mots, & de faire son capital de la solidité du raisonnement. Mre. Julien de Prunay, Avocat du Duc de la Valiere, déploya avec véhémence son érudition, pour soutenir de grandes maximes, dont il fit avec beaucoup d'adresse l'application à sa Cause, & il eut recours à l'énergie des expressions. Mre.

usa de cet art qu'il possède d'orner ses Causes par le brillant de son Esprit, aussi bien que par la force de ses argumens.

Mademoiselle de Choiseul demanda la preuve de plusieurs faits qu'elle articula: ils avoient pour objet l'Accouchement de la Duchesse de Choiseul d'une troisieme fille le 8. Octobre 1697., qui fut mise en nourrice, recommandée par la Duchesse expirante à la Marquise d'Hautefort, recueillie après la mort de la Duchesse par cette même Marquise, qui l'éleva dans son enfance jusqu'à sa majorité. Cette troisieme fille étoit elle-même: elle articula, que sa Naissance & son Etat étoient connus du Duc de la Valiere. Voilà les faits principaux, liez naturellement par plusieurs circonstances qu'elle récita dans l'exposition des faits.

Elle se réduisit à deux Propositions: la premiere, que, lorsqu'un enfant, sur la naissance duquel on vouloit jeter de l'obscurité, posoit des faits circonstanciez, & capables par eux-mêmes de conduire à la connoissance exacte de son Etat, la preuve testimoniale doit être admise, indépendamment de tout commencement de preuve par écrit.

La seconde, que si, pour admettre la preuve testimoniale, le commencement de preuve par écrit étoit nécessaire, la Demoiselle de Choiseul y satisferoit bien au-delà, puisque les preuves littérales, qu'elle rapportoit, suffisoient pour former la démonstration la plus complete de l'Etat qu'elle réclamoit.

Preuves de la première Proposition.

La Demoiselle de Choiseul fonde sa première Proposition sur le Droit commun, sur les dispositions des Loix civiles, sur celles des Ordonnances du Royaume, sur la Jurisprudence des Arrêts, sur l'équité naturelle, & sur l'iniquité évidente que la Proposition contraire entraineroit avec elle.

Mais, il faut d'abord répondre à ce que le Duc de la Valiere oppose: il se prévaut du long intervalle de tems où l'on a gardé le silence sur l'Etat de Mademoiselle de Choiseul.

Ce tems-là est le tems de sa minorité, où elle n'a pu poursuivre ses droits; c'est se prévaloir de l'infidélité de ceux, qui, connoissant son Etat, l'ont retranchée des Actes où elle devoit entrer; c'est se faire un moyen de leur crime.

Le Duc de la Valiere soutient, que la faveur de l'Etat des particuliers ne doit point être portée aussi loin que Mademoiselle de Choiseul le voudroit faire. Il y a, dit il, des Sociétez, où il y a une classe de gens inconnus, qui n'ont ni rang, ni dignité, & dont l'Etat est de n'en point avoir: il faut conserver l'harmonie de ces Sociétez: cette harmonie dépend de l'attention qu'on doit avoir pour laisser chaque personne dans le rang où sa destinée l'a placée: donner un Etat à celui qui n'en a point, c'est détruire cette harmonie.

Le Duc de la Valiere sort de la these; on

ne s'attachera point à réfuter son idée creuse : il suffit qu'on n'en peut tirer aucune conséquence contre celui, qui, par sa naissance a un Etat sûr, qu'il est en état de prouver dès qu'on lui en ouvre la voye ; la lui fermer, c'est la plus grande de toutes les barbaries, c'est blesser les loix les plus inviolables de la Nature.

Vainement le Duc de la Valiere distingue-t-il deux especes ; ou celui, qui demande la preuve testimoniale, est en possession d'un Etat dont on veut le dégrader ; ou bien il veut acquérir un Etat qu'il n'a pas. Dans le premier cas, on peut accorder la preuve testimoniale : dans le second cas, nulle preuve testimoniale sans un commencement de preuve par écrit ; & c'est le véritable esprit du Droit Romain, qui demande des Actes dans la Loi 2. au Code, de *Instrumentis & Argumentis* : elle ajoute : * *Les témoins seuls ne suffisent pas pour établir l'Etat.*

Le Duc de la Valiere ne voit pas que celui qui possède n'a jamais rien à prouver ; que la preuve retombe sur celui qui le trouble, qui doit en apporter une plus claire, plus évidente que le jour, sans quoi la seule possession opéreroit une fin de non-recevoir insurmontable. Toute Loi, qui établiroit le contraire, devrait être regardée comme un libelle injurieux à la Nature, & pernicieux à la tranquillité publique.

Ce

* *Soli enim testes ad ingenuitatis probationem non sufficiunt.*

Ce n'est donc pas pour celui qui possède son Etat, que la Loi veut qu'on ait recours à la preuve testimoniale; elle le préserve des atteintes qu'on voudroit lui porter, par un moyen bien plus sûr & bien plus prompt.

Il s'ensuit que le cas de la preuve testimoniale est pour celui, qui, comme la Demoiselle de Choiseul, n'est pas en possession de son Etat.

N'importe, dit la Loi au Code de *Nuptiis*, que le mariage des pere & mere ne se trouve écrit dans aucun monument public; n'importe que la naissance de l'enfant, qui est né de ce mariage, ait été oubliée dans les Registres; pourvu que les voisins ou d'autres personnes en soient informez, *vicinis vel aliis scientibus*, le mariage & l'Etat de l'enfant n'en feront pas moins en sûreté. Est-il parlé dans cette Loi d'un commencement de preuve par écrit? C'est donc sur la foi seule des dépositions de ceux qui sont informez de l'Etat, qu'on doit l'accorder à celui qui n'en a aucune preuve.

Bien plus, la Loi ne permet pas qu'un Acte mal conçu puisse apporter la moindre atteinte à la légitimité d'un enfant *. La Loi *C. de Testibus*, qu'invoque le Duc de la Valiere, est si claire contre lui, qu'il est étrange qu'il en ait abusé. Si votre Etat est contesté, il n'y a rien que vous ne puissiez employer pour le défendre. Rapportez des

Actes

* *Imperator Titus Antonius rescripsit, non ladi statum liberorum ob teneorem instrumenti male concepti.*

Actes si vous en avez; au défaut d'Actes, faites valoir des Conjectures; tout ce qui conduira à la découverte d'un point aussi intéressant pour la Société, sera toujours légitime: *Soli enim testes ad ingenuitatis probationem non sufficiunt*. N'allez pas croire que le suffrage des témoins soit la seule ressource qui puisse appuyer votre défense, elle est seule décisive si vous l'avez, mais elle peut vous manquer; en ce cas, employez d'autres armes, ne négligez rien, & tout ce que vous aurez dit pour une Cause aussi juste, sera favorablement écouté.

Mais, dit-on, Mademoiselle de Choiseul abuse de la Loi: le sens littéral de ces termes, *Soli testes non sufficiunt*, est que la preuve testimoniale seule ne peut jamais constater l'Etat d'un homme.

Écoutons donc les Interpretes du Droit: voyons si c'est-là le sens légitime de la Loi. Mre. Denys Godefroi ne l'a pas laissée sans explication: *Ne dites pas que l'Etat ne se puisse prouver par les témoins seuls; mais, plutôt qu'il se prouve encore par les Actes & les Conjectures, & les Conséquences qu'on tire* *. Il reprend ensuite les termes de la Loi: *Les-seuls témoins ne sont pas suffisans, c'est-à-dire, ce n'est pas la seule preuve; il ajoute: Il semble qu'il falloit que la Loi, pour être entendue autrement, dit que l'Etat ne pouvoit pas être prouvé par les témoins.* †

Je

* *Ne dicas ingenuitatem testibus solis probari non posse, non tantum testibus, sed & instrumentis, & argumentis probari.*

† *Non solummodo porro videbatur dicendum testibus ingenuitatem probari non posse.*

Je viens de vous expliquer, dit Godefroi, le véritable sens de la Loi; & pour-quoi l'ai-je fait? C'est qu'il sembleroit, à suivre littéralement ses termes, qu'elle auroit voulu que l'Etat des hommes ne pût se prouver par le seul suffrage des témoins; mais, n'allez pas vous y tromper, ce n'est-là, ni le sens, ni l'esprit, de la Loi; dites plutôt avec elle, que la preuve testimoniale n'est pas la seule qui soit décisive, mais que tout autre genre de preuve aura la même autorité, pourvu qu'il conduise à connoître la vérité.

Mais, dit-on, Godefroi l'emportera-t-il sur le texte de la Loi?

Godefroi ne combat point le texte de la Loi, il ne fait que l'expliquer; & on peut dire, qu'il n'y a aucun Interprète de Droit qui ait quelque crédit, qui ne pense comme lui.

La Glose, qui selon nous à la même autorité que la Loi même, de quelle manière explique-t-elle le terme *Soli*? C'est-à-dire, *on n'admet pas les témoins pour exclure les autres genres de preuve.* * Que l'on consulte les autres Docteurs, on trouvera la même explication sur le mot *Soli*.

Comment en effet dans le Droit Romain ôteroit on l'autorité suffisante à la preuve testimoniale, puisqu'elle étoit, pour ainsi dire, suivant ce Droit, l'unique qui fût autorisée pour tous les cas, en toutes matieres,

* *Soli non admittuntur ut aliæ probationum species exclusæ dantur.*

ties, en toutes occasions ? C'est pour marquer la protection singuliere que ce Droit donne à l'Etat des Citoyens, qu'outre une preuve aussi décisive, suivant le Droit commun, que celle des témoins, il veut qu'on admette à son défaut d'autres preuves, qui dans d'autres cas ne fourniroient que des instructions légères, & peu capables de décider.

Voïons maintenant si les Ordonnances du Royaume sont contraires au Droit Romain.

Un principe incontestable, c'est que la preuve testimoniale est de Droit commun ; & pour dire quelque-chose de plus, elle est fondée sur la Loi divine : * „ La vérité „ résidera dans la bouche de deux ou trois „ témoins. „ C'est la premiere & la plus ancienne de toutes les preuves ; elle seule dans nos Mœurs, comme dans le Droit Romain, étoit décisive en toutes matieres, non-seulement pour la filiation, mais même pour les conventions, & généralement pour tout ce qui peut intéresser les Citoyens, & les lier les uns aux autres.

Cette maxime certaine en soi n'a pu recevoir d'atteinte que par une Loi qui y ait dérogé, & uniquement dans le cas pour lequel la prohibition a été faite.

Ce principe posé, examinons les Ordonnances.

La premiere Loi, que le Duc de la Valiere a appelé à son secours, est l'Ordonnance de

* *In ore duorum aut trium testium stabit omne verbum, Deuter.*

de 1539. Cette Ordonnance, dit-il, a établi pour la première fois des Registres pour les Sépultures & pour les Bâtemes : donc, elle ne permet pas qu'on puisse admettre d'autres preuves de l'Etat des hommes, que celles qui résultent des Registres publics.

Cet argument n'est qu'un sophisme : il est aisé de le démontrer.

1. Cette Loi ne dit pas un mot de la preuve testimoniale ; pour la prohiber, il faudroit en parler, & jamais le silence d'une Loi n'a supposé la prohibition de ce qui subsistoit auparavant.

2. La limitation, qu'elle donne elle-même à l'autorité du Registre, établit démonstrativement l'intention du Législateur de conserver l'usage de la preuve testimoniale en matière d'Etat, comme dans les autres cas où on l'admettoit. *Le Registre fera pleine foi*, dit-elle article 51 ; mais de quoi ? *Du tems de la majorité.* On peut croire le Prêtre, qui fait une fonction publique, quand il s'explique sur l'âge d'un enfant qui vient de naître ; parce que la seule inspection peut le mettre à portée de le connoître par lui-même : & que, s'il se trompe, l'erreur ne peut être que de quelques heures, ce qui n'est jamais assez considérable pour ne pas s'en fier à sa déclaration. Il n'en est pas de même de la filiation : le Prêtre n'en parle que sur la foi d'autrui, & il seroit absurde de lui donner l'autorité de tromper la Justice par un pareil témoignage, sur lequel il a pu lui-même être trompé : pourquoi donc étendrait-on à la filiation, ce que la Loi n'a vou-

lu appliquer que pour régler l'âge de la majorité seulement ?

3. L'Ordonnance, en admettant le Registre pour prouver la majorité, n'a pas exclus tout autre genre de preuve au défaut du Registre ; d'où il s'ensuit, qu'en appliquant cette Ordonnance à la filiation, la preuve testimoniale, que Mademoiselle de Choiseul demande, ne seroit pas excluse dans le cas du défaut du Registre.

Il s'ensuit évidemment, que cette Ordonnance, ne prohibant point la preuve testimoniale, ne l'exclut point : elle n'a eu d'autre objet, que de donner au Public le secours d'un monument, qui pût dispenser d'avoir recours en toutes occasions à la preuve testimoniale, & dans lequel on pût trouver le plus ordinairement la preuve du tems de la naissance des Citoyens.

Voyons les Ordonnances postérieures.

La première de nos Loix, qui ait donné atteinte à la preuve testimoniale, est l'Ordonnance de Moulins, qui dans l'article 54. prescrit, *qu'il sera passé des Contrats de toutes les choses, qui excéderont la valeur de cent livres, par lesquels seuls sera faite & reçue toute preuve en cette matiere, sans recevoir aucune preuve par témoins, outre le contenu auxdits Contrats, ni sur ce qui seroit allégué avoir été dit, ou convenu avant iceux, lors, & depuis.*

Voilà de quelle maniere la Loi s'explique quand elle veut établir une prohibition : elle est claire, elle est évidente ; mais, elle n'est faite que pour les conventions, elle est limitée à cette matiere. La prohibition étoit jus-

te en ce cas: la raison en est bien facile à pénétrer. Quand deux hommes traitent ensemble, & qu'ils ne veulent former que des engagemens licites & ordinaires, ils sont les maîtres d'assurer leurs conventions par écrit; s'ils y manquent, ils s'en doivent imputer la faute, & ils ont bien voulu, au mépris de la Loi, suivre la foi l'un de l'autre; il faut qu'ils la suivent jusqu'au bout; toute autre preuve, que celle qu'ils ont négligée, leur est légitimement refusée.

Mais, en matiere d'Etat, dira-t-on qu'un enfant auroit été le maître, au moment de sa naissance, de se procurer des preuves écrites de son Etat; & pourroit-on le punir d'une faute, qui ne peut jamais être la sienne? Au contraire, la Nature, l'Equité, la Justice, exigent qu'on lui prête toute sorte de secours, & qu'on lui ouvre toutes les voyes qui le peuvent conduire à la preuve de la vérité. Il n'y en a point d'autre pour celui dont l'Etat est inconnu, que la preuve testimoniale; il faut donc lui conserver un usage dont la nécessité découvre la justice. Frappons, dit le Législateur, contre la preuve testimoniale en matiere de conventions, parce que nos Sujets les peuvent assurer d'une maniere qui les mette à l'abri des Procès que pourroit produire la preuve testimoniale, si tout étoit soumis à son autorité; mais, en matiere d'Etat, laissons les choses comme elles étoient auparavant. La preuve testimoniale est souvent la seule ressource de ceux qu'on a privez des droits de leur naissance, il seroit d'une iniquité évidente de la bannir.

J'a-

J'ajouterai au raisonnement de Mre. Normand, que les conventions sont susceptibles de plusieurs clauses & de conditions, que des témoins ne sçauroient bien retenir; au lieu qu'une question d'Etat est fort simple. Titius est-il fils de Sempronia? La réponse du témoin est un oui ou un non: voilà la question décidée, Autant qu'il est dangereux sur les conventions, de s'en rapporter à la mémoire des témoins, autant il est certain de s'en fier à elle sur la question d'Etat: sa fragilité ne l'expose pas à faire un faux-bond sur une difficulté si simple.

Aussi l'Ordonnance de Moulins, poursuit Mre. Normand, qui exclut si formellement la preuve testimoniale en matiere de conventions, n'en dit-elle pas un mot en matiere d'Etat. D'où il s'ensuit, que l'usage en a été pleinement conservé par son silence, & plus encore par la limitation qu'elle a donnée expressément à la prohibition, en la restreignant uniquement aux conventions.

A l'Ordonnance de Moulins a succédé celle de Blois, qui ne contient aucune prohibition de la preuve testimoniale, même à l'égard de ceux dont les Registres publics ne pourroient constater l'Etat.

Elle n'a eu garde d'abolir la preuve testimoniale; mais elle a craint & avec raison, que celui, qui seroit en droit de reclamer la naissance la plus légitime, ne fût souvent dans l'impuissance de la prouver s'il étoit réduit à la seule preuve testimoniale, ou faute de connoître les personnes qui pourroient en rendre compte, ou parce qu'il auroit eu le mal-

malheur de les perdre avant de s'être trouvé en état de les faire entendre à la Justice. C'est l'unique danger que la Loi ait eu en vûe dans l'établissement des monumens publics. Elle a voulu venir au secours de cette personne-là par les Registres qu'elle a autorisez. Elle n'a pas prétendu ôter à ceux à qui ces monumens seront inutiles, aucune des ressources qu'ils pouvoient avoir auparavant, pour réparer le silence du Registre public, ou son imperfection.

Jusques-là, nulle Loi n'avoit banni l'usage de la preuve testimoniale en matiere d'Etat. Il faut examiner si l'Ordonnance de 1667. renferme quelques dispositions prohibitives à cet égard.

L'Article 2. du Titre xx. répète la disposition de l'Article 54. de l'Ordonnance de Moulins pour ce qui concerne les conventions; il ordonne qu'il sera passé des Actes de tout ce qui excèdera la valeur de cent livres, & que nulle preuve testimoniale ne sera reçue en cette matiere.

L'Article 3. établit une exception qui n'étoit pas dans l'Ordonnance de Moulins : S'il y a un commencement de preuve par écrit, la preuve testimoniale sera reçue même en matiere de conventions.

Comme l'usage de la preuve testimoniale a été de tout tems, qu'il est fondé sur le Droit commun, on a cru devoir corriger la rigueur de l'Ordonnance de Moulins par cette exception. On trouve donc trois degrez bien marqués sur les règles que l'Ordonnance de 1667. prescrit pour la matiere des

des conventions; une disposition affirmative, une prohibition expresse, une exception de la prohibition. Si elle avoit parlé le même langage dans la matiere de l'Etat, il faudroit y suivre les mêmes règles. Mais elle s'explique si différemment sur ce point, que l'on peut dire avec confiance, que tous les argumens qu'on voudroit tirer d'un cas à l'autre ne seront jamais que de misérables sophismes, incapables de produire aucune conséquence raisonnable.

L'Article 7. porte, que les preuves de l'âge, du mariage, & du tems du décès, seront reçues par des Registres en bonne forme, qui feront foi en Justice.

Voilà la disposition. Les Registres feront preuve: mais, ce qui faisoit preuve auparavant, n'en fera-t-il plus? C'est ce qui n'est point écrit dans l'Ordonnance. Nulle prohibition ne s'y trouve à cet égard; & il n'est pas douteux, qu'on ne peut la suppléer, sur-tout dans une Loi qui s'est expliquée en termes absolus, quand elle a voulu que la prohibition eût lieu.

Les Articles suivans établissent la forme des Registres, & l'Article 14. prévoit le cas, où, malgré les précautions de la Loi, les Registres pourroient manquer.

Si les Registres sont perdus, ou qu'il n'y en ait jamais eu, la preuve en sera reçue, tant par titres que par témoins; & en l'un & en l'autre cas, les Bâtemes, Mariages, & Sépultures, pourront être justifiez, tant par les Registres ou Papiers domestiques des peres & meres décédez, que par témoins.

Cet

Cet Article contient-il une exclusion de la preuve testimoniale, dans les cas où il n'y a point de Registres? Non seulement il ne l'exclut pas; mais, il est évident, qu'il l'admet expressément & sans commencement de preuve par écrit.

On ne doit pas dire, que l'Ordonnance, quand elle dit, *tant par titres, que par témoins*, accumule ces deux preuves. Toutes les fois que le Juge ordonne la preuve testimoniale, ne dit-il pas, *tant par titres, que par témoins*? La Justice commence par admettre l'une & l'autre preuve; elle se contente ensuite de la preuve que la Partie est en état de rapporter. Le langage de la Justice interprete le langage de la Loi.

Ainsi, suivant l'Ordonnance, il sera tenu des Registres publics, afin qu'on y puisse trouver les preuves de l'âge, du mariage, de la mort, de chaque Citoyen. Au défaut des Registres publics, les Registres ou Papiers domestiques en feront la preuve. Enfin, si en certains cas l'un & l'autre manquent à la fois, on aura recours à la preuve testimoniale. L'Etat des hommes est trop important au repos de la Société, pour qu'on doive rejeter aucune de voyes qui peuvent servir à en découvrir exactement la vérité.

Mais, dit-on, il faut suivant l'Ordonnance, que, pour être admis à la preuve testimoniale, on soit dans l'un des deux cas qu'elle prévoit; ou que les Registres soient perdus, ou qu'il n'y en ait jamais eu. Suffira-t-il à celui qui reclame son Etat, de dire que les Registres ne parlent pas de lui? Cette ressource, si elle

le étoit autorisée, ne manqueroit jamais à l'Imposteur. Il deviendrait maître de se choisir un pere, des honneurs, & des dignitez.

Il n'est permis à personne d'ignorer que ces termes, *Si les Registres sont perdus, ou s'il n'y en a jamais eu*, ne sont faits que pour donner l'exemple des cas où il est impossible de s'en rapporter à la foi du Registre. L'objet de la Loi en cela a été de faire entendre, que, dans tous les cas pareils indistinctement, il falloit avoir recours au remède qu'elle indique.

Est-ce qu'un Registre pourroit décider du sort de celui dont il ne parle point ? Il est donc absurde de vouloir, qu'on ne puisse pas prouver son Etat lorsqu'on ne prouve pas qu'il n'y a point eu de Registre, ou qu'il n'a pas été perdu.

Mre. Normand prouve ensuite sa Proposition par les Arrêts de Dulac, de Capé, de Bonneval, de Tocquelin, où l'on a permis la preuve testimoniale, dans le cas du silence du Registre, ou de son obscurité.

A l'égard de la voye qu'on ouvreroit aux Imposteurs, si on écoutoit Mademoiselle de Choiseul, elle répond, qu'elle est fondée sur la Loi, & que les inconvéniens n'en doivent pas empêcher l'exécution ; parce que le Législateur, qui les a prévus, ne les a pas trouvez assez considérables pour balancer le danger de ceux qu'il a voulu prévenir.

D'ailleurs, le Duc de la Valiere croit-il qu'il soit aisé à un Imposteur d'établir un Roman, par le concours de témoins irréprochables qui puissent l'emporter sur ceux qu'on lui oppose ?

se? Il ne s'agit pas d'en trouver deux ou trois, il en faut plusieurs, il faut qu'ils ne se contredisent point, que leurs dépositions soient unanimes. Le Juge, en admettant la preuve, ne se dépouille pas du droit de l'examiner: il admet, pour la contrebalancer, la preuve contraire.

Après tout, quels Exemples cite-t-on d'Impositeurs, qui ayent fait une preuve décisive, convaincante, qui ait réussi?

Mais, quels inconvéniens bien plus grands ne naîtroient-ils pas, si on proscrivoit la preuve testimoniale dans le silence des Registres? Seroit-il impossible d'en corrompre le Dépositaire? Ou, si on le jugeoit incorruptible, ne pourroit-on pas dans une grande Ville faire accoucher la mere secretement, & se rendre maître de l'Etat de l'enfant? Qui commettrait ce grand crime? Un mari jaloux, qui sacrifieroit un enfant, à la naissance duquel il croit n'avoir point de part: un avaré, qui veut retrancher un enfant de sa famille, dont il prévoit que l'éducation lui causera de la dépense: un ambitieux, qui veut immoler un enfant à la fortune d'un aîné, pour soutenir sa maison.

L'Expérience n'apprend que trop, que les sentimens de la Nature ne sont pas toujours supérieurs aux passions dont les hommes sont agitez: & l'on n'a pas attendu bien longtems, pour s'appercevoir, que la Loi des douze Tables avoit trop compté sur la Nature, en donnant aux peres le droit de vie & de mort sur leurs enfans.

A l'égard du pere jaloux, quelle ressource
Tome VI. T l'en-

l'enfant peut-il attendre de celui dont il est l'objet de l'aversion avant qu'il soit né ? Ce n'est plus le pere barbare qu'il faut supposer, puisqu'il ne croit pas être pere, & que la fureur qui le dévore, ne lui permet d'envifager l'enfant qu'avec des yeux ennemis. Sera-t-il donc le maître, parce qu'il est insensé, d'enlever pour jamais à cette victime malheureuse l'Etat qui lui appartient, & que la Nature & la Loi lui donnent également ?

Mais, dira-t-on, la Nature ne parlera-t-elle pas dans le cœur de la mere ?

Elle parlera fans doute ; mais, ce sera presque toujours pour obliger cette mere tendre à sacrifier elle-même l'Etat de son enfant à sa vie, & à celle de l'enfant : elle se trouve forcée, pour dérober la victime à la vengeance de son jaloux, de seconder ses vûës, ou de les prévenir : & cet enfant perdra fans ressource les droits que sa naissance lui attribue. On ne doit pas craindre que la Justice applaudisse jamais à ce monstre d'iniquité.

Allons plus loin. Mademoiselle de Choiseul est dans un cas plus propre qu'aucun autre, pour découvrir toute l'horreur du système de son Adversaire. Parce que la mort a enlevé son pere & sa mere avant que son nom ait été inferit dans le Registre public, ses collateraux seront donc les maîtres de la retrancher de la société ? On lui fera un crime de n'avoir pu dans son enfance acquérir ou conserver les preuves littérales de son Etat ? Si une fois de pareilles maximes étoient autorisées, que de Citoyens demeureroient fans

fans Etat ! L'Ordre politique seroit renversé, l'impunité seroit acquise au crime de suppression de part, par l'impossibilité de la preuve. Il est aisé de concevoir, que mille enfans légitimes seroient sacrifiés dans ce système barbare, avant que dans le système opposé un seul Imposteur pût réussir.

Mais, dit le Duc de la Valiere, la preuve testimoniale est si incertaine, qu'on ne peut assez en prévenir le danger.

Si le secours est dangereux, ce n'est que pour celui qui s'y trouve réduit : il peut trouver ses preuves déperies. Que doit craindre celui contre qui on fait la preuve, s'il a la vérité pour lui ; puisque le fait ne peut être constaté que par une preuve dont le caractère ne se trouve jamais dans la preuve de l'Imposteur ?

Est-ce que la preuve testimoniale ne décide pas seule de la Vie des hommes ? Pourquoi ne décideroit-elle pas de l'Etat ? Dirait-on, qu'en matiere criminelle elle opere cet effet, parce qu'il n'y en a point d'autre ? Y en a-t-il une autre pour Mademoiselle de Choiseul, dont les Registres ne parlent point ? Est-elle la maîtresse de se choisir des preuves ? Et parce qu'on aura été assez habile pour lui retrancher des preuves écrites, ou que son pere & sa mere seront morts avant de les lui procurer, faudra-t-il qu'elle soit condamnée pour jamais ? Tandis qu'elle pourroit établir son Etat par la preuve testimoniale, la lui refusera-t-on ? C'est ce qu'on ne peut proposer sans une iniquité évidente.

Mre. Normand parcourt ensuite tous les

Arrêts qu'on lui a opposez. L'Arrêt rapporté par Soëfve, du 2. Mars 1651; l'Arrêt du Gueux de Vernon, du 29. Mars 1659; l'Arrêt de 1626, contre Joublot; & enfin l'Arrêt de 1691, contre François Coulon. Il fait voir, que, dans ces Arrêts, où l'on a refusé la preuve testimoniale à ceux qui reclamoient une filiation, la fausseté en étoit démontrée par écrit.

Qu'on ne dise pas, que la possession soit nécessaire pour être admis à la preuve testimoniale. Quoi! un enfant aura perdu son pere & sa mere en naissant; cette mort prématurée les aura empêchez d'avoir part à son éducation: il demeurera à cause de cela privé des droits de sa naissance?

Concluons, que, quand la Demoiselle de Choiseul n'auroit aucune preuve littéraire de l'Etat qu'elle reclame, la preuve testimoniale ne pourroit lui être refusée, sans violer les Loix les plus saintes de la société civile. A combien plus forte raison cette preuve doit elle lui être accordée, si sa filiation, comme elle espere de le démontrer, se trouve établie par avance par des preuves littérales, qui ne laissent aucune ressource à l'équivoque?

Preuves de la seconde Proposition.

Mademoiselle de Choiseul rapporte quatre Pièces, qu'elle dit plus propres à former une Démonstration complète, qu'un commencement de preuve par écrit. L'Interrogatoi-

re

re du Duc de la Valiere, celui du Chevalier son frere, une Lettre de la Marquise de Tournon, & le Registre de l'Accoucheur.

A l'égard de l'Interrogatoire du Duc de la Valiere, quoique ce Seigneur ait toujours répondu par une négative; cependant, Mre. Normand prétend, qu'il a fait une confession, ou demie-confession: mais, comme le raisonnement de ce célèbre Avocat est ici plus subtil que solide, je ne m'arrêterai point à cette preuve qui ne feroit aucune impression. Ma qualité d'Historien de la Cause ne m'oblige pas, comme lui, à tirer avantage de tout.

Quant à la Lettre de la Marquise de Tournon, qu'on a rapportée dans l'Histoire du Fait, il est constant, que, malgré sa dénégation, on fera convaincu, qu'elle y parle de Mademoiselle de Choiseul, puisqu'elle n'a pu dire à qui elle en faisoit l'application; & que la Demoiselle de Saint-Cyr, dont elle parle dans le commencement de la Lettre, est évidemment celle dont elle parle à la fin: elle la dit malade, dans ce commencement, elle la dit malade à la fin: cette Affaire importante où il faut beaucoup de diligence & d'habiles gens, qui ne voit que c'est celle-là même qui a pour objet l'Etat de Mademoiselle de Choiseul?

Venons à l'Interrogatoire du Chevalier de la Valiere. Il est convenu expressément dans ses Réponses, que la Duchesse de Choiseul a en quatre enfans, un garçon & trois filles; que sa mere, toute sa famille, & lui, ont été témoins de la grossesse en 1697; qu'elle est

294 HISTOIRE DE MADEMOISELLE

accouchée d'une fille au mois d'Octobre de la même année: il déclare, qu'il sçait que cette fille a été élevée par la Marquise d'Hautefort, sous le nom de Saint-Cyr; que la Duchesse de Choiseul sa sœur, étant à l'extrémité, avoit recommandé cette troisieme fille, tant au Duc de la Valiere, qu'à la Marquise d'Hautefort, qui lui avoient promis d'en prendre soin. Voilà des Faits bien précis & bien décisifs.

Enfin, à ces différentes preuves, je réunis celle qui résulte du Registre-Journal de l'Accoucheur. Il dit, qu'il fut mandé le 6 Septembre 1697, pour voir la Duchesse de Choiseul pour la première fois. Il observe dans une Visite, qu'elle approchoit du terme. Il conjecture par les signes qu'il rapporte, que la grossesse avoit pu commencer dès le mois de Décembre 1696. Dans une autre Visite, il dit qu'il l'a saignée. Enfin, il marque, que le 7. Octobre 1697, ayant été mandé sur les six heures du soir, il trouva la Duchesse de Choiseul en travail; & que le 8. entre deux & trois heures du matin, il l'accoucha d'une grosse fille, qu'on lui donna pour mettre en nourrice. Il dit, qu'il la fit baptiser le 11. à Saint-Etienne du Mont. Il rend compte de tout l'Argent que la Duchesse de Choiseul lui a donné pour la nourriture & l'entretien de l'enfant. Il observe, qu'il lui a fait une Marque, comme on l'a dit, à laquelle on peut perpétuellement la reconnoître. Ces Articles sont suivis de beaucoup d'autres, dans lesquels l'Accoucheur écrivoit jour par jour tout l'Argent que la Duchesse de Choiseul

seul lui donnoit pour fournir à la dépense de l'enfant. L'un de ces Articles énonce, qu'il a reçu de la Duchesse de Choiseul trente Louis neufs, c'étoit son payement. Sont-ce-là des commencemens de preuve par étrit, ou plutôt n'est-ce pas la Démonstration la plus convaincante ?

La Demoiselle de Choiseul a articulé les principaux Faits de ce Registre dans sa Plainte, deux ans avant qu'il fût découvert. De trois Adversaires, l'un, sans les secours qu'il a trouvez dans la doctrine de l'Equivoque, auroit été forcé de souscrire à sa condamnation. Une seconde passe hardiment à la dénégation, sans se souvenir de la reconnaissance formelle de la vérité qui lui est échappée. Le troisieme, plus sincere, lui rend hommage en avouant tous les faits : ils sont confirmez par le détail exact, qu'en avoit fait dans son Registre-Journal un Accoucheur, vingt-six ans auparavant, & mort huit ans auparavant le Procès.

Pour affoiblir le témoignage de la Lettre de la Marquise de Tournon, on dit, qu'il faut s'en rapporter à ce qu'elle dit, lorsqu'elle avance que cette Lettre ne regarde point la Demoiselle de Choiseul.

Mais, la Parole de la Marquise de Tournon doit-elle l'emporter sur l'autorité de sa Lettre ? Il faut distinguer les tems : elle parle aujourd'hui comme une personne livrée à la passion d'un frere aîné que l'intérêt a approché d'elle.

Quand elle a écrit sa Lettre, elle étoit sans passion, sans intérêt. Ainsi, el-

le parloit alors le langage de la vérité.

Mademoiselle de Choiseul réunit en sa faveur les preuves les plus fortes & les plus propres à persuader la vérité. Quand toutes ces preuves lui manqueroient, la preuve testimoniale viendrait à son secours; la Loi la lui accorde, on l'a démontré. Il ne lui reste qu'à faire des vœux pour son Adversaire, & à desirer que le public puisse oublier les odieuses Persécutions qu'il exerce contre elle avec tant d'animosité, en faisant violence à ses sentimens naturels.

Mre. Julien de Prunay, pour le Duc de la Valiere, s'expliqua ainsi.

Il n'a point encore paru de nos jours une Contestation plus intéressante pour le Public & pour des Parties, que celle qui est aujourd'hui soumise à la Décision de la Cour.

Le Duc de la Valiere se trouve chargé du soin de défendre l'Etat de deux familles, dont la Demoiselle de Saint-Cyr vient troubler l'ordre & l'économie, qui y ont toujours régné. La Défense du Duc de Valiere se trouve écrite dans une foule d'Actes solennels, qui constatent l'Etat dans lequel ont vécu jusqu'ici les deux familles de Choiseul & de la Valiere; & à ces Actes se joint la Notoriété publique, & le témoignage de ceux mêmes qui favorisent aujourd'hui l'Entreprise téméraire de la Demoiselle de Saint-Cyr.

Les pere & mere, sur lesquels elle a fixé son choix, ne l'ont, de son propre aveu, jamais connue pour leur fille. Des deux familles de Choiseul & de la Valiere, & le Chevalier de
la

la Valiere lui-même, dont elle regarde le témoignage comme son plus solide appui, ne l'ont jamais connue comme fille du Duc & de la Duchesse de Choiseul. Six Succellions ont été ouvertes pendant le cours de vingt-six années, cent occasions de mort & de mariage, & beaucoup d'autres événemens sont survenus dans les deux familles, sans que la Demoiselle de Saint-Cyr y ait pris aucune part; & cette Dame distinguée, qui se déclare si hautement sa Protectrice, a rendu contre elle un témoignage de vingt-six ans, en l'élevant dans une obscure simplicité, sous un nom étranger à celui de Choiseul.

Qu'oppose la Demoiselle de Saint-Cyr à tant de monumens publics, dont le cri s'élève contre elle? Elle n'a d'autre ressource que d'articuler des Faits d'une naissance secrète & mystérieuse, qu'elle demande à soutenir par la foi des témoins. Son courage n'est point abattu d'avoir vû flétrir par un Arrêt célèbre l'Artifice qu'elle avoit mis en usage pour se procurer des témoignages si chers à son ambition*: & deux ans de préliminaire n'ont eu d'autre succès, que de connoître l'auteur d'un Repertoire sans autorité, où elle a trouvé un nom de Choiseul scandaleusement inscrit.

Voilà néanmoins ce qu'on appelle, avec confiance, des lumieres qui mettent dans la dernière évidence l'Etat de la Demoiselle de Saint-Cyr, & qui doivent la faire sortir de l'obs-

* Il dit cela, parce que la Procédure criminelle de Mademoiselle de Choiseul, contre le Duc de la Valiere, fut déclarée nulle.

l'obscurité qui fût toujours son partage , pour entrer avec éclat dans une des plus illustres familles du Royaume, dont elle n'a jamais fait partie.

Mais, c'est que la Demoiselle de Saint-Cyr appelle des lumières éclatantes, la sagesse de nos Législateurs les a prosrites, comme ne pouvant avoir d'autre effet que d'introduire la confusion & les desordres les plus pernicious à la société; & quand nos Loix n'auroient pas eu cette prévoyance contre la preuve par témoins, le peu de vraisemblance des Faits articulés; les contradictions qu'ils ont entre eux, & avec les secours dont on les appuie, & avec les monumens publics de la famille de Choiseul; l'inutilité de ces Faits, qui ne portent pas même le moindre caractère de possession d'État, toujours nécessaire en pareil cas; seroient suffisans pour démasquer l'Artifice.

Voilà la véritable Idée de la Contestation, que l'on va tâcher de remplir, par le Récit des Faits, & par la Solidité des Moyens.

Mre. Julien de Prunay fait ensuite le Récit du Fait, où il n'oublie pas les Successions échues. Il nous apprend, que Françoise de Choiseul, Comtesse de Maugiron, sœur du Duc de Choiseul, institua la Demoiselle de Choiseul l'aînée, sa Légataire universelle, & mourut du vivant du Duc de Choiseul; que la Marquise de la Valiere, mere du Duc de ce nom & de la Duchesse, mourut en 1707. Que les deux Demoiselles eurent chacune, à cause du dérangement de leurs Affaires, une pension du Roi de deux mille livres, par

par la médiation de la Princeſſe de Conti; qu'après la mort de l'aînée, le Roi réunit ſes bienfaits ſur la tête de la cadette, qui jouit de quatre mille livres; le Roi dit dans le Brevet, qu'il veut donner des marques de ſa bonté à *celle qui reſte*. Que la Marquiſe de Clerambaut, veuve en premières nœces du Comte du Pleſſis, frère du Duc de Choifeul, fit une donation à la Demoifelle de Choifeul la cadette, des droits qu'elle avoit ſur la Succeſſion de ſa ſœur aînée; que la Demoifelle de Choifeul la cadette qui mourut en 1720. inſtitua ſon Légataire univerſel le Marquis de Clermont.

Enfin, il fait voir, que, pendant vingt-fix ans il eſt échu ſix Succeſſions; celles de la Duchefſe de Choifeul, de la Comteſſe de Maugiron, du Duc de Choifeul, de la Marquiſe de la Valiere, des deux Demoifelles de Choifeul; que l'ouverture de ces ſix Succeſſions a donné l'être à mille & mille Actes domeſtiques, des Avis de Parens, des Actes de Tutèle, des Inventaires, des Partages, des Teſtamens, des Compromis, des Jugemens; que le deſordre des Affaires du Duc de Choifeul, les pourſuites de ſes Créanciers, ont produit encore une infinité d'Actes publics, & de Jugemens ſolemnels, émanez des Tribunaux ſouverains: &, dans cette foule d'Actes, il n'eſt parlé que de deux filles du Duc & de la Duchefſe de Choifeul, & il n'eſt jamais fait mention d'une troiſième fille.

Les biens de la Maifon de Choifeul dévorent par les Créanciers, les filles n'ont ſubiſté que par les grâces du Roi, & par les bien-

bienfaits de la Princesse de Conti; le Roi n'a verté ses libéralitez que sur deux filles du Duc & de la Duchesse de Choiseul. En un mot, pendant vingt-six ans, non-seulement les Maisons de Choiseul & de la Valiere, mais le Roi, toute la Cour, toute la Ville, le Public, les Créanciers, les Tribunaux, n'ont connu que deux filles du Duc & de la Duchesse de Choiseul, & n'ont jamais entendu parler d'une troisieme fille.

De cette ignorance universelle durant vingt-six ans, Mre. Julien de Prunay conclut, que l'État, que la Demoiselle de Saint-Cyr veut s'attribuer, n'a aucun fondement.

Avant que de combattre les Propositions qu'elle a avancées, il dit que, pour les réfuter solidement, il faut rappeler les véritables principes de cette matiere; &, pour les bien entendre, il faut commencer par définir ce que c'est que l'Etat des hommes.

C'est en effet de ces Principes du Droit public, que sont dérivez les Principes de Décision dans toutes les Questions d'Etat, dont l'intérêt public n'est jamais séparé.

Il n'y a que le Droit naturel, qui reconnoisse une espece d'égalité entre les hommes: mais, le Droit civil & municipal reconnoit différentes sortes d'Etat; les personnes libres, les esclaves, le pere & le fils de familles, les légitimes, les bâtards, l'homme en dignité, l'homme privé, &c.

C'est la distinction de ces qualitez, qui forme l'Etat des personnes, & l'ordre qui regne dans les différens corps, qui sont au-

tant

tant de membres de l'Etat. Ainsi, l'Etat des personnes n'est autre chose en effet, que le rang qu'elles tiennent dans quelques-uns des corps particuliers qui composent le corps politique de l'Etat. Dans ces corps particuliers, il y a celui des gens obscurs, dont on ignore l'origine: ils sont, malgré leur obscurité, membres du corps politique.

L'état de la Demoiselle de Saint-Cyr est d'être une fille inconnue & obscure: l'Etat de la famille de Choiseul; où elle veut entrer, est de n'avoir eu, après la mort d'un fils, que deux filles qui l'ont composée.

Si, lorsqu'il s'agit d'un simple intérêt pécuniaire, il faut un titre authentique & solennel, pour dépouiller une personne d'un bien dont elle est en possession; car, celui qui possède, n'a besoin d'autre titre, que de la possession même, pour conserver la propriété: que doit-on penser d'une Question d'Etat, où il s'agit de dépouiller le Duc de la Valière du titre universel d'héritier de la Maison de Choiseul, pour en revêtir une personne inconnue, qui, pendant vingt-six ans, a été étrangère à cette Maison?

La Demoiselle de Saint-Cyr se présente-t-elle avec un titre authentique & solennel, qui établisse sa filiation & sa naissance, un Extrait baptismal revêtu des formalitez prescrites par les Ordonnances?

Ce premier titre, qui lui suffiroit seul, lui manque; car, l'Extrait baptismal, qu'elle ose présenter, ne peut servir qu'à exciter l'indignation de la Cour.

La Demoiselle de Saint-Cyr se présente-elle du moins avec quelques titres de Possession de l'Etat auquel elle aspire ? Hé ! non-seulement elle n'en a pas un seul, mais tous ceux de la famille lui sont contraires.

Par quelle voye la Demoiselle de Saint-Cyr prétend-elle donc s'ouvrir l'entrée dans la famille de Choiseul ? Elle demande de prouver par témoins qu'elle est de cette famille.

Cette prétention, qui du premier coup d'œil paroît si téméraire, se présentera dans toute sa témérité & son injustice, quand on aura vu dans quelle espece est cette Question d'Etat.

La premiere espece est d'une personne qui est en possession d'un Etat, duquel on veut la dégrader.

La seconde est celle d'une personne, qui veut se détacher de son Etat, pour passer dans un plus éminent.

Dans la premiere espece, vient-on troubler un homme dans une Possession d'Etat ? tout se souleve contre celui qui veut l'en priver ; tout favorise celui qui est troublé dans un Etat dont il jouit au vu & sçu de toute la Cité. En ce cas, la seule Possession lui suffit, la notoriété publique lui tient lieu des titres de sa naissance. On présume, qu'il en a d'autentiques dans son origine. C'est ce qui a fait dire à Mornac sur la Loi vi. ff. *de his qui sunt sui vel alieni juris* : *Qu'il suffit, que celui, dont on conteste la filiation, soit nommé fils, soit reconnu publi-*

bliquement dans cette qualité, & que l'Opinion universelle soit déclarée pour lui. *

C'est à cette espece que sa rapportent toutes les Loix qui ont veillé à la conservation de l'Etat. C'est dans ce cas, que toutes les Nations ont admis la preuve par témoins, pour suppléer aux monumens publics, & aux preuves écrites, qui peuvent quelquefois manquer.

Et c'est à cette espece en effet que se rapportent tous les textes des Loix répandus dans le titre, *de statu hominum & de fide instrumentorum*.

Ainsi, lorsque la Loi viii. ff. *de statu hominum* décide, que l'erreur, qui peut s'être glissée dans le titre de filiation, ne peut point nuire à l'Etat des enfans; † lorsque la Loi vi. C. *de fide instrumentorum* décide, que la perte même du titre de la naissance ne peut l'ébranler; ces Loix supposent la Possession de l'Etat.

Des personnes, craignant qu'on n'entreprît de rendre leur Etat incertain, soit à cause de la perte du titre, soit à cause de l'erreur qui s'y trouvoit, vont consulter le Jurisconsulte: il calme leurs inquiétudes, en décidant, que leur Etat leur suffit, & que la Possession leur tient lieu de tout.

La Loi iv. C. *de nuptiis*, suppose toujours la Possession d'Etat. Elle parle d'un mariage fait publiquement, & de la naissance d'un en-

* Satis esse ut quis nominetur filius & publice agnoscatur, palamque habeatur, & credatur apud omnes.

† Non ladi statum liberorum ob tenorem instrumenti male concepti.

304 HISTOIRE DE MADEMOISELLE
enfant aussi publique que le mariage même. *

Cette éclatante Possession soutient alors l'Etat des enfans, quoiqu'ils ne rapportent point le titre de leur naissance.

Mais, dans la seconde espece, beaucoup plus commune, parce qu'elle satisfait l'ambition d'une personne obscure dont la passion dominante & naturelle est de sortir de son Etat; suffit-il à une personne, qui veut en conquérir un dont il n'a jamais joui, de venir offrir à la Justice de prouver par témoins, qu'il est né d'une telle mere? Non: parce que cette espece, bien plus dangereuse par ses consequences, tend précisément à déranger l'ordre de la société, & renverser l'économie des familles, que la premiere espece ne tend qu'à conserver. Il faut alors remonter jusqu'à la naissance, & l'établir par des titres publics, & si authentiques, qu'ils puissent constater la vérité.

Dans la premiere espece, il s'agit d'éviter de perdre un Etat qu'on possède. Le grand Principe, comme en toute matiere d'intérêt, est, que la Possession suffit, *possideo, quia possideo*. Je possède, parce que je possède.

Dans la seconde espece, qui est celle-ci, il s'agit d'acquérir un Etat qu'on n'a point: il faut dépouiller un héritier du sang, de la Possession dans laquelle il est lui-même, du bien qu'on veut lui enlever: il faut dépouiller

* Si vicinis vel aliis scientibus uxorem liberorum procreandorum causâ domi habuisti, & ex eo matrimonio filia suscepta est.

ler deux familles de la Possession où elles sont de ne point avoir un inconnu qui n'a jamais participé à leur dignité. Il faut donc des titres publics, & la seule preuve par témoins ne suffit pas.

C'est à cette espèce qu'on peut rapporter les autres Loix; la Loi 11. *C. de Testibus*; la Loi xxix. ff. *de probationibus*: *Les preuves de la filiation ne consistent pas seulement dans la déposition de témoins* (a).

Défendez votre Cause par tous les raisonnemens, & les titres, que vous pourrez mettre en œuvre; les témoins seuls ne suffisent pas pour établir votre état (b).

Les termes négatifs & exclusifs dont se sert la Loi, ne peuvent souffrir aucune autre interpretation; sur-tout lorsque la Loi enseigne ce qui est nécessaire pour conduire à la preuve de l'Etat, *instrumentis & argumentis*. En effet, si la preuve des témoins eût été suffisante, la réponse du Jurisconsulte auroit été ridicule.

On a cru, avec une Note mal entendue de Godefroy, éluder la décision claire de cette Loi.

Godefroy examine tous les cas dans lesquels il s'agit de prouver l'Etat, & sa Note ne conduit à autre chose qu'à notre distinction; c'est-à-dire, que, lorsqu'un homme est en

(a) *Probationes quæ de filiis dantur non solâ affirmatione testium consistunt.*

(b) *Defende causam tuam argumentis & instrumentis quibus potes; soli autem testes ad ingenuitatis probationem non sufficiunt.*

en Possession de son Etat, il peut s'aider, lorsqu'on le lui conteste, de la preuve testimoniale.

Preuve que Godefroy ne croit pas que la preuve testimoniale fût dans tous les cas, c'est qu'il ajoute : *certainement il faut dire, que la liberté ne peut pas se prouver par témoins, parce que l'âge d'un homme libre, à sa naissance, s'inscrit sur un Registre **.

Il en est de même du sentiment de Cujas. Lorsque cet Auteur rassemble, sur la Loi v. *de statu hominum*, toutes les différentes preuves qu'on peut rapporter de l'Etat, il est vrai qu'il met aussi la preuve testimoniale de ce nombre; mais, a-t-il dit qu'elle étoit seule suffisante? La conséquence, que l'on tire de ce qu'il a dit, est aussi peu juste, que si l'on lui faisoit dire que la seule ressemblance, dans la filiation, au pere ou à la mere, est une preuve suffisante, parce qu'il a mis la ressemblance au nombre des conjectures.

Quel avantage la Demoiselle de Saint-Cyr peut-elle donc tirer des Loix Romaines, lorsqu'elle n'a jamais eu un instant de Possession de l'Etat qu'elle reclame?

Mais, avons-nous besoin d'avoir recours à des Loix étrangères à notre Patrie? N'avons-nous pas des Ordonnances de nos Rois, claires & précises? Et la prévoyance des Législateurs sur cette matiere n'a été portée si loin dans aucune autre Nation que dans la nôtre.

L'Ordonnance de 1539, article 51. pour pré-

* Porro videbatur dicendum, testibus ingenuitatem probari non posse; nam ingenui aetas, ut nascitur, conscribi solet.

prévenir les dangers de la preuve testimoniale, qui jusques-là n'avoit eu que trop de cours, sur le fondement des deux Décrétales d'Alexandre III & d'Innocent III, établit la nécessité de tenir des Registres de Batêmes, qui pussent servir de monument public de la naissance.

Mais, cette Ordonnance ayant été négligée, l'Ordonnance de Blois prit de nouvelles précautions dans l'Article 181. pour la faire observer, en ordonnant aux Gref-fiers en Chef de poursuivre les Curez deux mois après la fin de chaque année, pour apporter les Registres de Bâtêmes, Mariages, & Sépultures; & cela, *pour éviter la preuve par témoins que l'on est souvent obligé de faire en Justice touchant les Naissances & les Mariages.*

Vainement dit on, que ce langage n'exclud point la preuve par témoins, mais veut la rendre moins fréquente; & que d'ailleurs la preuve, que les Ordonnances établissent, n'est que pour l'âge & la majorité. Sur ce fondement on veut que la seule preuve par témoins suffise en matiere d'Etat.

Paradoxe combattu tant de fois par les Bignon, les Talon, ces grandes lumieres du Barreau; combattu par tous ceux qui les ont précédés & suivis dans le ministère de la parole, & qui ont tous interpreté, comme on vient de le faire, les Loix Romaines, & les Ordonnances du Royaume. On fait gloire de se tromper avec de tels personnages.

A-t-on cité quelque Auteur grave, qui ait pensé que les Registres publics faisoient foi

308 HISTOIRE DE MADEMOISELLE
de l'Age, & non de l'Etat? Quoique l'Ordonnance de 1539. parle de l'Age, il n'y a qu'à ouvrir Rebuffe, qui a donné un Commentaire sur cette Ordonnance dès l'année 1550. c'est-à-dire, presque aussi-tôt que cette Ordonnance a paru; on sera convaincu, que l'objet des Registres est la preuve de l'Etat: *Ce Registre, dit-il, prouve la légitimité, ou la bâtardise.* *

Le terme de naissance, dont se sert l'Ordonnance de Blois, n'embrasse-t-il pas l'Etat, aussi-bien que l'Age? L'attention inquiète du Législateur sur la forme des Registres, pour leur donner foi en Justice, ne marque-t-elle pas assez, qu'il a été occupé d'une preuve plus importante que celle de l'Age?

Mais, afin de trancher tout d'un coup le nœud de la difficulté, examinons sur cette matière l'Ordonnance de 1667. qui est la dernière Loi du Royaume, & qui a perfectionné les anciennes Ordonnances.

Le Titre xx. de cette Ordonnance rassemble & règle tout ce qui concerne les différens genres de preuve littérale & testimoniale, & les différens cas où la preuve testimoniale peut-être admise.

Les six premiers Articles de ce Titre concernent la matière des conventions; les suivans, jusqu'au quatorze exclusivement, établissent la forme des Registres, & la nécessité de ces témoignages, pour preuve de l'Etat des hommes, & non pas seulement de l'Age; l'Article 14. établit une exception contre la règle générale. Si

* *Hac professio probabit legitimum vel spurium.*

Si les Registres sont perdus, dit cet Article, ou s'il n'y en a jamais eu, la preuve en sera reçue tant par titres que par témoins, & en l'un & l'autre cas les Bâtemes, Mariages, & Sépultures, pourront être justifiez, tant par les Registres & Papiers domestiques des peres & meres décédez, que par témoins.

Voilà quelle est la dernière Loi du Royaume: lorsque les Registres publics existent, c'est la seule preuve de l'État des hommes qu'elle autorise; ce n'est que dans les deux cas de l'inexistence, ou de la perte, des Registres, qu'elle admet une autre preuve.

Il faut donc commencer par prouver, qu'il n'a point été tenu de Registres, ou qu'ils ont été perdus, sans quoi on ne peut pas vous écouter, lorsque vous demandez la preuve testimoniale. Ces termes *en l'un & l'autre cas* sont limitatifs, sont exclusifs de tous autres cas.

On ne doit pas dire, que même dans ces deux cas il ne faille point de commencement de preuve par écrit, pour être admis à la preuve testimoniale, comme le prétend la Demoiselle de Saint-Cyr; parce que, dit-elle, l'Ordonnance à l'égard des conventions, lorsqu'il n'y a point d'Écrit qui les constate, exige un commencement de preuve par écrit, afin qu'on puisse y suppléer, & les établir par la preuve testimoniale: elle n'a pas prescrit la même nécessité du commencement de preuve par écrit; pour avoir recours à cette preuve au défaut du Registre public. Donc, dans ce cas, sans com-

commencement de preuve par écrit, on doit admettre la preuve par témoins.

Si la Demoiselle de Saint-Cyr donnoit son attention à l'Ordonnance, elle verroit son erreur. L'Ordonnance veut, qu'un Ecrit établisse la convention, elle veut aussi que les Registres publics établissent l'Etat; elle exige donc également des preuves littérales pour la Convention & pour l'Etat. Au défaut de l'Ecrit en matiere de conventions, la Loi admet la preuve par témoins, pourvu qu'il y ait un commencement de preuve par écrit. Au défaut des Registres publics en matiere d'Etat, elle admet aussi la preuve par témoins, pourvu qu'on ait des papiers domestiques des pere ou mere décédez, qui fassent un commencement de preuve; mais, ce commencement de preuve est limité à ce qui est émané des pere & mere.

Ce qui caractérise l'enfant, c'est d'être né d'un pere & d'un mere unis par un mariage public; c'est le langage de la Loi *. Il faut donc, pour s'appliquer cette définition, que celui, qui, sans aucun titre, se dit enfant de tels pere & mere, ait quelque Ecrit émané d'eux qui indique sa filiation.

L'Ordonnance rédigée par les plus illustres Magistrats, & par l'Avis des plus habiles Jurisconsultes, proscriit tout Ecrit qui n'est pas l'ouvrage de pere & mere, & qui part d'une main étrangere. Ce seroit en effet retomber

* *Filius est qui ex viro & uxore nascitur . . . simul com-
morantibus, scientibus vivis.*

ber dans tous les inconvéniens auxquels la Loi a apporté le remède, que d'admettre des Ecrits étrangers aux pere & mere, & à la famille : ce seroit rendre la Satyre, la Calomnie, maîtresse de l'Etat des hommes, & le faire dépendre d'un Libelle diffamatoire.

La Demoiselle de Saint-Cyr est donc bien éloignée d'être dans le cas de la preuve par témoins : au défaut des Registres publics qui parlent en sa faveur, a-t-elle établi qu'il n'y en a jamais eu, ou qu'ils ont été perdus ? Supposons qu'elle eût fait l'une ou l'autre preuve, produit-elle quelque Ecrit émané de ses pere & mere ?

En vain dit-elle, que, dès que les Registres ne parlent point d'elle, il faut juger la question de la même manière que s'il n'y avoit jamais eu de Registre, ou qu'ils fussent perdus ; sans cela, le sort d'un enfant, abandonné par son pere & sa mere, seroit bien déplorable : la Loi, lui refuseroit-elle toutes sortes de secours, parce que ses pere & mere auroient soustrait sa naissance au Registre public ?

En matiere criminelle, où il s'agit de l'honneur & de la vie, la Loi a recours à la preuve par témoins. Pourquoi n'en fera-t-elle pas usage, lorsqu'il s'agit de la naissance ?

On répond, que l'Ordonnance ne dit pas que la preuve testimoniale sera reçue, quand le Bâême de la Partie ne se trouvera pas sur le Registre, mais quand il ne se trouvera pas de Registre. Ces deux choses qu'on veut confondre sont bien différentes, & le cas prévu des Registres non existans, exclut celui

des Registres existans qui n'est point compris dans l'exception. En effet, quand il n'y a point de Registres, c'est le cas où la preuve prescrite par la Loi devenant impossible, il faut y suppléer par une autre preuve; mais, quand les Registres ont été exactement conservés, leur silence sur l'Etat qu'on reclame, joint au défaut de Possession, est une preuve que l'Etat n'a jamais appartenu à celui qui le demande. En ce cas, aucune autre preuve ne peut prévaloir: autrement, l'ordre de la Société seroit exposé tous les jours à être renversé, & sans titre de filiation, sans possession d'Etat. Un Imposteur, qui diroit: Les Registres n'ont point parlé de moi, viendroit s'introduire dans une famille avec le secours de quelques témoins, & y jetteroit de la confusion & du desordre.

Dans notre espece, non-seulement les Registres de Saint-Sulpice existent en bonne forme, & la Demoiselle de Saint-Cyr n'y trouve aucun vestige de la naissance d'une troisieme fille du Duc & de la Duchesse de Choiseul; mais, elle n'a, ni Possession de l'Etat auquel elle aspire, ni preuve écrite émanée des pere & mere qu'elle se donne; circonstances absolument nécessaires, sans lesquelles la preuve ne peut être admise.

Ce n'est point un inconvénient par rapport à la Société & au Public, que de refuser la preuve testimoniale à un enfant qui est dans ce cas, & qui vit dans l'obscurité; c'est le laisser dans l'Etat où il a été toute sa vie, c'est laisser subsister l'ordre public, & l'harmonie universelle.

La

La Loi, rassurée par la Nature, veut bien courir le risque du préjudice que peuvent causer à un fils quelques peres bizarres, ou furieux; elle a préféré un inconvenient qui ne peut arriver que par un prodige d'horreur, à l'inconvenient d'ouvrir la voye à mille Imposteurs, qui se procureroient par-là un rang que la Nature leur a refusé. D'ailleurs, pourroit-on citer un Exemple d'un pere & d'une mere, qui ayent réussi à supprimer l'Etat de leur enfant, sans être démentis par quelque reconnoissance, ou une Possession d'Etat?

En matiere criminelle, il est impossible ordinairement d'avoir d'autre preuve que la testimoniale; & on ne pourroit l'exclure sans introduire l'impunité, qui entraîne après elle le desordre & le renversement de la Société. Mais, en matiere d'Etat, la Loi a établi des monumens publics. Ainsi, on n'est pas obligé d'avoir recours à une preuve testimoniale, toujours dangereuse.

Mre. Julien de Prunay, pour établir, que, dans l'espece où l'on veut conquérir un Etat sans titre, on ne doit point être admis à la preuve vocale, cite un Arrêt rapporté par Soëfve du 2. Fevrier 1631, contre Marie Damitié; un Arrêt du 2. Janvier 1643. inséré dans le second Tome du Journal des Audiences, contre un Imposteur qui se prétendoit fils de M. de la Porte, Maître des Requêtes; & deux autres Arrêts rapportez dans le cinquieme Tome du Journal des Audiences, l'un en 1686. l'autre en 1691. Ces Arrêts ont été rendus dans l'espece où des Imposteurs, qui n'avoient point eu de Posses-

sion d'Etat, demandoient la preuve vocale: ils en ont été exclus.

La Possession d'Etat est ce que les Docteurs appellent *Tractatus & Educatio*, & qu'ils réduisent à trois circonstances; la première, que l'enfant ait été élevé dans la maison, & qu'il ait été traité comme tel par les pere & mere; la seconde, que les pere & mere l'aient souvent nommé & appelé leur fils; la troisième, que l'enfant ait été connu & traité dans le public comme l'enfant des pere & mere qu'il s'attribue *. Menochius, qui rapporte ces trois circonstances, s'appuie sur l'autorité de plusieurs Docteurs.

Un pareil traitement, fait en public de la part des pere & mere, est ce qui fait une pleine Possession d'Etat; &, lorsque l'éducation & le traitement ont été secrets, c'est la quasi-possession d'Etat.

Mais, ce qui est important à observer est, que cette éducation, ce traitement, doivent être l'ouvrage du pere & de la mere. Voilà pourquoi l'Ordonnance de 1667. veut qu'au défaut du Registre public, on ait recours à des papiers domestiques, où le pere & la mere reconnoissent celui qui se dit leur fils.

C'est dans ce cas seulement, ou lorsque celui qui se dit fils d'un tel pere, d'une telle mere, muni d'une pareille reconnoissance, articule des faits positifs qui caractérisent une

* *Sic à patre habitum fuisse, sic ab eo sæpius nominatum, appellatum, sic ab omnibus, communi fama & voce habitum & creditum. Menochius de arbitrariis Quæst. & Causis, causa 89. n. 98.*

une Possession d'État; alors il est admis à la preuve par témoins: c'est dans le concours de ces deux circonstances, qu'ont été rendus tous les Arrêts qu'on a opposés.

La Demoiselle de S. Cyr n'a aucunes preuves écrites émanées du Duc & de la Duchesse de Choiseul, qu'elle appelle ses pere & mere: tous les Actes de la famille s'élevent contre elle.

La Duchesse de Choiseul mourante d'une maladie de langueur, qui lui a laissé toute sa raison, & tout le tems de rendre justice à sa fille, si elle en avoit eu une troisieme, n'a laissé aucun Écrit qui parlât d'une troisieme fille.

Le Duc de Choiseul a survécu sept ans sa femme, il n'a connu que deux filles, il n'a pas dit un seul mot d'une troisieme fille dans les deux Testamens qu'il a faits.

Comment peut-elle dire que son Etat étoit connu, tandis qu'elle a porté pendant vingt-six ans un nom étranger à la famille de Choiseul, qu'elle a été ignorée du Duc & de la Duchesse de ce nom, du Duc de la Valiere, de la Marquise de Tournon sa sœur, de la Marquise de la Valiere mere du Duc, du Chevalier de la Valiere lui-même, des Demoiselles de Choiseul, de la Princesse de Conti; tandis qu'elle n'a pris aucune part aux événemens arrivés dans les deux familles; qu'elle n'a point participé aux bienfaits du Roi répandus sur les Demoiselles de Choiseul; qu'elle n'a été connue, ni à la Cour, ni à Paris, ni dans aucun Tribunal,
sous

316 HISTOIRE DE MADEMOISELLE
sous le nom & comme fille du Duc & de la
Duchesse de Choiseul ?

Voilà l'Etat dont la Demoiselle de Saint-Cyr a été en Possession : non-seulement elle n'a pas le moindre vestige de reconnoissance écrite par les pere & mere qu'elle reclame, mais elle n'en a pas le moindre de toute la famille pendant vingt six ans.

Voyons si le corps de preuves, que la Demoiselle de Saint-Cyr, appelle avec confiance une Démonstration complete, peut lui obtenir la preuve qu'elle demande.

Il faut d'abord remarquer, qu'on ne voit point dans ce corps de preuves, ni Possession d'Etat, ni preuves écrites émanées des pere & mere : ainsi, suivant les grands Principes que nous avons établis solidement, elle ne doit pas être écoutée.

Faisons-lui pourtant la grace d'examiner ce corps de preuves.

Il se réduit à la Lettre de la Marquise de Tournon, à l'Interrogatoire du Chevalier de la Valiere, & au Registre de l'Accoucheur ; car, on ne peut pas faire entrer dans le corps de preuves l'Interrogatoire du Duc de la Valiere, & celui de la Marquise de Tournon, qui ne contiennent de leur part que des dénégations formelles.

Prémièrement, à l'égard de la Lettre de la Marquise de Tournon, où l'on veut qu'elle ait reconnu l'Etat que s'attribuë la Demoiselle de Saint-Cyr, quoiqu'elle ne lui ait point donné le nom de Choiseul, ne doit-elle pas être cruë, lorsqu'elle dit que cette Lettre ne regarde point la Demoiselle de
Saint-

Saint-Cyr, dans l'endroit où elle parle de l'aimable Chanteuse ? N'est-elle pas seule la légitime interprete de sa propre Lettre ? Et son interprétation peut-elle être suspecte, après que pendant vingt-cinq ans elle a parlé & agi comme n'ayant point de troisieme nièce ?

Mais, supposons que cette Lettre ait le sens que lui prête la Demoiselle de Saint-Cyr : il s'ensuivroit, que la Marquise de Tournon, séduite par l'amitié & la reconnoissance qu'elle avoit pour la Marquise d'Hautefort, auroit tenu un langage contraire à celui qu'elle a parlé pendant vingt-cinq ans, afin de décorer la Demoiselle de Saint-Cyr d'un Etat qu'elle sçavoit bien ne lui pas appartenir : elle seroit donc entrée dans le complot formé par la Marquise d'Hautefort en faveur de la Demoiselle de Saint-Cyr. Quel avantage pourroit-on tirer d'un pareil témoignage, ouvrage de la séduction, témoignage encore une fois si contraire au langage & à la conduite que la Marquise de Tournon a tenuë pendant vingt-cinq ans ?

Quant à l'interrogatoire du Chevalier de la Valiere, il est vrai qu'il dit, que la Duchesse de Choiseul a eu un garçon, & trois filles, qu'elle est accouchée de la dernière en 1697, qu'elle lui en a parlé avant de mourir. Cependant, il ne l'a jamais, ni vûë, ni connue : il ne dit pas affirmativement, que cette troisieme fille est la Demoiselle de Saint-Cyr, il dit qu'il le croit.

Dans ce contraste de sentimens du Duc de la Valiere, de la Marquise de Tournon, &

& du Chevalier; dans ce contraste même de la déclaration du Chevalier, & de la conduite qu'il a tenuë pendant vingt six ans, où il n'a jamais reconnu la Demoiselle de Saint-Cyr pour sa nièce, & n'en a point parlé dans aucun Acte de famille où il soit entré; cette reconnoissance peut-elle être de quelque poids, sur-tout étant faite dans un tems suspect, tel que celui d'une contestation commencée? Et qu'est-ce que cette reconnoissance? *Je crois*, dit-il, c'est-à-dire, c'est une simple opinion. Peut-elle balancer le témoignage du Duc de la Valiere, de la Marquise de Tournon, & la conduite contraire du Chevalier même pendant vingt-six ans?

Il ne reste donc d'autre ressource à la Demoiselle de Saint-Cyr, que le Registre de l'Accoucheur.

Elle ne peut tirer aucune induction en sa faveur des Jugemens préparatoires, après que la Cour y ajouté un correctif, *sans préjudice du droit des Parties au principal, & sans que le présent Jugement puisse être tiré à conséquence directement ni indirectement.*

L'Infamie de ce Registre a été assez caractérisée, soit par les défenses que la Cour a faites au Notaire d'en delivrer des expéditions, soit par le refus fait au Duc de la Valiere qui en demandoit la communication.

Plusieurs raisons s'élèvent pour faire rejeter ce Registre.

Premièrement, c'est une Preuve étrangere au pere, à la mere, & à la famille.

L'Ordonnance de 1667 veut en matiere de conventions un commencement de preuve

ve par écrit, pour que la preuve testimoniale soit admise; il est incontestable que le commencement de preuve doit procéder du fait de la personne qu'on attaque.

Ce qu'on appelle donc commencement de preuve par écrit, est un Ecrit de la personne même qu'on attaque: Ecrit qui ne prouve pas à la vérité, de maniere à servir seul de titre, mais qui forme de fortes présomptions du titre. En seroit-il autrement en matiere d'Etat, après que l'Ordonnance, au défaut des Registres publics, n'a admis de preuve écrite, que les papiers domestiques émanez de pere & de mere ?

Celui, qui se présente pour enfant d'un tel pere, d'une telle mere, attaque, ou ses pere & mere, ou après leur décès leur famille. Il faut donc, s'il veut faire valoir un commencement de preuve, qu'il soit émané du pere & de la mere qu'il s'attribue. Le bon-sens fait voir en matiere de convention, que ce qui n'est point du fait de celui qu'on attaque, ne peut point former de preuves contre lui; il faut raisonner de même en matiere d'Etat.

Un Chirurgien n'est ici qu'un étranger, c'est une personne privée, son Ecrit n'a pas plus de privilege que celui de tout autre particulier.

De qu'elle conséquence ne seroit-ce point, si on consacroit un pareil témoignage? L'Art de la Chirurgie, si utile en lui-même, deviendroit de tous les Arts le plus funeste à la Société. Un Chirurgien, maître de tous les Etats, de toutes les Conditions, pourra donc

à l'avenir fournir des titres au premier Impos-
teur qui aura réüssi à le corrompre, & pourra
l'introduire dans les Familles les plus illustres.

Secondement, ce Registre ne doit point
être admis, parce qu'il ne prouve rien.

Il fait mention d'une naissance secrète &
mystérieuse d'une fille, née pour n'être ja-
mais admise aux honneurs de la légitimité,
abandonnée à un Chirurgien, bâtiese dans
une Paroisse étrangere, marquée de flétris-
sures ignominieuses, qui ne furent jamais le
caractère d'une naissance légitime.

Dès que c'est une Avanture secrète, confiée
à un Chirurgien, ce seroit une très-grande
injustice de mettre cette Avanture sur le
compte d'une Dame plutôt que d'une autre,
à moins qu'il n'y ait des preuves plus claires
que le jour, que cette Avanture doit lui être
nécessairement appliquée, sans pouvoir l'ap-
pliquer à d'autres.

Or, dans cet Ecrit, nulle circonstance qui
applique nécessairement cette Avanture à la
Duchesse de Choiseul; sa qualité & sa de-
meure n'y sont point désignées, il n'est dit
dans aucun endroit que ce soit elle.

Il y a deux familles, dont la prononciation,
quoique différente, se confond communé-
ment, *Choiseul* & *Choiseuil*. Le Duc a toujours
écrit *Choiseuil*, & non *Choiseul*. Et qu'on ne
dise pas que c'est-là une minucie : en matiere
d'Etat, tout est de rigueur; & Le Duc avoit as-
sez de connoissance du monde, pour ne pas ig-
norer la différence du nom des deux familles.

Il est parlé dans ce Registre de la Maré-
chale de *Choiseul*, qui a, dit-on, payé trente

Louis

Louïs pour l'éducation de l'enfant : on a dit, que Le-Duc s'est trompé, & qu'il a mis le nom de *Maréchale* pour *Duchesse*.

Mais, si Le Duc s'est trompé sur la Qualité, quelle foi ajouter à ce qu'il dit ? On déguise les noms dans ces sortes d'Avantures : souvent le Chirurgien lui-même est trompé sur la personne. Pourquoi faire tomber cette erreur injurieuse sur la Duchesse, plutôt que sur la Marquise, ou la Comtesse ?

Il y avoit alors dans le Royaume sept ou huit Dames, Marquises ou Comtesses de *Choiseul*.

La Maréchale de Choiseul n'est nommée que comme ayant le secret de l'Avanture. Ainsi, cela ne sert qu'à éloigner l'idée de la Duchesse de Choiseul, qui n'avoit pas, avec elle, même une liaison de cérémonie.

Il est vrai, que les Faits, écrits sur ce Journal, ont quelque relation avec la Fable imaginée par la Demoiselle de Saint-Cyr. Elle dit, qu'elle a été nourrie par *Jeanne de Marne, Jardiniere dans le Parc de Meudon*, dont il est parlé dans le Registre. Elle assure qu'elle a les Cicatrices énoncées dans ce Journal ; &, pour prouver son identité avec celle dont il y est parlé, elle propose de vérifier ce Fait, par les Voyes convenables que la Prudence de la Cour pourra lui suggérer.

Mais, en lui accordant cette preuve ignominieuse, qu'en pourra-t-il résulter ? Que c'est la Demoiselle de Saint-Cyr, dont il est parlé dans le Journal. Mais, ce Fait est fort in-

différent : car , elle peut être cette fille , sans être fille de la Duchesse de Choiseul ; & le Journal ne l'établit en aucune façon.

Troisièmement , ce Registre a si peu le Caractere de commencement de preuve par écrit , que les Contradictions , qu'on y trouve avec le Roman de la Demoiselle de Saint-Cyr , servent à le détruire entièrement. Ain- si , ce Registre ne doit pas être admis.

Première Contradiction. Comment concilier cet Accouchement de la Duchesse au vû & scû de toute la famille , ainsi que la Demoiselle de Saint-Cyr l'a d'abord énoncé , avec les Faits ; dont Le-Duc rend compte ? Ces Faits ne sont que secrets , mysteres , obscurité. C'est un enfant reçu par un Chirurgien , qui l'enleve aussi-tôt , & qui le fait bâtiser , sans que personne de la famille assiste au Bâtême : cet enfant est envoyé en nourrice par l'Accoucheur , pour être ignoré de tout autre que de lui.

Il est vrai , que la Demoiselle de Saint-Cyr dans la suite n'a point parlé de l'Accouchement de la Duchesse , comme d'un Fait notoire. Voilà un changement dans le Fait principal : Caractere de l'Imposture.

En matiere de Faits articulez en Justice , il n'est plus permis d'en changer.

Seconde Contradiction. La Demoiselle de Saint-Cyr a dit , qu'elle fut ondoyée en naissant , à cause du péril éminent où elle se trouva. La Marquise d'Hautefort , avec ses deux fidèles Témoins , Lacomme & sa femme , a attesté ce Fait dans l'Information : & le Chirurgien parle d'une grosse fille , qu'il
n'a

n'a fait bâtifier que le lendemain, sans dire un seul mot du péril de mort, ni de l'on-doyement.

Troisième Contradiction. Selon le Journal, l'enfant fut bâtiſé à Saint-Etienne du Mont, & nommé Julie: ſelon la Demoifelle de Saint-Cyr, elle s'eſt préſentée à Saint Sulpice, & elle s'eſt fait nommer Auguſtine-Françoïſe.

Le Regiſtre de Le Duc, loin d'appuyer la Fable de la Demoifelle de Saint-Cyr, n'eſt propre qu'à la détruire, & à en découvrir la Fauſſeté.

Quatrièmement, le Regiſtre de Le-Duc doit être rejeté, parce qu'il deſhonore la Duchefſe de Choïſeul. Malgré les Préſomptions qui parlent en ſa faveur, la Dame, dont Le-Duc parle dans le Journal, étoit groſſe, ſelon lui, au deuxième Décembre 1696, ainſi qu'il le rapporte dans deux endroits de ce Regiſtre; c'étoit ſelon lui le commencement de ſa groſſeſſe: elle accoucha le 8. Octobre 1697, c'eſt-à-dire, neuf mois & quelques jours après. Or, il y avoit plus de deux mois, que, dans ce tems-là, le Duc de Choïſeul étoit en ôtage avec le Duc de Foix à la Cour du Duc de Savoye, comme on le prouve par les Regiſtres de l'E-tat, par les Lettres écrites au Roi par ces deux Seigneurs. La Conſéquence que l'on tire de ces Faits, eſt qu'il ſ'enſuivroit qu'on ne pourroit appliquer cette Groſſeſſe à la Duchefſe de Choïſeul, ſans la déclarer coupable d'un Adultere. Cette Opinion ſe fortifieroit par toutes les Précautions myſterieu-

fes, que la mere prit pour cacher la naissance de l'enfant. On a dit, que Le-Duc a-voit pu se tromper sur le signe de la conception, qui n'en peut avoir que d'équivoques; la Providence ayant voulu la laisser sans signe certain, qui manifeste la conception de l'enfant par le tems voisin qui la précède & qui la suit. Ainsi, dès que le Duc de Choiseul est revenu à la fin de Janvier 1697, on trouve un intervalle suffisant pour sauver l'Honneur de la Duchesse, & fonder la possibilité des approches du Duc, puisqu'étant accouchée le 8. Octobre de la même année, elle a accouché dans le neuvième mois.

Mais, on répond, que le Registre ne laisseroit pas d'être injurieux à la Duchesse malgré cette Evasion, puisqu'il suppose, qu'elle a mandé le Chirurgien; ce qu'elle ne peut avoir fait, que dans l'opinion d'une grossesse. Or, cette opinion n'a pu être fondée que sur une cohabitation qu'on a fait voir ne pouvoir être qu'illégitime. D'où il s'ensuit, que ce Registre, jettant des Soupçons sur l'Honneur de la Duchesse, contre toutes les Présomptions qui parlent pour elle, doit être rejeté. Présomptions fondées sur l'honnêteté publique, qui ne permet pas qu'on conçoive si légèrement, d'une Dame, une opinion deshonorante. Présomption fondée sur la Conduite de la Duchesse, qui n'a point donné matiere à des Soupçons. Présomption fondée sur un Silence de vingt-six ans des deux Familles; Silence, qui fait voir, que la Duchesse n'a point mis au monde la De-
moi-

moiselle de Saint-Cyr. Hé quoi! Une Ressemblance de Nom, qui ne peut former qu'une Conjecture incertaine, l'emportera-t-elle sur toutes ces Présomptions convaincantes?

Quelle idée horrible ne concevra-t-on pas de la Demoiselle de Saint-Cyr, qui veut entrer dans la Famille de Choiseul, à la faveur d'un monument infame, qui deshonne la mere qu'elle s'attribuë!

N'importe: elle prétend jouir de la faveur de la Maxime: *Pater est quem nuptiæ demonstrant*. Elle aura une paternité légale, si elle n'en a pas une réelle; & cela lui suffit.

Vainement se déguise-t-elle là-dessus, pour n'être pas l'objet de l'horreur de tout le monde. Il est évident, que toutes ses preuves ne conduisent qu'à cette idée & à cette présomption légale de la paternité en faveur du Mariage.

Mais, elle ne réussira pas dans l'application de la Maxime.

La Loi définit l'enfant, *celui qui est né du mari & de la femme* *: la Loi le présume ainsi, lorsqu'une femme vit avec son mari, & accouche publiquement dans la maison qu'elle habite avec lui. Lorsque la mere a reconnu cet enfant, & l'a élevé comme le fruit de son mariage, au vû & scû de son mari, on entreprendroit en vain d'attaquer
l'Etat

* *Filium esse definimus qui ex viro ut uxore ejus nascitur.*
L. 6. *De his qui sunt sui vel alieni juris.*

l'Etat de cet enfant : la Possession publique, la bonne-foi, la présomption en faveur du mariage, sont pour lui des abris inviolables & nécessaires, pour prévenir des inquisitions funestes au repos public.

Mais, lorsqu'un inconnu, qui n'a aucune Possession d'Etat, veut faire usage de cette présomption sur le fondement d'un Ecrit qui prouve que sa naissance est illégitime; tandis que la mere, qu'il s'attribue, ne demeueroit point avec son mari, la Loi veut-elle qu'on s'aveugle, & que prenant l'Imposture pour la Vérité, on admette, pour commencement de preuve par écrit d'une filiation légitime, un titre d'Infamie?

N'est-ce pas alors, que les règles les plus communes, & l'intérêt public, se réunissent, afin qu'on ne divise point la preuve résultante d'un Ecrit qui prouve une naissance, mais une naissance illégitime?

Si le Journal de Le-Duc est le titre de la Demoiselle de Saint-Cyr, en y joignant toutes les circonstances de sa vie obscure, on doit lui appliquer ce que dit Menochius. *La présomption en faveur du mariage n'a point lieu, lorsqu'elle est combattue par plusieurs autres présomptions : si Titius a été élevé, & traité, & nommé, comme le fils d'un Adultere, & que la voix publique, & la renommée publient le vice de sa naissance, dans ce cas on ne le présume pas le fils du Mari, mais de l'Adultere **.

La

* *Declaratur ut locum non habeat hac conjectura, quando plures alia conjectura arguerent; ut si Titius fuit educatus & tracta-*

La Maxime *Pater est* doit d'autant moins être admise dans ce cas, qu'elle ne forme pas, comme dit Le-Brun *, une *présomption de droit, & tirée du droit, & qu'elle peut être détruite par des preuves.*

Quel étrange Paradoxe, de vouloir que le Registre de Le-Duc puisse fonder cette *présomption Pater est* !

La Cause n'a-t-elle pas été préjugée par le célèbre Jérôme Bignon, dans une espee bien moins odieuse que celle de la Demoiselle de Saint-Cyr ? La mere, qui avoit vécu dans un divorce public avec son mari, n'avoit jamais reconnu pour fille celle qui se présentoit : cependant, elle ne l'avoit jamais pu oublier : elle l'avoit retirée auprès d'elle, en qualité de domestique ; & elle lui avoit fait un legs modique par son Testament. Le mari, au décès de sa femme, & longtems depuis, avoit agi comme n'ayant point d'enfant, & avoit transigé sur ce pied avec les héritiers collatéraux de sa femme. Quelque intérêt déterminâ dans la suite ce particulier à marier cette fille, comme sa fille légitime ; mais, il l'abandonna bien-tôt après, & disposa de ses biens au profit d'autres personnes.

La fille prétenduë voulut rentrer dans les biens de sa mere ; elle attaqua les héritiers collatéraux qui en jouissoient ; &, par Arrêt du

Voyez Bar-
det. T. II.
Liv. v. C.
XXII.

*trallatus & nominatus tanquam filius adulteri, & concurr-
rit etiam publica vox & fama. Hoc casu non presumitur fi-
lius mariti, sed adulteri.*

* Des Successions, liv. 1. c. 4, section 2.

du Parlement de Rouën, elle fut admise à la preuve par témoins de sa filiation. Enquête fut faite ; mais, les héritiers collatéraux ayant pris Requête Civile, l’Affaire fut renvoyée au Parlement de Paris. Et ce qui déterminâ Jérôme Bignon à conclure contre cette fille, afin que les collatéraux fussent maintenus dans la possession des biens qu’ils avoient recueillis, fut que les mêmes preuves, qui pouvoient faire croire que cette fille avoit pour mere François Signi, qu’elle reclamoit dans cette qualité, prouvoient en même tems, qu’elle n’étoit pas fille de son mari.

Qu’auroit pensé ce grand Homme de la Cause de la Demoiselle de Saint-Cyr ? Elle aspire à un Etat, dont elle n’a pas le moindre vestige de Possession, ni de la part du pere, ni de la part de la mere, tandis que le cri de la Possession publique des deux Familles où elle veut entrer, la condamne : elle veut cependant, qu’on admette, pour commencement de preuve par écrit, un Titre infame par lui-même, qui ne s’applique à la mere qu’elle s’attribue ; que par une Ressemblance de nom équivoque, & qui, s’il méritoit quelque foi, ne prouveroit qu’une naissance illégitime. Si les Mares de Jérôme Bignon sont encore dans le Barreau, où il signaloit son Eloquence, ne frémissent-ils pas d’Indignation contre la Demoiselle de Saint-Cyr ?

Que de Loix, que d’Ordonnances, s’élèvent contre elle, pour venger deux Familles illustres, dont elle vient troubler la tranquillité.

quillité! L'intérêt de toutes les Familles se réunit à celles-là: & l'honnêteté publique ferme à la Demoiselle de Saint-Cyr, de concert avec les Loix & les Ordonnances, la voye qu'elle veut s'ouvrir pour prendre le titre de fille du Duc & de la Duchesse de Choiseul.

Mre. Aubry soutint la Cause de la Mar-
quise de Tournon, qui étoit la même que
celle du Duc de la Valiere: en mettant en
œuvre les mêmes moyens, il les rendit d'une
maniere différente. Mais, quoiqu'on soit ravi
de voir deux habiles Avocats exprimer dif-
féremment les mêmes moyens, comme je
ne dois point représenter les mêmes choses
à mes Lecteurs, je ne rapporterai que ce
que Mre. Aubry a dit de nouveau, non
par l'expression, mais par la chose même.

Il s'efforce de soulever d'abord tout le
Monde contre le Systême de la Demoiselle
de Saint-Cyr, qui suppose que le Duc de
Choiseul, exposé aux regards de l'Univers,
a violé à la fois les droits sacrez de la Na-
ture, de l'Humanité, & de la Religion, jus-
qu'au point de sacrifier l'Etat d'un enfant,
dont sa femme étoit accouchée publique-
ment; que la Duchesse de Choiseul, non
seulement n'a pas eu la fermeté de résister
au crime de son mari, mais même a bien
voulu s'en rendre complice; qu'après la
mort du Duc & de la Duchesse, deux Fa-
milles illustres, composées de personnes res-
pectables, qui tiennent les premiers rangs
dans l'Etat, & qui sont encore plus recom-
mandables par leur droiture & leur probité;

Plaidoyer
pour la
Marquise de
Tournon.

que par l'éclat de leurs noms & l'éminence de leurs dignitez , ont concouru pendant vingt-six ans à perpétuer un crime si odieux. On ne feint point de le dire , un pareil Système , qu'on ne peut étayer que par un Assemblage monstrueux d'Illusions , de Chimeres , d'Absurditez , & de Contradictions , est le Comble de l'Egarement.

Interrompons ce Plaidoyer , pour dire , qu'après l'Arrêt rendu en faveur de Mademoiselle de Choiseul , on ne peut regarder ce langage , que comme une belle figure. Ne diroit-on pas , qu'il y a une convention entre les Magistrats & les Avocats ? Les Magistrats leur disent , Vous pourrez , dans toutes les Causes que vous entreprendrez , parler avec confiance , comme si la Vérité éclatoit en votre faveur ; vous chargerez votre adversaire des figures les plus vives , qui lui reprocheront son erreur , son égarement : tout cela sera sans conséquence pour nous ; nous laisserons toutes vos figures à l'écart , pour ne peser que vos raisons.

Mre. Aubry dit , en parlant de la preuve testimoniale , qu'elle seroit la plus simple & la plus parfaite de toutes les preuves , si l'on pouvoit supposer , que les hommes sont incapables de se tromper , & de s'écarter de la vérité & de la justice. Mais , poursuit-il , l'expérience funeste , que les Législateurs ont faite de la facilité avec laquelle les hommes se livrent au mensonge & à l'imposture , ne leur a pas permis de concevoir une opinion si avantageuse du genre hu-

humain, ils se font accommodés à la foiblesse de l'humanité.

Il y avoit peut-être un égal inconvénient à rejeter absolument, & à admettre indistinctement, la preuve testimoniale : il eût été imprudent de se reposer sur la foi des témoins, quand il y a des voyes plus sûres pour parvenir à la connoissance de la vérité : il eût été injuste de proscrire la preuve testimoniale, dans tous les cas où il est impossible de découvrir la vérité par une autre voye. Voici le tempérament qu'ont pris nos Législateurs : ils l'ont rejetée dans tous les cas où l'on est à portée de recourir à d'autres preuves plus juridiques & moins suspectes : ils l'ont autorisée dans des cas, où, par la fatalité de certaines conjonctures, on ne peut découvrir la vérité sans son secours ; mais, dans ces cas-là même, ils ont épuisé leur attention à en temperer les inconvéniens. Voilà en un mot l'esprit & l'économie de toutes nos Loix.

M^{re}. Aubry prétend, que la Demoiselle de S. Cyr est dans un cas où l'on ne doit pas recourir à la preuve testimoniale ; parce que n'ayant point de Possession d'État, elle n'a aucun titre primitif, ni aucun commencement de preuve écrite désigné par la Loi, & qu'elle se trouve dans une conjoncture où l'Ordonnance de 1667. proscribit la preuve testimoniale.

Il dit, que la filiation étant un titre relatif au père & à la mère, il faut nécessairement, pour la prouver, avoir une preuve où ils soient entrez : il cite l'Arrêt de Dulac, daté
du

du 7. Septembre 1711, par lequel il prétend, qu'il ne fut admis à la preuve testimoniale, que parce qu'au défaut du Registre public, il avoit des monumens domestiques émanez de son pere & de sa mere. Il cite un Arrêt du 4. Décembre 1629, rapporté par Bardet tome 1. livre 7, chapitre 68; l'Arrêt de Marie Damitié du 2. Mars 1651. recueilli par Soëfve tome 1. centurie premiere, chapitre 34; l'Arrêt du 19. Janvier 1685, rapporté dans le second Tome du Journal des Audiences livre 1. chapitre 33; & l'Arrêt de Marfault du 12. Janvier 1668, rapporté en forme dans le cinquieme Tome du Journal des Audiences. Dans toutes les especes de ces Arrêts, qui avoient pour objet des Questions d'Etat, M. Talon a toujours soutenu, que la preuve par témoins n'étoit pas suffisante: il cite enfin l'Arrêt de la Coulon, où Monsieur le Chancelier, alors Avocat-Général, prétendit, qu'elle ne devoit point être admise à la preuve testimoniale; parce qu'elle n'étoit point dans l'exception de l'Ordonnance de 1667. *si les livres sont perdus, ou s'il n'y en a jamais eu.*

Il combat ensuite l'Opinion du Public, avantageuse à la Demoiselle de Saint-Cyr. Ne sçait-on pas, dit-il, comment on parvient à séduire le Public par des bruits sourds & incertains, dont on ne connoît pas l'origine? D'abord, des faits imaginez avec art sont confiez en secret à peu de personnes, qui, les révélant ensuite à d'autres, chacun en particulier les embellit de quelques circonstan-

tances ; & , à force d'en parler , & d'en entendre parler , on se persuade à la fin , que l'on sçavoit avec certitude ce dont on n'a pas la moindre notion par ses propres lumieres : & c'est de tous ces bruits confus , que se forme insensiblement une notoriété , que l'Imposture s'efforce de faire valoir , comme une espece de cri public , qui doit subjuguier la Loi & la Raïson.

Il prétend , que la Duchesse de Choiseul ayant une habitation séparée de celle de son mari , ainsi qu'il le prouve par des Baux passez à elle seule , il s'ensuit , par ce divorce de fait , que la naissance de la Demoiselle de Saint-Cyr , quand elle proviendrait de la Duchesse de Choiseul , ne seroit pas le fruit de l'union du mari & de la femme , & n'auroit pas ce caractère de publicité que les Loix demandent , *vicinis scientibus* , au vû & sçû des voisins. C'est ainsi que Mr. Aubry attaque tout d'un coup la Légitimité de la Demoiselle de Choiseul.

Quand il vient à l'Interrogatoire du Chevalier de la Valiere , il prétend , qu'il ne prouve rien , quelque avantageux qu'il puisse être à Mademoiselle de Choiseul ; parce qu'il rend raison d'un fait qui ne lui est pas personel. D'ailleurs , le fait en question ne peut être éclairci par une simple déclaration verbale , *non nudis asseverationibus* , dit la Loi.

C'est par les mêmes Principes , qu'il prétend détruire la Lettre de la Marquise de Tournon , en faveur de la Demoiselle de Choiseul : *La preuve de la parenté ne s'établit*

blit point par des Lettres, mais par des titres de naissance, ou d'adoption *.

Quand il attaque le Registre de Le-Duc, il s'exprime d'une maniere si vive & si frappante, que, quoiqu'il ait été prévenu dans une partie de ce qu'il dit par Mre. Julien de Prunay, on ne peut se défendre de le rapporter.

Ce Chirurgien avoit-il un Caractère, pour tenir un semblable Registre ? A-t-il dû confier au papier les honteux mysteres, que la nécessité seule a forcé de lui révéler ?

Nulle expression assez forte, pour caractériser l'Horreur & l'Infamie d'une semblable Piece : on en appelle au suffrage de tout homme, qui, sans être initié aux mysteres de la Jurisprudence, voudra seulement faire usage de la Raison, & de cette Lumiere naturelle, qui nous fait appercevoir sans effort ces vérités fondamentales & primitives, qui ne sont point en nous les effets des préjugés de l'éducation, mais que la Nature a gravées dans nos cœurs avec des caractères ineffaçables.

Autoriser les Chirurgiens à tenir de semblables Registres, c'est livrer le genre humain à la Perfidie, & à la Calomnie : c'est rendre les Chirurgiens les arbitres souverains du Sort & de l'Etat des Citoyens.

Un Avanturier, qui voudra se placer dans une Maison illustre, prendra ses mesures de loin ; il commencera par s'assurer la bienveillance d'un Chirurgien calomniateur, qui lui fabriquera dans les ténèbres un titre clandest-

* *Non Epistolis necessitudo consanguinitatis, sed natalibus, ne adoptionis solemnitate, conjungitur. L. 13. de probat.*

destin, dont l'Avanturier projettera de ne faire usage que longtems après. Dans ce Libelle scandaleux, on deshonorera la mémoire d'un grand nom, on supposera que la mere est accouchée furtivement, on détaillera les circonstances de l'accouchement; &, pour rendre la Calomnie plus intéressante, on aura soin d'embellir ce récit de quelques circonstances singulieres & bizarres; on laissera dormir cet ouvrage d'iniquité & de corruption: l'Avanturier attendra la mort de l'Auteur, & plusieurs années après il sortira de son obscurité pour faire des démarches d'éclat. Il se gardera bien de manifester d'abord le titre honteux qu'il s'est ménagé, & ce ne sera qu'après plusieurs tentatives, qu'il le fera enfin paroître. Il dira alors: Le hazard vient de m'administrer une preuve victorieuse: j'ai toujours allégué qu'un tel Chirurgien a été appelé aux couches de ma mere: heureusement pour moi, ce Chirurgien a gardé un Registre fidèle & exact de tous les Accouchemens qu'il a faits, & dans ce Registre je trouve écrite toute l'Histoire de ma naissance: la foi de l'Ecrit ne peut pas être suspecte, l'Auteur est mort il y a plusieurs années; &, quand il a confié au papier les mysteres de ma naissance, il n'a pu prévoir une contestation qui ne s'est élevée que longtems après. Qui ne seroit saisi d'Horreur, en envisageant toutes ces Conséquences? Les plus grandes Maisons du Royaume vont devenir la proie de l'Audace & de la Témérité, & seront les plus exposées à cette espece de Brigandage.

Une

Une autre Considération doit encore concourir à l'exclusion de ce genre de preuve. Le Fabricateur de cette Pièce monstreuse a violé témérairement le Droit naturel, & les Devoirs particuliers de son Etat, en transmettant à la posterité ces Fastes humilians de la Fragilité humaine.

Tout Homme en général est obligé par le Droit naturel, supérieur à toutes les Loix, à garder la Fidélité du Secret. Mais, cette obligation, commune à tout homme, est infiniment plus étroite à l'égard de ceux, qui, comme les Chirurgiens, y sont astreints par un Devoir particulier de leur Etat, & par l'émission d'un Serment solennel. Manquer en général à la Fidélité du Secret, c'est se rendre coupable de Perfidie : mais, manquer au Secret de son Etat, que la Religion du Serment oblige de garder, c'est se rendre en même tems coupable de Perfidie & de Parjure.

Faut-il rendre cette Vérité encore plus sensible ? Personne n'ignore, qu'il n'y a point de Puissance sur la Terre, qui puisse obliger un Confesseur à révéler ce qui lui a été confié sous le Sceau de la Confession : mais, il ne faut pas se persuader, que cette obligation, de garder le Secret, soit particulière aux Confesseurs : elle s'étend à tous les hommes, que l'exercice d'une profession publique & utile à la Société met à portée de devenir dépositaires du secret d'autrui. Il y en a une Raison sans réplique. Ceux, qui versent ces sortes de secrets dans le sein des hommes publics, ne le font, pour ainsi dire, qu'involontairement : ils y sont, pour ainsi

ainsi dire, forcés par la Loi impérieuse de la nécessité, qui leur arrache cet aveu, en les contraignant de recourir aux lumières & à l'expérience de ceux, qui, par leur travail & leur application, sont devenus, si l'on ose ainsi parler, les instrumens honorables dont la Divinité se sert pour secourir l'humanité dans ses besoins & dans ses misères. Ainsi, quiconque est assez infame, pour révéler des secrets qu'il n'a appris que dans l'exercice d'une profession publique, manque tout à la fois, à la Nature, à l'Humanité, à la Religion même.

D'ailleurs, ce Registre ne peut servir à la Demoiselle de Saint-Cyr qu'à constater le vice de sa naissance, en troublant le repos des cendres de celle dont elle se dit fille.

Les circonstances, détaillées dans ce Registre, annoncent un Accouchement secret, clandestin, mystérieux. Un enfant légitime du Duc & de la Duchesse de Choiseul auroit-il été confié à Le Duc seul, soit pour le faire bâtiser, soit pour le mettre en nourrice? Auroit-il été baptisé dans une Paroisse éloignée, étrangère? Auroit-il été flétri de ces Marques ignominieuses, qui ne conviennent, qu'à un enfant des ténèbres?

Quand cette naissance, ainsi circonstanciée, se trouve accompagnée d'un Acte de Bâteme, où l'on ne donne ni pere ni mere à l'enfant, & suivie d'une éducation obscure pendant vingt - six ans, où on lui fait porter un nom qui lui est étranger, son Illégitimité n'est-elle pas démontrée, en supposant qu'on

pût admettre le Registre de Le-Duc ?

Mais, malgré cette Démonstration, elle prétend se prévaloir de la Maxime *Pater est*. Cette Maxime est-elle écrite sous quelqu'un de ces titres de Droit, où sont développés les Principes de la matiere de l'Etat des hommes, sous le titre, *De statu hominum*; ou sous le titre, *De his qui sunt sui vel alieni juris*; ou, en un mot, sous quelqu'un de ces titres qu'on peut considérer comme le siège de cette importante matiere? C'est une Décision fugitive, qui se rencontre par hazard sous le titre *De in jus vocando*, où les Jurisconsultes ne se proposent d'autre Objet, que d'expliquer les personnes qu'on ne pouvoit pas à Rome citer en Justice, sans la permission expresse du Préteur; & ils disent, à cette occasion, *Pater verò is est quem nuptiæ demonstrant*.

Ainsi, sous cette Maxime, l'on n'a pas rassemblé les cas où elle doit être appliquée; & les exceptions, il les faut chercher dans les titres où la matiere est discutée.

C'est dans la Loi. 6. ff. *De his qui sunt sui vel alieni juris*, qu'on les trouvera.

1°. Cette Loi définit l'enfant légitime, né du mari & de la femme.

2°. Cette Loi décide, que, dans le cas d'une longue absence, l'enfant né de la femme ne sera pas attribué au mari.

3°. Elle dit, que le mari est obligé de reconnoître l'enfant de sa femme, lorsqu'il demeure assidûment avec elle *.

4°. El-

* Non tamen ferendum Julianus ait cum qui cum uxore sua assidue moratur nolit filium agnoscere quasi non suum.

4°. Elle décide, que si l'on peut constater, que le mari & la femme n'ont point eu de commerce ensemble pendant quelque tems, soit parce que le mari étoit dans un État d'infirmité qui ne lui permettoit pas d'aspirer à la qualité de pere, soit par quelque autre cause que ce puisse être, l'enfant né de la femme n'est regardé que comme l'enfant du crime ; quoiqu'il ait ce double avantage d'être né dans la maison du mari, & que sa naissance ait été accompagnée des caractères de publicité que la Loi desire *.

Cela prouve, que la Maxime doit être renfermée dans des bornes, afin que produisant dans ce cas des effets salutaires, elle ne devienne pas une Maxime pernicieuse, qui donne aux enfans du crime la funeste prérogative d'usurper le rang qui n'appartient qu'aux enfans légitimes.

Quel est donc l'usage raisonnable, que l'on doit faire de cette Présomption légale, *Pater est quem nuptiæ demonstrant* ? Cette Présomption est fondée sur deux raisons, l'une naturelle, & l'autre politique.

La raison naturelle est tirée de la certitude de la cohabitation du mari avec la femme : la raison politique est tirée de la dignité du mariage & de l'honnêteté publique.

Pour pouvoir faire usage de ces raisons, il faut

* *Indue armaturam pudoris, circumque vallum verecundiamurum sexui tuo frue, qui nec tuos admittat oculos, nec admittat alienos: adimple habitum mulieris, ut statum virginis serves; mentire aliquod ex eis qua intus sunt, ut soli Deo exhibeas veritatem.*

faut d'abord que la mere soit certaine; car les Loix, qui adoptent la Maxime *Pater est*, disent *Mater semper certa est*. Il faut encore commencer par assurer le fait de la cohabitation du mari & de la femme. Ce n'est que du concours de ces deux circonstances, que la Présomption légale tire toute sa force.

La Demoiselle de Saint-Cyr est-elle dans cette situation? Etablit-elle, que la mere qu'elle reclame soit la sienne? Dans tous les articles où Le-Duc dans son Registre parle du prétendu Accouchement, il n'y a rien qu'on puisse plutôt appliquer à la Duchesse de Choiseul, qu'aux autres Dames qui portoient ce nom: sa mere n'est donc pas certaine.

La Duchesse de Choiseul, qu'elle s'attribuë pour mere, étoit dans un divorce de fait avec son mari: non seulement le Registre même prouve, que l'Accouchement n'a pas été fait au vû & scû des voisins, *vicinis*, mais que l'enfant étoit illégitime. Comment la Demoiselle de Saint-Cyr peut-elle, d'un titre constant d'illégitimité, en faire un de Légitimité? Comment, pendant qu'il crie le vice de sa naissance, pourra-t-il, à la faveur d'une Présomption légale, annoncer une naissance honnête? Par quel prodige réunira-t-elle la légitimité & l'illégitimité? Voilà la situation de la Demoiselle de Saint-Cyr: peut-elle faire usage d'un pareil titre, qui, deshonrant la mere qu'elle se donne, lui ôte en même tems le pere qu'elle s'attribuë?

On peut dire après cela, que les Avocats du Duc de la Valiere & de la Marquise de Tour-non n'ont rien oublié: moyens, figures,

les

les grands mouvemens du pathétique, ils ont tout mis en œuvre. Aussi Mre. le Normand fit de nouveaux efforts pour leur répondre, & revêtit ses raisonnemens d'une force capable d'entraîner les esprits. Voici sa Replique.

Les Adversaires de la Demoiselle de Choiseul, en voulant l'exclure de la preuve testimoniale, n'ont pu nier, que cette preuve étoit la plus authentique & la plus ancienne; que la nécessité en avoit formé l'usage; que le Droit commun l'avoit conservée; & qu'il n'étoit pas douteux, qu'avant nos dernières Ordonnances *, ce genre de preuve ne fût également reçu dans toute sorte de matieres.

Quelle est la conséquence de ce principe? C'est que l'usage de la preuve testimoniale, en matiere d'État, n'a pu cesser parmi nous, sans une Loi qui l'ait abolie. Quelle est donc cette Loi? C'est ce qu'on n'a pas encore trouvé, & qu'on ne trouvera jamais, pour la matiere de la filiation.

Un usage, établi dans tous les siècles, ne s'efface point sans une prohibition expresse, qui ne se trouve point, ni dans l'Ordonnance de 1539, ni dans celle de Blois qui lui est postérieure de quarante ans.

Quel a donc été l'Objet de ces deux Ordonnances? D'établir des monumens publics, qui pussent suppléer la preuve testimoniale; mais, cette preuve n'a pas été bannie à l'égard de ceux auxquels la prévoyance des Registres seroit inutile. Elles ont donc laissé la Regle telle que le Droit commun l'avoit éta-

* Avant celle de Moulins.

établie : elles ont voulu donner aux Citoyens du secours , sans leur ôter ceux dont ils jouissoient auparavant.

L'Ordonnance de Moulins a prohibé expressément en matiere de conventions la preuve testimoniale : point de prohibition en matiere d'Etat. Il résulte nécessairement, que la Loi a voulu, dans un cas, ce qu'elle n'a pas voulu dans l'autre. Ainsi, toutes les fois que les Registres publics ne pourroient point produire l'effet auquel ils sont destinez , la preuve testimoniale , qui tire sa source du Droit commun , & qui n'est prohibée par aucune Loi , viendra nécessairement au secours.

Dira-t-on , que ces Ordonnances exigent le commencement de preuve par écrit dans ce cas ? Mais , ce seroit une exception de la prohibition : là où il n'y a point de prohibition , il n'y a point d'exception.

L'Ordonnance de 1667 , qui a admis beaucoup d'exceptions de la Loi qui défendoit la preuve testimoniale en matiere de conventions , n'a point exclus en matiere d'Etat cette preuve : elle l'admet au contraire au défaut des Registres publics ; elle admet en même tems les papiers domestiques des pere & mere décédez : mais dit-elle , comme le prétend le Duc de la Valiere , qu'il faille être muni auparavant de ces papiers domestiques , pour être reçu à la preuve vocale ? Non. Comment s'exprime-t-elle ? *Tant par titres que par témoins* ; c'est-à-dire , par l'une ou par l'autre preuve.

C'est en vain , que le Duc de la Valiere s'écrie : Quoi ! pour un intérêt pécuniaire de
cent

cent livres, nulle preuve testimoniale ne peut être reçue sans un commencement de preuve par écrit : & dans une matiere aussi importante que celle de l'Etat, on recevra la preuve testimoniale sans une pareille condition ! Dès que la Loi n'a point admis cette condition, cette exclamation n'est qu'une vaine Critique de la Loi.

Il est aisé de la justifier. Ce n'est point par l'Importance de la matiere, qu'elle s'est déterminée : le motif de la prohibition de la preuve testimoniale en matiere de convention, c'est parce qu'il dépend des Parties de rédiger par écrit les conventions, & qu'elles doivent s'imputer de ne l'avoir pas fait.

Cela est si vrai, qu'elle a permis aux Parties, en matiere de conventions, la preuve testimoniale, toutes les fois qu'il leur a été impossible, ou extrêmement difficile, d'avoir la preuve par écrit.

Elle l'a permise dans la Jurisdiction Consulaire, parce que les Marchands font leurs Négociations sur le champ dans les Marchez, ou dans les Foires, où il ne leur est pas toujours aisé d'assurer leurs conventions par écrit.

Elle l'a permise en cas de dépôt fait, *en logeant dans une Hôtellerie, entre les mains d'un Hôte, ou d'une Hôtesse.*

Elle l'a permise en faveur du dépôt nécessaire en cas d'incendie, tumulte, ruine, ou naufrage.

Et enfin elle l'a permise *en cas d'accidens imprévus, où on ne pourroit avoir fait des Actes.*

Dans tous les autres cas, cette preuve est défendue.

En matiere d'Etat, celui, qui n'a point de preuve, parce qu'il ne lui a pas été possible de l'avoir, est dans les cas marquez par l'Ordonnance, en faveur de ceux qui en matiere de conventions n'ont pas pu avoir des preuves par écrit, pour lesquels l'Ordonnance n'exige pas des commencemens de preuve par écrit, pour être admis à la preuve testimoniale.

Mademoiselle de Choiseul conserve à la Loi son sens littéral, au-lieu que ses Adversaires lui prêtent un sens forcé.

Mais, dit-on, l'Ordonnance ne veut pas qu'on soit admis à la preuve, qu'au cas que les Registres n'existent point, on qu'ils soient perdus. Mademoiselle de Choiseul n'est point dans ce cas, puisque les Registres de la Paroisse où elle est née existent, & sont en bonne forme.

La Loi ne veut-elle pas, qu'en matiere de conventions, où il a été impossible d'acquérir une preuve par écrit, la preuve vocale soit reçue? Pourquoi veut-on en matiere d'Etat lui faire dire, quoiqu'elle ne le dise point, que la preuve vocale ne sera pas admise en faveur de Mademoiselle de Choiseul, à qui il a été impossible d'avoir une preuve? Que les Registres de sa Paroisse existent en bonne forme, dès qu'elle n'y est pas inscrite, n'est-ce pas pour elle comme s'ils n'existoient point? N'est-elle pas par conséquent dans le cas de l'Ordonnance? Dirá-t-on, que, lorsqu'il y aura des Registres en bonne forme, la Loi, fa-

favorable à ceux qui veulent supprimer l'Etat d'un enfant, lui interdira la preuve vocale ?

Dès qu'on a démontré, qu'en matiere d'Etat, au défaut des Registres, la preuve vocale est admise, & qu'on a fait voir, que la Loi n'exige point de commencement de preuve par écrit, on a détruit la nécessité, qu'a voulu établir le Duc de la Valiere, d'avoir des Ecrits émanez de pere & de mere. L'Ordonnance, en parlant de ces sortes d'Ecrits qu'elle admet, n'en parle pas comme de commencemens de preuves par écrit, mais comme de preuves complètes. D'ailleurs, elle admet ces Ecrits, & la preuve vocale alternativement, comme on veut, & non cumulativement, & les deux ensemble nécessairement. Il est absurde de faire la Loi plus sévere en matiere d'Etat, qu'en matiere de convention, où elle n'exige point de commencement de preuve par écrit, pour permettre la preuve testimoniale à celui à qui il a été impossible d'en avoir une littérale.

Voyons si les Rédacteurs de l'Ordonnance de 1667. ont pensé qu'il fallût préférer les papiers domestiques des pere & mere, à la preuve vocale.

Qu'on ouvre le Procès verbal de l'Ordonnance, on y trouvera, que, lorsqu'il fut question de mettre en concours la preuve testimoniale, M. de Lamoignon, Premier-Président, dit, que *l'exécution de l'Article pourroit produire de grands inconvéniens, par la prédilection qu'un pere pourroit avoir pour un de ses enfans au préjudice des autres, dont cependant*

il seroit constitué juge, & qu'il dépendroit de lui de mettre sur son Registre ce que bon lui sembleroit.

M. le Président de Novion ajouta, *qu'à prendre cet Article dans un sens étendu, une mere pourroit dans son Registre faire telle Déclaration que bon lui sembleroit, & qu'elle préjudicieroit à l'Etat de ses enfans; que ce ne peut être l'intention de l'Article.*

Quelle fut la Réponse de M. Puffort, qui avoit rédigé l'Article tel qu'il est demeuré? *Que les Considérations de l'Article sont expliquées dans l'Article même, en ce qu'il porte, que cet Article de Registre domestique ne sera reçu que quand toute autre preuve manquera.*

Il s'ensuit, que la preuve tirée des Registres & papiers domestiques, quelque dangereuse qu'elle soit reconnue, décide néanmoins seule de l'Etat des hommes; puisqu'elle est reçue, quand toute autre manque.

Il s'ensuit encore, que, dès qu'elle n'est reçue que dans ce cas-là, on ne peut pas douter que la preuve vocale ne l'emporte sur elle, & que par conséquent elle n'ait le même avantage de décider seule de l'Etat des hommes, toutes les fois que le silence, ou l'imperfection des Registres, rendront son secours nécessaire.

A l'exemple des matieres criminelles, où la preuve testimoniale décide seule de la vie des hommes, le Duc de la Valiere oppose, qu'on est forcé de recevoir des témoignages, parce qu'il n'y a point d'autre voye, & qu'elle est bien moins dangereuse, parce que la confrontation met toujours l'Accusé en état
de

de confondre les témoins qui ont été corrompus.

Mais, la Demoiselle de Choiseul a-t-elle une autre preuve dans la situation où on l'a réduite ?

En matiere civile, on a bien d'autres pré-servatifs contre la corruption des témoins. N'a-t-on pas la liberté de les reprocher ? Et l'Enquête n'est-elle pas respectueuse ? C'est un avantage, que l'Accusé n'a pas en matiere criminelle.

La Demoiselle de Choiseul a cet avantage, qu'on ne peut pas détruire la force de ses argumens : on peut avec esprit tourner légèrement autour de la difficulté, mais on ne peut pas la vaincre.

Dès qu'on a établi, qu'on ne peut refuser à la Demoiselle de Choiseul la preuve testimoniale, sans qu'il soit nécessaire qu'elle ait un commencement de preuve par écrit, c'est surabondamment qu'elle prouve qu'elle a du moins ce commencement : elle ne veut rien négliger, quand ce ne seroit que pour dissiper les impressions que le Duc de la Valiere & ses émissaires insinuent dans le Public.

Ses Adversaires ont fait tous leurs efforts, pour faire rejeter le Registre de l'Accoucheur, parce qu'ils sentent bien, que c'est une Pièce décisive.

Ce n'est point le hazard qui produit cette uniformité entre les faits articulés par Mademoiselle de Choiseul, & ceux qui sont inscrits sur le Registre de Le Duc, recouvré depuis qu'elle les a articulés. Un événement

ment, aussi capable de porter la conviction dans les esprits, n'est dû qu'à l'exacte vérité.

Ce Registre prouve l'identité de la Demoiselle de Choiseul avec celle qui y est inscrite. Le Duc a imprimé à l'enfant dont il parle une Marque ineffaçable : la Demoiselle de Choiseul a cette Marque, & l'aura par conséquent toute sa vie. Cette impression ne dénote pas un enfant qu'on ait voulu perdre : quelque dérision qu'en fasse le Duc de la Valiere, il en connoît toutes les conséquences ; & il sent bien, que cette circonstance porte avec elle la preuve la plus vive & la plus éclatante de la vérité.

Quand on veut, que le commencement de preuve par écrit, nécessaire pour être admis à la preuve testimoniale, soit émané des pere & mere, on fait une proposition qui renferme plus d'une erreur.

Premièrement, l'Ordonnance, comme on l'a dit, sur laquelle on se fonde, qui admet les papiers émanez des pere & mere, ne les regarde pas comme un commencement de preuve, mais comme une preuve complete.

Secondement, on a démontré, que le commencement de preuve n'étoit pas nécessaire dans l'Etat où étoit Mademoiselle de Choiseul ; & on ne fera point voir, que l'Ordonnance l'exige, & qu'elle le restreigne à des Ecrits émanez de pere & de mere. C'est un Système, dont le Duc de la Valiere a la gloire de l'invention.

Il seroit d'ailleurs difficile de rapporter un Ecrit moins suspect que celui qui procede d'un homme qui a prêté à la mere un ministre.

nistère aussi nécessaire que celui d'un Accoucheur.

Un tel Ecrit d'un tiers, dans un fait ancien pour la Demoiselle de Choiseul, puisqu'il est du tems de sa naissance, Ecrit d'un homme mort avant le commencement du Procès, peut bien faire une présomption & une demi-preuve. Dumoulin, sur le §. 5. de l'ancienne Coutume de Paris, décide, *qu'une écriture ancienne, qui parle d'un fait ancien, fait du moins une présomption & demi-preuve**. Voilà tout ce qu'on peut exiger pour un commencement de preuve par écrit.

Le Duc, faisant un Récit aussi-suivi & aussi circonstancié, ne peut pas être soupçonné d'avoir été trompé : quand il annoncerait une naissance secrète & mystérieuse, il leve les premiers voiles du mystère, que la preuve testimoniale achevera d'éclaircir.

La conformité des faits principaux articulez par la Demoiselle de Choiseul avant que le Registre parût, avec ceux du Registre, leve l'équivoque que l'on veut faire sur le nom de Choiseul, dont on veut détourner l'application, qui concerne la Duchesse de Choiseul.

Quand on voudrait dire, que le Registre prouve bien que Mademoiselle de Choiseul est celle dont il est parlé dans le Registre, mais qu'il ne prouve pas qu'elle est fille de la Duchesse, parce qu'il y a plusieurs Dames de ce nom : hé bien ! qu'on ne regarde, à la bonne heure, le Registre que comme un
com-

* *In scripturâ veteri & de facto antiquo, ut saltem faciat præsumptionem vel semiplenam probationem.*

commencement de preuve par écrit, les témoins l'acheveront. Ceux, qui ont reçu Mademoiselle de Choiseul en naissant dans leurs bras, diront si c'est de la Duchesse de Choiseul qu'elle est née ou d'une autre : le Sieur Helvetius dira quelle est cette Dame de Choiseul, à qui il a donné Le-Duc pour Accoucheur, qui est celle qu'il a visitée pendant ses couches, de quoi elle est accouchée, & qu'est devenu l'enfant.

Quant aux Contradictions, qu'on prétend trouver entre les faits articulés par Mademoiselle de Choiseul, & le Registre de Le-Duc, elles sont fondées sur ce qu'elle a dit, que l'Accouchement a été au vû & sçu de toute la Famille, & Le-Duc n'annonce qu'obscurité & ténèbres; elle a supposé, qu'elle n'avoit point été bâties, & Le-Duc parle d'un bâteme; elle dit, qu'elle a été ondoyée, & Le-Duc n'en dit mot.

Dès que la Duchesse de Choiseul est accouchée dans son Hôtel, où tous ses parens avoient les entrées libres, & qu'on ne dit point qu'on les leur ait interdites, & que le Duc n'étoit point séparé d'avec elle, Mademoiselle de Choiseul a pu dire, que sa mere étoit accouchée au vû & sçu de toute la Famille.

Mademoiselle de Choiseul a ignoré qu'elle fût bâties: étoit-elle obligée de le sçavoir, & son ignorance ôtera-t-elle toute créance au Registre de l'Accoucheur? Rien ne prouve mieux, qu'elle n'a pas conformé au Registre les faits qu'elle a posés, & qu'il n'étoit pas découvert alors. La vérité du Registre

gistre fort, pour ainsi dire, du sein de cette Contradiction.

L'Ondoyement, dont elle a parlé, n'est point contraire au Bâteme: ne peut-elle pas avoir été ondoyée, avant qu'on lui ait administré les cérémonies du Bâteme? Nous sommes dans un jour si avantageux pour nous, que nous ne craignons rien. Supposons toutes ces Contradictions. Quand Mademoiselle de Choiseul auroit dit, que le Duc de Choiseul auroit été témoin de l'Accouchement, qu'elle n'a pas été bâtiese, & que Le Duc diroit le contraire: si elle ne pouvoit pas prouver les faits qu'elle a avancez, & qu'elle prouvât bien qu'elle est celle dont Le Duc a parlé, & qu'elle est fille de la Duchesse de Choiseul, en seroit-elle moins la fille du Duc & de la Duchesse? Faut-il être esclave des Formalitez du Palais, quand la Vérité en triomphe? Ou plutôt, n'en faut-il pas secouer le joug, en faveur d'une Vérité qui nous pénètre de sa lumière?

Mademoiselle de Choiseul est donc d'accord dans les faits importants & capitaux avec le Registre, avant qu'il fût découvert; & ces prétendues Contradictions, dans les faits, qui ne sont point essentiels, ne servent qu'à découvrir, qu'elle n'avoit pas vu le Registre, lorsqu'elle articula ces faits.

D'ailleurs, la Marque, à laquelle on doit perpétuellement la reconnoître, & dont elle avoit ignoré la cause, Marque qu'elle a, telle qu'elle est désignée dans le Registre, est un signalement de reconnoissance si fort & si é-

vident, qu'il ferme la bouche à l'Incrédulité même. La Vérité ici frappe tout le monde, & excite son impression en excitant celle de l'admiration.

Loin que le Duc de la Valiere ait pu donner atteinte par ses vains efforts à la preuve résultante du Registre, il n'a servi qu'à la rendre plus forte & plus lumineuse.

Les Caractères, que la vérité imprime à ce Registre, sont si éclatans, qu'ils font évanouir les titres *de monument infame, de fastes ignominieux, de prodige d'horreur*, que le Duc de la Valiere lui a appliquez ; & empêchent, qu'on prête la moindre attention à toutes les conséquences qu'il a exagérées & qu'il a tirées de l'admission de ce Registre. Avec cet étalage pompeux d'épithètes odieuses, il a espéré, qu'il feroit ordonner la suppression de ce Registre : j'en demande, a-t-il dit, la suppression, parce que c'est une Pièce infame, qui doit être condamnée à ne jamais voir le jour, parce qu'elle ne peut jamais produire aucun genre de preuve. Le Registre de Le-Duc, obligé par son Etat de garder le Secret, ne doit pas paroître en Justice, lorsque son fils a la Perfidie de le trahir.

Le parallele du Confesseur, obligé par la Loi indispensable émanée de Dieu-même à garder le Secret, avec le Chirurgien, obligé par une Loi dont le Juge peut dispenser dans un cas important, ne prouve rien. Aussi le Duc de la Valiere a-t-il été débouté de sa Demande avec dépens ; & la Cour n'a pas conservé ce Registre, pour n'en faire aucun usage.

Voi-

Voici la grande Objection. La Demoiselle de Choiseul ne peut pas diviser son Acte : il faut qu'elle le prenne en son entier. Le Registre prouve l'Accouchement : il prouve, en l'appliquant à la Duchesse de Choiseul, son Adultere. Admettra-t-on la Demoiselle de Choiseul à prouver un Adultere contre celle qu'elle veut se donner pour mere ? Et quand on l'y admettroit, quel fruit en pourroit-elle recueillir, puisqu'un enfant, né de l'Adultere, ne peut jamais aspirer à l'Etat de Légitimité ?

Or, le Registre prouve l'Adultere par l'aveu de la cohabitation de la Duchesse, & par l'époque du commencement de la grossesse, dans un tems où l'absence du mari étoit constatée. Voilà l'Objection dans toute sa force.

Mademoiselle de Choiseul fera une Supposition, qui prêtera encore plus de force à l'Objection : elle suppose, que le Duc de Choiseul absent, étant de retour de Turin au mois de Janvier 1697. eût accusé sa femme d'Adultere, & qu'il l'eût fait condamner ensuite : qu'en résulteroit-il par rapport à l'Etat d'un enfant, dont elle seroit accouchée dans le neuvieme mois du retour de son mari, le 6. Octobre 1697. Qu'en résulteroit-il pour l'enfant, qui pourroit avoir été conçu du mari ?

Mais, dit-on, est-ce que la Regle *Pater est* n'a pas des exceptions ?

Oui : mais, quelles sont-elles ces exceptions ? L'absence du mari, ou de la femme, mais absence telle qu'il ne leur ait pas été possible physiquement de s'approcher : la maladie du mari, maladie qui ait causé en lui une im-

puissance absolue : la Loi ajoute , *vel aliâ causâ* ; mais , il est bien aisé de juger par l'exemple des deux premières , que c'est toujours une cause d'impossibilité physique , que la Loi exige.

En effet , l'Arrêt de la Loyfel de 1678 , que le Duc de la Valiere cite , ne fait que confirmer la Maxime : l'enfant fut réputé illégitime ; parce que , non-seulement il avoit été conçu depuis l'Accusation d'Adultere intentée contre la mere , mais elle avoit été depuis dix-huit mois dans une prison inaccessible au mari.

Au contraire , par l'Arrêt cité par le Brun , l'enfant fut adjugé au mari ; parce que , par le témoignage du Geolier , qui déclara que le mari avoit vû sa femme une seule fois dans la prison , on jugea qu'il avoit pu en être le pere.

Or , dans le cas de Mademoiselle de Choiseul , dont la Duchesse est accouchée dans le neuvieme mois , depuis le retour de son mari , ira-t-on aux enquêtes pour sçavoir qui sera pere de l'enfant ?

A la place de cette Supposition , remettons les choses dans l'Etat où elles sont. La Duchesse de Choiseul a vécu dans une pleine Possession de son Etat , elle n'a point été accusée par son mari d'Adultere ; où seroit le fondement d'en charger sa mémoire ?

Après tout , Mademoiselle de Choiseul n'entreprend point de diviser sa preuve : elle la prend dans tout ce qu'elle contient ; mais , elle ne confond pas des faits réels & positifs avec des conjectures. Les faits réels sont la
gros-

grossesse de la Duchesse , l'Accouchement d'une fille , à laquelle l'Accoucheur a fait une Marque , & qu'il a mise en nourrice à Meudon : il dit qu'elle a été grosse depuis le 28. Décembre 1696 , il l'assure sur la cessation d'un signe ; voilà l'époque de la conception. Peut-on donner cette Conjecture pour un Fait positif ? Salomon lui-même , le plus habile de tous les Naturalistes , l'auroit-il pu assurer ? Qui est-ce qui donne cette Conjecture pour un Fait réel ? Est-ce Mademoiselle de Choiseul ? Son honneur , & l'intérêt de sa Cause , le lui permettent-ils ? N'est ce pas le Duc de la Valiere , qui fait cet usage de cette Conjecture , entraîné par l'intérêt de sa Cause , afin de détruire , s'il le pouvoit , un Registre victorieux , qui foudroye sa prétention ? Sur qui donc doit tomber le reproche de deshonorer la Duchesse de Choiseul ? Est-ce une Enigme ?

Venons aux autres preuves littérales.

Vainement la Marquise de Tournon dit-elle , que sa Lettre ne s'applique point à Mademoiselle de Choiseul : vainement , pour donner le change , dit-elle , que l'Affaire , dont elle a parlé dans la Lettre , lui étoit personnelle , & avoit pour objet une grace qu'elle vouloit demander au Cardinal Dubois. Comment appliquer cela à une Affaire qui rend malade une aimable Chanteuse ; à une Affaire sur laquelle on offre un Rendez-vous à la Marquise d'Hautefort ; à une Affaire à la discussion de laquelle il faut que l'enfant assiste , malade , ou en santé ; à une Affaire que l'ami de la Marquise de Tournon trouve sans difficulté , pour laquelle il doit nommer à la

Marquise d'Hautefort de bons Conseillers & bien capables de la conduire? Tout cela ne peut ressembler à une Affaire personnelle à la Marquise de Tournon, moins encore à une grace qu'elle eût à demander à la Marquise d'Hautefort.

Ainsi, l'impossibilité où est la Marquise de Tournon de donner un Sens raisonnable à la Lettre, dès qu'elle ne l'applique point à Mademoiselle de Choiseul, prouve qu'elle n'a pas d'autre application à faire.

A l'égard de l'Interrogatoire du Chevalier de la Valiere, les Faits qu'il a confessez sont décisifs en faveur de Mademoiselle de Choiseul: il a vû la Duchesse de Choiseul grosse en 1697, il dit qu'elle est accouchée dans la même année de sa troisieme fille, qui a été élevée sous le nom de Saint-Cyr par la Marquise d'Hautefort; que la Duchesse l'a recommandée en mourant à cette Dame, aussi bien qu'au Duc de la Valiere. Ne reconnoît-on pas dans le Chevalier l'Historien véridique des Faits articulez par Mademoiselle de Choiseul?

Un Interrogatoire, dit-on, n'est pas une Pièce.

Un Interrogatoire est un Acte judiciaire & authentique, soutenu de la Signature du Juge & de la Partie, dont l'objet est de faire preuve de la vérité contre celui qui est interrogé; & la preuve qui en résulte est telle, qu'elle va jusqu'à détruire les Actes en faveur de la Partie qu'on interoge, quand elle fait des Confessions qui les renversent.

Pour éluder la force de cet Interrogatoire, qu'on ne regarde pas ici le Chevalier de la

Va-

Valiere comme un tiers dont le témoignage ne peut faire preuve. C'est une Partie principale, dont on peut opposer le témoignage au Duc de la Valiere, qui est une Partie de même qualité, tout comme on peut opposer le témoignage d'un associé à celui avec qui il a contracté société.

Quand le Chevalier de la Valiere dit qu'il croit, cette maniere de s'exprimer lui est commune avec tous les hommes, dont la Certitude la plus complete, sur l'Etat d'autrui, n'est fondée que sur l'Opinion. Puis-je assurer que celui, que l'on a regardé comme mon frere, soit la même personne dont ma mere est accouchée à un tel jour & à une telle heure? C'est qu'on l'a toujours cru, & qu'on le croit encore. Puis-je pas dire la même chose de mon Etat?

Quand on oppose, que le Chevalier de la Valiere a fait des Actes qui détruisent son Interrogatoire, il faut retorquer l'Argument, en disant, que son Interrogatoire détruit ces Actes. Lorsqu'il les a passez, Mademoiselle de Choiseul ne lui demandoit rien: mais quand elle l'a traduit au Tribunal de la Justice, après l'avoir lié par la force du serment, c'est aux véritez qu'il est forcé d'avouer, contre son intérêt, que la foi est dûë.

A l'égard des Arrêts qu'on oppose, pour faire voir qu'on n'a point égard aux interventions des parens, en faveur de ceux qui reclament un Etat; c'est que dans les especes qu'on rapporte, ou les interventions ont été mendiées, ou elles sont détruites par des faits décisifs. Ici, c'est la Partie adverse,

qui parlé contre elle-même, ou n'objecte aucun fait qui puisse anéantir la prétention de Mademoiselle de Choiseul.

L'Interrogatoire du Chevalier est d'autant moins susceptible d'atteinte, qu'il confirme des vérités déjà démontrées. Toutes les preuves se soutiennent mutuellement ; & c'est dans leur concours, que se forme une vraie démonstration.

La Demoiselle de Choiseul trouve dans l'Ordonnance une distinction qui tranche la difficulté : ce n'est point à l'importance de l'objet que la Loi accorde, ou refuse, la preuve testimoniale, mais à l'impossibilité, ou à la possibilité, des autres preuves.

S'agit-il d'une convention sur laquelle la Partie ait pu faire un Acte ? Nulle preuve testimoniale ne sera reçue sans un commencement de preuve par écrit.

S'agit-il d'une convention sur laquelle les Actes n'aient pas été au pouvoir de celui qui a intérêt de la prouver ? Quelque considérable que soit l'objet, la preuve testimoniale sera reçue sans aucun commencement de preuve par écrit.

En matière d'Etat, s'il n'y a point de Registre public, la preuve sera reçue, tant par titres que par témoins ; il faut donc commencer par la recevoir dans l'espèce du Procès : ce n'est que lorsqu'elle est faite, que l'on peut juger si elle est telle que l'Ordonnance l'exige, & que les Juges l'ont ordonnée. Ce n'est donc qu'alors, que l'on peut entrer dans l'examen du mérite des Actes : toute discussion prématurée est préliminaire.

Si

Si un commencement de preuve par écrit étoit nécessaire pour être admis à la preuve testimoniale, Mademoiselle de Choiseul pourroit-elle en apporter un qui fût plus fort que le Registre de l'Accoucheur? Et l'attention particuliere, que la Providence a eu de lui conserver ce secours, ne lui permet pas de douter que la vérité ne surmonte tous les obstacles qu'on apporte à son triomphe.

Nous venons de voir jusqu'où une noble Emulation, secondée du génie & du zèle qui anime les Avocats pour leurs Clients, peut les conduire: je doute qu'on puisse en voir un plus bel exemple.

Voici l'Extrait du Plaidoyer de M. Gilbert, Plaidoyer de M. Gilbert, Avocat-Général. on le rapporte tel que l'a retenu la mémoire de quelques Auditeurs. Comme il s'étoit opposé à la Vérification du Registre de l'Accoucheur, il commença ainsi son Plaidoyer.

Nous avons toujours eu en vûe, même dans le préliminaire de cette Cause, le terme critique où l'on demanderoit la preuve par témoins. L'heure est venue: nous ne pouvons plus épargner le Récit des Evénemens les plus singuliers, peut-être les plus odieux. Entrons dans cette Carrière difficile, notre Ministère l'exige, les Parties nous y forcent.

Le Récit des Faits pourroit être immense depuis deux ans que l'Affaire dure; mais, ils sont devenus si publics, qu'il suffit d'en retracer légèrement l'idée.

Nous devons distinguer trois Tems. Le premier nous conduira jusqu'au décès du Duc & de la Duchesse de Choiseul. Le se-

cond commencera à leur mort, jusqu'à la naissance du Procès. Le troisieme contiendra tout le Tems du Procès jusqu'à présent.

Du mariage du Duc & de la Duchesse de Choiseul sont nez trois enfans qui ont été publiquement connus, un garçon & deux filles: le fils est mort âgé à peine de deux ans, sans avoir été bâtifé; les filles mêmes ne le furent, l'une qu'à deux ans ou environ, l'autre qu'à près de onze ans.

La demeure de la Duchesse de Choiseul en 1695 étoit établie ruë S. Dominique, comme nous le voyons par le Bail qu'elle passa de cette maison pour six années. Ce Bail ne fut pas accompli, puisqu'il paroît par un autre Bail de 1696, qu'elle loua une maison ruë de Verneuil. On devroit présumer, que la Demeure du Duc de Choiseul & celle de sa femme étoit la même. Cependant, plusieurs Actes, par lui signez, attestent qu'il demouroit dans l'enclos du Temple, & par conséquent qu'il n'habitoit point avec sa femme, quoiqu'il n'y eût entre eux aucune Séparation judiciaire.

Les Registres du Secrétariat d'Etat font mention, que le Duc de Choiseul partit pour Turin le mois de Septembre 1696, qu'il y séjourna plusieurs mois en qualité d'Otage; qu'il ne reçut son audience de congé que le 4. Janvier 1697; qu'il écrivit au feu Roi le lendemain, que, pour revenir en France, il attendoit que le Passage des Montagnes fût libre.

C'est dans cette année, que la troisieme fille qui se présente, prétend être née, ruë de Ver-

Verneuil au mois d'Octobre; que c'est Le-Duc qui a accouché sa mere; que la grosseffe & l'accouchement de sa mere ont été publics; qu'on l'a donnée en nourrice à Meudon; que sa mere, malade de langueur depuis cette couche, la recommanda à la Marquise d'Hautefort, & au Duc de la Valiere. Tels sont les Faits énoncez dans ses Requête: elle demande à en faire la preuve.

La Duchesse de Choiseul mourut au mois de Novembre 1698. Le Duc de Choiseul convola en secondes nœces en 1699. Il paroît, qu'il n'y a point eu de tutèle: nous n'annonçons cependant pas ce fait comme certain. Quelques Actes donnent au Duc de Choiseul la qualité de tuteur honoraire, & à un nommé la Touche, Intendant de la maison, celle de tuteur onéraire. Mais, ces Actes ne contiennent rien de précis, ni sur l'âge, ni sur le nombre, des filles.

Le pere mourut en 1705: c'est le second Temps que nous avons distingué. On a fait à sa mort les Actes qu'on a coutume de faire en semblables occasions, Acte de tutèle, curatèle, avis de parens: il n'y est parlé que de deux filles, l'aînée mourut en 1710. Dans le Brevet du Roi, il n'est parlé que d'une fille, sur la tête de laquelle il a bien voulu réunir les pensions qu'il faisoit aux deux filles auparavant. En 1713, lors du partage de son ayeule la Marquise de la Valiere, elle y paroît comme étant seule & dernière fille du Duc & de la Duchesse de Choiseul; elle meurt en 1720; sa succession se partage en-

362 HISTOIRE DE MADEMOISELLE
tre Madame de Tournon , Mr. le Duc &
Mr. le Chevalier de la Valiere.

Enfin , & c'est-là le troisieme Tems, en
1723, la troisieme fille éclate après vingt-
six années de silence. Une année même s'est
écoulée depuis sa Majorité. Elle forme deux
Plaintes. D'un côté, pour la suppression de
son Etat, elle intente contre M. le Duc de
la Valiere une Procédure criminelle : d'au-
tre part, pour la soustraction de ses biens,
elle le fait assigner aux Requêtes. Elle se
fait bâtiser le 13. Juillet 1720, à Saint-Sul-
pice, comme fille du Duc & de la Duchesse
de Choiseul ; elle est nommée Augustine-
Françoise de Choiseul. Vous l'avez trouvé
mal fondée dans sa Procédure criminelle,
par votre Arrêt du 19. Mai 1724, vous
l'en avez déboutée, sauf à elle à se pour-
voir par la voye civile : elle a adopté l'ac-
tion civile qui lui étoit réservée.

C'est dans le cours des Contestations, qu'on
a vû naître ce Registre, cette Pomme fatale
de Discorde : vous nous avez chargé de la
fonction périlleuse de l'examiner, & par vo-
tre Arrêt, vous lui avez permis de s'en ser-
vir, en renvoyant les parties sur le reste des
Contestations aux Requêtes. On n'a encore
rien préjugé sur la Pièce en elle-même ; mais
la vérification en a été permise, sans préju-
dice du droit des Parties, sans que le présent
Jugement puisse être tiré à conséquence di-
rectement, ni indirectement. Enfin, Mes-
sieurs des Requêtes, par leur Sentence du 28.
Février 1726, ont appointé les Parties sur la
Demande de la preuve par témoins, formée
par

par la Demoiselle de Saint-Cyr, & à laquelle défendoit le Duc de la Valiere. Les Parties sont unanimement appellantes de cette Sentence en la Cour.

M. Gilbert fait un Précis très succinct des Plaidoyers des Avocats; après quoi il dit:

A notre égard, que ne nous est-il permis d'en demeurer à cet Exposé, & d'attendre sans nous expliquer votre Jugement? Nous ne le disons point par figure, mais parce que l'Horreur des Mysteres, que nous avons à vous découvrir, nous force de le dire. Nous suivrons le même ordre des Parties, nous examinerons dans le Droit ce qu'il faut pour être admis à la preuve par témoins en matiere d'Etat; nous verrons, si, dans le fait, ce que rapporte la Demoiselle de Saint-Cyr est suffisant pour l'admettre à cette preuve.

Par rapport à la Question de Droit, nous ne pouvons qu'avoir recours à la Jurisprudence Romaine, & à nos Ordonnances qui sont ambiguës sur cette matiere.

Dans les Loix Romaines, il s'en rencontre plusieurs, qui peuvent avoir trait à la Question. La première Loi qui se présente est la Loi 15. C. *De fide instrumentorum in exercendis litibus*. La Loi 15. au Code. *De liberali causa, nec omissa professio*. La Loi 9. C. *De nuptiis*: Si vous avez, au vû & scû de vos voisins & d'autres personnes, demeuré avec une femme pour en avoir des enfans, & que de votre mariage il en soit venu une fille.

(a) La Loi 8. au Digeste *De statu hominum*:

L'é-

(a) *Si vicinis vel aliis scientibus uxorem liberorum pro-*
creant

L'Etat des hommes n'en souffre point à cause d'un Acte mal rédigé. (a)

Dans l'espece de ces Loix, il s'agit de conserver un Etat qu'on possède ; voyons maintenant les Loix, lorsqu'il s'agit d'obtenir un Etat qu'on n'a point.

La Loi 29. au Digeste *De probationibus* : *Les preuves nécessaires pour la filiation ne consistent pas seulement dans la déposition des témoins. (b)*

La Loi 2. au Code *De Testibus*, dit : *Défendez votre cause par des Actes, & tous les Raisonnemens que vous pourrez mettre en œuvre ; les témoins seuls ne suffisent pas pour la preuve de la liberté. (c)*

Mre. Denys Godefroy fait une Note remarquable sur ce texte, & dit : *N'entendez pas, qu'il soit impossible de prouver la liberté par les témoins seuls ; mais, plutôt, soit par les témoins, soit par les Actes, & la force des Raisonnemens. La Glose dit : Les témoins seuls ne suffisent pas ; seuls, c'est-à-dire, on n'admet pas cette preuve seule, pour exclure les autres especes de preuves (d) Mais, cette*
Glo.

creandorum causâ domi habuisti, & ex eo matrimonio filia suscepta est.

(a) *Non ledi statum hominum ob tenorem instrumenti male concepti.*

(b) *Probationes quæ filiis dantur, non in solâ affirmatione testimonii consistunt.*

(c) *Defende causam tuam instrumentis & argumentis quibus potes ; soli enim testes ad ingenuitatis probationem non sufficiunt.*

(d) *Ne intelligas ingenuitatem testibus solis probari non posse, sed potius non tantum testibus, sed & instrumentis & argumentis probari. Soli testes non sufficiunt ; soli ; id est non solummodo*

Glose a plus besoin d'explication que le Texte même.

Attachons-nous à la Loi 2. *C. De Testibus* & à la Loi 29. du Digeste, puisque nous ne sommes pas dans le cas des premières qui supposent une Possession d'Etat. Ces deux Loix sont extrêmement fortes: l'une conduit à se renfermer dans les Actes publics, ou dans les particuliers; l'autre semble ouvrir un champ plus vaste. *Si l'on vous conteste votre liberté, défendez votre cause par des Actes, & par tous les Raisonnemens que vous pourrez avoir; adressez-vous au Magistrat, quand il faudra examiner **

De-là naît une Observation. Chez les Romains, il ne falloit pas une Ordonnance du Juge pour faire entendre les témoins; on les produisoit d'abord, & après on statuoit sur le tout. Tel étoit l'esprit du Droit Romain, recherche plus curieuse que décisive.

Nos Rois, nos Législateurs, ne s'en sont pas tenus-là; les Ordonnance sur la preuve par témoins paroissent avoir eu deux objets: le premier regarde & a rapport aux conventions, telles est l'Ordonnance de Moulins, art. 54. L'Ordonnance de 1667. a adopté cette disposition, elle l'a développée, elle y a même ajouté quelques exceptions.

Le second objet a été la Question d'Etat. L'Ordonnance de 1539, article 51. établit les Registres des Paroisses; mais, cela regardoit

lumnodo, soli non admittuntur ut alie probationum species excludantur.

* *Cum itaque ad examinationem. . . .*

doit les Bénéfices, puisque depuis l'Article 46. jusqu'à l'Article 65. elle traite du possessoire des Bénéfices, & qu'elle en règle les difficultez.

On doit faire plus d'attention à l'Article 181. de l'Ordonnance de Blois, qui a succédé à celle de Moulins; il porte que, *pour éviter la preuve par témoins, que l'on est souvent obligé de faire en Justice touchant les Naissances & Mariages, les Greffiers en chef seroient tenus de se faire délivrer des doubles des Registres à la fin de chaque année, & d'en délivrer des extraits à ceux qui les requerroient.*

Arrêtons-nous à l'Ordonnance de 1667, c'est la dernière Loi du Royaume qui, a perfectionné toutes les anciennes Ordonnances: il faut s'attacher à l'Article 7. du Titre 20. qui traite des preuves des Bâtemes; & aux articles suivans, qui caractérisent & assurent la foi des Registres. L'Article 7. porte, *que les preuves de l'Age, du Mariage, du tems du décès, seront reçues par des Registres en bonne forme qui feront foi.*

L'Article 14. va plus loin, & prévoit le cas de la perte des Registres. *Si les Registres sont perdus, ou qu'il n'y en ait jamais eu, la preuve en sera reçue, tant par titres que par témoins, & en l'un & en l'autre cas les Bâtemes, Mariages, & Sépultures, pourront être justifiez, tant par les Registres, ou Papiers domestiques des pere & mere décédez, que par témoins.* Rien de si clair que l'ordre & le progrès des Ordonnances.

Ainsi, deux Points à envisager: le premier regarde le Registre. On ne peut for-
cer

cer de prouver par ce Registre qu'on a été bâtifé.

Le second Point est ce qu'entend l'Ordonnance. Si cette preuve préliminaire se trouve perdue, l'Ordonnance entend-elle que les papiers domestiques précèdent la preuve par témoins? Ce seroit forcer le sens de la Loi, & on ne peut induire cela de son expression; mais, elle entend, qu'en ce cas, l'alternative doit y être, soit par les Registres des peres & meres, soit par témoins. L'Ordonnance ne dit pas impérativement *seront justifiez*, mais elle se sert du terme, *pourront*. Quel est donc l'esprit de l'Ordonnance? Elle ne s'explique pas sur la matiere d'Etat, comme sur la matiere des conventions. A l'égard de cette derniere, elle se sert de termes prohibitifs, de termes impératifs. Dans la Question d'Etat, rien de semblable: on ne trouve, ni terme prohibitif, ni terme impératif; ce qui donne lieu à deux Observations.

La première, que le terme *pourront* est un moyen qu'indique l'Ordonnance, mais dont on doit user avec sobriété.

La seconde Réflexion est, que l'Ordonnance n'ignoroit pas la Question qui pouvoit naître de la réclamation de son Etat; mais, elle n'a pas voulu étendre sa prévoyance aux cas singuliers: son dessein étoit apparemment de laisser les Juges dans l'heureuse situation de pouvoir se déterminer par les circonstances.

Le Procès verbal de ce qui s'est passé lors de la rédaction de l'Ordonnance nous fournit des preuves de ce que nous avançons.

çons. Tout ce que nous pouvons conclure, c'est que l'Ordonnance ne s'explique pas, & qu'il n'est pas possible de croire qu'elle ait voulu donner une règle précise, mais que de droit commun il faut un Extrait baptistaire.

Ainsi, deux Principes en matiere d'Etat: ou il faut une preuve solennelle tirée du Registre; ou, cette preuve authentique venant à manquer, il faut ce qu'il y a de plus fort & de plus capable d'entraîner, pour admettre la preuve par témoins. Nous ne disons pas, qu'il faille un commencement de preuve par écrit; car, on a excédé de part & d'autre dans ce qu'on a dit sur ce sujet. Nos Ordonnances sont en cela conformes au Droit Romain: elles s'en sont rapportées, sans rien déterminer, à la prudence des Juges, que les circonstances feroient panacher d'un ou d'autre côté. Disons donc avec confiance dans l'esprit du Droit Civil: *Défendez votre Cause avec tout les Actes, & tous les Raisonnemens, que vous pourrez mettre en œuvre.* *

La seconde Partie, dans cette Cause, se renferme dans le Fait; & le Fait, dans l'Examen de quatre Pièces, qui sont l'Interrogatoire du Duc de la Valiere, la Lettre de la Marquise de Tournon, l'Interrogatoire du Chevalier de la Valiere, & le Registre de Le Duc, Accoucheur.

L'Interrogatoire du Duc de la Valiere contient

† *Defende tuam causam instrumentis & argumentis quibus poteris.*

tient des dénégations formelles; mais, dans sa manière de s'exprimer, il jette quelques ombrages: voilà tout ce qu'en pourroit induire la Demoiselle de Saint-Cyr.

La Marquise de Tournon, dans son Interrogatoire, nie tout expressément. Mais, on rapporte une Lettre de sa part: cette Lettre contient un mystère; ce qui le confirme, c'est qu'elle n'a point signé: il naît donc de cette Lettre une présomption, mais présomption qui n'est rien moins que décisive, si l'on fait attention à la dénégation formelle de son Interrogatoire. Nous sçavons, nous l'avouons, qu'en matiere civile on ne doit pas diviser l'aveu & la confession des Parties; toujours il la faut peser: nous devons en tirer & en remarquer jusqu'aux moindres soupçons qui en naissent.

L'Interrogatoire du Chevalier de la Valiere est bien différent: il est convenu de tout; *que la Duchesse de Choiseul a eu trois filles, qu'elle est accouchée de la dernière en 1697.* Lorsqu'il est interpellé, avec réitération de serment, de déclarer positivement s'il sçait, ou ne sçait pas, que la Demoiselle, dont l'Etat est contesté par le Duc de la Valiere, élevée par la Marquise d'Hautefort sous le nom de Saint-Cyr, est fille de la Duchesse de Choiseul sa sœur; il répond, *qu'il le croit.* Ce n'est, ni oui, ni non; mais, cela a la force d'un oui. Son témoignage n'est point suspect d'intelligence & de collusion.

Telle est la situation de l'Affaire: le Chevalier de la Valiere reconnoît la Demoiselle qui reclame son Etat: la Marquise de Tour-

non ne la reconnoît point, mais une Lettre de sa part fait naître une présomption : le Duc de la Valiere donne lieu à quelque ombrage. Mais, la Demoiselle de Saint-Cyr n'a point de Possession d'Etat : elle n'a, ni Acte, ni Registre, qui parle pour elle. Les présomptions, les soupçons, joints à la déclaration du Chevalier de la Valiere, sont bien quelque chose ; mais, ce n'est pas assez. Dans cette situation, y a-t-il quelqu'un qui ne désire de voir plus clair, avant que d'aller à la preuve par témoins ? C'est dans cette vûe, qu'on produit le Registre de Le-Duc Accoucheur.

On y trouve l'Histoire de l'Accouchement, les circonstances mêmes de cet Accouchement d'une Dame de Choiseul : tout quadre avec ce qu'articule la Demoiselle de Saint-Cyr, si l'on en excepte l'Ondoyement ; car le Registre parle d'un Bâême : il parle aussi d'une Maréchale, & non d'une Duchesse, de Choiseul. Cet Accoucheur s'est pu tromper sur le rang, sur la qualité ; mais, le nom de l'enfant, le jour de la naissance, étant les mêmes, tout tend à fortifier la Prétention de la Demoiselle de Saint-Cyr.

Deux Circonstances sont essentielles dans ce Registre : d'abord, il parle d'un Accouchement mystérieux d'une Dame de qualité, on lui confie l'enfant aussitôt après sa naissance pour le mettre en nourrice ; tout confirme l'idée d'un mystere. En use-t-on ainsi, non pas à l'égard de l'enfant d'un Duc & Pair, mais même des Bourgeois ? Ajoutons cette Marque odieuse, ce Signe dont il est fait
men-

mention : tout ne respire-t-il pas le mystère ? On a vû des peres barbares soustraire l'Etat de leurs enfans : aussi n'est-il pas sans exemple qu'on ait vû ces enfans réussir malgré la barbarie & l'inhumanité de leurs peres. Les replis du cœur humain sont obscurs, ses égaremens sont impénétrables.

La seconde Circonstance essentielle est que ce Registre si exact, si détaillé, indique même l'époque du commencement de la grossesse. On envoie chercher l'Accoucheur dans le mois de Decembre 1696, la Duchesse de Choiseul lui explique les soupçons de sa grossesse : de retour chez lui, il met sur son Registre, qu'elle est grosse du 28. Decembre 1696 ; il fait même attention, que c'est le quatrième de la Lune. Doit-on faire attention à ce que dit cet Accoucheur ? Doit-on regarder cela comme une Conjecture, & par conséquent fautive ? N'importe, il faut toujours considérer, que l'Accoucheur n'a pu faire de telles Remarques, que sur les soupçons qu'une femme peut avoir qu'elle est grosse : cette femme n'a pu se tromper. Gardons-nous de faire une telle Application à la Duchesse de Choiseul : elle n'a jamais été séparée de son mari, quoique la demeure n'ait pas été commune entre eux. Mais, il étoit à Turin en otage dans ce tems, il n'annonce même son retour prochain que par une Lettre du 8. Janvier 1697. Appliquera-t-on un Registre faisant mention d'un commencement de grossesse au mois de Decembre 1696, pendant l'absence du mari ; absence com-

mencée quelques mois auparavant? Selon l'aveu commun des Parties, il n'est revenu qu'au mois de Janvier de l'année suivante. La présomption des bonnes mœurs, & de l'honnêteté publique, se révolte contre une semblable Application; mais, il s'agit de découvrir la vérité: c'est l'unique point qui intéresse les Parties.

Faisons une Hypothese, supposons donc, que ce Registre puisse s'appliquer à la Duchesse de Choiseul: triste & odieuse Supposition, mais nécessaire pour l'intérêt des Parties. On convient, que le Duc du Choiseul est revenu à la fin de Janvier, la Duchesse de Choiseul avouë un commencement de grossesse dans un tems où l'absence de son mari étoit de quelques mois. Dira-t-on qu'elle s'est méprise? Il n'y a pas apparence: le soupçon, qu'elle a de son commencement de grossesse, nous persuade, qu'elle devoit être sûre d'une cohabitation précédente; cohabitation, par conséquent, illégitime. Tout nous confirme dans cette opinion: elle accouche en secret, elle veut cacher l'enfant, on le confie à un Accoucheur, (nous sommes toujours dans l'Hypothese;) elle n'a pu avoir dans le cas particulier de cohabitation réelle avec son mari, il étoit en otage dans une Cour étrangere depuis quelques mois. Il s'ensuivroit dans l'Hypothese, suivant ce Registre, qu'elle ne seroit pas accouchée d'un enfant de son mari: On l'ait la force de la Regle, qui veut que le mariage démontre la paternité*; mais, elle suppose

* *Pater est quem nuptia demonstrant.*

pose une présomption légale de cohabitation avec le mari: certe présomption n'a pas lieu dans l'impossibilité des approches.

Si ce Registre atteste la naissance de la Demoiselle de Saint-Cyr, il atteste une naissance secrète; car, on ne peut rien distinguer, ou séparer, dans ce Registre. Un fait certain est, que la femme a déclaré l'époque du commencement de sa grossesse, dans un tems de l'absence de son mari: c'est une réalité dont on ne peut douter. Nous en avons trop dit, s'il ne s'agissoit que de rejeter ce Registre.

Qui pourroit le regarder comme un commencement de preuve, comme un adnunciale suffisant pour admettre la preuve par témoins? Il nous en souvient encore, quand on proposa un pareil Acte, on arracha son admission à vos Décisions: il nous suffit de dire, que ces commencemens de preuve ont besoin d'appui, & que ce Registre établit uniquement l'Etat d'un enfant adultérin. Permettez-nous en finissant de rapporter ce que disoit M. Bignon sur la célèbre Affaire de la Hache, dans la place que nous occupons: *Examinant avec soin cette Cause, il y a assez de lumieres & de preuves pour connoître que l'Intimée est fille de Françoise de Signy, laquelle infailliblement a eu cette fille des œuvres de quelque autre que de son mari.* Nous n'adoptons point ce Discours, nous ne hazardons point ces Expressions: dans une Question si critique, si délicate, nous ne faisons point de comparaison. Nous avons toujours appréhendé les Suites funestes d'un pareil Re-

gistré : les Faits odieux , qu'il contient , nous ont été présens dès le premier instant. *Dans ces circonstances, & par ces considérations, nous estimons, qu'il y a lieu, faisant droit sur les Appellations, de les mettre, & ce dont est appel, au néant : émendant, évoquant le principal, & y faisant droit, débouter la Partie de Mre. Normand de ses Demandes : faisant droit sur nos Conclusions, ordonner que le Registre, qui est entre les mains de Jourdain Notaire, sera apporté au Greffe de la Cour, pour, en la présence d'un des Messieurs, Le Duc fils, présent, ou dûment appelé, être supprimé, ou brûlé.*

Ces Conclusions furent un coup de foudre pour la Demoiselle de Choiseul, qui assistoit à l'Audience : elle s'évanouit ; on la porta chez elle. Le Public, qui avoit épousé sa Cause, comme on l'a dit, témoigna hautement qu'on auroit dû prendre un Parti favorable pour Mademoiselle de Choiseul : comme si le Magistrat étoit obligé de se conformer à ses Décisions.

On voit, que M. Gilbert étoit entraîné par de grandes Raisons : on est frappé de ce Parallele qu'on fait des Plaidoyers des Avocats, avec ceux de Messieurs les Avocats-Généraux. Les Avocats ajustent leurs Moyens à leurs Causes : ils suppriment ce qui leur peut nuire, & exagèrent ce qui leur est avantageux ; ils parlent à la Cour en supplians. Messieurs les Avocats Généraux, quand ils parlent de leur chef, exposent la vérité dans toutes ses circonstances, sans aucun ménagement pour les Parties ; ils n'enflent rien, & n'exagèrent rien : loin de
sup-

supprimer quelque Circonstance, quand elle peut être de quelque usage pour la Décision, ils dévoilent tous les mystères, & parlent d'un ton d'Oracle; comme des Magistrats, qui sont les Précurseurs de ceux qui doivent juger.

Mademoiselle de Choiseul, qui écoutoit avidement Monsieur Gilbert, nageoit entre l'espérance & la crainte, le Public prenoit tous ses mouvemens. Monsieur Gilbert sembla longtems marcher sur les épines, dont la manière qu'il traitoit étoit hérissée; mais, dès qu'il pancha du côté opposé à celui de Mademoiselle de Choiseul, sa crainte & celle du Public prirent le dessus. Le coup auroit été mortel pour elle; mais, la Cour prononça l'Arrêt suivant.

„ La Cour a mis & met les Appellations Arrêt, qui
 „ & ce dont est appel au néant: émendant, permet à
 „ permet à la Partie de Normand de faire Mademoi-
 „ Preuve, tant par titres que par témoins, selle de
 „ des Faits articulez par elle; dans ses Re- Choiseul
 „ quêtes: permet aux Parties de Julien de la Preuve
 „ Prunay, & d'Aubry, de faire la Preuve testimonial-
 „ contraire: &, pour l'exécution du présent
 „ Arrêt, renvoye les Parties aux Requêtes
 „ du Palais: donne Défaut contre le Che-
 „ valier de la Valière, déclare le présent
 „ Arrêt commun avec lui, tous Dépens
 „ réservez. Fait en Parlement ce 13. A-
 „ vril 1726.

Des cris d'applaudissement, qui s'élevèrent de tous côtés, étoient des épanchemens de la joye publique. On juge bien, qu'on se

hâta de rendre la vie à Mademoiselle de Choiseul, en lui annonçant un Arrêt qui la mettoit dans la voye de recouvrer infailliblement son Etat. Tous les Auditeurs, prévenus pour elle, crurent avoir gagné leur Cause, & en remportèrent chez eux la même satisfaction, que s'ils avoient eu ce sort. Mais, ce n'étoit encore qu'une foible Image des Sentimens de la Marquise d'Hautefort. Ce succès étoit, pour ainsi dire, son ouvrage; mais, elle avoit besoin d'un organe, tel que Mre. Normand. Mre. Julien de Prunay, & Mre. Aubry, acquirent aussi de la gloire. On en acquiert en perdant les Causes, quand on les défend comme eux.

La force de la Vérité prévalut sur les grandes Raisons que mit en œuvre M. Gilbert, avec tout l'art qui lui est propre, & avec cette éloquence solide si capable de faire impression. L'Arrêt eut vingt-deux voix

* C'est le pere du Prince de Conty d'à présent, qui, étant dans sa premiere jeunesse, nous à déjà fait connoître, que le Sang de son ayeul, nommé Roi de Pologne sous Louis XIV, anime son cœur & son bras.

contre neuf. M. le Prince de Conty, qui se trouva à toutes les Audiencés, opina pour Mademoiselle de Choiseul, suffrage d'un Prince très éclairé *.

Les Adversaires de la Demoiselle de Choiseul tentèrent plusieurs Moyens pour donner atteinte à l'Arrêt, soit en proposant qu'il plût à Sa Majesté de rendre une Déclaration interprétative de l'Ordonnance de 1667, qui eût un effet antérieur à la naissance de la Cause, & qui frustrât Mademoiselle de Choiseul, dans l'espece où elle étoit, de la preuve par témoins; soit en demandant la Cassation de l'Arrêt, par des moyens qui ne sont point venus jusqu'à moi; soit en-

fin

fin en demandant la surseance de l'exécution de l'Arrêt pendant dix années.

L'Affaire examinée dans un Conseil composé des Têtes de l'Etat, il n'a pas paru que l'Arrêt du 13. Avril 1726 pût souffrir la moindre altération: & Mademoiselle de Choiseul a fait une Preuve si complète, que cette même Preuve a fait l'Arrêt qui l'a déclaré fille & unique héritière du Duc & de la Duchesse de Choiseul.

J'ai reçu sur cette grande Affaire une Lettre d'un Magistrat de Province, qui renferme des Observations, dont j'ai cru devoir faire part au Public. J'avouë mon foible: je n'ai pas eu la force de retrancher les Louanges qu'il donne à la Rédaction que j'ai fait de cette Cause: mon Amour-propre m'a représenté, qu'il ne m'étoit pas permis de toucher à sa Lettre.

M O N S I E U R,

J'ai lû avec une satisfaction singulière l'Histoire de la Cause de Mademoiselle de Choiseul: vous avez eu l'art d'en conserver tout ce qui étoit intéressant, & d'épargner tout ce qui pouvoit causer de l'ennui à la lecture. En lisant ces Plaidoyers, couronnez de celui de Monsieur Gilbert, il m'a semblé, que j'assistois à un Concert, composé d'habiles Musiciens, où chacun jouoit merveilleusement bien sa partie.

Quoique Monsieur Gilbert ait dit que les Loix & les Ordonnances ne fournissent pas une Décision bien claire sur la Question qui est l'objet du Procès, il m'a paru, que

Lettre
d'un Ma-
gistrat sur
ce Procès.

Mre. Normand a fort bien prouvé, que, suivant l'Ordonnance de 1667, dans la situation où étoit Mademoiselle de Choiseul, elle devoit être admise à la Preuve par témoins, sans qu'il fût nécessaire qu'elle eût aucun adminicule, aucun commencement de Preuve par écrit.

N'a-t-il pas fait voir, que l'Ordonnance en matiere de conventions excluant la preuve par témoins, à moins qu'il n'y ait un commencement de preuve par écrit, admet sans cela la preuve par témoins, lorsqu'il n'a pas été possible, ou qu'il a été extrêmement difficile d'avoir une preuve littérale? Il s'enfuit, par une parité de raison très-convaincante, que, dans le même cas, en matiere d'Etat, la preuve par témoins doit être admise de la même maniere: j'appellerois ce moyen-là volontiers une présomption *juris, de jure*; puisqu'une présomption de cette nature est une conséquence tirée de la Loi. La conséquence, qu'on tire ici, n'est-elle pas de la même espece?

N'a-t-il pas démontré, que les deux cas marqués dans l'Ordonnance ne sont pas exclusifs de tout autre, & que Mademoiselle de Choiseul étoit dans le même Etat, que s'il n'y avoit point eu de Registres; puisqu'il n'y en a point eu pour elle, & qu'il lui a été impossible de se faire inscrire dans ceux de Saint Sulpice?

Je ne doute point, que tout cela n'ait déterminé les Juges à permettre la preuve par témoins.

Messieurs Julien de Prunay & Aubry, &
après

après eux Monsieur Gilbert, ont déployé toute la force de leur zèle contre le Registre de l'Accoucheur. Quelles épithetes odieuses ne lui ont-ils pas prodiguées ! Cependant, les Juges y ont vû les Caractères de la Vérité : elle s'y produit naturellement, sans artifice.

La Raïson, que Monsieur Gilbert a le plus fait valoir contre cette Pièce, c'est qu'en établissant la naissance de Mademoiselle de Choiseul, elle établit sa naissance illégitime ; parce que sa mere, en se soupçonnant grosse, n'a pu fonder ce soupçon, que sur la certitude qu'elle avoit du crime, son mari étant absent.

Mais, quand le crime seroit certain, le commencement de la grossesse seroit toujours incertain : il suffit qu'elle ait pu commencer depuis le retour du Duc, pour que la Demoiselle de Choiseul soit dans le cas de la Présomption, *Pater est*.

Les enfans des femmes mêmes qui sont convaincues d'Adultere, sont sur le compte du mari, dès qu'on prouve, que le mari en a pu être pere, du moins dans le tems qui précède l'Accusation.

Mais, Mademoiselle de Choiseul, dit-on, ne peut pas diviser son titre : il faut qu'elle l'admette tout entier, ou qu'elle le rejette tout entier. Cette Maxime, qui n'est proprement qu'un Brocard du Palais, & qui n'est pas toujours sûre, comme on le voit dans une des Causes de votre Recueil †, ne s'applique pas ici. Pre-

† Voyez la Cause de François Harrouard, la premiere du Tome cinquieme, page 34.

Prémièrement, quoiqu'elle dise, que ce titre forme une Démonstration, elle ne le donne pourtant que comme un commencement de preuve, un adminicule. Ainsi, quand elle diviserait ce titre, il conserveroit toujours son caractère d'adminicule, de commencement de preuve.

Dira-t-on que, parce que Mademoiselle de Choiseul ne peut pas diviser son titre, il faut nécessairement qu'elle donne, à un soupçon, à une conjecture fautive, le caractère de la certitude? Si la force de la Maxime alloit jusques-là, on en verroit évidemment la fausseté.

Au reste, on ne doit pas être surpris si Mademoiselle de Choiseul a intéressé le Public si vivement pour elle: le merveilleux, comme vous l'avez remarqué, étoit l'ame de son Avanture, il n'en faut pas davantage pour gagner le Public. J'étois à Paris dans le tems du Procès: j'ai vû l'Héroïne de l'Histoire. Elle avoit les graces de son sexe, une physionomie heureuse, intéressante, une assez belle taille: sa magie naturelle a gagné par les yeux & le cœur du Public. Mais, ô desastre, qui a gâté le dénouement de cette belle Histoire! Mademoiselle de Choiseul n'a pas jouï longtems de la Fortune quelle avoit recueillie: la mort impitoyable la lui a enlevée en 1728; & cette Fortune n'a proprement été qu'un beau songe. Elle mourut *ab intestat*, & elle fut enterrée à Saint Sulpice, avec une Pompe qui répondoit à la naissance de la fille du Duc & de la Duchesse de Choiseul.

Ce

Ce qui est de singulier dans cette Affaire, c'est qu'après les Raisons frappantes mises en œuvre par Monsieur Gilbert, les Juges ayent pris ~~le~~ Parti contraire. Ils ont cru, que la Vérité devoit prévaloir dans un Titre même odieux, & sujet à des conséquences dangereuses. Rien ne prouve mieux, qu'elle doit triompher de tous les obstacles dans la Bouche du Juge.

Le Public a applaudi aux Avocats, qui ont signalé leur Eloquence dans un Sujet si curieux. Les qualitez du cœur de Mre. Normand éclatèrent, non-seulement en refusant avant le Jugement du Procès ses honoraires, mais en offrant généreusement sa Bourse à sa Cliente. Rien n'est plus honorable dans un Avocat, qu'un Ministère épuré, animé de ce Zèle vif qu'inspire cette glorieuse Profession.

Je suis, &c.





A L'AUTEUR

D'UNE ÉPÎTRE

A URANIE *

QUELLE Audace effrénée ! ô Ciel , qu'ai - je
entendu !

Qui que tu sois , dont le Systême impie
Insulte à la Foi d'Uranie ,

Par un si vain Effort as tu donc prétendu
Arracher de nos Cœurs les profondes Racines ,
Qu'y jettèrent jadis les Semences divines

D'un Culte antique , & du Ciel descendu ?

Pour la Religion , que mon Ame respecte ,

Ta Haine me paroît suspecte.

La Destruction des Autels

Flatte nos Penchans criminels.

Que

* Comme j'ai réfuté l'Épître à Uranie , j'ai cru faire
Plaisir au Public de mettre ici la Réfutation en Vers que
Monsieur Tanevot a faite de cet Ouvrage impie. Il a le Ta-
lent d'une Poésie aisée : un Poète de ce Caractere rend inté-
ressant ce qui est le plus indifférent. Quel Effet ne doit-il
pas faire dans une Matière qui d'elle-même met en Mou-
vement l'Esprit & la Cœur , par les Motifs les plus subli-
mes de la Religion ?

Que ces Penchans sont doux, que le Vice est aimable,

Dès qu'on ne connoît plus d'Avenir redoutable!

Quels que soient tes Raisonnemens,

Certes, pour moi je me défie

De l'étrange Philosophie,

Qui, dans les Passions, puise les Argumens.

La Vertu tyrannise: un Dieu vengeur nous gêne;

Et le Cœur vicieux, qui redoute sa Haine,

Pour mieux s'en garantir,

Voudroit pouvoir l'anéantir.

Nul Frein pour lors à la Licence.

Gardez l'Equilibre un Moment;

De quel Côté panchera la Balance,

Si le Vice est sans Châtiment,

Et la Vertu sans Récompense?

Loin d'ici tes Projets, dans le Crime enfantez,

Et mille fois en naissant avortez.

Les Dogmes de l'Evangile

Surchargent ta Raison débile.

Elle ne peut, dis-tu, les accorder

Avec ce qu'on doit demander

A un Dieu juste & débonnaire.

J'en tire un Argument contraire:

Et, s'il est un Dieu juste & bon,

Tout est certain dans ma Religion.

Quelle Foule de Témoignages,

Dans tous les Temps, dans tous les Ages,

De JESUS-CHRIST prouvent la Mission!

La Foi d'un Dieu Sauveur, en Miracles seconde

A commencé les Annales du Monde.

Ou-

384 CONTRE L'ÉPÎTRE À URANIE.

Ouvre les Volumes sacrez
De ces Ecrivains inspirez ,
Qui , dans ce qu'ils ont sçu prédire
Du divin Auteur des Chrétiens ,
Semblent être , à qui veut les lire ,
Moins Prophetes , qu'Historiens.
Quel autre , que Dieu même , a pû les faire écrire?

Juge enfin sans Prévention.
Que te produit la Révélation?
Des Prodiges incontestables ,
Et des Témoins irréprochables ;
Du Monde converti le Miracle éclarant ;
Un Peuple vagabond , détruit & subsistant ,
Qui porte , dans cent Républiques ,
Du Salut des Humains les Gages authentiques.
D'humbles Pécheurs , que l'on charge de Fers ,
Troupe , aux Yeux des Mortels , & vile , & mé-
prisable ,
A peine ont répandu leur Doctrine adorable ,
Que les Vertus inondent l'Univers.
Ils déposent au fond , qu'après que le Messie
En Holocauste eût immolé sa Vie ,
De la Grace nouvelle allumant le Flambeau ,
Il sortit triomphant de la Nuit du Tombeau ;
Et que , montant au Ciel , une brillante Nuë
Vint , comme un Trône d'Or , l'enlever à leur
Vuë.
Je croirai , quoi qu'ici l'Impie ose en juger ,
Je croirai des Témoins qui se font égorger.

Je

Je n'ai pas entrepris de retracer l'Histoire
 De l'Évangile , & de sa Gloire
 De sublimes Ecrits , pleins de Force & de Sens ,
 En conservent les Monumens.
 Mais , ces Faits sont-ils de Nature
 A se voir un moment soupçonner d'Imposure ?
 Dieu , qui les a permis , peut-il être Trompeur ?
 Il le seroit pourtant , au gré de ton Erreur ,
 Si du Vrai , dont il est le Pere ,
 Le Mensonge odieux portoit le Caractere.
 Sa Bonté , je l'ai dit , doit m'être un sûr Garant
 Des Merveilles qu'enfin l'Évangile m'apprend.
 Sur la Vertu sa Doctrine se fonde ;
 Et ton Système fait Horreur ,
 Qui , par la Porte de l'Erreur ,
 Veut la faire entrer dans le Monde.

L'Eclat , dont luit la Révélation ,
 Et les Ténèbres du Mystere ,
 C'est la Nuée obscure & claire ,
 Qui des Hébreux guidait la Nation.
 Tu ne peux concevoir la Chûte déplorable ,
 Qui de l'Homme innocent fit un Homme coupable :
 Tu ne peux concevoir , qu'un Dieu soit mort
 pour nous ,
 Sans toutefois nous sauver tous ;
 Et cet adorable Mystere
 Pour ta Raison est un Joug trop austere :
 Mais , quand tu veux t'en affranchir ,
 La Révélation , Source de l'Evidence ,

386 CONTRE L'ÉPITRE A URANIE.

Malgré toi, t'oblige à fléchir
Sous une immortelle Puissance.

De Lucrece aujourd'hui dangereux Nourrisson,
Sauve-toi des Ecartis de l'humaine Raison.

Son Devoir n'est pas de comprendre

Ce que Dieu nous a révélé,

Mais de se taire, & de se rendre,

S'il est vrai qu'il nous ait parlé.

Cette Raison reçoit des Bornes légitimes :

C'est agir contre ses Maximes,

Que de restreindre ainsi Dieu-même, & son
Pouvoir,

A ce qu'elle en peut concevoir.

Dépouille donc ici l'Orgueil de ton Déisme,

Et, croi moi, rends ton vieux Sophisme,

A Celse, à Porphyre, à Julien.

Quoique leurs Plumes criminelles

En eussent armé leurs Libelles,

Le Monde entier n'en fut pas moins Chrétien.

Où suis je ! ô Ciel ! Quelle Terreur subite

Se répand au fond de mon Cœur ?

Tout s'ébranle, la Mer s'agite,

Et ses Flots irrités font un Bruit plein d'Horreur ;

Les Antres au loin en mugissent ;

Le Soleil perd ses Feux, les Astres s'obscurcis-
sent ;

Du Firmament tous ces Corps détachés

S'en vont ils fondre sur ma Tête ?

Où fuir l'effroyable Tempête ?

Ter-

Terre, ouvre-moi tes Abîmes cachés!

De tout Secours, mon Ame, êtes vous dénuée?

Mais, tout à coup, les Cieux sont éclaircis;

Le Tonnerre & ses Feux partent de la Nuée

Où le Fils de l'Homme est assis,

Crain l'Eternel, crain les Vengeances:

Par un prompt Repentir apaise son Courroux.

Sâche qu'il doit, ce Dieu jaloux,

Te juger sur ta Foi, comme sur tes Offenses,

F I N.



T A B L E

DU SIXIEME TOME.

H ISTOIRE <i>du Procès entre le Sieur Saurin de l'Académie des Sciences, & le Sieur Rousseau de l'Académie des Belles-Lettres.</i>	Page 1
Le Mérite personnel, Ode à M. Rousseau, par M. de la Motte.	9
Lettre du Sieur Saurin à Madame Voisin	23
Sentence du Lieutenant-Criminel, qui condamne le Sieur Rousseau, du 12. Décembre 1710.	25.
<u>Mémoire du Sieur Rousseau.</u>	26
Epître en Vers du Sieur Saurin au Sieur de la Motte, qui avoit quitté la Trappe pour faire des Opera.	41
<u>Observations sur le Mémoire de Sieur Rousseau.</u>	45
<u>Défense du Sieur Saurin, où il accuse le Sieur Rousseau.</u>	46
Requête de Monsieur le Procureur Général, du 7. Janvier 1711, contre le Sieur Rousseau.	105
Arrêt du Parlement du 7. Avril 1712.	106
<u>Observations sur l'Arrêt</u>	108
Lettre contre les Ouvrages licencieux & impies.	111
Réfutation de la Moïfode.	115
Réfutation de l'Epître à Uranie.	128
Observations sur les diverses especes d'Injures.	135
<i>Histoire de Louis Gaufridy, Prêtre, brûlé comme Sorcier, par Arrêt du Parlement de Provence.</i>	146
Histoire du Sabbat.	ibidem.
Arrêt du Parlement d'Aix, qui condamne Gaufridy, le dernier Avril 1611.	169
	Prest.

T A B L E.

Preftiges de la Voifin, & des faux Magiciens,	178
<i>Religieufe prétenduë Hermaphrodite, fur le Bénéfice de laquelle on jetta un Dévolu.</i>	183
Plaidoyer de Mre. Pouffet de Montauban pour la meme Religieufe.	184
Arrêt du Grand-Confeil du 29. Décembre 1661, fur ce Procès.	215
Trait Historique concernant Mre. Pouffet de Moutauban	218
Bénéficier fauffement accusé d'être Hermaphrodite.	220
<i>Mariage attaqué, confirmé par Arrêt.</i>	224
Arrêt du Parlement, qui condamne la Dame de Coligny, & M. de Buify Rabutin, du 13. Juin 1684.	228
Remarque Historique, concernant M. de Buify Rabutin, & la Dame de Sévigné.	241
<i>Hiftoire de Mademoifelle de Choifeul.</i>	251
Prémier Plaidoyer pour Mademoifelle de Choifeul.	262
Réponfe du Duc de la Valiere.	265
Second Plaidoyer pour Mademoifelle de Choifeul :	
Où l'on prouve deux Propositions : la première, que lorsqu'un Enfant, fur la Naiffance duquel on vouloit jeter de l'Obscurité, pofe des Faits circonftanciés, & capables par eux-mêmes de conduire à la Connoiffance exacte de fon Etat, la Preuve testimoniale en doit être admife, indépendamment de tout Commencement de Preuve par écrit.	
La feconde, que fi, pour admettre la Preuve testimoniale, le Commencement de Preuve par écrit étoit néceffaire, la Demoifelle de Choifeul	

T A B L E.

seul y satisferoit bien au-de-là , puis-que les Preu- ves littérales , qu'elle rapportoit , suffisoient pour former la Démonstration la plus complete de l'Erat qu'elle reclamoit.	274
Preuves de la premiere Proposition.	275
Preuves de la seconde Proposition.	292
Reponse du Duc de la Valiere.	296
Plaidoyer pour la Demoiselle de Choiseul.	341
Plaidoyer de Monsieur Gilbert Avocat-Général.	359
Lettre d'un Magistrat sur ce Procès.	277
Contre l'Auteur d'une Epitre à Uranie.	384

Fin de la Table du sixieme Tome.



A V E R.

AVERTISSEMENT.

— JEAN NEAULME débite les NOUVELLES. LETTRES PERSANES, contenant une fine Critique du Gouvernement d'Angleterre: 2. vol. 12. traduits de l'Anglois 1735.

LA BIBLIOTHEQUE DE CAMPAGNE, ou Amusemens de l'Esprit & du Cœur, Tome Premier, qui contient *Gustave Vasa*, Histoire de Suede: *La Boucle de Cheveux enlevée*, Poëme, traduit du fameux Mr. Pope: *Inès de Cordouë*, Nouvelle Espagnole: *l'Histoire de la Rupture d'Albenamar & de Fatime*: *Le Comte d'Amboise*, Nouvelle galante: *L'Eloge du Vin de Bourgogne & du Vin de Champagne*, Odes.

Le Tome second, qui est sous presse, contiendra, *Catherine de France*, Reine d'Angleterre: *Le Voyage de Campagne*: *Le Comte de Gabalis*, ou Entretiens sur les Sciences secretes: *L'Apprentie Coquette*, Aventure, par Mr. Marivaux: *La Rose*, Ode nouvelle: *La Volupté*, Epitre à Mr. D***. *Le Triomphe de la Beauté*: *Les Dangers du Sommeil*: *L'Amour regretté*, & *L'Honneur des Songes retabli*.

Le même Libraire débite aussi VOYAGES, faits principalement EN ASIE, dans les XII, XIII, XIV, & XV. Siècles, par BENJAMIN DE TUDELE, JEAN DU PLAN-CARPIN, N. ASCELIN, GUILLAUME DE RUBRUQUIS, MARC PAUL VENITIEN, HAITON, JEAN DE MANDEVILLE, & AMBROISE CON-

AVERTISSEMENT.

CONTARINI: *Accompagnez de L'HISTOIRE DES SARASINS ET DES TARTARES, & précédez d'une INTRODUCTION concernant les Voyages & les nouvelles Découvertes des principaux Voyageurs, par PIERRE BERGERON. 2. vol in quarto.*

LES VOYAGES, qui composent ce Recueil, sont d'autant plus intéressans, que ce sont les plus anciens qui nous restent de tous ceux qui ont été faits depuis la Destruction de l'Empire Romain, & l'Etablissement des nouvelles Dominations qui gouvernent aujourd'hui l'Europe. Et on les a d'autant plus volontiers recueillis ici, qu'ils étoient devenus extrêmement rares; que quantité de Curieux les demandoient avec beaucoup d'Empressement; & qu'il y a tout lieu de croire, que le Public ne les recevra pas avec moins de Plaisir.

I. Le *Traité de la Navigation & des Découvertes*, qui les précède, est une espece d'*Introduction* à tout le Recueil, & contient une *Notice Historique des Voyages tant anciens que modernes*, & un Etat instructif de l'Etablissement des diverses Nations de l'Europe, tant en Asie & en Afrique, qu'en Amérique ou dans le Nouveau Monde. Il est de la Façon de PIERRE BERGERON, Ecrivain du milieu du Siècle précédent, Homme parfaitement entendu dans ces sortes de Compositions.

II. La seconde Pièce de ce Recueil est le fameux *Voyage de BENJAMIN DE TUDELE*. C'étoit un Juif Espagnol, ainsi nommé du Lieu de sa Naissance, situé dans la Na-

A V E R T I S S E M E N T.

Navarfe, & qui se transporta dans tous les Lieux du Monde où ses Confreres avoient des Etabliffemens vers la Fin du XII. Siècle. Cet Ouvrage, extrêmement vanté pour la Bonne-Foi parmi les Juifs, mais assez décrié parmi les Chrétiens à cause des Fables dont ils l'accusent d'être rempli, ne laisse pas d'avoir son Utilité, tant par rapport aux Lieux que décrit son Auteur, que par rapport à la Connoissance du Nombre & de l'Etat des Juifs en ce Tems-là. Il avoit été imprimé quantité de fois, en Hébreu; en Latin, de la Traduction & avec les Notes de *Benoît Arias Montanus* & de *Constantin l'Empereur*; en Allemand; & en toutes sortes de Langues, dit l'Auteur de la Traduction dont il s'agit ici: mais, il ne l'avoit point encore été en François; & l'on en doit sçavoir d'autant plus de Gré à cet Auteur. Il a suivi la Version Latine d'*Arias Montanus*, sans négliger pourtant celle de *l'Empereur*; & il l'a accompagnée par-ci par-là de quelques Remarques.

On trouve ensuite, III. les *Voyages de JEAN DU PLAN-CARPIN Cordelier, & de N. ASCELIN Jacobin, Légats Apostoliques & Ambassadeurs du Pape Innocent IV vers les Tartares & d'autres Peuples de l'Orient, l'an 1249.* IV. le *Voyage de GUILLAUME DE RUBRUQUIS Cordelier, Envoyé de S. Louis à la Chine, en Tartarie, &c. en 1253.* V. un *Traité des Mœurs &c. des Tartares, par PIERRE BERGERON: & VI. un Abrégé de l'Histoire des Sarasins, par LE MEME.* Ces quatre Pié-
Tome VI. Cc ces

A V I R T I S S E M E N T.

ces avoient autrefois été imprimées à *Paris*, chez *Josse*, en 1634, in 8°; & c'est sur cette Edition, qu'on les redonne ici, augmentées de quelques Cartes. Les *Voyageurs* avoient été trouvez dans les *Recueils d'Hakluit & de Purchas* par *Bergeron*, qui les avoit traduits, dit-il, d'un *Latin assez grossier*: & cela est assez vraisemblable, vu le *Tems* auquel ils ont été composez.

VII. Ces Pièces sont suivies de quelques *Observations du Moine BACON* touchant les *Parties Septentrionales de l'Asie*, & de quelques *Relations* touchant les *Tartares*, tirées de *R. WENDOVER & de MATTHIEU PARIS*; les unes & les autres traduites en *François* pour ce *Recueil*.

VIII. La huitieme Pièce est plus considérable & plus intéressante. C'est une Traduction *Françoise* des fameux *Voyages de MARC PAUL, Vénitien*, par toute *l'Asie*, dans le *XIII. Siècle*. Elle a été faite d'après la belle Edition Latine de ces *Voyages* donnée par *ANDRÉ MULLER*; & même on y a ajouté la *Préface* curieuse de cet Auteur, dans laquelle il n'est pas toujours d'accord avec le Docteur *Kæmpfer* touchant la Personne & les *Voyages de Marc Paul*.

IX. La neuvieme n'est pas moins importante. C'est une Traduction *Françoise* de *l'Histoire Orientale, ou des Tartares & autres Peuples d'Orient*, vers l'an 1300, écrite en *Latin*, sur le *Récit de HAITON*, par *NICOLAS SALKON*. Cet Original *Latin*

A V E R T I S S E M E N T.

tin se trouve à la fin de l'Édition précédente d'*André Muller*.

X. La dixieme n'est qu'un Abrégé des *Voyages* de JEAN DE MANDEVILLE en divers Endroits du Monde, vers le Milieu du XIV Siècle : Ouvrage curieux, imprimé diverses fois en Latin, en François, & en Italien, dès le XV Siècle ; & qui mériteroit, bien qu'on en fît de nouvelles Editions.

XI. La dernière Pièce, enfin, est un *Voyage fait en Perse* par AMBROSIO CONTARINI, Ambassadeur de Venise en ce Royaume, commencé en 1473, & fini en 1477, traduit en François pour être ajouté aux précédens.

Chacune de ces Pièces est accompagnée de quelques *Cartes*, & suivie de sa *Table* particuliere.

On peut regarder les Voyages qui composent ce Recueil, comme une *Introduction* nécessaire à la Lecture de cette prodigieuse quantité d'Ecrits de même Espece, que nous a procurez la Découverte des deux Indes.

Fin du Tome sixieme.



NOT
1319 481

